Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France


Quid rides? mutato nomine de te fabula narratur.
LVCIEN

LVCIEN

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT

Sr D'ABLANCOVRT.

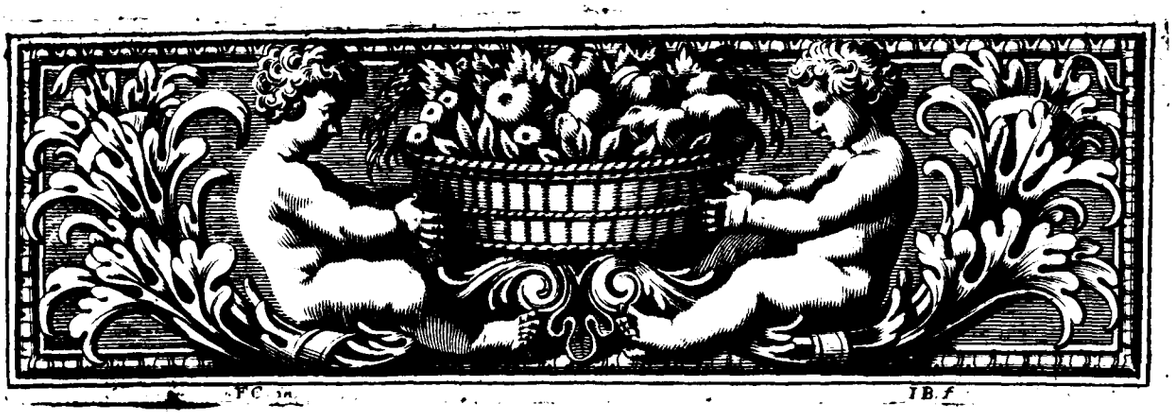
DIVISE' EN DEVX PARTIES.



BIBLIOTHEC. REGIAE

A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.
M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Z
3432



A MONSIEVR
CONRART
CONSEILLER
ET SECRETAIRE DV ROY.

MONSIEVR,

Comme les choſes retournent à leur prin-cipe, & finiſſent ordinairement par où elles

ont commencé, il estoit juste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en auoit eu les prémices; & Minucius Félix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en deuoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il faloit mettre au frontispice de cet Ouurage, vn nom qui banniſt toute la mauuaise opinion, que l'on en pourroit auoir; & que le libertinage de cet Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Liure ne pouuoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que de celuy, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons auis font maintenant qu'il se montre au jour en vn estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy vn present, qu'vn acte de reconnoissance; encore est-ce vne reconnoissance intereſſée, puisqu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEVR, puisque c'est vous principalement qui m'auez fait entreprendre cette Version, vous deuez auoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra reuenir; outre qu'elle trouuera assez de monstres à combatre à sa naissance, pour chercher

vn Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous auoir engagé temerairement dans vne querelle dont vous-vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des armes pour vous défendre, & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut raporter à deux Chefs, au Dessein & à la Conduite. Car les vns diront qu'il ne faloit pas traduire cet Auteur; les autres, qu'il le faloit traduire autrement. Ie veux donc répondre à ces deux objections, aprés auoir dit quelque chose de LVCIEN, *qui seruira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que i'ay euës de le traduire.*

LVCIEN *estoit de Samosate capitale de la Comagéne, & d'vne naissance fort mediocre; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre vn métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur vn songe qui est raporté au commencement de cet Ouurage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Auocat; &* Prouince de Syrie.

qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à vn azyle. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit vn Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur diuers sujets, & mesme des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & reuint en son païs par la Macédoine. Mais on voit bien qu'il a vécu vne partie du temps à Athénes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont i'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vécu quatre-vingts dix ans; depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par delà Marc-Auréle, sous qui il fut en grande estime, & denint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens; mais c'est aparemment vne calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ses railleries les

premiers Chretiens, non plus que les autres: Toutefois, ce qu'il en dit, ſe peut raporter, à mon auis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt pluſtoſt vne loüange qu'vne injure; joint qu'on ne doit pas atendre d'vn Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-vns ont crû qu'il auoit eſté Chretien; mais cela ne paroiſt point dans ſes Ecrits : Il eſt vray qu'il ſçait beaucoup de nos myſtéres pour vn Etranger; quoy que le voiſinage de la Iudée & le commerce des Chretiens, joint à ſa curioſité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette connoiſſance. D'autres le veulent faire paſſer pour vn parangon de ſageſſe & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a eſté ſujet, & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Diuinité, il ne luy eſt pas pardonnable d'auoir déchiré la reputation des plus grans Hommes, ſur le raport de la Renommée, ou pluſtoſt ſur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couurir leurs vices; on voit bien qu'il ne laiſſe échaper aucune occaſion d'en meſdire; & qu'il leur donne toûjours

Bourdelot en ſa Préface.

quelque coup de dent en passant. Du reste, la façon dont il traite les matiéres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en auoit apris que ce qui seruoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toute sorte de sujets. Mais on ne peut nier, que ce ne soit vn des plus beaux Esprits de son siécle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, auec vne humeur gaye & enjoüée, & cette vrbanité Attique, *que nous apellerions en nostre Langue vne raillerie fine & délicate, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élegance & à sa politesse. Ie le trouue seulement vn peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doiue imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plustost la marque d'vn esprit desbauché que galant. Il a cela aussi des Déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toûjours où il faut; qui est vn vice qui vient de trop d'esprit & de sçauoir. Mais*

c'eſt vne grande preuue du merite & de l'excellence de ſes Ouurages, qu'ils ſe ſoient conſeruez juſqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on auoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui ſe ſont perduës ſoit par mal-heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chretiens ayent trouué qu'ils pouuoient beaucoup plus profiter que nuire. Auſſi jamais homme n'a mieux découuert la vanité & l'impoſture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philoſophes, auec la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard. Car il s'inſinuë doucement dans les eſprits par la raillerie; & ſa Morale eſt d'autant plus vtile, qu'elle eſt agreable. D'ailleurs, on peut aprendre icy mille choſes tres-curieuſes; & c'eſt comme vn bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Ie laiſſe à part, que les Fables y ſont traittées d'vne façon ingenieuſe, qui eſt tres-propre à les faire retenir, & ne contribuë pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouuer étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de

plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les vns d'vn Dialogue, les autres d'vn autre ; & ie suis d'autant moins blâmable, que i'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre ; par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'auantages qui peuuent reuenir au public, de la lecture de cet Auteur. Ie diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas vne Traduction ; mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouuoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Piéces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Iugement des voyelles, *& deux ou trois autres semblables, qui consistent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne seroient pas entenduës hors delà. Toutes les comparaisons tirées de l'A-*

mour, parlent de celuy des Garçons, qui n'eſtoit pas étrange aux mœurs de la Gréce, & feroit horreur aux noſtres. L'Auteur allégue à tous propos des vers d'Homére, qui ſeroient maintenant des pédanteries, ſans parler de vieilles Fables trop rebatuës, de Prouerbes, d'Exemples & de Comparaiſons ſurannées, qui feroient à preſent vn effet tout contraire à ſon deſſein; car il s'agit icy de galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque choſe d'agreable; autrement, ce ne ſeroit pas Lucien; & ce qui plaiſt en ſa Langue, ne ſeroit pas ſuportable en la noſtre. D'ailleurs, comme dans les beaux viſages il y a toûjours quelque choſe qu'on voudroit qui n'y fuſt pas; auſſi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir, particulierement quand les choſes ne ſont faites que pour le plaiſir; car alors on ne peut ſoufrir le moindre defaut; & pour peu qu'on manque de delicateſſe, au lieu de diuertir on ennuye. Ie ne m'attache donc pas toûjours aux paroles ni aux penſées de cet Auteur; & demeurant dans ſon but, j'agence les choſes à

noſtre air & à noſtre façon. Les diuers temps veulent non-ſeulement des paroles, mais des penſées differentes; & les Ambaſſadeurs ont coûtume de s'habiller à la mode du païs où on les enuoye, de peur d'eſtre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'eſt pas proprement de la Traduction; mais cela vaut mieux que la Traduction; & les Anciens ne traduiſoient point autrement. C'eſt ainſi que Térence en a vſé, dans les Comédies qu'il a priſes de Ménandre, quoy qu'Aulugelle ne laiſſe pas de les nommer des Traductions; mais il n'importe du nom, pourueu que nous ayons la choſe. Ciceron en a fait autant dans ſes Offices, qui ne ſont preſque qu'vne Verſion de Panétius; Et dans celles qu'il auoit faites des Oraiſons de Demoſthéne & d'Eſquinés, il dit qu'il a trauaillé non pas en Interpréte, mais en Orateur; qui eſt la meſme choſe que i'ay à dire des Dialogues de Lucien; quoy que ie ne me ſois pas donné vne égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que i'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans vne Traduction élegante; Il y en a auſſi où

Sumptas ac verſas de Græcis, lib. 2. c. 23.

pro corona.

i'ay conſideré pluſtoſt ce qu'il faloit dire, ou ce que ie pouuois dire, que ce qu'il auoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homére & de Theocrite. Mais ie me ſuis reſſerré preſque par tout, ſans deſcendre dans le particulier, qui n'eſt plus de ce temps-cy. Ie ſçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui ſont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les penſées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'vn Ouurage ſoit bon, dont l'Auteur eſt encore en vie. Car ces ſortes de gens-là crieront comme ils faiſoient du temps de Térence,

Partim reliquit, alia expreſſit, &c. Quod Græcum quidé mirè quam ſuaue eſt, verti autem neque potuit neque debuit. Aulu-gell. lib 9. cap 9.

Contaminari non decêre Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre ſon Auteur, ni rien alterer de ſon ſujet; mais ie leur répondray auec luy,

Faciunt næ intelligendo, vt nihil intelligant
Qui cum hunc accuſant, Næuium, Plautum, Ennium
Accuſant, quos hic noſter authores habet.
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quàm iſtorum obſcuram diligentiam.

Ils perdent la raiſon à force de raiſonner. Car en l'accuſant, ils accuſent les Anciens, qu'il a pour garends; & dont il aime mieux imiter la negligence, que l'obſcure exactitude des autres;

Que cet obſcuram diligentiam *dit bien le de-*

faut de ces Traductions ſcrupuleuſes, dont il faut lire l'Original pour entendre la Verſion!

Voilà, MONSIEVR, ce que i'auois à dire pour ma défenſe. Ie laiſſe à voſtre courage & à voſtre adreſſe, ſans parler de voſtre zéle & de voſtre affection, d'employer ces armes qui ſont plus fortes que luiſantes; ſi ce n'eſt aſſez de voſtre nom pour écarter les ennemis, & les empeſcher de ſe declarer. Quoy qu'il en arriue, i'en atribuëray tout le ſuccés à la gloire de mon défenſeur; & demeureray toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble &
tres-obeïſſant ſeruiteur,
PERROT D'ABLANCOVRT.

TABLE
DES TRAITEZ OV DIALOGVES DE LA I. PARTIE DE LVCIEN.

LE Songe de Lucien, Page 1
Contre vn qui l'auoit apellé Promethée, p. 8
Dialogue de Lycinus &c. ou pluſtoſt Nigrinus, ou les mœurs d'vn Philoſophe, p. 12
Timon, ou le Miſanthrope, p. 28
Le ſuplément du jugement des voyelles, eſt à la fin du ſecond volume.
L'Alcyon, ou la Metamorphoſe, p. 52
Promethée, ou le Caucaſe, p. 55

DIALOGVES DES DIEVX. p. 66
Dialogue de Promethée & de Iupiter, *ibid.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon, p. 67
Dialogue de Mercure & de Iupiter, p. 69
Dialogue de Iupiter & de Ganyméde, *ibid.*
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p. 73
Autre, p. 75
Dialogue de Vulcan & d'Apollon, p. 78
Dialogue de Vulcan & de Iupiter, p. 80
Dialogue de Neptune & de Mercure, p. 82
Dialogue de Mercure & du Soleil, p. 84
Dialogue de Vénus & de la Lune, p. 85
Dialogue de Vénus & de Cupidon, p. 86
Dialog. d'Hercule, d'Eſculape, & de Iupiter, p. 88
Dialogue de Mercure & d'Apollon, p. 89

Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 90
Dialogue de Iunon & de Latone, p. 92
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 94
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p. 95
Dialogue de Vénus & de Cupidon, p. 97
Le jugement de Pâris, p. 98
Dialogue de Mars & de Mercure, p. 108
Dialogue de Pan & de Mercure, p. 109
Dialogue d'Apollon & de Baccus, p. 111
Dialogue de Mercure & de sa Mere, p. 112
Dialogue de Iupiter & du Soleil, p. 114
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p. 115

DIALOGVES DES DIEVX MARINS. p. 117
Dialogue de Doris & de Galatée, *ibid.*
Dialogue de Neptune & de Polyphême, p. 119
Dialogue de Neptune & d'Alphée, p. 121
Dialogue de Protée & de Ménélaüs, p. 122
Dialogue de Panope & de Galéné, p. 123
Dial. de Nept. d'vn Triton & d'Amymone, p. 125
Dialogue de Zéphyre & de Notus, p. 126
Dialogue de Neptune & des Dauphins, p. 127
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite, p. 129
Dialogue d'Iris & de Neptune, p. 130
Dialogue du fleuue Xanthe & de la Mer, p. 131
Dialogue de Doris & de Thétis, p. 132
Dialogue du fleuue Enipée & de Neptune, p. 133
Dialogue d'vn Triton & des Néreïdes, p. 134
Dialogue de Notus & de Zéphyre, p. 136

DIALOGVES DES MORTS. p.138
Dialogue de Diogéne & de Pollux, *ibid.*
Dialogue de Créſus, &c. p.141
Dialogue de Ménipe & de Trophonius, p.143
Dialogue de Mercure & de Caron, p.144
Dialogue de Pluton & de Mercure, p.146
Dialogue de Terpſion & de Pluton, p.147
Dialog. de Xénophante & de Callidémidés, p.150
Dialogue de Cnémon & de Damnipe, p.151
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate, p.152
Dialogue de Caron & de Mercure, p.154
Dialogue de Cratés & de Diogéne, p.160
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, p.162
Dialogue de Diogéne & d'Alexandre, p.167
Dialogue d'Alexandre & de Philipe, p.169
Dialogue d'Achile & d'Antiloque, p.172
Dialogue d'Hercule & de Diogéne, p.173
Dialogue de Ménipe & de Tantale, p.176
Dialogue de Ménipe & de Mercure, p.177
Dialogue d'Eaque, de Protéſilas, &c. p.179
Dialogue de Ménipe & d'Eaque, p.180
Dialogue de Ménipe & de Cerbére, p.184
Dial. de Caron, de Ménipe, & de Mercure, p.185
Dialogue de Mauſole & de Diogéne, p.190
Dialog. de Therſite, de Nirée, & de Ménipe, p.191
Dialogue de Ménipe & de Chiron, p.193
Dial. de Diogéne, d'Antiſthéne & de Cratés, p.194
Dialogue de Ménipe & de Tiréſias, p.198
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, p.200

Dialogue de Minos & de Soſtrate, p. 201

La Nécromancie, p. 203
Caron, ou le Contemplateur, p. 220
Des Sacrifices, p. 240
Les Sectes des Philoſophes à l'encan, p. 248
Le Peſcheur, ou la Vengeance, p. 271
Le Tyran, ou le paſſage de la Barque, p. 298
De ceux qui entrent au ſeruice des Grans, p. 317
Défenſe du diſcours précédent, p. 344
Hermotime, ou des Sectes, p. 351
Hérodote, ou Aëtion, p. 389
Zeuxis, ou Antiocus, p. 393
Harmonide, p. 397
Le Scythe, ou l'Etranger, p. 399
Comment il faut écrire l'Hiſtoire, p. 406
L'Hiſtoire veritable, liure premier, p. 433
L'Hiſtoire veritable, liure ſecond, p. 460
Le ſuplément eſt à la fin du ſecond volume.
Le meurtrier du Tyran, Déclamation, p. 485
Le fils desherité, Déclamation, p. 495
Phalaris, Déclamation, p. 512
Suite du diſcours precedent, p. 519
Aléxandre, ou le faux Prophéte, p. 522
De la Dance, p. 550
L'Eunuque, ou Pamphile, p. 578
De l'Aſtrologie judiciaire, p. 584
Démonax, p. 591
De l'amour des Garçons, ſelon la doctrine de Platon, p. 605

LVCIEN.

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT Sr D'ABLANCOVRT.

LE SONGE DE LVCIEN.

Ce diſcours eſt fait par l'Autheur dans vne Aſſemblée, quoy que cela ne paroiſſe pas d'abord; & contient comme vne Idée de ſa vie.

I'AVOIS atteint l'âge de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lors que mon pere délibera auec ſes Amis, ce qu'il deuoit faire de moy. Pluſieurs n'aprouuoient pas qu'on me iettaſt dans les Lettres, à cauſe que pour y reüſſir il faut beaucoup de temps & de dépenſe, pour

ne rien dire de la fortune, ſans laquelle on ne ſçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on ſoit. Ils conſidéroient que ie n'eſtois pas riche, & qu'en apprenant quelque meſtier il me fourniroit en moins de rien dequoy viure, ſans eſtre à charge à mon pere ni à ma famille. Cette opinion fut donc ſuiuie, & il ne reſta plus que d'en trouuer vn qui fuſt honneſte & vtile tout-enſemble, & qui me donnaſt bientoſt dequoy ſubſiſter. Aprés en auoir propoſé pluſieurs qui furent diuerſement condamnez ou approuuez ſelon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere iettant l'œil ſur mon oncle qui eſtoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque inclination? ce qu'il iugeoit à me voir faire de petis ouurages de cire, où ie ne reüſſiſſois pas mal, quoy que cela fuſt cauſe aſſez ſouuent de me faire donner le fouët. I'eſtois bien-aiſe de l'apprendre, parce qu'il me ſembloit que ce n'eſtoit pas tant vn Art, qu'vn honneſte diuertiſſement, qui me rendroit illuſtre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois preſent de quelque petite image des Dieux, ou d'autre choſe de ma façon. Cela fut donc réſolu auec quelque eſperance de ſuccés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant vn ciſeau: Trace legerement, dit-il, quelque figure ſur cette pierre, pour voir

comme tu t'y prendras: *Car c'eſt à demy fait que de bien commencer*, comme dit le Poëte. Mais i'allay appuyer ſi lourdement le ciſeau ſur cette pierre qui eſtoit aſſez delicate, qu'elle ſe rompit: ce qui le mit ſi fort en colere, qu'il ne put s'empeſcher de me donner quelques coups de fouët; Tellement que mon apprentiſſage commença par les larmes. Ie cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie, de peur que ie ne le ſurpaſſaſſe vn iour en ſon Art. Ma mere encore plus irritée, ſe met à luy dire des injures; cependant, le ſoir venu ie me couche, & ne fis que reſuer toute la nuict, & me tourner de tous coſtez. Il n'y a rien iuſqu'icy, Meſſieurs, qui ſoit digne de voſtre attention, auſſi n'eſt-ce pas pour cela que ie l'ay allegué; mais pour vous faire part d'vn ſonge que i'eus en ſuite, ſi clair qu'il pourroit paſſer pour vne verité, de ſorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me ſembla de voir deux Dames, l'vne groſſiere & mal-peignée, qui auoit les mains craſſeuſes, les bras retrouſſez, le viſage tout couuert de ſueur & de pouſſiere: Enfin, telle qu'eſtoit mon oncle, lors qu'il trauailloit à ſon Art. L'autre, d'vne façon honneſte & plus delicate, auec vn viſage doux & riant. Aprés m'auoir tiraillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon

choix la déciſion de leur différent, & la premiere commença ainſi. Mon fils, ie ſuis la Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connuë dés ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y ſont rendus celebres : Et ſi tu me veux ſuiure, ſans t'arreſter aux cajoleries de ma riuale, ie te rendray illuſtre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deuiendras robuſte & vigoureux comme moy, tu remporteras vne eſtime qui ne ſera point ſujette à l'enuie, ni cauſe vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de honte ; c'eſt celuy de Phidias & de Polyclete, & de ces autres grans Sculpteurs, qui ſe ſont fait adorer dans leurs Ouurages, & qu'on reuere encore auec les Dieux qu'ils ont faits. Combien penſes-tu qu'en ſuiuant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille ? Voila à peu prés ce que me dit cette Dame, mais groſſierement, comme parlent les Artiſans, quoy qu'auec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainſi. Ie ſuis l'Eloquence qui ne t'eſt pas inconnuë, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſéder. La Sculpture t'a dit les auantages que tu aurois auec elle ; mais ſi tu l'écoutes tu ne ſeras iamais qu'vn vil Artiſan, expoſé au

mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grans pour te maintenir, ſans pouuoir iamais obliger ni deſobliger perſonne; en vn mot eſclaue de ceux ſur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans enuier ta condition; Mais ſi tu me veux ſuiure, ie t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Vniuers, & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de ſçauoir, & par la connoiſſance du paſſé ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray vn magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauure & inconnu, te rendray illuſtre & opulent, digne des plus grans emplois, & en eſtat d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les païs eſtrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy; On te viendra conſulter comme vn Oracle, & ſi toſt que tu auras ouuert la bouche, chacun ſera attentif à ouïr tes ſentimens pour les ſuiure. Enfin, tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions ſeruiront d'exemple & de regle à la poſterité. Ie te donneray meſme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt deuenu

par mon moyen ; Qu'Eſchinés de pauure garçon a eſté recherché & conſideré par Philippe. Socrate meſme qui auoit ſuiuy du commencement ma riuale, ne m'eut pas pluſtoſt connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu ſçais que ie luy ay acquis vne eſtime, qui durera autant que les Siecles. Quiteras-tu tant d'honneur, de richeſſes & de credit, pour ſuiure vne pauure inconnuë, qui eſt contrainte de trauailler de ſes mains pour viure, & de ſonger pluſtoſt à polir vn marbre que ſoy-meſme ? Elle n'eut pas plûtoſt dit cela, que touché de ſes promeſſes, & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus, ie courus l'embraſſer, ſans attendre qu'elle euſt acheué ſa harangue ; dequoy l'autre irritée, fut transformée en ſtatuë par la rage & le dépit, comme il arriue aſſez d'autres merueilles en ſonge. Alors l'Eloquence pour me récompenſer de mon chois, me fit monter auec elle ſur ſon Char ; & touchant ſes cheuaux aiſlez, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par tout ie ne ſçay quoy de celeſte & de diuin, qui faiſoit regarder les hommes en haut auec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en ſuite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit auec grande impatience ; Tien, luy dit-

Cela montre les voyages de l'Autheur, qui de la Syrie, vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'euſſes priué ſans moy. Voila la fin de mon ſonge. Mais il me ſemble que i'entens dire à quelqu'vn, qu'il eſt bien long, & qu'il faloit que ce fuſt vne de ces nuicts d'Hyuer, ou cette nuict fabuleuſe qui donna la naiſſance à Hercule. Vn autre ajouſtera, peut-eſtre, que ie me fuſſe bien paſſé de vous entretenir d'vn Songe, & que c'eſt abuſer de voſtre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'entendre ſi fauorablement. Mais, Meſſieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de conter le ſien en pleine Aſſemblée, lors qu'enuironné d'ennemis & priué de tout ſecours, il n'attendoit que la mort ou la captiuité. D'ailleurs, mon deſſein n'eſt pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeuneſſe à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'encourager à ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent dans cette carriere. Que perſonne donc ne s'excuſe ſur ſa pauureté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler ſon courage, qu'il iette les yeux ſur moy, & voye ce que j'eſtois, quand ie ſuis party, & en quel eſtat ie ſuis reuenu ; Tel, que ie ne le céde point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire dauantage.

CONTRE VN QVI L'AVOIT appellé Promethée.

C'eſt comme vne Apologie de ſa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouurages ne ſont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raiſon, & qu'ils ſont meſme d'vne terre plus groſſiere & moins pure que la ſienne. Mais ſi tu veux dire que ie ſuis ingénieux comme luy, i'ay peur que ce ne ſoit vne raillerie. Car les productions de mon eſprit n'ont garde d'arriuer à la perfection du ſien; & c'eſt beaucoup qu'elles ne ſoient pas tout à fait terreſtres, & ſi tu veux, dignes du Caucaſe. C'eſt vous autres, Grans Orateurs, qui eſtes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouurages de ce feu celeſte & diuin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'eſt que les voſtres ſont d'or, & vous raportent grand profit, & que les ſiens n'eſtoient que de bouë. Pour les miens, ce ſont des ſtatuës de plâtre qu'on fait en vn iour de réjouïſſance, pour donner du plaiſir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-eſtre auſſi, que tu m'as appellé Promethée au ſens que ce Poëte Comique a dit, Que Cleon eſtoit vn Promethée, mais

mais que ce n'eſtoit qu'aprés coup, pour dire, Qu'il manquoit de préuoyance, & ne s'auiſoit de ſes fautes qu'aprés les auoir faites, quoy qu'il luy reſſemblaſt du reſte. Que ſi c'eſt comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, ie trouue la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouurages ſont fragiles comme les leurs. Mais quelqu vn dira, peut-eſtre pour me flater, que c'eſt à cauſe que mon inuention eſt nouuelle, & que ie n'ay point eu de modelle, non plus que luy, ſur lequel ie me puſſe former. Mais outre que Minerue n'a point animé mes ouurages comme le ſien, ce n'eſt pas aſſez pour moy qu'on en louë la nouueauté, ſi ie n'ay ajoûté les autres graces à celles de l'inuention. Car ſans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & ſi i'eſtois d'autre ſentiment, ie meriterois d'eſtre déchiré comme Promethée, mais par vne douzaine de Vautours au lieu d'vn, pour ne pas ſçauoir qu'vne choſe qui ne vaut rien, eſt d'autant plus blâmable qu'elle eſt plus nouuelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir vn iour deux merueilles dans le theatre d'Alexandrie, vn Chameau tout noir, & vn Homme moitié

Les Atheniens eſtoiẽt grans railleurs.

noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louänge qu'il en attendoit, ce ſpectacle fit rire les vns, & épouuanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faiſoient pas tant d'eſtat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produiſit plus ces deux Monſtres; de ſorte que l'vn mourut faute de ſoin, & il donna l'autre pour récompenſe, à vn jouëur de flûte qui auoit bien joüé deuant luy. Ie crains de meſme que mes caprices n'étonnent les vns, & ne faſſent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils ſont compoſez, ne ſuffit pas pour les rendre aimables, ſi ces deux choſes ne ſont bien meſlées enſemble, parce que l'vnion de deux contraires eſt pluſtoſt vn monſtre qu'vn miracle; & perſonne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extrauagance. Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes, on n'en puiſſe faire vne troiſiéme qui le ſoit encore plus, mais ie ne voudrois pas aſſeurer de l'auoir fait; & ie crains pluſtoſt d'auoir corrompu deux bonnes choſes par leur mélange. Car le Dialogue ayme à s'entretenir en particulier de diſcours graues & ſerieux, & la Comedie à bouffonner ſur vn theatre; ſi bien qu'il ſemble que l'vnion n'en puiſſe eſtre que monſtruëuſe. Ajoûtez à cela, Que la Comedie ſe

raille quelquefois du Dialogue & de ſes vaines ſpéculations, dépeignant tantoſt les Philoſophes marchant ſur les nuës, tantoſt occupez à meſurer le ſaut d'vne puce, pour ſe moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches ſottes & curieuſes. Cependant, i'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laiſſe aux autres à iuger ſi i'y ay bien reüſſi, & ſi ie n'ay point tout gaſté, comme Promethée, en confondant les deux ſexes; ou trompé, comme luy, les conuiez, en ne leur ſeruant que des os couuers de graiſſe. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuſe? Où aurois-ie dérobé ces chimeres & ces hippogryphes, qui n'ont aucun eſtre que dans mon imagination, & que chacun peut former à ſa fantaiſie ſans auoir beſoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils ſoient, i'y ſuis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'eſt pas à Promethée de changer d'auis, mais à Epimethée.

NIGRINVS, ou les mœurs d'vn Philosophe.

C'est vne espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il oppose la douceur de la Philosophie; & mesle parmy cela des inuectiues contre ceux qui abusent de ce nom.

LVCIEN A NIGRINVS. Ce seroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le prouerbe, que de parler de science & de doctrine deuant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçauoir, mais de découurir le sien. Qu'on ne me reproche donc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçauoir plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'estime de la mienne.

DIALOGVE
DE LYCINVS ET DE SON AMY.

LYCINVS. QVE tu és deuenu graue & seuére depuis quelque temps! Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si mépriſant?

L'AMY. C'eſt que de pauure ie ſuis deuenu riche, d'eſclaue libre, de fou ſage.

LYCINVS. En ſi peu de temps?

L'AMY. Encore moins que tu ne penſes.

LYCINVS. Dy-m'en la cauſe, afin de redoubler ma ioye?

L'AMY. I'eſtois allé à Rome pour trouuer quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les iours.

LYCINVS. Ie le ſçay, & ſouhaite que tu en ayes trouué vn bon.

L'AMY. Si-toſt que ie fus arriué, i'allay voir de grãd matin le Philoſophe Platonicien Nigrinus, que ie deſirois entretenir il y auoit long-temps, & le trouuay dans ſon cabinet vn liure à la main, enuironné de tous coſtez de portraits d'hommes illuſtres, auec vne Sphere deuant luy, & diuerſes figures de Mathematique. Il m'embraſſa auec beaucoup de tendreſſe & d'affection; & aprés nous eſtre enquis l'vn de l'autre, ſelon la couſtume, tant de noſtre ſanté que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece; Mais il n'eut pas pluſtoſt ouuert la bouche pour me répondre, que ie me ſentis comme charmé de la douceur de ſon Eloquence. Car il ſe mit à louër la Philoſophie, & la liberté qu'elle donne, & à ſe rire des choſes que les hommes adorent, comme la Gloire, les

Honneurs, les Richeſſes; & dit, Que c'eſtoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils cauſoient tant de maux. Comme ie preſtois donc l'oreille attentiuement à ce diſcours, ie me trouuay agité de diuerſes paſſions. D'vn coſté i'eſtois honteux de l'affectiõ que i'auois euë pour ces choſes: & de l'autre, ie me réjoüiſſois de me voir deſabuſé, comme ſi i'euſſe paſſé des tenebres à la lumiere; ſi bien que i'en oubliay mon mal d'yeux, pour ſonger à celuy de mon ame, & à vn plus dangereux aueuglement. I'eſtois dans cette penſée lors que tu m'as abordé, & comme tranſporté dans le Ciel à la ſuite de ce Heros, ie mépriſois toutes les choſes du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'vne nature chaude & bouïllante, n'eurent pas pluſtoſt goûté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux; ie me ſuis ſenty enyuré de ce diuin Nectar, mais d'vne yurongnerie qui vaut mieux que la ſobrieté.

LYCINVS. Que ie ſerois heureux de pouuoir goûter auec toy d'vn ſi celeſte breuuage! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Amy, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer dauantage; car i'ay plus enuie de te dire ce que i'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre: Et ſi tu ne m'auois

importuné pour le ſçauoir, ie t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaiſir que i'auray à le redire, ie veux que cela me tienne lieu de iuſtification, pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que ie ſuis tranſporté d'vne ſi ſainte fureur. En effet, ie ſuis ſi touché des choſes que i'ay ouïes, que lors que ie n'ay perſonne à les conter, ie m'en entretiens moy-meſme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'abſence de leurs Maîtreſſes s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont receuës, & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions, comme ſi elles eſtoient preſentes, & auec tant d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils ſont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Ie me conſole de meſme en l'abſence de Nigrinus, que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire, mais il me ſemble que i'entens ſa voix; car, comme Periclés, il laiſſe vn éguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINVS. Ceſſe ce long preambule, qui ne fait que retarder ma ioye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Ie crains de faire comme ces mauuais Comediens, qui repreſentent mal de bõnes choſes, & de corrõpre l'excellence de ſon diſcours, par

la foibleſſe du mien. Mais ſi ie manque, ſouuien-toy que le Poëte n'eſt pas coupable de la faute des Acteurs, & qu'il auoit dit peut-eſtre autrement ; mais que i'ay oublié ou alteré ce qu'il auoit dit. Du reſte, n'atten de moy, non plus que d'vn meſſager de Comedie, qu'vn ſimple recit, & ſouhaite ſeulement que ma memoire ſoit fidéle, afin que ie n'oublie rien qui ſoit important, car ie vais faire vn effort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là vn bel exorde, & ſelon les regles de l'Art! Tu deuois ajoûter, Que voſtre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point preparé ; & autres excuſes ſemblables que vous autres Grans Orateurs auez coûtume de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il faloit, & que i'ay répondu de meſme, ſans ſuſpendre dauantage mon attente, ni m'ennuyer d'vn long diſcours, ſi tu ne veux eſtre ſifflé comme vn mauuais Comedien.

L'AMY. Ie ſuis bien-aiſe que tu m'ayes préuenu, & que tu ayes repreſenté ce que i'auois à dire. Ie voudrois que tu euſſes ajoûté auſſi, Que ie ne garderay ni ſon ordre ni ſes paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en iouänt ſon perſonnage foiblement.

LYCINVS. Ne ceſſeras-tu point ton Prelude?

L'AMY.

L'AMY. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en discours par les louänges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris dans la pauureté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment iusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien-loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'vn iour il en vint vn à Athenes tout couuert d'or & de pourpre, auec vn équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on auoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en vouluſt pas moquer tout publiquement, pour ne point contraindre sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut vn qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suiure par vne armée? Vn autre se joüant sur le luxe de ses habits, A quoy bon, dit-il, des fleurs lors que le Printemps est passé? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plustost chargez que parez: si bien qu'en se moquant tantost d'vne chose, & tantost d'vne autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâ-

cher, ils firent ſi bien, qu'il retourna tout changé en ſon païs. Il alléguoit vn autre exemple pour montrer qu'on n'y auoit point de honte de la pauureté, mais pluſtoſt qu'on en faiſoit gloire, Qu'en des ieux publics, les Sergens ayant pris vn Bourgeois veſtu d'vne eſtoffe teinte, contre l'ordonnance qui défendoit de ſe trouuer aux ſpectacles en cet habit; le peuple cria que l'on euſt pitié de luy, & qu'il ne l'auoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en auoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquilité du païs, où l'on viuoit modeſtement, & ſans enuie, & ſouſtenoit que cela eſtoit conforme à la doctrine des Philoſophes, & conuenable à celuy qui vouloit conſeruer la pureté de ſes mœurs, & ſuiure les loix de la Nature. Mais ceux qui meſurent leur felicité, aux grandeurs & aux richeſſes, & qui ſont nourris dans la flaterie & la ſeruitude, eſclaues des voluptez; Ceux-là, dit-il, doiuent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la deſbauche, dont l'eſprit vne fois imbu, fait banqueroute à l'honneur; & lors que ce diuin hoſte en eſt dehors, l'ame n'eſt plus qu'vn deſert remply de beſtes farouches. C'eſt-là, dit-il, qu'eſt le ſejour du menſonge & de l'impoſture; C'eſt-là qu'on n'oit que des chanſons laſciues, & qu'on ne voit que des actions deshonneſtes.

C'eſt-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il ſe fait comme vn fleuue de delices, qui ſubmerge les vertus, & traiſne aprés ſoy l'orgueil, l'ambition, l'auarice & cent autres vices ſemblables. Voila quelle eſt la vie de Rome; c'eſt pourquoy lors que i'eus quitté la Grece pour y venir, ie me repentis bien-toſt de cette reſolution, & creus auoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, diſois-je en moy-meſme, renonçois-tu au repos & à la tranquilité de la Grece, pour viure icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flateurs, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des corrupteurs & autre telle racaille? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure, comme on y vit? Aprés auoir donc reſué quelque temps là-deſſus, ie deliberay de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier auec Platon & la Philoſophie, quoy que pluſieurs tiennent cette vie lâche & oyſiue. De là, comme de deſſus vn theatre, ie contemple tout ce qui ſe paſſe dans Rome, dont vne partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'vn & l'autre me ſert d'inſtruction. Car s'il faut louër le mal par le profit qui nous en reuient, ie ne trouue nulle part tant de ſujet d'exercer ſa vertu, pour re-

ſiſter à tous les plaiſirs deshonneſtes, à toutes les paſſions déreglées, à tous les alléchemens de la volupté, non pas en ſe faiſant lier comme Vlyſſe au maſt du nauire, ni en ſe bouchant les oreilles, mais en marchant la teſte haute, & le courage éleué. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent dauantage par l'oppoſition de leurs contraires, le Vice donne luſtre à la Vertu, & l'on mépriſe dauantage les biens periſſables, lors qu'on en voit les defauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie, le riche deuenir pauure, le maiſtre eſclaue, & l'amitié des hommes ſe changer auec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grans eſtaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les vns ne vous ſaluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſans leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & embraſſant leurs genoux, le

dos tout courbé, & les yeux baiſſez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſouffrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-meſme, & vous donne ſa main à baiſer, que i'ayme encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe léuent dés minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, & à ſouffrir la mauuaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent des injures, & les appellent ſouuent par leur nom. Mais quelle eſt, aprés tout, la récompenſe de tant de peines & de veilles? Ce n'eſt ſouuent qu'vn miſerable repas où l'on endure mille afronts, & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſes contre ſon ſentiment; Enfin, d'où l'on ſe retire tousjours ou mécontent, ou malade, pour aller décharger ſon cœur à vn amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouue de plus plaiſant, c'eſt que quelques-vns n'ont pas ſeulement le loiſir d'eſtre malades, & ſont contrains de courir toute la ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au

lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon auis, ſont pires que ceux qu'ils flatent, & ſont cauſe par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'inſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeſſes; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'vn commun accord à cette ſeruitude volontaire, les Grans leur viendroient faire lacour eux-meſmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fuſt inutile. A quoy ſeruiroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y auoit perſonne pour en gouſter, veu que ſouuent ils n'en gouſtent pas eux-meſmes, & que l'abondance engendre le dégouſt? A quoy ſeruiroient leurs beaux meubles, & leurs grans Palais, ſi perſonne ne les venoit voir? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-meſmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſédant. Il faudroit donc pour rabaiſſer leur orgueil, oppoſer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fauſſes loüanges. Encore ſeroient elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtiſans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profeſſion de Sageſſe ſoient les plus lâches flateurs, c'eſt ce qui eſt inſuportable;

Car de quel œil penſez-vous que ie voye vn Philoſophe déja ſur l'âge parmy la foule des Courtiſans, à la ſuite d'vn Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maiſtre. Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine auſtere quand ils veulent faire des choſes qui en ſont indignes, & ne pas pratiquer le vice ſous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & ſont les plus inſolens dans la débauche, ſans parler de leur gourmandiſe & de leur yurongnerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enſeignent pour de l'argent & qui font trafic de la vertu, comme s'ils mettoient la ſageſſe à l'encan dans vn marché; Il appelloit leurs eſcoles des boutiques & des tauernes, & ne pouuoit ſouffrir qu'vn homme qui fait profeſſion de mépriſer les richeſſes, & qui les veut rendre odieuſes, mene vne vie ſi contraire à ſa doctrine. Auſſi ne tiroit-il point tribut de ſon ſçauoir, & ceux qui en auoient beſoin le pouuoient conſulter à toute heure, & y venir puiſer comme dans vne ſource publique. Car il ſongeoit ſi peu à s'enrichir, qu'il negligeoit meſme ſon bien & aidoit les pauures tous les ans du reſte de ſon reuenu. Il croyoit que la jouïſſance des choſes ne nous apartenoit qu'à proportion du beſoin que nous en auions, &

que c'eſtoit vne eſpece d'iniuſtice de retenir le reſte. C'eſtoit vn exemple viuant de ſobrieté & de temperance, ſans excés dans ſon boire, & dans ſon manger, réglé dans ſes exercices, modeſte en ſes habits & ſa contenance, quoy que d'vn port venerable, pour ne point parler de la douceur de ſes mœurs & de ſon eſprit. Il auertiſſoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne deuoit point diférer à bien viure. Mais il n'aprouuoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de ſe fouëtter ou déchiqueter la peau pour s'acouſtumer à la douleur, & diſoit, que c'eſtoit dans l'ame qu'il faloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'inſtruction on deuoit auoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la ſurchargeant, ni rompre vn baſton que l'on vouloit redreſſer. I'ay veu vn ieune homme, qui aprés auoir paſſé par ceſte épreuue, eut recours à luy comme à vn azyle, & parut depuis plus reglé & plus modeſte. Il paſſoit delà à la reprehenſion d'autres vices, & à la fureur des ſpectacles dont la paſſion a gagné iuſqu'aux plus ſages, & touchoit vn autre defaut, de ceux qui ont trop de ſoin de leurs funerailles, ajoûtant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur

leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur teſtament, que ce qu'ils diroient ne leur puſt nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouuois m'empeſcher de rire de l'impertinence de ceux qui aprés auoir eſté ſots toute leur vie, pour l'eſtre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits auec eux, ou que leurs eſclaues ſe tiendront prés de leur ſepulchre, & qu'on les couronnera de fleurs. Ce ſont ceux-là meſmes qui ſe traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les feſtins parmy les odeurs, boiuent des parfums, ſe couronnent de fleurs, veulent auoir des roſes en Hyuer; Enfin, qui n'aiment les choſes que hors de leur ſaiſon, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn ſoléciſme dans la volupté, & comme Momus trouuoit à dire que le Taureau euſt les cornes au deſſus des yeux, & diſoit qu'il les deuoit auoir au deſſous, afin qu'il viſt mieux où il frapoit; Il trouuoit mauuais qu'aymant les ſenteurs, ils ne les miſſent pas pluſtoſt ſous leur nez que ſur leur teſte. Il ſe moquoit auſſi de ceux qui ſont trop délicats dans leur boire & leur manger; & diſoit, Qu'ils ſe donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaiſir, qui eſt à peu prés l'eſtenduë de noſtre goſier, car deuant ni aprés ils n'en ſentoient rien. Il ajouſtoit, Qu'ils achetoient bien chere-

ment ce petit paſſage par tant de chagrins & de maladies : Et qu'ils auoient bien merité ce ſupplice, en mépriſant les ſolides voluptez que l'on tire de la Philoſophie, pour des bagatelles. Delà, il venoit aux deſordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par vne foule de valets, & s'apuyent ſur leurs eſclaues, comme s'ils n'auoient point de jambes ; ou qui par la ruë, & dans les bains meſme, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mettre le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui eſt vne choſe qu'on voit arriuer tous les jours aux plus Grans de Rome. Il diſoit, qu'il eſtoit ridicule de ſe ſeruir de ſes oreilles pour ouïr, & de ſes mains pour manger, & d'auoir beſoin des yeux & des jambes d'autruy, pour ſe conduire, comme ſi l'on eſtoit boiteux & aueugle. Comme il reprenoit donc ces choſes, & autres ſemblables, auec beaucoup d'éloquence, ie demeurois attaché à ſon diſcours, ſans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheué, ie le regardois comme immobile, ſans pouuoir pronocer vn ſeul mot, & eſtois tout en ſuëur & tout interdit. Car, s'il m'eſt permis de philoſopher à mon tour, il me ſemble que le cœur de l'homme eſt comme vn but où chacun viſe, mais peu y donnent ; & des coups que l'on y

On ſe font porter en chaiſe cõme dans vne biere.

tire, les vns pour estre trop violens, passent à trauers, sans s'y arrester ; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'vne grace inuisible, comme d'vne huile douce & pénétrante ; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent iamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriua en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnerables ; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cybele, les discours de la Philosophie n'émeuuent que les esprits qui sont disposez à les receuoir.

L'AMY. Que tu me contes-là des choses diuines & agreables ! & que tu as fait en mon absence vn grand festin de Nectar & d'Ambrosie ! si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à vne blessure, à cause de l'impression qu'il t'a faite, ie puis dire, que ie suis blessé d'vn mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celuy qui en est l'Auteur, comme Telephe à Achile, pour en receuoir guérison.

IL Y A icy vn Traitté, intitulé LE IVGEMENT DES VOYELLES, qui eſt vne plainte de l'S contre le T, ſur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta *pour* Thalaſſa, *par vn caprice de l'vſage, ainſi que* chaiſe *en François, pour* chaire. *L'Auteur prend delà occaſion de iouër ſur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun raport à noſtre langue, il ne ſe peut traduire; auſſi laiſſe-t-on ces mots-là en Grec dans la verſion Latine. Mais vn de mes Neueux a compoſé vn Dialogue à cette imitation, qui ſe trouuera à la fin du liure.*

TIMON OV LE MISANTHROPE.

DIALOGVE

Où TIMON, IVPITER, MERCVRE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'vn homme qui tomba tout à coup dans vne extrême pauureté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne, quoy qu'il euſt fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compaſſion, luy enuoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Iupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les

Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la meſure de leurs Vers, lors qu'ils ne ſçauent plus que dire. Toy, qui greſles, qui tonnes, & qui foudroyes ſur les impies; Qu'eſt deuenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois ſi redoutables? Ils ſont maintenant froids & éteins, & s'en ſont allez en fumée. Salmonée te braue à cette heure impunément auec ſon faux tonnerre; Le tien n'eſt plus qu'vn bruit vain, & vn tiſon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, és-tu deuenu ſi froid & ſi lent à punir les crimes, comme ſi tu eſtois ſourd & aueugle de vieilleſſe, & que tu ne viſſes & n'entendiſſes plus les forfaits qui ſe commettent tous les iours? Car lors que tu eſtois ieune & boüillant, tu ne faiſois ni paix ni tréve auec les coupables, & en abyſmois les vns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges, comme tu fis ſous Deucalion, que tu ſauuas dans vne petite nacelle du naufrage de l'Vniuers, pour réparer les ruines du monde, & conſeruer quelques reſtes du genre humain. Les hommes ſont deuenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'eſtoient alors, on ne te fait tantoſt plus d'ofrandes ni de ſacrifices, ſi ce n'eſt quelqu'vn en paſſant aux jeux Olympiques; encore eſt-ce plûtoſt par couſtume, que par zele ou par deuoir. Enfin, on t'a preſque dépoſſe-

de, comme tu as fait ton predeceſſeur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément, iuſqu'à mettre ſur toy leurs mains ſacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la ſolemnité des ieux, ils ont coupé l'or de ta cheuelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus ſi lâche que de ſouffrir cet affront ſans crier ſeulement à l'ayde, pour réueiller les chiens, ou le voiſinage endormy. Penſez qu'il faiſoit beau voir alors Iupiter, auec vn foudre de quinze pieds à la main, qui ſe laiſſoit tondre par des brigans! Quand te réueilleras-tu d'vn ſi long aſſoupiſſement, illuſtre vſurpateur, pour chaſtier de plus grans crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis que ce ne ſeroit iamais fait, comment laiſſes-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, aprés auoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma miſere, aprés m'auoir adoré dans ma fortune. Ils ſe détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme vn oiſeau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & accablé de tous maux, ie ſuis contraint de philoſopher icy auec la beſche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite, c'eſt que ie ne vois point la proſperité des meſchans, qui n'eſt pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Sa-

turne & de Rhée, d'vn ſommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'allumant ton foudre ſur le mont Oeta, écraſes-en les impies, ſi tu ne veux qu'on croye que tu ſois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne ſoit que fable & que fiction poëtique.

IVPITER. Qui eſt ce blaſphemateur, qui crie ſi haut du mont Hymette ? Il faut que ce ſoit quelque Philoſophe; car vn autre ne ſeroit pas ſi inſolent.

MERCVRE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de ſacrifices, & qui nous traitoit ſi magnifiquement le iour de ta feſte ?

IVPITER. Quoy, c'eſt luy ! Dieux, quel changement ! Comment vn homme ſi riche, & qui auoit tant d'amis, a-t-il pû tomber tout à coup dans vne ſi honteuſe pauureté ?

MERCVRE. En faiſant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

IVPITER. Veritablement, il a quelque ſujet de ſe plaindre; & nous ne pouuons, ſans eſtre plus ingrats que ſes faux amis, l'abandonner ainſi dans ſon mal-heur, aprés le ſoin qu'il a eu de nous dans ſa fortune. Mais accablé d'affaires de tous coſtez, & dépité contre les meſchans,

dont le nombre croiſt tous les iours, iuſqu'à me donner de l'épouuante, ie ne regarde tantoſt plus la Terre; outre que i'ay la teſte rompuë des diſputes des Philoſophes, qui m'empeſchent d'entendre les cris des autres, ſi bien que celuy-cy a eſté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laiſſer languir plus long-temps dans ſa miſere, pren auec toy le Dieu des Richeſſes, & le meine chez luy, auec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chaſſer. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, ſi-toſt qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop bruſquement contre le Philoſophe Anaxagoras, qui vouloit perſuader à ſes diſciples que nous n'eſtions que des chanſons. Mais il ſe mit à couuert ſous l'autorité de Periclés, & cependant i'allay mettre en poudre le temple de Caſtor & de Pollux, qui ne m'auoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce ſera vn aſſez grand ſupplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont meſpriſé.

MERCVRE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans vn barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres! Si le bon homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie; maintenant par ſes cris & ſes

ſes importunitez, il a arraché meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy ſeruira de rien; car voila le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obeïr.

IVPITER. Pourquoy?

MERCVRE. Il luy faut demander à luy-meſme.

PLVTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me ſçauroit ſouffrir? Enuoyez-moy chez ces gens qui ſçauent ce que ie vaux, & combien ie coûte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauureté.

IVPITER. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des vſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſouffrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit paſle & défiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois qu'à t'éuader. Tu meriterois donc, pour vne ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuëlle, dans quelque tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour n'y viure que d'intereſts & d'vſure, qui eſt vn fort mauuais aliment. Tu blâmois auſſi les auares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en oſent iouïr; Semblables à ce chien des

Fables, qui attaché au ratelier ne pouuoit manger du foin, ni ſouffrir que le cheual en mangeaſt. Tu diſois qu'ils eſtoient jaloux d'eux-meſmes, & ſe retranchoient leurs propres plaiſirs ſans conſiderer que ce qu'ils aimoient ſeroit vn iour la proye d'vn voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainſi de tes anciennes maximes?

PLVTVS. Si tu me veux écouter, tu trouueras que i'ay raiſon. Car les vns me laiſſent aller par négligence, & les autres m'épargnent par ſtupidité, faute de ſçauoir que s'ils ne m'employent, ie leur ſeray inutile, & qu'ils ſeront contrains de me quiter, auant que de s'eſtre ſeruis de moy. Diroit-on qu'vn homme ayme ſa maiſtreſſe qui l'abandonneroit à tout le monde? Ie croy que non, & que quand tu eſtois amoureux, tu n'en vſois pas de la ſorte. D'autre coſté, de l'auoir en ſa puiſſance ſans en iouïr, cela eſt encore plus ridicule; cependant, c'eſt ce que font les vns & les autres.

IVPITER. Ils ſont aſſez punis par leurs vices ſans que tu te mettes en peine de les punir; puis que les vns, comme des Tantales, meurent de ſoif au milieu des eaux, & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, auant que d'en auoir gouſté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparauant.

PLVTVS. C'eſt comme ſi tu m'enuoyois verſer de l'eau dans vn muid percé.

IVPITER. Si cela eſt, il ſera bien-toſt à ſec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viſte, & que Mercure ſe ſouuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre, car ie vois bien que i'en auray grand beſoin.

MERCVRE. Partons, Qu'as-tu à clocher, és-tu boiteux, auſſi bien qu'aueugle?

PLVTVS. Ie vay touſiours de la ſorte quand on m'enuoye chez quelqu'vn; c'eſt pourquoy ie n'arriue que fort tard, & ſouuent quand on n'en à plus que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, ie vay viſte comme le vent, & l'on eſt eſtonné qu'on ne me voit plus.

MERCVRE. Cela n'eſt pas touſiours veritable; car il y a des gens à qui les biens viennent, en dormant.

PLVTVS. Ie ne marche pas alors ſur mes jambes, mais on m'emporte ſur des crochets, & ce n'eſt pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le teſmoigne. Car il fait paſſer en vn moment de grans biens d'vne main à l'autre; Et tandis qu'vn pauure défunt eſt ietté en quelque coin couuert d'vn linge, de peur que les

chats ne le mangent, ſon heritier, ſe créue de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâilloient apres moy comme de petites hirondelles, & n'ont aualé que du vent. Car lors qu'on a ouuert le teſtament, on trouue pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet, qui ſeruoit aux plaiſirs de ſon maiſtre, & qui change auſſi-toſt de nom, & en prend vn magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plûtoſt, qu'il en deuient glorieux & inſolent, frape l'vn, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les piéges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heure ce que le défunt auoit amaſſé auec beaucoup de temps, & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCVRE. Cela arriue d'ordinaire; mais quand tu marches tout ſeul, comment peux-tu trouuer le chemin, veu que tu és aueugle?

PLVTVS. Auſſi m'égaré-je quelquefois, & pren-je ſouuent l'vn pour l'autre.

MERCVRE. Ie le croy; car tu n'aurois pas laiſſé, par exemple, Phocion ou Ariſtide, pour enrichir Hipponique & Callias; mais encore comment fais-tu?

PLVTVS. Ie tourne tant haut & bas, à droit

& à gauche, que ie rencontre quelqu'vn qui me saisit au colet, & te va remercier de sa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCVRE. Iupiter se trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien?

PLVTVS. Comment voudroit-il qu'vn aueugle comme moy pust trouuer vn homme de bien, qui est vne chose si rare? mais comme les meschans sont en grand nombre, i'en rencontre touſiours quelqu'vn.

MERCVRE. Mais d'où vient que tu cours si viſte au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin?

PLVTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors, & que le destin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCVRE. Dis-moy encore, pourquoy estant aueugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te posseder?

PLVTVS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts, & qu'ils sont éblouïs de l'éclat qui m'enuironne.

MERCVRE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas auſſi-toſt les maux que tu traisnes apres toy? Cependant, ils ne s'en peuuent défaire, & on leur arracheroit plûtoſt les entrailles que leur or.

PLVTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arreſtent, & autres vices ſemblables qui marchent toûjours à ma ſuite, & qui ne ſe ſont pas plûtoſt emparez d'vne ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'eſt pas, & pour comble de mal-heur, eſt preſte à ſouffrir mille tourmens pour ne point quitter la cauſe de ſa ruine

MERCVRE. Que tu-és leger & gliſſant? Tu coules comme vne anguille, quand on te preſſe; au lieu que la pauureté eſt ſi gluante qu'on ne s'en ſçauroit d'épétrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez prés du mont Hymette. Deſcendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLVTVS. Tu-as raiſon, car comme ie ſuis étourdy, i'irois peut-eſtre me ietter entre les bras de quelque ſot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit eſt-ce que i'entens comme du fer qui frape contre vne pierre?

MERCVRE. C'eſt que Timon cultiue quelque champ pierreux. Dieux! comme il eſt fait au prix de ce qu'il eſtoit autrefois! Le voila tout craſſeux, & tout couuert de haillons: Mais quelles gens voy-ie au tour de luy. La Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauureté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLVTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas receuoir en leur préſence.

MERCVRE. Ne crains rien, ſous la conduite de Mercure, & les auſpices de Iupiter.

LA PAVVRETE'. Où ménes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCVRE. Vers Timon, de la part du Maiſtre des Dieux.

LA PAVVRETE'. Quoy! il me mépriſe ſi fort, luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut rauir celuy que ie poſſédois, pour le liurer à mon ennemy; afin qu'apres l'auoir corrompu par les delices, il me le rende en ſuite pour le guérir? Eſt-ce là la recompence des ſeruices que i'ay rendus à Timon, en luy oſtant ſes vices, & en l'inſtruiſant à la Vertu?

MERCVRE. Iupiter le veut ainſi, & ſes ordres ſont inuiolables.

LA PAVVRETE'. Suiuez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-toſt ce qu'il pert en nous perdant. Qu'il ſe ſouuienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon riual n'en fera pas de meſme. Tien, Mercure, ie te le rens ſain de corps & d'eſprit, ſage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choſes pernicieuſes ou inutiles.

MERCVRE. Les voila partis; auançons.

TIMON. Qui eſtes-vous qui venez ainſi

troubler le repos de ma solitude, & me détourner de mon ouurage ? Retirez vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCVRE. Tout beau, ie suis Mercure, qui t'améne le Dieu des richesses, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Ie ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns, & abandonné par les autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cét aueugle, s'il ne se retire.

PLVTVS Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCVRE. Arreste-toy, sans te dépiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces foles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie seray assez heureux, pourueu que ie ne vous voye point

MERCVRE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'enuoye.

TIMON. I'ay beaucoup d'obligation à Iupiter de l'honneur qu'il me fait de se souuenir de moy; mais ie ne veux point receuoir celuy-cy, qui

cy, qui eſt cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a liuré aux flateurs; qui m'a fait dreſſer des embûches; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'enuie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme vn traiſtre; Mais la pauureté m'a receu à bras ouuers, & m'exerçant dans le trauail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires & m'a apris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en vn eſtat tranquile, où je ne crains ni vne populace émeuë, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtiſan flateur, ni vn Tyran irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t-en donc comme tu és venu, Mercure, & reméne cét aueugle à Iupiter; ie ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi mal-heureux que moy.

MERCVRE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſuporter la pauureté comme tu fais, ni crier ſi à propos pour eſtre déliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçoy les biens qu'il t'enuoye; il ne faut pas refuſer les preſens des Dieux. Aſſez de gens

ont fait des prieres qui n'ont pas eſté ſi bien exaucées que tes injures.

PLVTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, ſans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourueu que ce ſoit en peu de mots, & ſans préambule, car ie ſuis ennemy des longs diſcours.

PLVTVS. Mais i'en aurois beſoin pour reſpondre à tous les chefs de ton accuſation. Dy-moy, ie te prie, enquoy puis-je t'auoir offencé? Eſt-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à ſouhait tout ce que les autres deſirent? Si tes flateurs t'ont fait quelque déplaiſir, ie n'en ſuis pas cauſe, & leur mépris n'eſt venu que de mon abſence. I'aurois bien plus de ſujet de me plaindre, de ce que tu m'as liuré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dreſſoient continuëllement des piéges. D'ailleurs, ce n'eſt pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chaſſé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en euſſe de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCVRE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puiſque Iupiter te le commande; Continuë de fouïr, Timon, & tu trouueras vn treſor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux; mais con-

ſidére, Mercure, que tu me vas réjetter en de nouueaux maux.

MERCVRE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant, ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commiſſion de Iupiter.

PLVTVS. Vien Treſor, ſous le hoyau de Timon. Continuë à creuſer, mon amy.

TIMON. Grans Dieux! qu'eſt-ce que ie voy; Veillé-je, ou ſi ie dors! D'où peut venir tant d'or en des lieux ſi reculez? Ne ſont-ce point auſſi des charbons? Non, c'eſt de l'or tres-pur & tres-fin, qui eſtincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embraſſe aprés vne ſi longue abſence? Ie croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaé; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouuriſt ſon ſein à vne choſe ſi aymable, & ſi précieuſe. O Midas & Crœſus, vous n'auez eſté que des coquins au prix de moy! C'eſt tout ce que peut faire le grand Roy de Perſe que de m'égaler, & le treſor de Delphes ne vaut pas le mien. Conſacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pauureté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie viuray deſormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtoſt en quelque petit coin du mon-

de pour y viure tout-ſeul à noſtre aiſe, & y baſtir vne tour pour enfermer noſtre treſor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'eſt que chimere. La Patrie meſme me paſſera pour vn fantôme. Ie ne veux plus auoir de conſideration pour perſonne, ni aymer d'autre que moy-meſme. Tous les hommes ſeront deſormais mes ennemis ; leur rencontre me ſera funeſte; ie mettray vn grand deſert entre eux & moy, & ne feray iamais ni paix ni tréue auec eux. Quand ie ſacrifieray, ie ne traiteray perſonne; Autant que i'ay eſté libéral & complaiſant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le feu ſe prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile ; Si quelqu'vn crie à l'aide en ſe noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'apelle Lycanthrope ou Miſanthrope, c'eſt dequoy ie ne me ſoucie point, bien-loin de m'en offenſer i'en feray gloire. Ie ſeray bien-aiſe, pourtant, auant que me retirer, qu'on ſçache que ie ſuis riche, afin qu'on en créue de dépit. Mais qui l'a déja dit à tout le monde? On acourt icy de tous coſtez. Retirons-nous ſur cette montagne pour y eſtre plus en ſeureté. Toutefois, i'ayme mieux encore me communiquer

Loup garou & ennemy du genre humain.

pour ce coup, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le méſpris que i'en feray. Qui eſt celuy-cy qui s'auance le premier? C'eſt le Paraſite Gnathon, qui me tendit n'aguere vne corde, comme ie luy demandois du pain, ſans ſe ſouuenir des grans repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Ie ſuis bien-aiſe qu'il ſoit venu le premier, pour eſtre le premier puny.

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon; I'auois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'vn homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus meſchant & le plus ſcelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha! tu veux rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions enſemble? Ie ſçay vne chanſon à boire toute nouuelle.

TIMON. I'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoy me frapes-tu? Vien deuant le Iuge.

TIMON. Attens vn peu, ie te feray bien crier d'vne autre façon.

GNATHON. Donne-moy pluſtoſt quelque choſe pour me guérir; car l'argent eſt vn remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'és pas encore party?

GNATHON. Ie me retire; mais tu te repentiras de m'auoir traité ſi mal.

TIMON. Qui eſt cét autre tout pelé? c'eſt Philiade le plus cruel de tous mes vautours, qui aprés auoir receu de moy iuſqu'au mariage de ſa fille, me frapa l'autre iour que i'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouuoit laſſer de me louër durant ma fortune, & de dire que i'eſtois plus beau que Narciſſe, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha! l'impudent coquin que Gnathon! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparauant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que i'ay toûjours faite de ta vertu, & ie n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi ie n'euſſe ſceu que les malheureux n'apréhendent rien tant que le viſage de leur amis, dans leur infortune; mais ie t'aportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que i'ay apris que tu n'en auois plus de beſoin. Ie n'ay pas laiſſé pourtant d'auancer, pour t'auertir de ſonger mieux à l'auenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené vne fois ton

treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude régne par tout. Mais tu n'as pas beſoin qu'on te faſſe des leçons, toy qui pourrois inſtruire les autres, & dont la vie peut ſeruir d'exemple à toute la Poſterité.

TIMON. Ie te remercie, Philiade, de tes bons auertiſſemens; Mais aproche vn peu que ie te teſtonne.

PHILIADE. Dieux! il m'a rompu la teſte auec ſon hoyau. Qui nous a amené ce fou? Eſt-ce là la récompence de mes bons auis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Démea, qui s'aproche auec vn Decret à la main, qu'il a fait ſans doute en ma faueur. Car il ſe dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque diſtribution aux pauures de ma Tribu, il ne faiſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Cependant, i'ay payé autrefois vne groſſe amende pour luy, ſans quoy il euſt pourry en priſon.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'apuy & le ſouſtien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat aſſemblez, t'atendent pour paſſer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratidés, du Bourg de Colytte, ſurpaſſe tous les autres, tant en ſçauoir qu'en probité, & ne ceſſe de rendre ſervice à l'Eſtat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs,*

qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la courſe, & aux autres exercices.

TIMON. Quel impoſteur, ie ne me ſuis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne ſçauroit mettre trop de choſes fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu*, dis-ie, *qu'il a remporté en vn meſme iour le prix de ces jeux, & qu'il s'eſt porté vaillamment en la iournée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Sparciates.*

TIMON. Comment-cela! ie n'ay iamais eſté à la guerre.

DEMEA. Ie louë ta modeſtie, mais ie n'ay pû diſſimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il eſt homme de conſeil & d'exécution; il a ſemblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dreſſer vne ſtatuë d'or dans le Château, prés de celle de Minerue, qui ſoit couronnée de rayons, & qui tienne vn foudre à la main, pour Symbole de ſon éloquence & de ſa valeur; & de le couronner auſſi de ſept couronnes d'or, qui ſeront proclamées auiourd'huy ſur le theatre public par les nouueaux Acteurs, puiſque c'eſt la feſte de Bacchus, & vn iour de réjouiſſance pour luy.* C'eſt l'auis de l'Orateur Demea, ſon Amy, ſon Parent, & ſon Diſciple. Mais ie ſuis fâché de n'auoir pas amené auec moy mon fils, qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'és pas marié?

DEMEA. Non; mais ie le ſeray l'année qui vient,

vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naiſtra.

TIMON. I'en doute; Car auparauant, ie te caſſeray la teſte, pour récompenſe de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au ſecours mes Amis, ſouffrirez-vous qu'vn maraut frape les Citoyens, luy qui ne l'eſt pas ? Mais ie te feray bien-toſt porter la peine de ton inſolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chaſteau, pour piller le Treſor public.

TIMON. Trouue de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chaſteau n'a point eſté brûlé, ni le Treſor pillé.

DEMEA. Mais tu n'és riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn ſecond coup de baſton pour ton impoſture, mais ſans crier, que ie ne t'en donne vn troiſiéme. Car il ſeroit honteux, aprés auoir défait deux bataillons de Sparciates, que ie ne puſſe mettre à la raiſon vn coquin. A quoy me ſeruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux ieux Olympiques ? Qui eſt cet autre qui s'auance, c'eſt le Philoſophe Thraſyclés ; Ie le reconnois à ſa barbe de boue, & à la hauteur de ſes ſourcils. Il marche à grans pas, & gromméle entre ſes dents ; ſans doute qu'il médite quelque harangue, car il retrouſſe ſes cheueux ſur ſon front. Qu'il reſſemble bien, en cet eſtat, au Triton, ou au Borée

de Zeuxis! C'eſt vne choſe étrange qu'vn homme ſi modeſte en aparence, & d'vne mine ſi graue & ſi auſtere, aprés auoir philoſophé tout le iour auec ſes Diſciples, n'ait pas pluſtoſt bû ſur le ſoir vn grand hanap que ſon valet luy aporte, que tous ces beaux diſcours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en ſouuient non plus que s'il auoit bû de l'eau du fleuue d'Oubly. Car alors ſe courbant ſur ſon aſſiette, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouue iamais, il donne eſchec & mat à tous les plats, quoy qu'il ſe plaigne toûjours que l'on mange tout ſans luy; & s'empliſſant de vin & de viande, coudoye ceux qui ſont aſſis prés de luy à table; répand de la ſauſſe ſur ſa barbe & ſur ſes habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du feſtin, qu'il ne laiſſe pas en bégayant de louër la ſobrieté & la continence, entre les bras de quelque Muſicienne. Mais de iour il ne le céde à perſonne en menſonge & en impudence, ſans parler de ſes vſures, de ſon auarice, & de cent autres vertus ſemblables; car c'eſt vn parangon de ſageſſe & de doctrine. Mais ie m'en vay l'accommoder de toutes piéces.

THRASYCLES. Ie ne viens pas au bruit de tes treſors, comme les autres, ni au ſouuenir de tes feſtins: Car ie ne fais pas plus d'eſtat de l'or

que des cailloux du riuage, & n'ay beſoin pour viure que de pain & d'eau, auec quelque oignon, ou quelque ſalade, quand ie me veux traiter plus ſplendidement. Ce meſchant manteau ſert pour me couurir, & auec cela ie diſpute de la felicité auec Iupiter. Mais ie veux empeſcher que tu ne te laiſſes corrompre à ta fortune, & ſi tu m'en crois, tu ietteras ton argent dans la riuiere, comme vne choſe ſuperfluë, pour ne point dire pernicieuſe; ſi tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont beſoin, & particulierement aux Philoſophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien; car cette beſace me ſufit. Ce n'eſt pas que ſi tu y voulois mettre quelque choſe pour t'aquiter d'vne partie de ce que tu dois à la Philoſophie, ce ne fuſt pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reſte, elle n'eſt pas fort grande, & ne tient que deux boiſſeaux à la grand' meſure; car il faut qu'vn Philoſophe ſe contente de peu.

TIMON. C'eſt bien dit; mais approche auparauant, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de ſurcroiſt vn coup de baſton.

THRASYCLES. Au ſecours, mes Amis, ſouffrez-vous qu'on m'aſſaſſine dans vne Ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier, eſt-ce qu'on ne t'en

donne pas assez? Tien, en voila encore vne douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville accourt en foule; Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLVSIEVRS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-férir.

L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

DIALOGVE

DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend sujet de parler de la puissance diuine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plustost, à mon auis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques-vns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. QVEL son a frapé mon oreille! Qu'il est agreable! Il vint du costé du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre: car les poissons sont muëts, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'eſt l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceïx ſon mary, fils de l'eſtoile du iour, ſe conſumoit en des regrets ſuperflus, lors que les Dieux touchez de compaſſion, la changerent en oiſeau, qui cherche encore ſur les eaux, celuy qu'il n'a pû rencontrer ſur la terre.

CHEREPHON. Quoy! c'eſt l'Alcyon; Ie ne l'auois iamais ouï; mais ſa voix a veritablement quelque choſe de lugubre. Comment eſt-il fait? car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye ſouuent ouï parler.

SOCRATE. Il eſt fort petit; mais ſa gloire n'eſt pas petite; car pour récompenſe de ſon amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait ſon nid, & qu'il couue ſes petis, & la mer eſt tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyuer. C'eſt aujourd'huy vn de ces beaux iours qu'on nomme de ſon nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel eſt ſerein, & la face de la Mer vnie comme la glace d'vn miroir.

CHEREPHON. Ie le remarquay dés hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne ſont pas ſeulement impoſſibles, mais ridicules.

SOCRATE. Il eſt bien dificile, Cherephon, de iuger de la poſſibilité & de l'impoſſibilité des choſes, & de meſurer l'étenduë de la puiſſance

diuine à noſtre foibleſſe, puis-que l'homme le plus âgé n'eſt qu'vn enfant à l'égard de Dieu,& ſa vie vn point à comparaiſon de l'éternité. Tu ſais quelle tempeſte il faiſoit il y a trois iours; telle qu'il ſembloit que le monde dût abyſmer. Crois-tu qu'il ſoit plus facile de produire le calme apres vn ſi grand orage, que de changer vne femme en oiſeau? Combien d'vne petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes; & tu t'eſtonnes que Dieu de cette maſſe terreſtre, faſſe des choſes qui nous ſoient inconnuës. Ne ſais-tu pas qu'il eſt plus haut au deſſus de nous, que le Ciel ne l'eſt au deſſus de la Terre? Combien vn homme ſupaſſe-t-il vn enfant tant en force qu'en adreſſe, iuſques-là qu'vn ſeul en battroit des millions? Si nous auons donc tant d'auantage ſur nos ſemblables, quel ſera celuy du Createur ſur ſa creature? Ceux qui n'ont pas apris à écrire, ni à iouër des inſtrumens, ne ſauroient faire ni l'vn ni l'autre ſans miracle; & il n'y a rien de ſi facile à ceux qui le ſauent. On peut dire icy la meſme choſe. La Nature d'vne matiere informe produit vne abeille, d'vne adreſſe & d'vn ſauoir admirable; & d'vn œuf, qui n'eſt point diferent d'vn autre, en fait deux oiſeaux tout diférens. Il y a cent autres merueilles qui nous obligent à eſtre fort retenus lors que nous parlons de la puiſſance

diuine. Ie laiſſeray donc cette hiſtoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, diuine Alcyone, & la récompenſe que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le ſemblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela ſert auſſi à entretenir l'amitié conjugale.

PROMETHE'E, OV LE CAVCASE.

DIALOGVE

DE VVLCAN, DE MERCVRE, ET DE PROMETHE'E.

C'eſt vn jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée eſt ridicule; ce qu'il fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſéquent à la Religion des Payens, qui eſtoit fondée deſſus. Et c'eſt-là le ſujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCVRE. VOICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point

de neige, afin d'enfoncer plus fort les clous, & qui ſoit découuert de tous coſtez, pour rendre ſon ſupplice plus éuident.

VVLCAN. Ie le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher; ni ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien, à mon auis, vers le milieu de cette montagne, au deſſus de cet abyſme. Nous attacherons l'vne des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt voiſin.

MERCVRE. Tu as raiſon; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Viençà, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'atache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'vn malheureux; que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCVRE. I'en ſuis d'auis, pour nous faire mettre en ta place? Eſt-ce que tu crois que le Caucaſe n'eſt pas aſſez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu és bien-aiſe d'auoir des compagnons de ta miſere, qui eſt la conſolation des malheureux? çà, la main droite; coigne, Vulcan, de toute ta force: çà la gauche, qu'on l'attache auſſi. Voila qui va bien. Le Vautour deſcendra tantoſt pour te ronger les entrailles, en récompenſe de ta belle inuention.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré, & toy Saturne & Iapet, faut-il tant ſoufrir pour n'auoir rien fait?

Son pere & sõ oncle.

MERCVRE.

MERCVRE. Rien fait, miſérable! & n'eſt-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn feſtin, & ne luy donner que des os couuerts de graiſſe, pour te reſeruer la meilleure part ? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes ; & à voler enſuite le feu du Ciel qui eſtoit le partage des Dieux, & leur plus précieux treſor ? Apres cela, tu viendras nous preſcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me perſécuter en cet eſtat, & de me reprocher des choſes, pour leſquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'eſtre nourry aux deſpens du public dans le Prytanée ? Que ſi tu eſtois de loiſir, ie ſerois bien-aiſe de diſputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta perſonne. Pren vn peu ſa défence, toy qui és ſi grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raiſon de m'atacher icy, prés des portes Caſpiennes, pour eſtre vn ſpectacle d'horreur aux Scythes. *Raillerie contre Socrate.*

MERCVRE. Tu t'auiſes vn peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, auſſi bien nous faut-il attendre la deſcente de l'oiſeau qui doit commencer ton ſuplice. Cependant, ie ſeray rauy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu és vn grand Sophiſte.

PROMETHE'E. Parle le premier, puis-que tu és l'accuſateur, & pren garde de ne pas trahir la cauſe de Iupiter, Vulcan ſera noſtre Iuge.

VVLCAN. Non pas cela, meſchant, mais pluſtoſt ton accuſateur & ton bourreau, pour auoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accuſation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes: Auſſi-bien le Dieu des larrons, n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

VVLCAN. Que Mercure parle pour nous deux; car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas eſté nourry comme luy dans vn barreau: mais on ſait que c'eſt vn de ſes meſtiers, auſſi bien que le larcin.

MERCVRE. Il faudroit beaucoup de temps, pour ſe preparer à vne ſi grande accuſation; car ce n'eſt pas aſſez d'en raporter nuëment tous les chefs; mais puis-que tu en tombes d'accord, & meſme que tu en fais gloire, il n'eſt point neceſſaire de plus long diſcours, & ce ſeroit folie de ſe mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auouë. Ie diray ſeulement que c'eſt bien abuſer de la clemence de Iupiter, que de retomber ſi ſouuent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantoſt, ſi ce que tu dis eſt folie ou non. Mais puis-

que tu crois que cela ſufit, ie vais entrer en ma défence. Et premierement, l'ateſte les Dieux, que i'ay pitié de voir Iupiter ſi chagrin & de ſi mauuaiſe humeur ; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn feſtin, il veüille crucifier non pas vn homme mais vn Dieu, & de ſes anciens camarades, qui l'a ſerui dans l'occaſion. Tu ſçais quelle eſt la liberté des feſtins, & qu'il n'y a que les ſots & les enfans qui s'en formaliſent; car les honneſtes gens, au lieu de s'en offenſer, les tournent en raillerie. Mais de garder cela ſur le cœur pour s'en venger apres ſi cruellement, cela eſt indigne, ie ne dis pas d'vn Dieu, ni du ſouuerain des Dieux, mais meſme d'vn galant Homme. Car ſi l'on bannit de la table ces honneſtes libertez que reſtera-t-il que de ſe ſoûler comme des beſtes ? ce qui eſt tout à fait indigne de la table de Iupiter. Ie ne croyois donc pas qu'il s'en deuſt ſouuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grande injure, de ce qu'on a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il ſçauroit bien choiſir. Mais prenons la choſe au pis, & poſons, non pas qu'il ait eu la moindre part, mais qu'il n'en ait point eu du tout, faloit-il pour cela meſler, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vau-

tours, de rochers & de precipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foibleſſe & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choſes, qu'il en vient à ces extremitez pour vn morceau de viande? Combien les hommes ſont-ils plus iuſtes & plus raiſonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuiſinier pour auoir friponné quelque choſe; On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou ſi on les chaſtie, c'eſt ſeulement d'vn ſouflet ou de quelque coup de poin; mais d'enuoyer pour cela vn homme au gibet, c'eſt vne action barbare, & vne cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où ſans mentir i'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en deuoit auoir dauantage de m'accuſer. Parlons maintenant du ſecond, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, ſi c'eſt qu'il n'en faloit point faire du tout, ou qu'il le faloit faire d'autre façon. I'examineray donc l'vn & l'autre, & pour le premier, ie diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque choſe, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur eſt plus auantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puiſſent eſtre, que s'il ny en auoit point du tout. Pour reprendre la choſe de plus haut, il faut ſçauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au mon-

de, & que la Terre n'eſtoit qu'vn grand & vaſte deſert, couuert de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent à voſtre auis, ces Champs & ces Iardins ſi bien cultiuez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'inuention humaine ? Comme ie ſonge donc toûsjours à quelque choſe d'vtile & d'auantageux pour le bien public, ie détrempay de la terre auec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paiſtriſſant enſemble i'en fis vn homme à noſtre image, auec l'aide de Minerue. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils, en ſont-ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparauant ? Car à voir comme Iupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe reuoltent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans, & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon ? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon inuention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité; on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt cultiuée, & fournie de mille choſes vtiles à la vie de l'homme ; car elle ne produit rien d'elle-meſme, que de ſauuage. La Mer meſme eſt en quelque ſorte adoucie par la nauigation, les Iſles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Feſtes, &

de Sacrifices. Enfin, pour parler auec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Iupiter. Encore, ſi l'on me pouuoit reprochet d'auoir trauaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouuerez-vous vn de Promethée? ce qui fait aſſez voir que i'ay négligé mon intereſt particulier, pour celuy du public. Conſiderez encore qu'vne félicité ſans teſmoins n'eſt qu'vne félicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde ſeroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant perſonne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoiſſons les choſes que par comparaiſon, la grandeur de noſtre fortune nous ſeroit inconnuë s'il n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de ſi grans biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois attendre des récompenſes. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des inceſtueux, & des adulteres? Et n'y en a-t'il point parmy nous, & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-eſtre, que nous auons plus de ſoin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a iamais veu vn Paſteur ſe plaindre de la fécondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine

qu'elle luy donne? Car ſi cela eſt penible, il eſt auſſi & vtile & honorable; outre que cela nous ſert d'occupation, & que ſans cela nous demeurerions les bras croiſez ſans rien faire, à nous ſouler de nectar & d'ambroſie. Mais ce qui me fâche le plus, c'eſt de voir que ceux qui ſe plaignent dauantage des hommes, ſont ceux qui ne s'en ſçauroient paſſer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en diſent le plus de mal. Ils ſe déguiſent tous les iours en mille ſortes pour en iouïr, & non contens de les careſſer, en font des Deeſſes. Quelqu'vn pourra dire que i'ay eu raiſon d'auoir fait l'homme, mais que ie le deuois faire d'vne autre façon, & non pas ſemblable à nous. Et pouuois-je choiſir vn plus beau modelle que celuy que ie ſçauois tout parfait? Euſſiez-vous voulu que i'euſſe fait vn animal ſans intelligence, qui n'eut pû nous rendre aucun ſeruice? Que vous eſtes iniuſtes! Vous prenez bien la peine, pour gouſter d'vne Héca tombe, d'aller iuſques chez les Ethiopiens irreprehenſibles, & vous crucifiez celuy qui eſt cauſe que vous auez des Autels & des Hecatombes. Mais c'eſt aſſez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-ie dérobé, pour l'auoir donné aux hommes? n'eſt-ce pas la nature de cet element de ſe commu-

C'eſt vne Epithete qu'Homere leur donne.

niquer ſans ſe perdre ? C'eſt donc vne ialouſie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bien-faiteurs. D'ailleurs, quand i'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait roſtir ni boüillir l'ambroſie ; au lieu que les hommes en ont beſoin tous les iours pour leurs petites neceſſitez, quand ce ne ſeroit que pour vous faire des ſacrifices. N'eſt-il pas vray que vous n'eſtes iamais plus aiſes, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauſte ? de ſorte que vos plaintes ſont contraires à vos deſirs. Ie m'eſtonne que vous n'auez défendu au Soleil de leur départir ſa lumiere, qui eſt vn feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accuſez de prodiguer vos treſors, & de diſſiper voſtre bien. Voila tout ce que i'auois à dire pour ma défenſe. C'eſt à vous d'y répondre ſi vous pouuez ; mais ie demande la replique.

MERCVRE. Il n'eſt pas aiſé de reſpondre à vn ſi impudent Sophiſte ; tu-és bien heureux que Iupiter ne t'a point ouï ; car ie ſuis aſſuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'vn : tant tu l'as vilainement outragé ſous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy eſtant Prophete, n'as-tu point ſceu ce qui te deuoit arriuer ?

PROMETHE'E.

PROMETHE'E. Ie l'ay bien ſçeu, Mercure : mais i'ay ſceu auſſi que ie ſerois déliuré par vn Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon vautour.

MERCVRE. Ie voudrois qu'il fuſt déja arriué, & que nous fuſſions à table enſemble comme auparauant, pourueu que tu ne fiſſes point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reuerras encore, car Iupiter me déliurera pour vn ſeruice important que ie luy rendray.

MERCVRE. Quel eſt-il?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn ſecret qui doit faire ma déliurance.

MERCVRE. Si cela eſt, tu as raiſon de n'en rien dire. Allons, Vulcan, ie voy déja l'oiſeau qui vient fondre ſur ſa proye, & voudrois que le libérateur fuſt auſſi proche que le danger.

DIALOGVES DES DIEVX.

Le ſujet eſt touché dans l'argument du Dialogue precedent : du reſte vne partie des Fables eſt expliquée icy d'vne façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGVE.

De Promethée et de Ivpiter.

Promethée. Deliure-moy, Iupiter; ie n'en puis plus.

Ivpiter. Que ie te deliure, meſchant ! Eſt-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuure qui nous cauſe tant de mal, ou pour auoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maiſtre dans vn feſtin?

Promethée. N'ay-je pas aſſez ſoufert, attaché depuis ſi long-temps au Caucaſe, & nourriſſant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

Ivpiter. Ce n'eſt pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu deurois eſtre écraſé du Caucaſe, & non pas y eſtre attaché ; & n'auoir pas ſeulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

Promethée. Tu ne te repentiras point

de m'auoir fait cette grace.

IVPITER C'eſt que tu as enuie de me tromper encore vn coup.

PROMETHE'E. A quoy cela ſeruiroit-il? as-tu oublié où eſt le Caucaſe? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit?

IVPITER. Mais encore que me veux-tu dire?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas me croiras-tu?

IVPITER. Pourquoy non?

PROMETHE'E. Tu vas coucher auec vne Nereïde.

IVPITER. Et puis, qu'en arriuera-t-il?

PROMETHE'E. Il naiſtra de vous vn enfant qui te dépoſſedera comme tu as fait ton pere; pour le moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

IVPITER. Ie te croiray pour ce coup, puis que tu as ſi bien deuiné. Que Vulcan te détache pour récompenſe.

DIALOGVE

DE IVPITER, ET DE CVPIDON,

CVPIDON. PArdonne-moy, Iupiter, ſi i'ay failly, ie n'y retourneray plus;

faut-il tenir ſa colere contre vn enfant?

IVPITER. Vn enfant! petit fripon, plus vieux que Iapet, & plus ſubtil que Promethée!

CVPIDON. Ie m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me repreſentent toûjours de la ſorte; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traitter.

IVPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, ſans qu'vne ſeule ſoit amoureuſe de moy; ſi bien qu'il me faut tous les iours trouuer mille inuentions pour en iouïr.

CVPIDON. C'eſt qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par reſpect de t'aprocher.

IVPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas eſté chery de Brancus & d'Hyacinthe?

CVPIDON. C'eſt qu'il eſt beau & galant, & auec tout cela, Daphné ne s'eſt iamais pû réſoudre à l'aymer, tant l'amour eſt vne choſe libre. Que ſi tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regars, ie ne doute point que tu ne leur donnaſſe dans la veuë; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IVPITER. Voudrois-tu que ie fiſſe des choſes indignes de Iupiter?

CVPIDON. Ne ſois donc point amoureux.

IVPITER. Ie le veux estre, mais sans toutes ces foiblesses, toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET DE IVPITER.

IVPITER. COnnois-tu Io?

MERCVRE. Qui, la fille d'Inaque?

IVPITER. Elle mesme; Iunon la transformée en geniſſe, par jalouſie, pour m'empeſcher de l'aymer, & la donnée en garde à vn monſtre qui ne dort iamais; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'vn qui veille. Mais tu-és aſſez adroit pour m'en défaire; Va le tuër en la foreſt de Nemée, où il garde cette belle; & aprés ſa mort, tu améneras Io par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Ie luy ay donné de préſider aux vens & aux flots, & d'eſtre la Patrone des Nautonniers.

DIALOGVE.
DE IVPITER ET DE GANYMEDE.

IVPITER. BAiſe-moy, mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que ſont-ils deuenus ? N'és-tu pas venu fondre ſur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau ? Comment és-tu deuenu homme ?

IVPITER. Ie ne ſuis ni homme ni aigle, mais le ſouuerain des Dieux, qui me ſuis ainſi transformé pour te poſſeder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni cornes, ni jambes veluës, ni fluſte, qui ſont les marques de ce Dieu.

IVPITER. N'en connois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non ; mais nous ſacrifions tous les ans à celuy-cy vn bouc à l'entrée de ſa cauerne, & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enléuent pour les vendre.

IVPITER. N'as-tu iamais ouï parler de Iupiter, & n'as-tu pas veu vn Autel conſacré ſur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy ! c'eſt toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere ſacrifie auſſi tous les ans vn belier ? Et que t'auois-je fait pour m'enleuer ? peut-eſtre qu'à cette heure mes brebis ſont mangées du loup.

IVPITER. Tu ſonges encore à tes brebis, maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux?

GANYMEDE. Quoy ! tu ne me remettras

pas auiourd'huy où tu mas pris?

IVPITER. Non; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IVPITER. Ne crain point, tu demeureras toûjours icy.

GANYMEDE. Ie ne le veux pas, laisse moy aller, & je te promets pour récompense de te sacrifier vn belier qui sera l'honneur du troupeau.

IVPITER. Que tu-és simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton païs, sans te soucier de leur colere; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage tu viuras de Nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouër qui me tiendra compagnie, car i'auois plusieurs petis camarades sur le Mont Ida?

IVPITER. Cupidon jouëra auec toy aux osselets; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy seruiray-je icy? y a-t-il des troupeaux à garder?

IVPITER. Tu ſeras l'Eſchanſon des Dieux, & leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. Eſt-il meilleur que le lait?

IVPITER. Tu ne voudras plus boire autre choſe lors que tu en auras gouſté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, ſera-ce auec mon petit camarade Cupidon?

IVPITER. Non, mais auec moy; car c'eſt pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçaurois-tu coucher ſeul?

IVPITER. C'eſt qu'il y a du plaiſir de coucher auec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand il faut dormir?

IVPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe fâchoit toûjours quand je couchois auec luy, & diſoit que je ne faiſois que remuër, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de ſorte qu'il m'enuoyoit le matin coucher auec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'a pris.

IVPITER. Ie t'aime bien de la ſorte; car je te baiſeray alors tout mon ſoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

IVPITER. Nous en parlerons vne autre fois

fois; Maintenant Mercure qu'on l'emméne, & qu'on luy faſſe boire l'Immortalité, afin qu'il nous ſerue d'Eſchanſon : mais apren luy auparauant à preſenter le gobelet.

DIALOGVE
DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me careſſes plus comme auparauant.

IVPITER. Es-tu jalouſe d'vn ſi ſimple & ſi innocent garçon ? Ie croyois qu'il n'y euſt que les femmes qui te puſſent mettre en mauuaiſe humeur.

IVNON. Tu ne te gouuernes pas mieux pour ce regard, ni d'vne façon plus honneſte. Car ie vous prie, eſt-ce vne choſe bien-ſeante au Maiſtre des Dieux de ſe metamorphoſer tous les iours, tantoſt en or, tantoſt en taureau, tantoſt en Cygne, pour aller commettre ſur terre des adulteres ? Mais encore, ne tranſportes-tu pas tes Maiſtreſſes dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit Mignon de couchette, que tu tiens toûjours prés de toy, ſous pretexte d'en faire ton Echanſon ; comme s'il n'y en auoit point icy, & qu'Hébé & Vulcan fuſſent las de faire

leur charge, où qu'on ne puſt prendre à vn
C'eſt vn ſigne du Zodiaque. beſoin, le Verſeur d'eau. D'ailleurs, tu ne prens iamais de ſa main le verre, que tu ne le baiſes luy-meſme en preſence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiſer t'eſt plus doux que le Nectar. Car ſouuent tu rens le verre ſans auoir bû, pour auoir ſeulement le prétexte de le baiſer, & quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire aprés luy, & le baiſer en quelque ſorte en buuant. Il te faiſoit beau voir l'autre iour, iouër auec luy aux oſſelets ſans ton foudre ni ton Egide! Ie ſçay tout, ne penſe pas m'en faire acroire.

IVPITER. Quel mal y a-t-il à baiſer vn bel enfant, & à joindre ce plaiſir à celuy du Nectar? Si tu en auois gouſté, tu ne me ferois plus ces reproches.

Qui ayme les garçons. IVNON. Ce ſont-là des diſcours de Pæderaſte, il faudroit que i'euſſe bien perdu l'eſprit, pour aprocher ma bouche de celle d'vn petit effeminé.

IVPITER. Tout effeminé qu'il eſt, il m'eſt plus agreable que.... Ne m'en fais pas dire dauantage, & ceſſe de contrôler mes actions.

IVNON. Ie te conſeille de l'épouſer pour me fâcher encore plus; Souuien-toy comme tu me traites pour luy.

IVPITER. C'eſt que tu voudrois que ton

boiteux nous ſeruiſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couuert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſaſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il ſeroit beau voir de renuoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche dauantage, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar.

IVNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparauant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empeſchoient pas qu'auec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

IVPITER. Ta jalouſie ne fait qu'acroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſeruir par Vulcan, ſi tu n'és pas bien-aiſe de voir Ganymede; mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

AVTRE DIALOGVE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. QVi penſes-tu que ſoit Ixion?

IVPITER. Vn fort honneſte homme, &

de bonne compagnie; car ſans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'eſt vn inſolent qui n'eſt pas digne de cét honneur.

IVPITER. Qu'a-t-il fait ? Ie le veux ſçauoir.

IVNON. I'ay honte de le dire, tant ſon impudence eſt grande.

IVPITER. A-t-il voulu careſſer quelque Deeſſe ? car il ſemble que c'eſt ce que tu veux dire.

IVNON. Moy-meſme. Ie ne prenois pas garde du commencement à ſon amour; mais à la fin voyant qu'il auoit toûjours l'œil ſur moy, & qu'il ſoûpiroit de temps en temps, & laiſſoit couler des larmes; buuoit aprés moy lors que i'auois bû, & en buuant me regardoit, & baiſoit le verre; ie m'aperçus de ſa folie, mais i'eus honte de te le dire, & crûs que cela ſe paſſeroit. A la fin, il a eſté ſi inſolent, que de m'en parler; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie ſuis venuë icy te le dire tout courant, afin que tu en fiſſes vn châtiment exemplaire.

IVPITER. Voila vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré; mais c'eſt moy qui en ſuis cauſe, pour trop aymer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne ſe faut pas

eſtonner ſi vſant des meſmes viandes, ils ont les meſmes deſirs, & conçoiuent de l'amour pour des beautez immortelles ? Tu ſçais quel tyran c'eſt que l'Amour.

IVNON. Il eſt vray qu'il eſt bien ton maiſtre, & te méne bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy, tu as pitié d'Ixion : C'eſt qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as preſté; Car tu as couché autrefois auec ſa femme, & en as eu Pirithoüs.

IVPITER. T'en ſouuient-il encore ? Sçais-tu quel eſt mon deſſein ? Ce ſeroit vn trop grand ſuplice de le bannir pour iamais de noſtre preſence ; mais puis-qu'il pleure & ſouſpire, ie ſuis d'auis.....

IVNON. Quoy ! que ie couche auec luy ?

IVPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te reſſemble, pour contenter en quelque ſorte ſa paſſion.

IVNON. Ce ſeroit le récompenſer, au lieu de punir ſon crime.

IVPITER. Mais quel mal cela feroit-il ?

IVNON. Il croiroit m'embraſſer, & l'affront en retomberoit ſur moy.

IVPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions vne nuë à ta reſſemblance, ce ne ſeroit pas Iunon.

IVNON. Comme les hommes ont ſouuent

plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'auoir couché auec moy, & me perdroit de reputation.

IVPITER. Si cela arriue, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à vne rouë, il ne fera que tournoyer, sans prendre iamais aucun repos.

IVNON. Ce suplice ne sera pas trop grand pour son crime.

DIALOGVE
DE VVLCAN ET D'APOLLON.

VVLCAN. As-tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & soûrit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera vn iour, quoy que ce ne soit encore qu'vn enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice?

VVLCAN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

APOLLON. Demande-le à Neptune à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'espée; sans parler de moy, à qui il a dérobé l'arc & les fléches.

VVLCAN. Quoy! vn enfant encore au maillot?

APOLLON. Tu verras ce qu'il ſçait faire s'il t'aproche.

VVLCAN. Il eſt déja venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VVLCAN. Non, que ie ſçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VVLCAN. Ie ne voy point mes tenailles.

APOLLON. Ie gage qu'on les retrouuera dans ſes langes.

VVLCAN. Quoy, il eſt déja ſi adroit ce petit voleur! Ie croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de ſa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez; Tu vois comme il cauſe, il ſera vn iour grand orateur, & meſme bon lutteur, ſi ie ne me trompe; car il a déja donné le croc-en-jambe à Cupidon; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiſer, il luy déroba ſon Ceſte, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'euſt eſté trop chaud, & trop peſant; mais il luy enleua ſon ſceptre.

VVLCAN. Voila vn hardy petit galand.

APOLLON. Il eſt auſſi muſicien.

VVLCAN. Comment cela?

APOLLON. Il a fait vn inſtrument de la coquille d'vne tortuë, dont il joüe en perfection juſqu'à me rendre ialoux, moy qui ſuis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas

meſme la nuit, & qu'il va juſqu'aux enfers, pour faire toûjours quelque butin; car il à vne verge de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VVLCAN. C'eſt moy qui la luy ay donnée pour luy ſeruir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompenſe.

VVLCAN. Ie ſuis bien-aiſe que tu m'en faſſes ſouuenir, ie les vay chercher dans ſon berceau.

DIALOGVE
DE VVLCAN ET DE IVPITER.

VVLCAN. VOICY vne coignée bien tranchante que ie t'aporte, Que veux-tu que nous en faſſions?

IVPITER. Fen-moy la teſte en deux tout d'vn coup.

VVLCAN. Tu veux voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour te croire; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

IVPITER. A me fendre la teſte par la moitié. Ie ne ris point, & ſi tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frape ſeulement de toute ta force; car la teſte me fend de douleur, & ie

& ie ſouffre les meſmes maux, que ſi i'eſtois en trauail d'enfant.

VVLCAN. Pren garde que nous n'allions faire quelque ſotiſe; Car ie ne t'acoucheray pas ſi doucement qu'vne Sage-femme.

IVPITER. Frape ſeulement ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte.

VVLCAN. C'eſt bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr. Grans Dieux! Ie ne m'eſtonne pas ſi tu auois mal à la teſte, y ayant vne femme enfermée; & encore vne Amazone auec la lance & le bouclier; C'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle! Dõne-la moy pour récompenſe de t'auoir déliuré ſi heureuſement, puis-qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

IVPITER. Ie le veux; mais tu auras bien de la peine à la réſoudre à t'épouſer; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

VVLCAN. Laiſſe-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourueu que i'aye ton conſentement.

IVPITER. Ne t'y frote pas ſi tu és ſage.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET DE MERCVRE.

NEPTVNE. NE ſçauroit-on parler à Iupiter?

MERCVRE. Non, il eſt empeſché.

NEPTVNE. Dy-luy que c'eſt moy.

MERCVRE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTVNE. Eſt-ce qu'il eſt auec Iunon?

MERCVRE. Ce n'eſt pas cela.

NEPTVNE. Quoy donc! auec Ganymede?

MERCVRE. Encore moins.

NEPTVNE. Qu'a-t-il? Ie le veux ſçauoir.

MERCVRE. Il ſe trouue mal.

NEPTVNE. Dequoy?

MERCVRE. I'ay honte de le dire.

NEPTVNE. A moy qui ſuis ſon frere?

MERCVRE. Il vient d'acoucher.

NEPTVNE. Comment! eſtoit-il hermaphodite? Ie ne m'en eſtois pas apperceu, ni qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCVRE. Auſſi n'eſtoit-ce pas là qu'il auoit mal.

NEPTVNE. Où donc, à la teſte? comme

quand il acoucha de Minerue? Il a le chef bien fécond.

MERCVRE. Non, à la cuiſſe.

NEPTVNE. Comment cela ? acouche-t-il par tous les endroits du corps?

MERCVRE. Iunon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher auec luy dans toute ſa gloire; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauuer l'enfant; car elle eſtoit groſſe; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuiſſe de Iupiter, où il a acheué ſon terme. Il vient preſentement de s'en déliurer, & eſt encore tout débile du trauail.

NEPTVNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCVRE. Ie l'ay porté à Nyſſe, pour eſtre nourry par les Nymphes du païs, qui l'ont nommé Dionyſius du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTVNE. Ainſi Iupiter eſt le pere & la mere de cet enfant?

MERCVRE. Il eſt vray; mais ie n'ay pas le loiſir de t'en dire dauantage; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont ont beſoin les acouchées.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET DV SOLEIL.

MERCVRE. ARRESTE-toy, Soleil, par l'eſpace de trois iours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'vne longue nuit; Que les heures détellent tes cheuaux, éteins ton flambeau, & te repoſe.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges! Eſt-ce que i'ay manqué à mon deuoir, que Iupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du iour?

MERCVRE. Non, c'eſt qu'il en a beſoin, pour vne choſe d'importance.

LE SOLEIL. Où eſt-il maintenant?

MERCVRE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et vne nuit ne ſuffit pas pour contenter ſes deſirs?

MERCVRE. Non pas cela; mais pour acheuer le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure; mais cela ne ſe faiſoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'auec Rhéa, pour aller careſſer la femme de ſon voiſin: Maintenant, pour vne putain il faut bouleuerſer tout le monde. Cependant, mes cheuaux de-

viendront rétifs faute d'exercice, & il naistra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront en tenébres: & tout cela, pour bâtir ce beau Heros!

MERCVRE. Tay-toy, qu'il ne t'en faſſe repentir. Cependant, ie vais acheuer ma commiſſion, & dire à la Lune qu'elle ne ſe haſte pas non plus, & au ſommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoiuent de ce changement.

DIALOGVE
DE VENVS ET DE LA LVNE.

VENVS. DE QVOY t'accuſe-t-on, belle Courriere, d'arreſter ton char au beau milieu de ta courſe, pour contempler tout à ton aiſe vn Chaſſeur endormy ſur les montagnes de la Carie, & l'aller quelquefois viſiter?

LA LVNE. C'eſt ton fils qui en eſt cauſe.

VENVS. Laiſſons-là ce petit inſolent, qui n'épargne pas meſme ſa mere, & qui m'a ſouuent contrainte de deſcendre ſur le mont Ida, pour y careſſer Anchiſe, ou ſur le Liban en faueur d'Adonis, auant que Proſerpine amoureuſe, me l'euſt rauy pour le poſſeder; quoy que de-

C'eſt qu'il eſtoit la moitié de l'année aux enfers.

puis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Ie l'ay cent fois menacé de briſer ſon arc & ſon carquois, & de luy couper les ailes, & le feſſay bien l'autre iour auec vn de mes patins; mais quoy ! il ne s'en ſouuient plus, ſitoſt qu'il eſt échapé. Cependant, ce Chaſſeur eſt-il beau? car cela ſeruiroit de quelque conſolation.

LA LVNE. Tu ſçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il eſt vray que ie ne me puis laſſer de le regarder, lors qu'au retour de la chaſſe, il étend ſon manteau ſur l'herbe, & s'endort, apuyé d'vne main ſur ſon coude, & de l'autre, laiſſant negligemment tomber ſes traits. Alors deſcendant ſans faire bruit, & marchant ſur la pointe des pieds, de peur de l'éueiller, ie gouſte, en aprochant, le doux parfum de ſon haleine. Tu deuines aſſez le reſte, car tu ſçais ce que c'eſt que d'aimer; mais il eſt vray que ie meurs d'amour.

DIALOGVE
DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. REGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des deſordres que tu cauſes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes

Iupiter en cent façons ; Tu fais deſcendre la Lune en terre ; Tu arreſtes le Soleil dans les priſons de Climene ; ſans parler des affrons que tu me fais à moy-meſme qui ſuis ta mere. Mais tout cela ſeroit peu, ſi tu ne t'eſtois auſſi attaqué à celle des Dieux, que tu fais courir toute forcenée ſur le mont Ida, tranſportée d'amour pour ſon Atis, & s'enquerant de luy aux foreſts & aux rochers ; montée ſur vn char qui eſt traiſné par des lions, & ſuiuy de ſes Corybantes, qui ne ſont pas plus ſages qu'elle. Car les vns ſe font des inciſions au coude ; les autres courent tout écheuelez par des precipices ; Celuy-cy ſonne du cor ; cet autre du tambour ou des cymbales ; ſi bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Ie crains donc que cette Deeſſe, ſi elle retourne quelque iour en ſon bon ſens, ne venge ſur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en ſa fureur, & ne te faſſe déchirer par ſes lions, ou par ſes Preſtres qui ſont encore plus farouches.

CVPIDON. Ie ne crains ni les vns ni les autres ; car ſes Preſtres ſont trop effeminez, & i'ay apriuoiſé ſes lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle eſt trop empeſchée à l'amour pour ſonger à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui eſt beau ? Voudrois-tu que i'euſſe guery Mars de la paſſion qu'il a pour toy ?

VENVS. Que tu-és malin! mais qu'il te ſouuienne de ce que i'ay dit.

DIALOGVE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPE, ET DE IVPITER.

IVPITER. N'AVEZ-vous point de honte de vous entrebattre comme des coquins, & de vous quereler iuſqu'à la table de Iupiter?

HERCVLE. Eſt-il juſte, mon pere, que ce Charlatan paſſe deuant moy?

ESCVLAPE. Non pas Charlatan; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes ſemblables.

HERCVLE. En quoy eſt-ce, Impoſteur, que tu vaudrois mieux que moy? Eſt-ce pour auoir eſté frapé de la foudre pour ton beau ſçauoir? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPE. Il te ſied bien de me reprocher ma mort, aprés auoir eſté brûlé tout vif ſur le mont Oëta comme vn criminel!

HERCVLE. Mais ç'a eſté volontairement, lors que i'eus purgé l'Vniuers de monſtres. Pour toy, qu'as-tu iamais fait que l'Empyrique, comme ces affronteurs qui ſçauent quelques ſecrets par où ils ſe font admirer?

ESCVLAPE.

ESCVLAPE. Tu as raiſon ; car c'eſt moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais ſeruy comme-toy, ni eſté eſclaue d'vne Impudique, qui te faiſoit filer, & te ſoufletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton inſolence, & ie te feray faire vne culebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guérir, quelque excellent que tu ſois dans la Medecine.

IVPITER. Et moy, ſi vous ne vous arreſtez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Eſculape paſſe le premier, puis-qu'il eſt le plus ancien.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET D'APOLLON.

MERCVRE. QV'AS-TV Apollon, d'eſtre ainſi triſte?

APOLLON. Qui ne le ſeroit, eſtant ſi malheureux en amour?

MERCVRE. Quel malheur t'eſt-il arriué depuis la perte de Daphné?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCVRE. Qui l'a tué?

APOLLON. Moy-meſme.

MERCVRE. Eſtois-tu en fureur comme tu y és quelquefois?

APOLLON. Non; mais comme ie ioüois au palet auec luy, Zephyre, jaloux de noſtre amitié, a emporté le palet & luy en a caſſé la teſte. Ie l'ay pourſuiuy vainement, iuſqu'aux Montagnes; car qui pourroit atteindre le vent? Mais au retour, i'ay eſté contraint de faire les funerailles de mes amours auec celles d'Hyacinthe; Toute-fois, pour me conſoler, i'ay fait naiſtre de ſon ſang vne fleur, qui eſt illuſtre pour ſon odeur & pour ſa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes; mais ie ne laiſſeray pas de le regretter toute ma vie.

MERCVRE. Tu as tort, Apollon; Car ceux qui ayment les choſes mortelles, ſe doiuent réſoudre à les perdre.

AVTRE DIALOGVE D'APOLLON ET DE MERCVRE.

MERCVRE. C'EST vne choſe étrange, Apollon, que Vulcan ait épouſé les plus belles de toutes les Deeſſes,

& ie ne ſçay comme elles ont le courage de l'embraſſer, lors qu'au retour de ſa forge il eſt tout couuert de ſuye & de ſuëur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en étonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui ſuis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCVRE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adreſſe; lors qu'il ſe faudra coucher, nous nous trouuerons tout-ſeuls; tandis qu'vn miſerable courtaut de boutique tout eſtropié, careſſera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut ſeruir de quelque conſolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en as eu l'hermaphrodite; Mais moy, de deux perſonnes que i'ay ſeruies, l'vne a mieux aimé eſtre changée en arbre, que de me ſouffrir; & i'ay tué l'autre, par malheur, en me ioüant. Mais, dy-moy; comment ces Deeſſes ne ſont-elles point jalouſes les vnes des autres?

MERCVRE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps dans le Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle de Lemnos auec Vulcan.

APOLLON. Penſes-tu qu'il ſçache les débauches de ſa femme?

MERCVRE. S'il les ſçait? il n'en faut point

douter; mais il n'en oseroit rien dire; car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulierement enuers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piége.

MERCVRE. Ie ne sçay; mais ie voudrois y estre pris.

DIALOGVE
DE IVNON ET DE LATONE.

IVNON. VERITABLEMENT, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Iupiter!

LATONE. Nous ne pouuons pas toutes estre meres de Vulcan.

IVNON. Il est vray qu'il est boiteux; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'vn courage masle, contre la bienseance de son sexe, va iusqu'en Scythie égorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes; Et ton fils est de tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a établi des bureaux de prophécie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il

se mesle de prédire l'auenir, & surprend les simples par des oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures ; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçauent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tuëroit son Hyacinthe, & que Daphné le fuiroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Ie m'étonne donc qu'on t'ait preferée à Niobe, & que tes enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir de les voir triompher dans le Ciel, & estre célébres, l'vne par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

IVNON. Tu me fais rire de prendre ton fils pour vn excellent Musicien, luy qui eust esté écorché en la place de Marsyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle auec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut deuoré par ses chiens, pour l'auoir veuë toute nuë ; de peur qu'il ne fust le trompette, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa prétenduë virginité, ie n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque expérience.

LATONE. Il te sied bien, Iunon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du thrône de Iupiter ; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posséder.

DIALOGVE
D'APOLLON ET DE MERCVRE.

APOLLON. QV'AS-TV à rire, Mercure?
MERCVRE. Qui ne riroit, Apollon, d'vne chose si plaisante?
APOLLON. Conte-la-moy, afin que i'en rie à mon tour.
MERCVRE. Mars vient d'estre pris, couché auec Venus.
APOLLON. Comment cela? fay-moy le récit de cette auanture.
MERCVRE. Il y a long-temps que Vulcan se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il auoit donc tendu autour de son lit des filets comme inuisibles, & estoit allé trauailler à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher auec sa maistresse; mais le Soleil les a découuers, & l'en a auerty; si bien qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enuelopez dans ses rets. Venus, toute confuse, tâchoit à couurir sa nudité; Mars cherchoit à se dépetrer; mais comme il a veu

qu'il n'en pouuoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcan l'a laiſſé échaper?

MERCVRE. Bien-loin de cela, il a appelé tous les Dieux, pour eſtre témoins de ſon deshonneur. Cependant, ces pauures Amans ſe voyant pris comme au trébuchet, baiſſoient la veuë & ſe couuroient d'vn voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce ſot ne rougit-il point de publier ſon infamie?

MERCVRE. Il eſt le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, i'enuiois la bonne fortune de Mars, d'eſtre ſurpris couché auec la plus belle de toutes les Deeſſes, & lié auec elle par des chaiſnes qui ne ſe pouuoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois eſtre pris de la ſorte?

MERCVRE. Qui en doute! Vien les voir en cet eſtat, & ſi tu n'és de mon auis, ie blâmeray ta froideur, ou louëray ta continence.

DIALOGVE
DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. I'AVROIS honte, Iupiter, d'auoir vn fils yurogne & effeminé

comme le tien, toûjours en la compagnie de certaines femmes furieuſes, & qui ſont plus mâles que luy; Enfin, il reſſemble mieux à tout autre qu'à ſon pere.

IVPITER. Mais cet effeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & aſſujetty les Indes, aprés en auoir fait le Roy priſonnier, auec tous ſes Elephans. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'il a fait tout cela en ſautant & danſant auec des femmes, au ſon du tambour & de la fluſte, & le plus ſouuent yure; Que ſi quelqu'vn a oſé parler de ſes myſteres, il l'a pris dans ſes ceps, & la mere meſme a déchiré ſon enfant. Cela n'eſt-il pas grand, & digne de Iupiter? D'ailleurs, s'il eſt voluptuëux & débauché, cela ne fait tort à perſonne, & l'on peut juger ce qu'il feroit eſtant ſobre, qu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yure.

Agauë & Penthée.

IVNON. Ne viendras-tu point louër auſſi l'inuention de la vigne, aprés auoir veu les maux qu'elle cauſe, & qu'elle couſta la vie au premier à qui il fit ce beau preſent?

Icare.

IVPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés; car en le prenant modérément il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouuenir de Semele, puis-que tu blâmes indifferemment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGVE

DIALOGVE
DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. D'Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-meſme qui ſuis ta mere, & que tu ne peux rien ſur Pallas, comme ſi pour elle ton carquois eſtoit ſans fléches, & ton flambeau ſans chaleur?

CVPIDON. C'eſt que ie l'apréhende, ma mere.

VENVS. Mais Mars eſt bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point?

CVPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'apelle à ſon ſecours; au lieu que Pallas me regarde de trauers; & vn iour qu'il m'arriua de l'aprocher, Si tu me touches, dît-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & eſt effroyable auec ſon caſque & ſon bouclier, où eſt la teſte de Méduſe, coiffée de ſerpens.

VENVS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Iupiter ni ſes foudres; les Muſes meſmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, ſont à l'épreuue de tes trais.

CVPIDON. C'eſt que ie les reſpecte, ma

mere, & qu'elles ont quelque choſe de venerable, outre qu'elles me diuertiſſent par leurs chanſons, & qu'il n'y a point d'aparence de rendre le mal pour le bien.

VENVS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CVPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teſte.

VENVS. Quel?

CVPIDON. Celuy de la chaſſe qui la fait broſſer par les foreſts, où ie ne la ſçaurois ſuiure; Mais pour ſon frere, quoy qu'il ſoit excellent Archer.....

VENVS. Ie ſçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as ſouuent bleſſé de tes dars.

LE IVGEMENT DE PARIS.

DIALOGVE

DE IVPITER, MERCVRE, PARIS, & les trois Deeſſes.

IVPITER. PREN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau paſteur de Troye, qui paiſt ſes troupeaux ſur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la beauté, parce qu'il eſt beau & amoureux. Les Belles, il eſt temps de partir; car ie ne veux point

eſtre Iuge, entre ma femme & mes filles, puis-qu'on ne peut prononcer en faueur de l'vne, ſans offenſer les deux autres ; & ie voudrois s'il ſe pouuoit que toutes trois remportaſſent la victoire. Mais vous n'auez rien à craindre ; car outre que Pâris eſt fils de Roy, & parẽt de Ganymede, il eſt ſi ſimple, & ſi peu malicieux, que vous ne deuez point aprehender de paroiſtre deuant luy.

VENVS. Pour moy, mon pere, ie ne refuſerois pas meſme Momus pour Iuge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puiſſe eſtre ; car que pourroit-il reprendre en la Deeſſe de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée auſſi à mes riuales.

IVNON. Nous prendrions à vn beſoin Mars pour Arbitre, quoy que ce ſoit ton galand.

IVPITER. Es-tu de meſme ſentiment, Minerue ? Quoy ! tu rougis, & baiſſes la veuë ? mais la pudeur ſied bien aux filles ; & ie vois bien que tu en és contente auſſi. Partez donc, à la bonne heure, & que les malheureuſes ne s'en prennent point à leur Iuge ; car vous ſçauez que vous eſtes trois, & qu'il n'y a qu'vne pomme.

MERCVRE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie paſſeray le premier, & vous me ſuiurez ſans vous arreſter. Du reſte, ne craignez rien, Ie connois Pâris, il eſt honneſte homme, & ne vous fera point d'injuſtice.

VENVS. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, eſt-il marié?

MERCVRE. Non; mais ie croy qu'il a vne maiſtreſſe ſur le mont Ida; toutefois, c'eſt quelque fille groſſiere & mal-apriſe, qu'il n'ayme pas trop, à mon auis; mais pourquoy fais-tu cette queſtion?

VENVS. Ie réuois à autre choſe.

PALLAS. Tu t'aquites mal de ta commiſſion, Mercure, d'entretenir celle-cy ſeparément.

MERCVRE. Ce n'eſt rien; Elle me demandoit ſeulement ſi Pâris eſtoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela?

MERCVRE. Ie ne ſçay; Elle dit qu'elle l'a fait ſans deſſein.

PALLAS. Eſt-il marié en effet?

MERCVRE. Ie croy que non.

PALLAS. Eſt-ce vn ſimple villageois, ou s'il ayme la gloire & l'honneur?

MERCVRE. Ie penſe qu'eſtant jeune, & fils de Roy, il ſeroit bien-ayſe de ſe ſignaler dans les batailles.

VENVS. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute ſeule, Venus n'eſt pas de ces humeurs queréleuſes, & qui ſe fâchent de tout.

MERCVRE. Il n'y a pas auſſi de ſujet de

s'en fâcher ; car elle me demandoit la meſme choſe que vous ; & ie luy répondois de meſme. Mais tout en deuiſant nous voicy arriuez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découure, & voſtre Iuge auſſi, ſi ie ne me trompe.

IVNON. En quel endroit? ie ne le voy pas.

MERCVRE. A main gauche, ſur la pente de ce coſtau. Voila ſon troupeau & ſa cabane.

IVNON. Ie ne voy pas le troupeau.

MERCVRE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas ſortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'vn auec ſa houlette qui les raſſemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop.

IVNON. Ie le voy, ſi c'eſt luy.

MERCVRE. C'eſt luy-meſme. Mais puiſque nous ſommes ſi prés, deſcendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre deuant luy.

IVNON. Ie le veux. Maintenant que nous ſommes deſcendus, que Venus marche deuant; car elle doit ſçauoir le chemin, eſtant venuë icy ſouuent, chercher ſon Anchiſe.

VENVS. Ie ne me pique point de ces reproches.

MERCVRE. C'eſt-moy qui vous conduiray; Car il me ſouuient, quand Iupiter eſtoit amoureux de Ganymede, que ie venois ſouuent icy

voir ce que faiſoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleua, ie volois autour de luy pour le ſoûleuer, & ce ne doit pas eſtre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en ſouuient bien, il ioüoit de la flûte ſur ce roc, prés de ſon troupeau, lors que Iupiter, changé en Aigle, le vint rauir, & mordant de ſon bec ſa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout-étonné, & tournant la teſte pour le regarder. Alors, i'amaſſay ſa flûte qui eſtoit tombée dans la frayeur; Mais ſalüons voſtre Iuge que voicy. Bon-jour, le beau Paſteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui ſont ces Dames que vous menez dans ces deſerts? Elles ſont trop belles & trop délicates pour broſſer parmy ces halliers.

MERCVRE. Ce ne ſont pas des Dames, Pâris, ce ſont des Deeſſes. Tu vois deuant toy, Venus, Pallas & Iunon. Pour moy, ie ſuis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes; Ne crains rien, nous ne ſommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'vn different qu'ont ces Deeſſes pour la beauté, parce que tu és ſçauant dans les choſes de l'amour. Du reſte, le prix de la victoire eſt écrit au tour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye? *C'eſt pour la plus belle.* Grans Dieux! comment pourroit vn mortel ju-

ger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'vn berger, & si quelqu'vn le pouuoit faire, ce seroit plustost vn courtisan, qu'vn villageois. S'il faloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chéures, ie m'en acquitterois peut-estre bien; mais voicy des beautez diuines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'vne, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement ébloui de tant de clartez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouuoir mieux contempler; outre que l'vne estant femme de Iupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur different.

MERCVRE. Mais Iupiter le commande, & ses ordres sont inuiolables.

PARIS. Que les malheureuses donc n'en accusent que leur malheur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCVRE. Elles l'ont promis; il ne reste plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre; Mais ie voudrois bien auparauant sçauoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien iuger autrement.

MERCVRE. C'eſt à toy qui és le Iuge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela eſt, ie les veux voir toutes nuës.

MERCVRE. Deshabillez-vous, voſtre Iuge le commande, & tandis qu'il vous regardera ie tourneray la teſte de l'autre coſté.

Il fait alluſion aux epithetes qu'Homere leur donne.

VENVS. Tu as raiſon, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, ie te vais montrer que ie n'ay pas ſeulement quelque partie du corps agréable, comme mes riuales, mais que ie ſuis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait ſa ceinture; car c'eſt vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas auſſi venir parée & ajuſtée en Courtiſane, mais ſe laiſſer voir toute nuë & ſans artifice.

PARIS. Elle a raiſon; oſtez voſtre ceinture.

VENVS. Que Pallas oſte donc ſon caſque, dont l'horrible creſte eſt capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ſes yeux bleus ne ſoient pas aſſez forts ſans armes?

PALLAS. Tien, voila mon caſque.

VENVS. Tien, voila ma ceinture.

IVNON. Haſtons-nous de nous déshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majeſté;

majesté; & qu'il paroist bien que l'vne est fille & l'autre femme de Iupiter! Mais que la derniere a d'apas, & qu'elle a les façons aymables & attrayantes, Ah c'est trop de felicité pour vn mortel. Toutefois, ie les veux voir encore separément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENVS. Ie le veux.

PARIS. Que Iunon demeure, & que les deux autres se retirent.

IVNON. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considerer, C'est le prix de la victoire; car si tu me l'ajuges, ie te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Ie ne suis point ambitieux; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous; Que Pallas s'aproche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray inuincible.

PARIS. Ie ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'auez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habis & vos armes; Que Venus s'auance.

VENVS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds iusqu'à la teste; car ie n'ay pas le moindre defaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu-és, i'ay pitié de te voir

confiné dans ces rochers, ſans venir aux villes ni aux Aſſemblées, & paſſer la fleur de ton âge parmy les beſtes dans des ſolitudes. Car à quoy te peuuent ſeruir ces arbres & ces deſerts, & quel auantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne deurois-tu pas auoir déja vne maiſtreſſe, non pas quelque païſane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte ou de Corinthe, telle qu'eſt maintenant Helene, l'honneur de ſon ſexe, comme Pâris l'eſt du ſien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie ſçay qu'elle quiteroit tout pour te ſuiure. N'en as-tu iamais ouï parler?

PARIS. Non; mais ie ſerois bien-aiſe d'en aprendre quelque choſe.

VENVS. Elle eſt fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, ſe changea en Cygne pour la poſſeder.

PARIS. Et comment eſt-elle faite?

VENVS. Tu peux croire qu'elle n'eſt pas noire eſtant née d'vn Cygne, ni groſſiére, eſtant écloſe de la coquille d'vn œuf. Si tu l'auois veuë lutter toute nuë, à la façon de ſon païs, tu ſerois épris de ſa gentilleſſe & de ſa grace. On a déja entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Théſée la rauit qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle eſt cruë en beauté auec l'âge, & a attiré ſur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans

l'ont recherchée; mais Menelaüs a eſté preferé à tous ſes riuaux; toutefois ie te la donneray, ſi tu veux.

PARIS. Comment cela, ſi elle eſt mariée?

VENVS. Ne t'en mets point en peine, ce ſont-là des tours de mon meſtier; mais tu n'és encore qu'vn innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Ie te prie de me le dire?

VENVS. Tu iras en Grece ſous pretexte de voir le païs; & ſi-toſt que tu ſeras arriué à Lacedemone, Helene te voudra voir; laiſſe-moy faire le reſte.

PARIS. Cela me ſemble incroyable, qu'elle veüille quitter ſon mary & ſa patrie, pour ſuiure vn étranger & vn inconnu.

VENVS. I'ay deux fils, dont l'vn rend aymable, & l'autre amoureux, I'en mettray l'vn dans tes yeux & l'autre en ſon cœur. Aprés cela, nous en viendrons à bout aiſément; car ie te donneray encore les Graces pour t'acompagner.

PARIS. Ie ne ſçay ce qui en arriuera; mais ie brûle déja de la voir, & il me ſemble que ie voyage en Grece, que i'arriue à Sparte, que ie l'enléue & l'emmeine à Troye; & i'enrage que tout cela n'eſt déja fait.

VENVS. Ne te haſte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que ie ſois gaye en

ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais aprés cela, nous celebrerons enſemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais ſi tu me trompois auſſi ?

VENVS. Veux-tu que ie t'en iure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore vn coup.

VENVS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maiſtreſſe ; d'eſtre moy-meſme ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras auſſi les deux Amours & les Graces ?

VENVS. Et le Deſir meſme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme pour récompenſe.

DIALOGVE
DE MARS ET DE MERCVRE.

MARS. AS-TV ouï la rodomontade de Iupiter, Que ſi nous le fâchions il ietteroit vne chaiſne du ciel en terre, auec laquelle il attireroit à ſoy les hommes & les elemens, par vn ſi violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne ſeroient pas ſi forts que luy ? Veritablement, il n'y a pas vn de nous qui ne luy céde en particulier ; mais de s'imaginer que tous enſemble nous ne le vaillions

pas bien, il me ſemble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de la peine à ſe ſauuer des mains de Neptune, de Iunon & de Minerue, lors qu'ils le vouloient enchaiſner, & qu'il fut contraint, pour ſe ſauuer, de faire mille tours de ſoupleſſe. Encore ſi Thetis ne luy euſt amené Briarée, qui le déliura auec ſes cent bras, ie ne ſçay ce qui en fuſt arriué, & s'il n'euſt point eſté pris auec toute ſa force & ſon adreſſe.

MERCVRE. Tout beau, n'en dy pas dauantage; car il n'eſt ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à moy de les entendre.

MARS. Ie ſçay bien à qui ie m'adreſſe, & que c'eſt à vne perſonne qui ſçait auſſi bien ſe taire que parler.

DIALOGVE
DE PAN ET DE MERCVRE.

PAN. BON jour, mon pere.

MERCVRE. BBon jour, mon fils; mais qui és-tu qui m'apelles ainſi; car à voir comme tu és fait, tu reſſembles mieux au fils d'vn bouc, qu'à celuy d'vn Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouuient-il plus

d'vne belle fille que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doits ? c'eſt Penelope la fille d'Icare.

MERCVRE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, auec vne barbe, vne queuë, & des pieds de Chéure?

PAN. C'eſt que tu t'eſtois metamorphoſé en bouc, pour la ſurprendre.

MERCVRE. Il m'en ſouuient ; mais i'ay honte de l'auouër.

PAN. Ie ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie où ie poſſede mille troupeaux ; Ie ſuis illuſtre dans la muſique, & i'ay fait paroiſtre ma valeur en la bataille de Marathon ; ſi bien que les Atheniens m'ont donné pour récompenſe vne grote ſous leur fortereſſe, où ſi tu viens iamais, tu verras comme ie ſuis honoré.

MERCVRE. N'és-tu point marié?

PAN. Non.

MERCVRE. Ie ne m'en eſtonne pas ; car qui voudroit d'vn animal fait comme toy.

PAN. C'eſt qu'eſtant de complexion fort amoureuſe, ie ne me pourrois paſſer d'vne ſeule femme.

MERCVRE. Tu careſſes donc les chéures?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes ſont amoureuſes de moy.

MERCVRE. Sçais-tu ce que ie desire, pour récompense de t'auoir donné la vie, C'est que tu ne m'apelles iamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGVE
D'APOLLON ET DE BACCHVS.

APOLLON. QVI croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage? Car l'vn est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle; & le premier est vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuersité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHVS. Mais elle égorge ses hostes en Scythie, & tu fais le medecin en Grece; cela ne s'acorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces

cruautez ? C'eſt pour s'acommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occaſion de s'éuader.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape eſt vn étrange maſle ; car comme ie paſſois chez-luy à Lampſaque, il me voulut careſſer la nuit, aprés m'auoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHVS. Ie tournay la choſe en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y auoit point d'aparence de rendre des injures pour des careſſes. Et puis, tu-en vaux bien la peine; car tu-és aſſez beau garçon.

BACCHVS. Et toy auſſi; C'eſt pourquoy tu n'as qu'à te tenir ſur tes gardes s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter; car auec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des fléches ; & comme ie vois fort clair, il eſt difficile de me prendre par derriére.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET DE SA MERE.

MERCVRE. YA-t-il quelque Dieu au monde, qui ſoit plus miſerable que moy?

MAYA. Pourquoy cela?

MERCVRE. Parce que i'ay plus d'affaires tout ſeul, que tous les autres enſemble. Premierement, il me faut leuer dés le point du iour, pour nettoyer la ſale des Dieux. Aprés cela, il me faut trouuer au leuer de Iupiter pour prendre ſes ordres, & les porter deça & delà. Au retour, Ie ſers de Maiſtre d'hoſtel, & quelquefois d'Eſchanſon; Au moins, faiſois-je ce métier, auant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'eſt que la nuit meſme, lors que tout le monde ſe repoſe, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & aſſiſter à leur jugement, comme ſi tout le iour, ie n'eſtois pas aſſez occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & pluſieurs autres ſemblables. Caſtor & Pollux ſe repoſent tour à tour, mais moy ie ne repoſe iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne ſont pas fils de Deeſſe, comme moy; mais nez de chétiues & miſerables mortelles, ſe donnent du bon temps à la table de Iupiter. Ie viens de quiter tout preſentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'il me renuoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t-il dit que ie viſſe, en paſſant, Antiope en Béocie; mais ie l'ay refuſé tout à plat, & quelquefois ie voudrois eſtre vendu pour eſclaue, afin de changer de maiſtre.

MAYA. Quitte cette penſée, mon fils, il faut obeïr à ſon Pere, & trauailler tandis qu'on eſt jeune. Haſte-toy d'executer ſes commandemens ; car tu ſçais qu'il eſt colere, & que les Amoureux ſont impatiens.

DIALOGVE
DE IVPITER ET DV SOLEIL.

IVPITER. QV'AS-TV fait, malheureux, d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de ſorte que ſi ie ne l'euſſe abatu d'vn coup de foudre, c'eſtoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. I'ay failly, Iupiter, ie l'auouë, pour n'auoir pû éconduire vn fils ; ni ſouffrir les larmes d'vne maiſtreſſe ; mais ie ne croyois pas qu'il en duſt arriuer tant de mal.

IVPITER. Ne ſçauois-tu pas bien quelle eſtoit la fougue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinſſent à quiter leur route, tout eſtoit perdu ?

LE SOLEIL. Ie le ſçauois bien ; c'eſt pourquoy ie le mis moy-meſme ſur mon char, & luy donnay toutes les inſtructions neceſſaires ; mais les cheuaux n'ayant pas ſenty leur Conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a eſté éblouï de

la ſplendeur de la lumiere, & épouuanté de l'abyſme qu'il voyoit ſous ſes pieds. Mais il eſt aſſez puny, & moy auſſi, par ſon ſuplice.

IVPITER. Ouy bien luy; mais non pas toy. Ie pardonne, toutefois, à la tendreſſe d'vn pere, mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaut que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phaëton l'enſeueliſſent ſur les bors de l'Eridan où il eſt tombé; & pour récompenſe, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton char, dont le timon eſt rompu, & l'vne des rouës fracaſſée, puis repren ta route, que tu auras aſſez de peine à garder aprés vn ſi funeſte accident; mais ſouuien-toy de ce que i'ay dit.

DIALOGVE
D'APOLLON ET DE MERCVRE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu aprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux? car ie m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MERCVRE. Celuy qui eſtoit hier auec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables?

MERCVRE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receus à la lutte, & particulierement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'aprendre cette particularité; car voyant à chacun ſa moitié d'œuf, ſon cheual blanc, ſon jauelot & ſon étoile, ie les confondois toûjours; mais dy-moy, Pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à meſme temps dans le ciel?

MERCVRE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Léda, l'vn ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainſi meurent & viuent tour à tour.

APOLLON. C'eſt vn grand obſtacle à leur amitié, car ainſi ils ne peuuent iamais ni ſe parler ni ſe voir. Mais encore, quel métier font-ils? car chacun de nous a le ſien? Ie ſuis Prophete, mon fils Medecin, ma ſœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCVRE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeſte.

APOLLON. C'eſt vn métier bien neceſſaire, pourueu qu'on s'en aquite bien.

DIALOGVES DES DIEVX MARINS.

Le ſujet de ces Dialogues eſt le meſme que celuy des precedens, qui eſt de ſe rire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGVE DE DORIS ET DE GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polyphéme eſt amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant!

GALATE'E. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il eſt, il eſt fils de Neptune.

DORIS. Quand il ſeroit fils de Iupiter; la naiſſance ne fait rien à la beauté, Il eſt velu comme vn Ours, & n'a qu'vn œil.

GALATE'E. Le poil eſt ſigne de force, & ſon œil ne luy ſied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit auſſi bien, que s'il en auoit deux.

DORIS. Il ſemble à t'ouïr parler, que tu ſois l'Amante pluſtoſt que l'aimée?

GALATE'E. Non pas cela; mais ie ne puis

ſouffrir voſtre ialouſie à vous autres Nereïdes; Car ſous ombre que paiſſant ſes troupeaux ſur le mont Ethnā, comme nous folâtrions ſur le riuage, il me trouua plus belle que vous, cela vous fait creuer de dépit.

GALATE'E. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puiſſe eſtre ialouſe de toy ni de luy; Qu'as-tu de conſiderable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouuée belle parce que tu reſſemblois à ſon beure & à ſon fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meſlé parmy. Si tu t'és iamais veuë dans la mer quand elle eſtoit calme, tu as pû reconnoiſtre tes defauts.

Comme qui diroit de laict.

DORIS. Auec tout cela, i'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en vouluſt. D'ailleurs, cet Amant eſt excellent Muſicien.

GALATE'E. Ne parle point de ſa muſique, Galatée, nous l'ouïſmes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant, Bon Dieu! l'étrange Muſicien, & la plaiſante lyre qu'il auoit, faite de la carcaſſe d'vne teſte de cerf, où les cornes ſeruoient de cheuilles! L'Echo, toute babillarde qu'elle eſt, auoit honte de luy répondre; car ſa voix & ſon inſtrument n'eſtoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en ſon ſein, par mignardiſe, vn petit Ours velu comme luy; Qui ne t'enuieroit vn Amant ſi accomply!

DORIS. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il eſt ſi bien fait.

GALATE'E. Ie n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en auoir ; mais ie ne t'enuie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, déuore ſes hoſtes. Puiſſiez-vous viure long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous reſſemblent.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. AHimon Pere, vengez-moy de cet étranger, qui eſt venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTVNE. Qui a eſté ſi hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Perſonne*; car c'eſt ainſi qu'il ſe nomma. Il eſt vray, qu'en partant, il dît qu'il s'apelloit Vlyſſe, lors qu'il vit qu'on ne le pouuoit plus atteindre.

NEPTVNE. Ie le connois ; c'eſt le Prince d'Ithaque, qui retourne du ſiége de Troye. Mais comment a-t-il oſé ſe prendre à toy ; car il n'eſt pas eſtimé vaillant?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le ſoir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma

cauerne, & en fermay l'entrée auec vne piéce de rocher ; puis en aperceuant quelques-vns à la luëur du feu, qui tâchoient à ſe cacher, Ie les deuoray ; car des voleurs ne meritoient pas vn plus fauorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'vne liqueur traiſtreſſe, dont ie n'eus pas pluſtoſt bû, qu'il me ſembla que ma grote tournoit ç'en-deſſus-deſſous ; & dans cet étourdiſſement, le perfide prenant ſon temps, me creua l'œil, auec vn baſton brûlé par le bout.

NEPTVNE. Il faloit que tu fuſſes bien yure, pour ne te pas éueiller du coup ! Mais comment ſe put-il ſauuer, & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta cauerne ?

POLYPHEME. Ie l'oſtay moy-meſme, pour l'atraper au paſſage, tant i'eſtois tranſporté de fureur ; mais il échapa ie ne ſçay comment ſous le ventre de quelque beſte, comme elles paſſoient l'vne aprés l'autre ; car ie ne les pouuois pas tenir toûjours renfermées.

NEPTVNE. Que n'apellois-tu à ton ſecours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Ie le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit ſi mal-traité, & que i'eus répondu *Perſonne*, ils crurent que i'eſtois fou, & s'en allerent ; ainſi ce meſchant éuada, & ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'il crioit en ſe retirant, que Neptune meſme ne me pourroit guérir.

NEPTVNE.

NEPTVNE. Console-toy, le traistre n'échapera pas; car il est encore en mon pouuoir, estant dans l'étenduë de mon Empire. Mais ie te trouue bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET D'ALPHE'E.

NEPTVNE. D'Où vient, beau fleuue, que tu passes dans la mer, sans mesler tes eaux auec les siennes, non plus que si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en vn endroit, pour reparoistre en vn autre?

ALPHE'E. C'est vn mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTVNE. Et de qui és-tu amoureux? Est-ce d'vne Dame, ou d'vne Nymphe, ou de quelqu'vne des Nereïdes?

ALPHE'E. Non; d'vne fontaine.

NEPTVNE. D'vne fontaine! Et quelle?

ALPHE'E. D'Arethuse.

NEPTVNE. C'est vne belle & claire source, qui roule ses petis flots argentez parmy les cailloux du riuage, auec vn murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien! c'est elle que ie vay chercher.

NEPTVNE. Va ; & ſois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, eſtant d'Arcadie & elle de Sicile?

ALPHE'E. Tu és trop curieux, & moy trop preſſé, pour te répondre.

NEPTVNE. Tu as raiſon, i'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer ſa Maiſtreſſe. Haſte-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, meſle-toy ſi bien auec elle, que vous ne faſſiez tous deux qu'vne meſme ſource.

DIALOGVE
DE PROTE'E ET DE MENELAVS.

MENELAVS. IE ne trouue pas étrange, Protée, qu'vn Dieu marin comme-toy ſe change en eau, ni meſme en plante; mais de deuenir feu, cela me paroiſt impoſſible; car encore pour lion, cela ſe pourroit mieux ſouffrir.

PROTE'E. Il ne laiſſe pas d'eſtre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAVS. Ie le ſçay bien ; car i'en ſuis témoin moy-meſme ; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu és vn Charlatan, qui fais des tours de paſſe-paſſe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il auoir en des choſes ſi éuidentes? Que ſi tu en doutes, tu n'as qu'à aprocher la main, tu ſentiras bientoſt la chaleur.

MENELAVS. L'experience en ſeroit vn peu dangereuſe.

PROTE'E. Ne ſçais-tu pas ce qui arriue au Polype, de prendre la couleur des choſes auſquelles il s'attache; de ſorte que les peſcheurs meſmes ont de la peine à le diſcerner?

MENELAVS. Ie l'ay oüi dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, ſi tu ne crois à tes yeux?

MENELAVS. Ie l'ay veu, & demeure encore incrédule; car ie ne puis conceuoir comment vne meſme choſe peut eſtre le feu & l'eau.

DIALOGVE
DE PANOPE ET DE GALE'NE'.

PANOPE. VIS-TV hier ce que fit la Diſcorde en Theſſalie, aux noces de Thetis & de Pelée?

GALE'NE'. Ie n'y eſtois pas; car Neptune m'auoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette queréleuſe?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite alloient coucher la mariée ; & que les vns buuoient & les autres danſoient aux chanſons d'Apollon & des Muſes, la Diſcorde indignée de ce qu'elle n'auoit pas eſté priée au feſtin, ietta dans la ſale vne pomme d'or, qui alla tomber, comme à deſſein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Iunon. Mercure l'ayant amaſſée vit qu'il y auoit écrit autour, *C'eſt pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, ſe tûrent ; car qu'euſſent-elles fait en la preſence de trois grandes Diuinitez. Mais ces Deeſſes commencerent auſſitoſt à s'entrequereler pour l'auoir ; & ſi Iupiter, qui eſtoit preſent, n'y euſt interpoſé ſon autorité, ie croy qu'elles en fuſſent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renuoya à Pâris pour les iuger.

GALE'NE'. Et qu'en eſt-il arriué ?

PANOPE. Ie n'en ſçay rien ; mais il eſt aiſé à voir que nulle ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en eſt la Deeſſe.

DIALOGVE
DE NEPTVNE, D'VN TRITON, ET D'AMYMONE.

LE TRITON. VNE belle fille vient tous les iours puiſer de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTVNE. Eſt-ce quelque eſclaue, ou quelque perſonne de condition?

LE TRITON. C'eſt vne des cinquante filles de Danaüs; car il les traite fort rudement, & les contraint de trauailler de leurs mains.

NEPTVNE. Mais vient-elle ſeule? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule; ſi bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main; car tu ſçais que la ville eſt fort alterée.

NEPTVNE. Tu me donne enuie de la voir; Atelle mes cheuaux à mon char; ou pluſtoſt ameine vn des Dauphins de mon écurie, ce ſera pluſtoſt fait. Cà que ie monte, n'abandonne point l'étrié, & lors que nous ſerons arriuez, ie me mettray en embuſcade tandis que tu feras le guet; mais ne manque pas de m'auertir lors que tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTVNE. Dieux ! qu'elle eſt belle, & en la fleur de ſon âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'vn de ceux qui enleuent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou i'apelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, C'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce meſchant ? Et pourquoy me traiſne-t-il dans la mer?

NEPTVNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos ſœurs vous ſerez la ſeule qui ne puiſerez point d'eau aprés voſtre mort, dans vne cruche percée ; mais frapant de mon trident ce rocher, ie feray naiſtre vne fontaine en voſtre place.

DIALOGVE
DE ZEPHYRE ET DE NOTVS.

NOTVS. CETTE geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de Mercure, eſt vne des maiſtreſſes de Iupiter.

ZEPHYRE. Il eſt vray, mais c'eſtoit alors vne belle fille, que la ialouſie de Iunon a depuis transformée de la ſorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t-il encore en cet estat?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a défendu de soufler qu'elle ne fust arriuée; car elle doit acoucher en Egypte, & son fils sera Dieu, & elle Deesse.

NOTVS. Vne geniſſe, Deesse?

ZEPHYRE. Ouy, & la Deesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTVS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme?

NOTVS. C'est vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de geniſſe, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'vn chien.

ZEPHYRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET DES DAVPHINS.

NEPTVNE. IE vous ayme, Dauphins, de continuër vostre amour &

voſtre fidelité, vers le genre humain.

VN DAVPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, ſi ayant eſté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTVNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus de vous auoir ainſi metamorphoſez aprés ſa victoire; Il ſe deuoit contenter, à mon auis, de vous aſſujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'auenture d'Arion: car pour Melicerte ie ſçay que vous le paſſaſtes à Corinthe, lors qu'il fut precipité, auec ſa mere, en bas des rochers Scironides.

VN DAVPHIN. Comme Arion eſtoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de ſon Art, il demeuroit d'ordinaire auec luy; mais lors qu'il fut deuenu riche, il luy prit enuie de retourner en ſon païs, pour y faire montre de ſes richeſſes. Aprés s'eſtre donc embarqué dans vn nauire, les matelots, gens ſans foy & ſans humanité, le ietterent dans la mer, pour auoir ſon bien; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire ſon oraiſon funébre, & de chanter quelque élégie ſur ſa lyre; puis, s'eſtant lancé dans la Mer, auec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui eſtoient acourus à la douceur de ſon harmonie, le ſauuerent, & ie le portay moy-meſme ſur mon dos, iuſqu'à Ténare.

Methymne.

NEPTVNE. Ie le trouue bien payé de ſes chanſons;

chanſons ; & vous loüe de l'amour que vous auez pour la muſique.

DIALOGVE
DE NEPTVNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTVNE. QVe la mer où eſt tombée cette belle, s'apelle de ſon nom *l'Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront ſoin de luy dreſſer vn tombeau. *Hellé.*

AMPHITRITE. Il me ſemble que nous ferions mieux de l'enſeuelir icy ; car ſon malheur & les cruautez de ſa maraſtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTVNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honneſte de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortune, que ſa maraſtre aura le meſme deſtin qu'elle, & pourſuiuie par Athamas, ſe iettera dans la mer, en bas du mont Citheron, auec ſon fils Melicerte. *Ino.*

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'eſtre conſeruée en faueur de Bacchus, dont elle a eſté la Nourrice.

NEPTVNE. Il eſt vray que Bacchus a merité cette grace ; mais elle ne la merite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'eſt-elle laiſſé tomber en bas du Belier qui la
Phryxus. portoit, veu que ſon frere s'y eſt bien tenu?

NEPTVNE. Il n'eſt pas étrange qu'vn homme ſe tienne mieux à cheual qu'vne fille; outre qu'elle a eſté épouuantée de l'abyſme qu'elle voyoit ſous ſes pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui eſtoit ſa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre?

NEPTVNE. On ne peut éuiter ſon deſtin.

DIALOGVE
D'IRIS ET DE NEPTVNE.

IRIS. NEPTVNE, Iupiter te commande d'arreſter cette Iſle qui flote ſur la mer Egée, aprés auoir eſté détachée de la Sicile, par la tempeſte.

NEPTVNE. Pourquoy cela?

IRIS. Pour ſeruir aux couches de Latone, qui eſt en trauail d'enfant.

NEPTVNE. Quoy! le Ciel & la terre ne ſont pas ſuffiſans pour luy rendre ce ſeruice?

IRIS. La colere de Iunon luy ferme le Ciel, & la Terre a iuré de ne la point receuoir; Si bien qu'il ne reſte que cette Iſle qui n'eſtant pas encore au monde, n'eſt point obligée au ſerment.

NEPTVNE. Arreſte à ma voix, Iſle flotante, pour ſeruir à la naiſſance de deux jumeaux qui ſeront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Iupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront paſſer l'accouchée. Pour le ſerpent qui la pourſuit, il ſeruira de trophée à ces jeunes Dieux, dés le point de leur naiſſance. Va dire à Iupiter que tout eſt preſt, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGVE
DV FLEVVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. REçoy-moy dans ton ſein, mere des Fleuues, pour éteindre le feu qui me deuore.

LA MER. Qui t'a ainſi mal-traité, pauure Xanthe?

XANTHE. Vulcan, pour auoir défendu les miſerables Troyens contre Achile, qui les moiſſonnoit ſur mes bords; Car me débordant, par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, dequoy Vulcan irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il fécha toutes les plantes de mon riuage, & fit mourir tous mes poiſſons; & i'eus bien de la peine à me ſauuer en l'eſtat où tu me vois.

LA MER. Pourquoy te prenois-tu auſſi à Achile?

XANTHE. Voudrois-tu que i'euſſe trahy des peuples qui me reuerent?

LA MER. Et voudrois-tu auſſi que Vulcan euſt abandonné le fils d'vne Deeſſe qu'il ayme?

DIALOGVE
DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. DEQVOY pleures-tu, Thetis?

THETIS. De l'horreur du ſpectacle que ie viens de voir. Acriſe ayant enfermé ſa fille auec ſon enfant dans vn coffre, a commandé qu'on les iettaſt tous deux dans la mer.

Danaë & Perſée.

DORIS. D'où vient vn commandement ſi cruel?

THETIS. De ſa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans vne tour d'airain, pour empeſcher qu'on ne la viſt; lors que Iupiter changé en pluye d'or s'eſt coulé ie ne ſçay comment à trauers les tuiles, & luy a fait vn beau garçon, dont elle vient d'acoucher.

DORIS. Et que dit cette pauure Dame?

THETIS. Elle ne refuſe pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, ſans écouter

prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui soûrit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais sont-ils encore en vie?

THETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, prés de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Iettons-le dans les filets de quelque pescheur, pour le sauuer du naufrage.

THETIS. Ie le veux; car ie n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGVE
DV FLEVVE ENIPE'E ET DE NEPTVNE.

ENIPE'E. ESTOIT-IL juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maistresse? *Tyro.*

NEPTVNE. Tres-juste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son Amour?

ENIPE'E. Et faloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTVNE. Ie l'ay fait par compassion;

& elle a témoigné d'en eſtre contente.

ENIPE'E. Ouy, tant qu'elle a crû que c'eſtoit moy ; mais lors que tu t'és nommé, elle a penſé ſe deſeſperer, & i'enrage qu'vn autre ait eu le plaiſir, qui n'apartenoit qu'à moy.

NEPTVNE. Tu-as tort de faire le jaloux, aprés auoir fait le cruel. Vne autre fois ſois moins dédaigneux, & ne laiſſe pas perdre les momens qui ſont ſi précieux en amour.

DIALOGVE
D'VN TRITON, ET DES NEREIDES.

TRITON. CE monſtre marin que vous auiez enuoyé pour déuorer Andromede, eſt mort, ſans luy auoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Céphée s'eſt-il ſeruy de ſa fille, comme d'vn apaſt pour le ſurprendre?

TRITON. Non; mais Perſée l'a tué.

IPHIANASSE. C'eſt mal reconnoiſtre le ſeruice que nous luy auons rendu en le ſauuant des flots auec ſa mere ; mais encore, comment cela s'eſt-il fait?

TRITON. Acriſe l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ! tout seul & sans compagnie, à vne auenture si perilleuse, & par vn chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air auec des aisles que Minerue luy auoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garentir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Deesse, où voyant l'image de Meduse, comme en vn miroir, il l'a empoignée par les cheueux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauué tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre deuorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'vn des regars de Meduse, aprés l'auoir étourdy d'vn coup de sabre. En suite, déliant la pucelle, qui estoit attachée sur vn roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces précipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour récompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. I'en ay vne extrême ioye ; car aprés tout, qu'auoit fait cette pauure fille, pour soufrir vn suplice si cruel ? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ? *Elle s'étoit estimée plus belle que les Nereïdes.*

TRITON. Non ; mais la mere eust esté punie par le suplice de sa fille.

THETIS. Ie n'aime pas ces injuſtes compenſations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'vne Barbare, qui eſt maintenant aſſez punie, par l'aprehenſion qu'elle a euë de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGVE
DE NOTVS ET DE ZEPHYRE.

NOTVS. IE n'ay iamais veu ſur mer vn ſi beau ſpectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre?

ZEPHYRE. Non, ie ſouflois du coſté des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Grifons, & des Negres.

NOTVS. Tu ne recouureras iamais vne ſi belle occaſion; Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTVS. C'eſt d'elle que ie te veux parler. Tu ſçais le commencement de ſes amours auec Iupiter, mais tu n'en ſçais pas la ſuite. Comme elle eſtoit deſcenduë auec ſes compagnes, pour s'ébatre ſur le riuage, il eſt venu bondir autour d'elle, ſous la figure d'vn taureau, qui eſtoit ſi beau & ſi bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter deſſus; car il paroiſſoit fort doux & ſe laiſſoit manier. Mais il n'a pas eu pluſtoſt cette Belle en ſa

ſa puiſſance, qu'il s'eſt lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauure fille toute honteuſe, empoignant d'vne main l'vne des cornes, pour ſe tenir plus ferme, & de l'autre, arreſtant ſon voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teſte vers ſes compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras, du riuage.

ZEPHYRE. Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle ? Iupiter changé en taureau, qui porte ſur ſon dos vne fille qu'il a enleuée par ſurpriſe.

NOTVS. C'eſt que tu n'entens pas le reſte. Auſſi-toſt la mer eſt deuenuë calme; les vens ont retenu leur haleine ; mille petis amours ſont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans moüiller que la pointe de leurs pieds. Les vns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, ſuiuis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées ſur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folâtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient deuant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée ſur deux Tritons dans vne conque marine, répandoit des fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la coſte de Phenicie iuſqu'en Crete, où Iupiter n'a pas pluſtoſt mis le pied, qu'il a repris ſa premiére forme, & tenant par la main ſa maiſtreſſe, l'a

menée dans l'antre Dictéen, toute honteuse; Tu deuines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vens ont recommencé à souffler comme auparauant, l'vn deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'enuie vn si beau spectacle, dont le recit seul me rauit en admiration!

DIALOGVES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veüille moquer de l'opinion des Payens touchant l'estat des morts aprés cette vie, il prend delà occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGVE
DE DIOGENE ET DE POLLVX.

DIOGENE. IE te prie, Pollux, puis-que c'est demain ton tour de voir la lumiére, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soul, s'il n'a assez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on deuient aprés cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'estonnera comme

moy, de voir les Roys & les Princes si petis, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLVX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est vn vieux pelé qui porte vn meschant manteau tout rompu, & rapetassé de diverses piéces; Tu le trouueras à Athenes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulierement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçauoir & ne sçauent rien.

POLLVX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quitent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLVX. Ils diront que ie suis vn ignorant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLVX. Ie n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grans, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoy, fous que vous estes,

vous tourmentez-vous aprés de vaines grandeurs, & amaſſez-vous talens ſur talens, comme ſi vous ne deuiez iamais mourir ? puis, quand il les faudra quiter, vous ſerez inconſolables. Ne manque pas auſſi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adreſſe, ni cheueux blons, ni yeux dous, ni incarnat aux iouës & aux léures; En vn mot, rien que cendre & que pouſſiére.

POLLVX. Il n'eſt pas fort difficile, de faire auſſi ce meſſage.

DIOGENE. Mais dy aux pauures, dont tu verras vn grand nombre s'affliger & ſe lamenter, Qu'ils ceſſent deſormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout eſt égal, & que les riches n'y ſont pas plus conſiderez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay-leur des reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne ſont plus ce qu'ils eſtoient autrefois, & qu'ils ont bien dégénéré de la gloire de leurs Anceſtres.

POLLVX. N'en dy point de mal, Diogene; car ie ne le ſoufrirois pas ; mais ie m'aquiteray des autres commiſſions.

DIOGENE. Laiſſons-les là, puis-que tu le veux ; mais qu'il te ſouuienne du reſte.

DIALOGVE
DE CRE'SVS, DE MENIPE ET DE PLVTON.
Où d'autres parlent auſſi.

CRE'SVS. NOVS ne pouuons plus ſouffrir ce philoſophe Cynique, que tu nous as donné pour voiſin, & ſi tu ne le veux mettre ailleurs, nous ſerons contrains de déloger.

PLVTON. Quel mal vous peut-il faire eſtant mort?

CRE'SVS. Lors qu'il nous entend regretter noſtre felicité, à l'vn ſes treſors, ou ſes grandeurs, & à l'autre ſes délices, il ſe moque de nous, & nous vient dire des injures; Quelquefois, il ſe met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous eſt à charge par tout.

PLVTON. Que diſent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton; Car i'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur ſuffiſoit pas d'auoir mal veſcu là-haut, ſans tranſporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur molleſſe & leur laſcheté.

PLVTON. Leur felicité eſtoit aſſez conſiderable, pour la regretter.

MENIPE. Tu reſues, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLVTON. Ce n'eſt pas mon deſſein ; mais ie ne puis ſoufrir de diuiſion dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le ſouuenir de leur felicité paſſée les tourmenteroit toûjours, auſſi bien que l'image de leurs crimes.

CRE'SVS. N'as-tu point de honte de nous venir offenſer, iuſqu'en la preſence de Pluton?

MENIPE. C'eſt vous qui en deuriez auoir, de vous eſtre fait adorer comme des Dieux, ſans conſiderer que vous eſtiez hommes & mortels comme les autres, & que toute voſtre felicité deuoit paſſer comme vn ſonge. C'eſt donc auec raiſon que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes treſors!

CRE'SVS. Ah mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah mes délices!

MENIPE. Courage, voila vne agreable muſique pour vn Philoſophe. Mais afin de rendre plus complette l'harmonie, ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-meſme* ; Car ſi vous euſſiez bien connu voſtre foibleſſe, & la vanité des choſes du monde, vous ne ſeriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE TROPHONIVS, en presence d'Amphiloque.

MENIPE. POVRQVOY est-ce qu'aprés vostre mort on vous a basty des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIVS. Sommes-nous responsables des sottises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy auiez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIVS. C'est à Amphiloque à te répondre; car pour moy ie suis vn Heros, & i'ay droit de prédire l'auenir; On diroit que tu n'as iamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'vne verité si autentique.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y auoir esté, ni d'auoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta cauerne, pour sçauoir que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture; Mais ie te conjure par ta prophetie, de me dire que c'est qu'vn Heros, car ie n'en sçay rien.

Couuert d'vn linge & tenant vn gasteau à la main.

TROPHONIVS. C'est comme vn milieu entre Dieu & l'homme, ou plustost vn composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela eſt, où eſt ta partie diuine?

TROPHONIVS. En Béocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Ie n'entens pas ces myſteres; car il me ſemble que ie te vois icy tout entier.

DIALOGVE
DE MERCVRE ET DE CARON.

MERCVRE. CONTONS enſemble, Bâtelier, que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que i'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCVRE. Premierement, vne petite anchre de vingt-cinq ſols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq ſols! c'eſt beaucoup.

MERCVRE. Elle en couſte autant, ſur ma foy, & la courroye où eſt attachée la rame, deux carolus.

CARON. Iette; Vingt-cinq ſols, & deux carolus.

MERCVRE. Plus, vne aiguille à racommoder les voiles quatre ſols, & vn double.

CARON. Ajouſte-les.

MERCVRE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, auec des clous & vne corde

corde à remuër les voiles, le tout enſemble, dix ſols.

CARON. C'eſt bon marché.

MERCVRE. Voila tout, ſi ie ne me trompe; mais quand eſt-ce que tu me payeras?

CARON. Ie n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arriuoit quelque bon temps, comme peſte, guerre ou famine, on gagneroit dauantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouuer dequoy te payer.

MERCVRE. Et cependant, ie demeureray les bras croiſez à ſouhaiter qu'il arriue des maux au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Ie ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCVRE. I'ayme mieux encore n'eſtre pas payé, que de voir arriuer tous ces malheurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'apreſent, aux anciens? C'eſtoit autrefois des gens forts & vigoureux, la pluſpart du temps bleſſez, & ce ne ſont maintenant que de petis foireux, tout paſles & défaits, dont les vns ſont morts de poiſon, les autres de leurs débauches, & la pluſpart ont eſté enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur bien.

CARON. Ie ne m'en eſtonne pas; car on a aſſez de peine à en auoir.

MERCVRE. Ne t'eſtonne donc pas auſſi que ie te redemande ce que ie t'ay preſté.

DIALOGVE
DE PLVTON ET DE MERCVRE.

PLVTON. CONnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, dont tant de gens aboyent aprés la ſucceſſion.

MERCVRE. Qui? ce Sicyonien?

PLVTON. Luy-meſme. Ie te prie de le laiſſer encore en vie, iuſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent auoir ſon bien.

MERCVRE. Cela ſeroit injuſte de le voir ſi long-temps viure, & les autres mourir ſi jeunes.

PLVTON. Nullement, mais tres-juſte; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis? N'eſt-ce pas vne honte de leur voir faire des vœux en public, pour ſa ſanté, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt déja mort? Ie te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCVRE. Ce ſeroit les chaſtier comme ils meritent; mais il eſt vray qu'il les iouë admirablement bien de ſon coſté, faiſant à toute

heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauures par trop d'enuie de s'enrichir.

PLVTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux, qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, & quitent toutes leurs vaines esperances.

MERCVRE. Laisse-moy faire, ie te les ameneray tous l'vn aprés l'autre dans peu de temps; Ie pense qu'ils sont sept en tout.

PLVTON. Courage, Mercure, Que le bonhomme suruiue à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGVE
DE TERPSION ET DE PLVTON.

TERPSION. EST-IL juste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingts dix, soit encore en vie?

PLVTON. Tres-juste, Terpsion ; car celuy-là est digne de viure qui ne souhaite la mort de personne: & ceux-là sont dignes de mourir qui tendent des piéges à leur amy, pour auoir sa succession.

TERPSION. Mais n'eſt-il pas juſte que celuy qui ne peut plus iouïr de ſes biens, les laiſſe à celuy qui en peut vſer?

PLVTON. Tu fais de nouuelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuuent plus employer leurs treſors dans les voluptez; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'eſt leur ordre auſſi que ie condamne; car les plus vieux, ce me ſemble, deuroient mourir les premiers, & les autres en ſuite, ſans laiſſer viure par exemple vn vieux gouteux qui a perdu l'vſage de tous les ſens, & n'eſt plus qu'vn ſepulcre animé; pour faire mourir vn jeune homme robuſte & vigoureux comme moy. C'eſt mettre, comme on dit, la charuë deuant les bœufs, ou, ſi tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuues vers leur ſource. Si l'on ſçauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLVTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi, à deſirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillars pour nous faire rire aprés quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'eſt vn plaiſir de voir de jeunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillars & de vieilles décrépites; & leur faire mille careſſes; ſur tout, lors qu'ils n'ont point

d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aymables. C'eſt pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis, à la mort les rapellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la raiſon & de la Nature ; ſans vous laiſſer pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait encore enrager aprés ma mort ; Car combien ay-ie employé de temps & de bien à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblant à toute heure de mourir, auec ſon râlement & ſa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour débuſquer mes riuaux, & ie croy en verité que cela eſt cauſe de ma mort ; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'aperçus bien que ce ſouuenir le faiſoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLVTON. Courage, Theocrite, Vy ioyeux iuſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi deuant luy.

PLVTON. Et Philon meſme & Melante ; Ils mourront tous l'vn aprés l'autre de rage & de deſeſpoir.

TERPSION. Cela me conſole, Vy longtemps, Theocrite.

DIALOGVE
DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDE'MIDE's.

ZENOPHANTE. COMMENT és-tu mort, Callidémidés? car pour moy tu ſçais que ie me creuay en vn feſtin chez Dinias, qui eſt vne belle fin pour vn Paraſite.

CALLIDE'MIDE's. Ie le ſçay ; mais mon auenture eſt bien plus tragique, tu connois le vieux Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faiſois la cour?

CALLIDE'MIDE's. Luy-meſme. Il m'auoit promis de me faire ſon heritier ; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoiſonner, & gagnay ſon Eſchanſon, qui par mal-heur fit vn qui pro quo, & m'empoiſonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eut découuert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuerſe.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du ſujet; car ie ne me puis tenir d'en rire iuſqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'intereſt. Tu t'és égaré, mon amy, en voulant prendre le plus court ; au lieu que tu fuſſes arriué plus ſurement par le droit chemin ; quoy que peut-eſtre vn peu plus tard.

DIALOGVE
DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOILA le prouerbe arriué de la chéure qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'eſtre ainſi ému?

CNEMON. Qui ne le ſeroit, ayant eſté ſi miſerablement pris au piége que i'auois tendu moy-meſme, & laiſſant pour ſucceſſeur vn homme que ie n'aymois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela?

CNEMON. Ie cajolois Hermolaüs, pour auoir ſa ſucceſſion; & pour l'engager, ie luy montray mon teſtament, où ie le faiſois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, ie ſuis mort le premier, quoy qu'il euſt déja vn pié dans la foſſe, & il iouït maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poiſſons qui déuorent la proye auec l'hameçon.

DAMNIPE. Non ſeulement la proye & l'hameçon, mais le peſcheur meſme, qui s'eſt laiſſé prendre dans ſes filets.

CNEMON. C'eſt ce qui me fait mourir de regret, meſme aprés ma mort.

DIALOGVE
DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous és venu trouuer, Polyſtrate, à l'âge de prés de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingts dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu paſſé les derniers trente ans qu'il y a que ie ſuis mort?

POLYSTRATE. Aſſez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il eſt vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouuois réjouïr ainſi caduque & ſans enfans.

POLYSTRATE. I'auois toutes choſes à ſouhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon viuant.

POLYSTRATE. Les preſens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les païs étrangers. I'auois plus de crédit tout ſeul que le reſte de la ville, les plus Grans me faiſoient la cour, & les Dames s'eſtimoient heureuſes de me poſſeder.

SIMYLE.

SIMYLE. Es-tu deuenu quelque Prince aprés ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle; car lors que ie mourus tu n'estois qu'vn vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents en gueule. *Phaon.*

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus décrépit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillars qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entens; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes atraits estoient dans ton cofre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de régner, & pour témoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'vn, tantost ie faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs seruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car i'ay fait mon heritier vn jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Ie voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu

penſes; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à ſon tour, & les plus Grans ſe trouuent à ſon leuer.

SIMYLE. Qu'on luy donne ſi l'on veut, le commandement des Armées; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ta ſucceſſion ne l'ayent pas euë.

DIALOGVE
DE CARON ET DE MERCVRE.
Où pluſieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Meſſieurs, où nous en ſommes; Nous n'auons que cette meſchante nacelle, qui fait eau de tous coſtez; cependant, vous venez en foule, auec grand équipage, ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne ſçauent pas nager; Car ſi le bateau vient vne fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour paſſer heureuſement & ſans danger?

CARON. Ie vous le diray; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore eſt-ce tout ce que vous pourrez faire, que de paſſer en cet eſtat. Aſſis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne

laisse entrer personne qui n'ait tout quité.

MERCVRE. C'est bien dit; qui est celuy-cy qui marche le premier?

MENIPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas seulement aporté.

MERCVRE. Entre, Menipe, tu-és galant-homme, & t'assis au haut bout prés du Pilote, pour obseruer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

VN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCVRE. Quite-là tous ces baisers, mon amy, & ces iouës vermeilles, & ces cheueux longs, & ce teint vif & éclatant; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron, auec sa pourpre & son diadême, qui nous regarde de trauers?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons. *Lieu de Sicile.*

MERCVRE. Que veux-tu faire de tout cet apareil, mon amy?

VN MORT. Voudrois-tu qu'vn Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCVRE. Vn Roy, non, mais bien vn mort; Quite tout cela.

VN MORT. Laisse-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCVRE. Nullement, il faut tout quiter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empeſche. Mais qui eſt ce grand paillard que voicy?

VN MORT. Le lutteur Damaſias.

MERCVRE. Tu-as raiſon; car il me ſouuient de t'auoir veu ſouuent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour vn mort; tu enfoncerois la nacelle. Quite toute cette chair inutile, & cette adreſſe, & cette force, & cette vigueur, & ces aclamations, & ces couronnes; car tout cela ne ſert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voila tout; ie ne différe plus en rien du reſte des morts.

MERCVRE. Entre maintenant que tu-és léger. Et toy auſſi, Craton, quite ces richeſſes, ce luxe, ces vanitez; & laiſſe ſur le bord tes anceſtres, & ta nobleſſe, & tous ces titres magnifiques, & ces inſcriptions, & ces éloges, & ces ſtatuës, & ta gloire, & ton ſepulcre, & ton epitaphe. Car le ſouuenir ſeul de ces choſes eſt ſi peſant, qu'il ſeroit capable de nous ſubmerger.

VN MORT. C'eſt bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr.

MERCVRE. Qui eſt celuy-cy auec ſes armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

VN MORT. C'eſt le monument que m'a dreſſé mon païs pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCVRE. Il faloit laiſſer tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix, & l'honneur en eſt banny, auſſi bien que les querelles. Mais qui eſt cet autre, auec ſa mine graue? on diroit qu'il reſue profondement, & ſon ſourcil me fait peur.

MENIPE. C'eſt quelque Philoſophe, Mercure, ou pluſtoſt vn impoſteur & vn charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choſes ridicules il cache ſous ſon manteau.

MERCVRE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de réueries, de penſées vaines & friuoles, de queſtions obſcures & embroüillées, de curioſitez inutiles, d'exactitude en des choſes de neant! Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache icy? ſon ambition, ſon auarice, ſes débauches? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit vne galere à trente rames pour le porter.

MENIPE. Coupe-luy auſſi cette grande barbe de bouc, qui peſe plus de ſoixante onces, tant elle eſt large & toufuë.

MERCVRE. Tu-as raiſon; mais qui la coupera, car ie n'ay point de ciſeaux?

MENIPE. Moy, ſur le bord du bateau, auec

cette coignée, ou pluſtoſt auec vne ſcïe, pour rendre la choſe plus ridicule.

MERCVRE. Courage, tu-és plus humain, de la ſorte.

MENIPE. Veux-tu que ie luy oſte auſſi vn peu de la hauteur de ſes ſourcils?

MERCVRE. Ie le veux; car il les releue par deſſus ſon front.

MENIPE. Il a encore quelque choſe de bien puant ſous l'aiſſelle.

MERCVRE. Et quoy?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grans.

LE PHILOSOPHE. Quite donc auſſi, Menipe, ta liberté, ton indiference, & ta raillerie.

MERCVRE. Nullement. Cela ne peſe pas trop, & ſert de diuertiſſement pendant le paſſage. Mais qui eſt cet Orateur? Qu'il quite auſſi ces longs diſcours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces ſorties ennuyeuſes, ces digreſſions hors de propos, ces figures puériles, ces periodes rondes & carrées, ces frequentes antitheſes, ces hyperboles exceſſiues, ces termes poëtiques & empoulez. Voila qui va bien; deſlie le bateau, tire l'échelle, arrache l'ancre, déplie les voiles, dreſſe le gouuernail. Voguons, Qu'auez-vous à pleurer, ſots que vous eſtes, & particulierement ce Philoſophe?

LE PHILOSOPHE. Ie croyois que l'ame fuſt immortelle.

MENIPE. Tu-en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez, Tu n'iras plus écornifler comme tu faiſois, à la table des Grans, ni courre le bordel toute la nuit, la teſte entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain preſcher la vertu à tes écoliers, afin d'atraper leur argent. Voila ce qui te tuë.

MERCVRE. Et toy, Menipe, n'és-tu point faſché d'eſtre mort?

MENIPE. Comment le ſerois-je, que ie ſuis venu icy ſans mander? Mais tandis que nous parlons, I'entens quelques cris là-haut.

MERCVRE. C'eſt que les vns ſe réjouïſſent de la mort du Tyran, les autres aplaudiſſent à Diophante qui fait l'oraiſon funébre de Craton dans Sicyone. Voila les femmes qui traiſnent par les cheueux celle du Tyran, & les enfans qui iettent des pierres aux ſiens. D'autre coſté, la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebatre, à qui me ſeruira de

ſepulture, & faire vn beau chariuary à mes funerailles.

MERCVRE. Courage, ie te louë d'eſtre ainſi ferme & reſolu. Mais puis-que vous voila paſſez, allez vous preſenter deuant voſtre Iuge, tandis que Caron & moy irons querir le reſte des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais auançons, que tardons-nous? on ne ſçauroit éuiter le jugement, & l'on ne parle icy que de rouës, de gibets, & de vautours, On verra bien-toſt ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGVE
DE CRATE'S ET DE DIOGENE.

CRATE'S. AS-TV connu ce vieux Meri-que de Corinthe, qui auoit tant de vaiſſeaux, à qui ſon couſin, qui n'eſtoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit couſtume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que ie te tue, ou que tu me tuës:* Car ils s'eſtoient donné par teſtament tout leur bien; & les Deuins, auſſi bien que les Oracles, aſſeuroient tantoſt l'vn & tantoſt l'autre qu'il ſuruiuroit à ſon compagnon.

DIOGENE. Et qu'en eſt-il arriué?

CRATE'S. Qu'ils ſont tous deux morts à meſme

meſme temps, & que leur ſucceſſion eſt écheuë à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

DIOGENE. Que i'en ſuis aiſe ; Nous ne nous amuſions pas à ces ſotiſes-là pendant nôtre vie, & ie n'ay iamais ſouhaité la mort d'Anthiſtene, pour auoir ſon baſton qui eſtoit d'vn fort oliuier, ni toy la mienne, pour auoir ma beſace & mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe contentoit de ce qu'il auoit, & qu'il me ſufiſoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui eſt vn treſor beaucoup plus précieux, quoy qu'il ne ſoit pas ſi recherché. Car vous ne voyez perſonne qui nous vienne faire la cour pour ce ſujet ; au lieu que chacun court aprés les grandeurs & les richeſſes.

DIOGENE. Ie ne m'en étonne pas; car ils ont l'ame corrompuë par les délices, & eſtant vuides d'honneur, ils ne peuuent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous auons auſſi cette conſolation que nous emportons auec nous nos treſors; au lieu qu'ils laiſſent les leur là-haut, & qu'on leur oſte icy iuſqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le paſſage.

DIALOGVE
D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARreste, Carthaginois, c'eſt à moy de paſſer deuant.

ANNIBAL. Ie ne te le céderay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos ſoit noſtre Iuge?

ANNIBAL. Ie le veux.

MINOS. Qui eſtes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grans hommes; mais quel eſt voſtre different?

ALEXANDRE. A qui paſſera le premier; Cet Afriquain eſt ſi inſolent, que de me diſputer la préſéance, à moy qui ay eſté Monarque de toute l'Aſie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

MINOS. Il faut entendre ſes raiſons; que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que ie ſuis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & n'aura pas tant d'égard à l'aparence, qu'à la verité. Ie dis donc, que celuy qui s'eſt

éleué comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-meſme ſa fortune, doit eſtre preferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Anceſtres. Car eſtant paſſé d'Afrique en Eſpagne auec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord illuſtre par ma valeur; & aprés la mort de mon beau-frére ayant eu le commandement des Armées, ie domtay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis, trauerſant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iuſqu'à Rome, aprés auoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay ſur vn pont de corps morts. I'ay fait toutes ces choſes ſans me dire fils de Iupiter, ni vouloir paſſer pour vn Dieu. Mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuïent auant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'atendre; mais aux nations les plus belliqueuſes, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conqueſtes auec des troupes aguerries de longue-main, ni auec des ſoldats de mon païs; mais auec vne armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'vn ſceptre; mais ſimple bourgeois de Cartage. Alexandre, au contraire, ayant receu de ſon pere auec vn

Empire vne armée qui eſtoit inuincible, a eu beſoin encore de fortune pour domter vn Prince voluptuëux & des nations efféminées, & depuis, corrompu par ſa victoire, a dégénéré de ſes Anceſtres & s'eſt fait adorer comme vn Dieu, aprés auoir tué de ſa main ſes meilleurs amis, & enuoyé les autres au ſuplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant eſté rapellé en Afrique, pour m'opoſer à Scipion, I'ay obeï comme le moindre des Citoyens, & depuis, condamné injuſtement, i'ay porté patiemment mon exil. Mais i'oubliois vne partie de ma gloire, que i'ay fait toutes ces choſes ſans le ſecours des Lettres, ni des Sciences, & ſans auoir eu pour precepteur Ariſtote ; Que ſi Alexandre prétend quelque auantage par ſon Diadéme, cela eſt bon à l'égard des Perſes & des Macedoniens ; mais non pas de moy, qui ne ſuis pas né ſon ſujet, & qui ay remporté la gloire de ſage & vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée ſuffiroit pour me donner l'auantage, ſi ie ne voulois l'emporter par la force de la raiſon, auſſi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué

le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par ſa mort, i'ay ſceu l'affermir par le ſuplice de ſes meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruïne de Thebes. En ſuite, élu General contre les Barbares, i'ay porté mes armes & mes eſperances plus loin qu'aucun autre deuant moy, & trauerſant l'Helleſpont ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iuſqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perſe luy-meſme, & moiſſonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne ſuffit pas à paſſer les morts, tant le nombre en eſtoit grand. En ſuite, pour ne point parler de Tyr, ni d'Arbelles, i'ay aſſujetty toute l'Aſie, iuſqu'aux Indes, & les Indes meſmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, i'ay trauerſé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laiſſé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que ſi aprés auoir fait tant de choſes au deſſus d'vn mortel, les hommes m'ont pris pour vn Dieu, cela leur eſt pardonnable ; & à moy auſſi de l'auoir ſouffert à l'eſtabliſſement d'vn nouuel Empire. Enfin, tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers, à qui vn banny diſpute la préſéance, aprés eſtre mort eſclaue d'vn petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que i'ay fait toutes ces conqueſtes en lion & à

force ouuerte; au lieu qu'Annibal n'a iamais agy que par fraude, & a eſté domté à la fin par ſes propres armes, auſſi cruel enuers les vaincus, que ie leur ay eſté clément. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches; aprés les délices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que iamais mes plaiſirs n'ont ſoüillé la gloire de mes armes, & que i'ay attendu à triompher que ie n'euſſe plus d'ennemis. Ie pourrois dire pluſieurs autres choſes pour ma défenſe; mais ie rougirois d'employer plus de paroles pour vne cauſe ſi iuſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur ce different.

SCIPION. Arreſte, Minos, i'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui és-tu?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & domté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire?

SCIPION. Que ie le céde à Alexandre, & que ie le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu-as raiſon; tu paſſeras deuant luy, & Alexandre deuant tous; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGVE
DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu-és mort cõme vn autre hõme!

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter eſtoit donc vn impoſteur de dire, que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous en faiſoit à croire, en diſant qu'elle auoit couché auec vn dragon.

ALEXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas trop d'aſſeurance aux femmes, ni aux oracles; mais ie le ſoufrois parce que cela imprimoit plus de reſpect & d'obeïſſance dans l'eſprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laiſſé ton Empire?

ALEXANDRE. Ie ne ſçay; car ie n'ay pas eu le loiſir d'en diſpoſer; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'eſt qu'il me ſouuient du temps que la Grece te proclamoit ſon General, & que ſes Orateurs te donnoient rang entre ſes principaux Dieux. Il y en eut meſme de ſi inſolens que de te ſacrifier & te dreſſer des Temples comme au fils de Iupiter; mais où és-tu enſeuely?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie ſuis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer auec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'és pas encore ſage aprés ta mort, & que tu te flates d'eſperance de te voir adoré auec des monſtres ! Quite ces ſottes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en eſt vne fois party. Mais ie voudrois bien ſçauoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penſes quand il te ſouuient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire? Quoy ! tu pleures, pauure ſot, Ariſtote ne t'a-t-il point apris que tout cela n'eſtoit que vanité?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flateurs? ha ! ne m'oblige point, ie te prie, à publier ſes defauts, & à te dire comme il a abuſé de la bonté de mon naturel, & de la paſſion extrême que i'auois pour les Lettres; tantoſt me cajolant ſur ma beauté, & tantoſt ſur mes richeſſes, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'euſt point de honte de les demander, ni de les receuoir. Voila ce que i'ay profité à ſa doctrine, de prendre pour biens, des choſes qui ne le ſont pas, & dont la perte maintenant m'aflige.

DIOGENE.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guérir, puis-qu'auſſi bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde? Va boire cinq ou ſix grands traits du fleuue Léthé, iuſqu'à ce que tu ayes perdu le ſouuenir de tous ces biens imaginaires. Auſſi bien voila Clite & Calliſthene, auec vne foule de mécontens, qui s'apreſtent à te tourmenter; Fuy, pour le moins aprés ta mort, & bois tout ton ſoul; car c'eſt le ſeul moyen de guérir.

DIALOGVE
D'ALEXANDRE ET DE PHILIPE.

PHILIPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu-és mon fils; car tu ne fuſſes pas mort eſtant fils de Iupiter?

ALEXANDRE. Ie le ſçauois bien dés là-haut; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes deſſeins.

PHILIPE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes courtiſans.

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'oſaſt reſiſter.

PHILIPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fuſſent ſi redoutables? Il faloit

ataquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille ſous Clearque ont fait fuïr des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens auec leurs Elephans, eſtoient-ils à mépriſer? Ie ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diuiſions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur aprés les auoir domtez par la force.

PHILIPE. I'ay apris tout cela de Clite, & que tu auois pris les couſtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer comme vn Dieu, ſans ſoufrir qu'on me loüaſt en ta preſence, ce qui fut cauſe de ſa mort. Il ajoûtoit, que tu-as expoſé Lyſimachus aux lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes ſupoſez; pour ne point parler des amours de Roxane & des careſſes d'Epheſtion. Ie n'ay trouué qu'vne choſe digne de moy dans l'hiſtoire de ta vie, c'eſt de t'eſtre abſtenu de la femme de Darius, & d'auoir eu ſoin de ſa mere & de ſes filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie ſautay tout ſeul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

PHILIPE. Cette action eſt plus digne de blâme que de loüange. Ce n'eſt pas que ie n'eſ-

time le courage en vn Prince, & que ie ne ſois bien-aiſe de le voir l'épée à la main à la teſte de ſes troupes ; Mais il y a de la diference entre la valeur d'vn General & celle d'vn fantaſſin ; outre que cela nuiſoit à la reputation de tes armes, de voir vn Dieu ſanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu-és mort, combien penſes-tu qu'il y en a qui ſe moquent de tes impoſtures ? D'ailleurs, l'auantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des preſtiges, ceux que tu ne pouuois vaincre par la force ; outre que tout cela quelque grand qu'il ſoit, eſt encore au deſſous d'vn Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que i'ay pris des fortereſſes, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPE. C'eſt vne choſe étrange que tu ne ſois pas encore défait de ces ſotiſes, & que tu veüilles faire le fils de Iupiter iuſques dans les enfers. Apren pour le moins à eſtre ſage aprés ta mort.

DIALOGVE
D'ACHILLE ET D'ANTILOQVE.

ANTILOQVE. QVE disois-tu n'aguere à Vlysse, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pauure laboureur, qui n'auroit pas son soul de pain, que de régner icy bas parmy les Ombres? Que cela est indigne du disciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Phrygien, que son Achille, qui préfera vne mort glorieuse à vne vie pleine de délices.

ACHILLE. Ha! fils de Nestor, C'est que ie ne sçauois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force ni beauté, ni industrie; Ie ne vois point que les Troyens m'y aprehendent, ni que les Grecs m'y reuerent. Tout y est égal & enuelopé de mesmes tenébres; Ce qui me fait souhaiter de reuiure, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQVE. Il faut obeïr aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grans hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me con-

ſoler, Antiloque; Ie ne ſçay comment le ſouuenir de la vie me donne des regrets, & à toy auſſi. Mais tu-és plus ſage que moy pour le diſſimuler, ſi ce n'eſt pluſtoſt lâcheté de ne s'oſer plaindre, quand on ſouffre.

ANTILOQVE. Au contraire, c'eſt reſolution; Car à quoy ſeruent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter ſon mal en patience, que de ſe faire moquer de ſoy par des regrets inutiles?

DIALOGVE
D'HERCVLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'EST-CE pas là Hercule? Ouy, ſans doute, Ie le connois à ſa peau de lion & à ſa maſſuë, ſans parler de ſon arc ni de l'auantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort eſtant fils de Iupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant toûjours eſté triomphant & victorieux, tu-as eſté à la fin domté par la mort ? Ie te ſacrifiois là-haut comme à vn Dieu.

HERCVLE. Auec raiſon; Car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on eſtre en meſme temps au Ciel & dans les enfers?

HERCVLE. Ie t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu-as pris ſa place, pour iouër icy bas ſon perſonnage?

HERCVLE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre?

HERCVLE. Il a eſté deçu par la reſſemblance.

DIOGENE. Ie le croy ; car ce n'eſt en effet que la meſme choſe; & i'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien inſolent de me contredire. Ne crains-tu point que ie te faſſe ſentir quel perſonnage ie repreſente?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à vn mort, & particuliérement n'eſtant qu'vne ombre? Mais dy-moy, lors que tu eſtois là-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'vne meſme choſe, qui s'eſt partagée aprés la mort.

HERCVLE. Quoy qu'on ſe pût empeſcher de répondre à vn ſi impudent Sophiſte, ie te diray que ce qui eſtoit né d'Amphitryon eſt mort, & c'eſt cela que ie ſuis ; mais ce qui eſtoit né de Iupiter eſt dans le Ciel.

DIOGENE. Ie t'entens, c'eſt qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'vn d'Amphitryon, & l'autre de Iupiter.

HERCVLE. Nullement; ces deux n'eſtoient qu'vn.

DIOGENE. Cela eſt dificile à comprendre, deux Hercules en vn ſeul, l'vn mortel & l'autre immortel, ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures moitié cheuaux & moitié hommes.

HERCVLE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps? Qui empeſche donc que l'vne ne monte au Ciel qui eſt le lieu de ſon origine, & que l'autre ne décende icy?

DIOGENE. Cela ſeroit bon, ſi tu eſtois le corps d'Hercule; mais tu n'és que ſon ombre, & tu ferois ſans y penſer, trois Hercules au lieu de deux; l'vn au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troiſiéme ſur le mont Oëta, où tu-as eſté brûlé.

HERCVLE. Ie vois bien que tu-és vn grand Sophiſte; mais qui és-tu?

DIOGENE. Diogene, & non pas ſon ombre; qui ne ſuis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ſes Fables.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE TANTALE.

MENIPE. QV'AS-TV à pleurer, Tantale? & quel tourment ſoufres-tu dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Ie meurs de ſoif, Menipe.

MENIPE. Es-tu ſi pareſſeux, que de ne te pouuoir baiſſer pour boire, ou prendre ſeulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en aproche, & ſi i'en penſe prendre auec la main, elle eſt auſſi-toſt écoulée.

MENIPE. Cela eſt étrange! Mais qu'as-tu beſoin de boire, n'ayant plus de corps; Car ce qui auoit faim & ſoif eſt enterré en Lydie, & l'ame n'a pas beſoin de boire ni de manger?

TANTALE. C'eſt mon ſuplice, Menipe, que mon ame ait la meſme altération que mon corps.

MENIPE. Ie le veux croire, puiſque tu le dis; mais encore quelle eſt ton aprehenſion? Crains-tu de mourir de ſoif, comme s'il y auoit vne autre mort aprés celle-cy?

TANTALE. Non; mais cela fait partie de mon ſuplice, d'auoir ſoif, ſans qu'il en ſoit beſoin.

MENIPE.

MENIPE. Tu refues, Tantale, & ſi tu-as beſoin de boire, c'eſt de l'ellebore, pour guérir vn mal contraire à la rage, d'apréhender la ſoif, & non pas l'eau.

TANTALE. Ie ne refuſe pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPE. Conſole-toy, Tantale, tu n'és pas le ſeul des morts qui ne boit point; car tous tant qu'ils ſont, n'ayant point de corps ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne ſoif extrême, ſans ſe pouuoir deſaltérer.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE MERCVRE.

MENIPE. OV ſont toutes ces beautez de l'autre monde? Montre-moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriuer.

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir, Menipe; mais regarde de ce coſté-là, tu y verras Nirée, Narciſſe, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'vn & dans l'autre ſexe.

MENIPE. Ie ne vois que des os, & des carcaſſes toutes ſemblables.

MERCVRE. C'eſt pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il ſemble que tu n'en faſſes point d'eſtat.

MENIPE. Pour le moins, montre-moy Helene; car ie ne la ſçaurois reconnoiſtre.

MERCVRE. Cette carcaſſe que tu vois c'eſt Helene.

MENIPE. Quoy! c'eſt pour cela que toute la Grece s'embarqua ſur mille Nauires, & que tant de braues gens périrent, & tant de villes furent ruinées?

MERCVRE. C'eſt que tu ne l'as pas veuë en ſa beauté; car ie ſuis ſeur que tu n'aurois point craint d'endurer mille trauaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles ſont paſſées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles ſont en leur luſtre, tout le monde les admire.

MENIPE. C'eſt ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honneſtes gens ne ſe ſoient pas aperçus qu'ils entreprenoient de ſi grans trauaux, pour vne choſe de ſi peu de durée.

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir de philoſopher, Menipe, choiſy vn lieu commode pour ta demeure, tandis que i'iray faire paſſer le reſte des Ombres.

DIALOGVE
D'EAQVE, DE PROTESILAS, DE MENELAVS, ET DE PARIS.

EAQVE. POVRQVOY est-ce, Protesilas, que tu te iettes sur Helene, & que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, Eaque, & que ma femme est demeurée vefve, & ma maison imparfaite.

EAQVE. Il s'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és mort.

PROTESILAS. Tu-as raison; c'est à toy que i'en veux, miserable.

MENELAVS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité, m'est venu enleuer ma femme, & meritenoit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siége de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'étrangle, puisque tu és cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas pas.

PARIS. Tu-as tort, Protesilas, de traiter si mal vn amoureux comme toy, & l'esclaue d'vn

meſme Dieu ; Ne ſçais-tu pas que c'eſt luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaiſt ?

PROTESILAS. Il eſt vray que ce petit Dieu d'amour eſt cauſe de tout le mal.

EAQVE. Mais on le pourroit excuſer auſſi, en diſant, Qu'il n'y a que toy proprement qui ſois cauſe de ta mort ; puis qu'oubliant ta maîtreſſe, que tu ne faiſois que d'épouſer, tu t'allas ietter deuant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la deſcente du Nauire.

PROTESILAS. I'aurois bien plus de ſujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuſer le deſtin qui l'auoit ainſi ordonné.

EAQVE. Pren-t'en donc à eux, & laiſſe ceux-cy en repos aprés leur mort.

DIALOGVE
DE MENIPE ET D'EAQVE,
Où pluſieurs autres parlent.

MENIPE. IE te conjure par le Dieu des enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQVE. Il ſeroit dificile de te montrer tout ; mais voicy le principal, Cerbére, Caron, Phlé-

géton, & le marais que tu-as passé.

MENIPE. Ie sçay tout cela, & que tu-és le portier des enfers, I'ay veu mesme Pluton & les Furies; mais montre-moy ces Illustres morts dont on parle tant.

EAQVE. Voila Agamemnon, Achille, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPE. Grans Dieux, Homere! en quel estat sont les Heros de tes Rhapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre! En vn mot, rien que cendre & que pousfiére; Mais qui est celuy-cy, Eaque?

EAQVE. C'est Cyrus, & Crésus en suite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPE. C'est donc toy, detestable qui as percé le mont Athos, & enchaisné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crésus? Dieux! comme il est fait! & Sardanapale! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

EAQVE. Tout beau; Tu luy romprois la teste qu'il a extrémement délicate, à cause que ce n'estoit qu'vn efféminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes?

MENIPE. Ie le veux.

EAQVE. Tien, voila Pythagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qui te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or.

PYTAGORE. Non ; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des féues, mon amy, qui n'est pas vn manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

EAQVE. Voila Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conseruent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleueures ?

EAQVE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, à demy rosty.

On luy donne des pantousles d'airain.

MENIPE. Dieu te gard, maistre Pantoufflier, qui t'a mû de te ietter tout vif dans cette fournaise?

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Dy plustost que c'estoit orgueil, vanité, presomption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouueroit plus; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantousles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu

aprés ta mort. Ce n'eſt pas tout, Où eſt Socrate?

EAQVE. Auec Neſtor, Palamede, & les autres grans cauſeurs du temps paſſé, qui en conte à ſon ordinaire.

MENIPE. Ie ſerois bien-aiſe de le voir, ſi c'eſt prés d'icy.

EAQVE. Voy-tu cette teſte chauue?

MENIPE. C'eſt vn ſigne commun à tous les morts.

EAQVE. Ie dis ce camus.

MENIPE. Ils le ſont tous auſſi.

SOCRATE. Eſt-ce moy que tu demandes, Menipe?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes?

MENIPE. Force gens font les Philoſophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu ſçais comme Platon & Ariſtipe ſont venus icy, l'vn ſortant de la Cour d'vn Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'eſt-ce qu'on dit de moy?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as eſté vn homme admirable & qui a tout ſceu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne ſçauois rien.

SOCRATE. Ie leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui ſont ceux-là qui ſont prés de toy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes couſtumes en l'autre monde, & aymes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fiſſe icy de plus agreable? mais aſſis-toy là prés de nous.

MENIPE. I'ayme mieux aller prés de Créſus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait créuer de rire.

EAQVE. Et moy, ie m'en vais auſſi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon abſence. Adieu; vne autre fois tu verras le reſte.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE CERBERE.

C'eſt que c'eſtoit vn Philoſophe Cynique.

MENIPE. DY-MOY, Cerbere, puiſque nous ſommes camarades, En quel eſtat eſtoit Socrate lors qu'il vint icy? Car comme tu-és Dieu, tu ſçais pour le moins auſſi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il ſembloit d'abord fort réſolu, & vouloit paſſer pour homme qui n'apréhende point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans

dans ces triſtes lieux, il fut effrayé de l'épaiſſeur de leurs ténébres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il ſe mit à pleurer comme vn enfant, & à ſe tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'eſtoit donc vn impoſteur, qui ne mépriſoit pas la mort, comme il diſoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en faloit paſſer par là, il témoigna de la reſolution, pour ne point paroiſtre ſoufrir à regret vne neceſſité, & pour ſe rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philoſophes, qu'ils ſont fort vaillans iuſqu'à ce paſſage ; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment.

CERBERE. Digne de ta profeſſion, & Diogene auant toy ; car vous n'eſtes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'vne façon libre & gaye, comme s'il n'y euſt eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGVE
DE CARON, DE MENIPE ET DE MERCVRE.

CARON. PAye le Batelier, maraut.

MENIPE. PCrie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Çà vn double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'vn qui n'ait pas vaillant vn double?

MENIPE. Moy.

CARON. Ie t'estrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Ie t'auray donc passé pour neant?

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puis-qu'il m'a amené icy.

MERCVRE. Cela seroit bon, que ie payasse pour les morts, aprés auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Ie ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ie n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçauois-tu pas bien qu'il en faloit aporter?

MENIPE. Et quand ie l'aurois sceu, me pouuois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'auoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPE. Non pas pour rien ; car i'ay tiré à la rame & à la pompe, ſans te rompre la teſte de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun auec le paſſage.

MENIPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPE. Laiſſe-moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu-as dans ta beſace.

MENIPE. Il n'y a que des lupins, ou quelque œuf couué. *Pois plat & amer.*

CARON. D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & ſe moquer de ceux qui pleurent.

MERCVRE. Tu ne ſçais qui tu-as paſſé, Caron, c'eſt vn homme parfaitement libre, & qui ne ſe ſoucie de rien.

CARON. Que ſi ie te ratrape iamais!

MENIPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGVE
DE PLVTON, DE PROTESILAS, ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. HA! Pluton, & toy fille de Cerés, ne rejettez pas la priere d'vn Amant.

PLVTON. Qui és-tu, qui parles ainſi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au ſiége de Troye.

PLVTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLVTON. C'eſt vne priere que font tous les morts, & que perſonne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler; mais le deſir de voir ma maiſtreſſe, que ie laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me haſter de partir auec les Grecs; & ie fus ſi mal-heureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du nauire; L'amour que i'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & ie voudrois la pouuoir encore entretenir vn moment.

PLVTON. N'as-tu pas bû de l'eau du fleuue Léthé comme les autres?

PROTESILAS. I'en ay bû, mais le mal eſtoit plus fort que le remede.

PLVTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouuer.

PROTESILAS. Mais ie ne puis ſouffrir l'attente; Tu ſçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autrefois aymé.

PLVTON. Que te ſeruira-t-il de la reuoir vn moment, pour la reperdre aprés pour toûjours.

PROTESILAS. Peut-eſtre que ie la perſuaderay de venir auec moy, & ainſi croiſtray ton Empire d'vne Ombre.

PLVTON. Cela n'eſt pas juſte, Proteſilas, & ne s'eſt iamais fait.

PROTESILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouuient plus; car tu rendis à Orphée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLVTON. Voudrois-tu paroiſtre deuant elle en cet eſtat, où tu la ferois mourir de peur? Et penſes-tu qu'elle te vouluſt regarder, ni qu'elle te puſt reconnoiſtre?

PROSERPINE. Faiſons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le fraper de ſa verge lors qu'il ſera arriué au monde, pour luy faire reprendre ſa prémiere forme, & le rendre tel qu'il eſtoit au ſortir de ſa chambre nuptiale.

PLVTON. Puis-que Proſerpine le veut, i'y

consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souuienne qu'on ne luy a accordé qu'vn iour.

DIALOGVE
DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. POVRQVOY fais-tu tant le dédaigneux & le mépriſant, comme ſi l'on n'eſtoit pas digne de te regarder?

MAVSOLE. Parce que i'ay eſté Roy, Diogene, & que i'ay commandé à vn grand païs, ſans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, i'ay vn ſuperbe tombeau dans Halicarnaſſe, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui égalent mon ſepulcre; Aprés cela, n'ay-je pas raiſon de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton ſepulcre? Mais mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & ſi tu veux prendre quelqu'vn pour Iuge, on te dira que ta carcaſſe n'eſt pas differente de la mienne. Pour ton ſepulcre, c'eſt à ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & à le montrer aux eſtrangers, comme vne des merueilles du monde & vn chef-d'œuure d'architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut ſeruir, ſi ce n'eſt à t'acabler ſous ſa peſanteur.

MAVSOLE. Comment! tout cela me ſeroit inutile! & Mauſole ne ſeroit en rien different de Diogene!

DIOGENE. Si fait bien; car Mauſole pleurera ſa felicité paſſée, & Diogene s'en rira; Il parlera de ſon ſepulcre, conſtruit par ſa belle Artemiſe, & Diogene ignorera s'il a vn ſepulcre; car cela luy eſt indifferent; mais il ſe ſouuiendra qu'il a laiſſé vne memoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus accomplie qu'vn mortel puiſſe mener, plus haute mille fois que ton ſepulcre, miſerable Mauſole, & plus durable que luy, quand il ſeroit baſty ſur vn roc.

DIALOGVE
DE THERSITE, DE NIRE'E, ET DE MENIPE.

NIRE'E. VOICY Menipe, qui jugera lequel de nous deux eſt le plus beau.

MENIPE. Il faut ſçauoir premierement qui vous eſtes.

NIRE'E. Nirée & Therſite.

MENIPE. Lequel de vous deux eſt Nirée, & lequel Therſite; car ie ne le ſçaurois diſcerner.

THERSITE. I'ay déja cet auantage, qu'auec

ma teſte chauue & pointuë, nous ſommes ſi ſemblables, que noſtre Iuge ne nous a pû reconnoiſtre; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te ſemble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, ſans doute, qui ſuis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au ſiége de Troye.

MENIPE. Mais mon amy, tu n'as point aporté ta beauté en l'autre monde, & s'il y a quelque difference entre ta carcaſſe & la ſienne, c'eſt que la tienne eſt plus fragile, parce que tu n'eſtois qu'vn efféminé.

NIRE'E. Demande vn peu à Homere comme i'eſtois fait là-haut?

MENIPE. C'eſt vn ſonge que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu eſtois autrefois; mais ce que tu-és maintenant.

NIRE'E. Quoy! ie ne ſuis pas encore plus beau que luy?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'eſtes beaux ni l'vn ni l'autre, ni pas vn d'entre les morts; car il n'y a point de diſtinction.

DIALOGVE

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE CHIRON.

MENIPE. I'Ay ouï dire, Chiron, que pouuant estre immortel, tu auois souhaité la mort; Comment as-tu pû auoir de l'amour pour vne chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que i'estois las de viure.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aise de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faisois tous les iours que la mesme chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diuersité.

MENIPE. Mais comment suportes-tu la mort, aprés auoir quitté la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a vne certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans vn Estat populaire, où l'vn n'est pas plus grand seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit iour ou nuit; outre qu'on a cet auantage icy bas qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le defaut que tu

as voulu éuiter; Car ſi tu t'és laſſé de la vie parce que tu faiſois tous les iours la meſme choſe, tu te laſſeras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de ſa condition, & croire qu'il n'y a rien d'inſuportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGVE
DE DIOGENE, D'ANTISTHENE, ET DE CRATE'S.

DIOGENE. PVIS QVE nous ſommes de loiſir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils diſent.

ANTISTHENE. Ie le veux; car c'eſt vn plaiſir de voir les vns pleurer & les autres ſuplier qu'on les relâche, ou ſe roidir en deſcendant contre celuy qui les mene.

CRATE'S. Ie vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua à la deſcente. Nous eſtions grand nombre; mais les plus aparens eſtoient Arſacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Iſmenodore. Le dernier auoit eſté tué par des voleurs prés de la montagne de Ci-

théron, comme il alloit à Eleuſine, & auoit encore les mains toutes ſanglantes des coups qu'il auoit receus; Auſſi ſe lamentoit-il étrangement, & regrettoit ſes enfans qu'il laiſſoit encore jeunes, s'accuſant d'vne extrême imprudence, de ce qu'ayant à paſſer par des lieux que la guerre auoit deſolez, il n'auoit mené que deux valets auec luy, quoy qu'il euſt quantité de vaiſſelle d'or & d'argent. Arſacés eſtoit vn venerable vieillard, qui ſe faſchoit fort d'aller à pied contre la coûtume des Parthes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené ſon cheual, qui auoit eſté tué aueque luy. Car commé il couroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Capadoce, vn ſoldat Thracien s'auançant, mit vn genou en terre afin de ſe tenir plus ferme, & détournant de ſon bouclier le coup que luy portoit Arſacés, donna de ſa pique dans le poitral de ſon cheual, de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout-enſemble, l'impetuoſité de la courſe ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les jambes ſi foibles, qu'il ne ſe pouuoit tenir debout, ce qui arriue ordinairement à ces peuples, accouſtumez d'aller à cheual; de ſorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent ſur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas, ſans qu'on le pût faire auancer; ſi bien que Mer-

cure fut contraint à la fin de le charger ſur ſes épaules, & de le porter iuſqu'au bateau, ce qui me faiſoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie deſcendis icy, ie ne voulus point me meſler parmy la foule, mais laiſſant les autres crier & ſe plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de paſſer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire, non plus que toy.

DIOGENE. Voila les auentures de voſtre paſſage; mais les miennes ſont plus plaiſantes; car il m'arriua de paſſer auec le Banquier Blepſias, qui eſtoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes eſtrangeres, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que ſon fils auoit empoiſonné. Le premier s'eſtoit laiſſé mourir de faim à ce qu'on diſoit, & paroiſſoit fort paſle & fort maigre, & le ſecond s'eſtoit tué pour vne Courtiſane; Quoy que la cauſe de leur mort ne me fuſt pas inconnuë, ie ne laiſſay pas de la vouloir aprendre d'eux; & comme Damis accuſoit ſon fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-meſme, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & caſſé il paſſoit le temps dans les délices. Ie dis à l'Acarnanien

qu'il auoit grand tort de s'eſtre laiſſé vaincre par vne femme, luy qui auoit toûjours paru inuincible; & ie gronday fort Blepſias d'auoir épargné ſon bien, comme s'il euſt dû viure éternellement, pour le laiſſer à des eſtrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantoſt arriuez à la deſcente. Remarquons de loin ceux qui viennent, Dieux! combien en voila qui ſe tourmentent, iuſqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils ſont amoureux de la vie! Ie ne voy que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer mon amy, eſt-ce que tu croyois eſtre immortel; ou que tu regrettes quelque grande felicité?

VN MORT. Non, i'eſtois vn pauure peſcheur, qui auois bien de la peine à viure, tout boiteux & preſque aueugle, ſans aucuns enfans pour me ſoulager.

DIOGENE. Et auec cela tu regrettes la vie?

VN MORT. C'eſt qu'elle eſt agreable; & la mort hideuſe & terrible.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, ſi celuy-cy la regrette lors qu'il deuroit ſouhaiter la mort, comme vn azyle à ſa vieilleſſe; Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant ſi

prés de la porte, que nous voulions nous éuader.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE TIRESIAS.

MENIPE. IL n'eſt pas aiſé maintenant de ſçauoir ſi tu-as eſté aueugle, car tout le monde l'eſt icy; mais ſi tu-as eſté maſle & femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, ie te prie, quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles ſont les maiſtreſſes & ne vont point à la guerre, n'ont ni procés ni querelles à démeſler, ni aucune autre faſcheuſe affaire.

MENIPE. Mais ne te ſouuient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles ſouffrent en acouchant? A propos, n'as-tu iamais acouché?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette queſtion?

MENIPE. Par curioſité, ſans aucun deſſein de t'offenſer.

TERESIAS. Ie n'ay point eu d'enfans, mais ie n'eſtois pas ſterile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme

tout-enſemble, ou ſi vn ſexe a ſuccedé à l'autre; & cela s'eſt-il fait peu à peu, ou tout d'vn coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Eſt-ce que tu doutes de la verité?

MENIPE. Eſt-il défendu d'en douter? & faut-il receuoir pour Oracles, tout ce que diſent les Poëtes, ſans oſer s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ni en arbres, puiſque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes?

MENIPE. Nous examinerons cela vne autrefois; Mais dy-moy maintenant, quand tu eſtois femme, ſi tu ſçauois l'auenir, ou ſi tu-és deuenu homme & prophete en meſme temps?

TIRESIAS. Que tu ſçais peu de mes nouuelles! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur different, & que Iunon m'aueugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour récompenſe.

MENIPE. N'és-tu point encore défait de ces fables? Mais tu-as cela de commun auec tous les autres Deuins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGVE
D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a couſté la vie, lors que tu faiſois le moulinet ſur vn troupeau de moutons comme ſi c'euſt eſté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Vlyſſe, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il deſcendit aux enfers, pour conſulter Tirésias?

AIAX. C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort, pour m'auoir diſputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir eſtre le maiſtre par tout, ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter?

AIAX. Non; mais ces armes m'apartenoient par le droit de ma naiſſance; Toy-meſme me le cédois, qui eſtois plus grand ſeigneur qu'Vlyſſe, & tous les autres, hormis ce faquin, à qui i'ay ſauué mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint expoſer en public, comme ſi chacun euſt eu droit d'y prétendre; au lieu de te les donner comme à ſon couſin germain.

AIAX. Ie ne deuois m'ataquer qu'à celuy qui me les conteſtoit.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON. Mais Vlyſſe eſt excuſable, s'il'a eu de la paſſion pour la Gloire, dont tous les honneſtes gens ſont amoureux ; & tu ſçais qu'il remporta la victoire, au jugement meſme de nos ennemis.

AIAX. Ie ſçay bien qui en fut cauſe, mais il ne ſe faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois, ie n'aymerois pas Vlyſſe, quand meſme ils me le commanderoient.

DIALOGVE
DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. QV'ON plonge ce voleur dans le Phlégéton, & qu'on faſſe déchirer ce ſacrilége à la Chimére. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de ſon long prés de Ticye, pour eſtre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames, allez aux champs Eliſées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Ie n'ay que deux mots à dire, s'il plaiſt à Minos de m'écouter.

MINOS. Que ie t'écoute, meſchant ! comme ſi tu n'eſtois pas conuaincu d'auoir tué & volé ſur les grans chemins !

SOSTRATE. Il eſt vray ; mais il faut voir

ſi i'ay merité pour cela d'eſtre puny.

MINOS. Comment! ne faut-il pas rendre à chacun ſelon ſes œuures?

SOSTRATE. Les deſtins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui ſe fait au monde?

MINOS. Il eſt certain que nous ſommes tous ſujets aux loix des Parques, qui preſcriuent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de ſa naiſſance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'vn par l'ordre d'vn autre, qui eſt proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en eſt que l'inſtrument, non plus que l'épée; ſur tout, s'il a eſté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raiſonnement; & lors qu'vn valet aporte vn preſent de la part du maiſtre, à qui en a-t-on l'obligation ou au maiſtre, ou au valet?

MINOS. Au maiſtre; car l'autre n'en eſt que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de récompenſer ceux-cy, puiſque nous n'auons fait les vns & les autres qu'executer l'ordre du Deſtin?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choſes à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu

meriterois d'eſtre puny non ſeulement comme vn voleur, mais comme vn ſophiſte qui contrôle les actions des Dieux. Toutefois, délie ce pauure diable, Mercure ; mais c'eſt à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teſte de ſemblables queſtions.

LA NECROMANCIE.

DIALOGVE
DE MENIPE ET DE PHILONIDE.

Il ſe rit de l'incertitude des Philoſophes, & conclut que la vie la plus commune eſt la meilleure ; mais il ſe moque, en paſſant, de la magie, & de ſes ceremonies ridicules & extrauagantes.

MENIPE. *IE te ſaluë, Portique, ſuperbe entrée de mon Palais, que ie te contemple auec plaiſir depuis que ie ſuis de retour à la lumiere !*

PHILONIDE. N'eſt-ce pas là le Philoſophe Menipe ? C'eſt luy ſans doute ; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette maſſuë, cette lyre, & cette peau de lion ? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menipe, d'où viens-tu, que l'on a eſté ſi long-temps ſans te voir ?

MENIPE. *Ie ſors des portes des enfers, & de la ſombre demeure des morts où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grans Dieux! nous n'auions pas ſceu que Menipe eſtoit mort, & le voila reſſuſcité!

MENIPE. Tu te trompes, *le Tartare m'a receu viuant & animé.*

PPILONIDE. Et, mon amy, qui t'a meû d'entreprendre vn ſi étrange voyage?

MENIPE. *Le feu boüillant de la jeuneſſe.*

PHILONIDE. Quite vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'où vient cet habit extrauagant, & quel a eſté le ſujet d'vn voyage ſi peu agréable.

MENIPE. *Vn important ſecret m'a conduit en ces lieux, pour conſulter là-bas l'ombre de Tiréſie.*

PHILONIDE. Tu réues de parler ainſi poëtiquement à tes amis, & par Rhapſodies.

MENIPE. Ne t'en eſtonne point, Philonide; Car comme ie ne fais que de quiter Euripide & Homere, i'ay l'eſprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me ſemble que les vers me naiſſent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faiſoit lors que tu en és party, On vole, on ſe parjure, on preſte à vſure.

MENIPE. Miſerables, qui ne ſçauent pas

ce qui eſt ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets ſont irréuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t-il quelque choſe d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui ſont icy?

MENIPE. Ouy certes, & tres-important; mais il n'eſt pas permis de réuéler ces myſteres, de peur qu'on ne nous accuſe d'impiété deuant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuſe pas ce ſecret à ton amy, qui le ſçaura bien cacher & qui eſt initié luy-meſme dans les myſteres.

MENIPE. Tu m'impoſe vne charge bien rude, Philonide; mais pour l'amour de toy il faut taſcher de s'en acquiter; Il eſt ordonné que les riches qui tiennent leurs treſors enfermez comme vne autre Danaé....

PHILONIDE. Ne paſſe pas outre, que tu ne m'ayes dit le ſujet de ton voyage, & qui t'a ſeruy de guide; aprés tu conteras tout d'vn temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers; car comme tu-és curieux, tu n'auras ſans doute rien oublié de remarquable.

MENIPE. Il te faut obeïr; car le moyen de refuſer quelque choſe aux prieres d'vn amy, Ie commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occaſion qui me le fit entreprendre. Comme

i'estois encore jeune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs inceſtes, leurs adulteres, & leurs violences; ie m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais iuste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouuoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui puniſſoient les voleurs, les séditieux, & les adultéres; ie fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'vn costé ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux puſſent faire des injustices; & de l'autre, ie sçauois que les Legiſlateurs n'euſſent pas défendu ces choſes s'ils les euſſent trouuées raisonnables. Dans cette incertitude, ie creûs qu'il estoit à propos de consulter les Philoſophes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour aprendre d'eux la verité. Mais ie m'aperçus bien-toſt que i'estois tõbé d'vn petit mal en vn plus grand. Car aprés auoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que noſtre vie estoit sans comparaiſon plus tranquile & plus réglée que la leur. L'vn m'ordonnoit de paſſer mon temps & de me réjouïr, & disoit que le

ſouuerain bien conſiſtoit dans la volupté; L'autre crioit que c'eſtoit la peſte de la vie, & qu'il faloit ſuër, trauailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & auoit toûjours dans la bouche ce mot d'Heſiode, Que la vertu ne ſe peut obtenir ſans trauail, & qu'il faut grimper ſur le coſtau. Celuy-cy eſtoit d'auis de mépriſer les richeſſes, & en tenoit la poſſeſſion non-ſeulement indifferente mais dangereuſe; Cet autre les mettoit hardiment entre les biens. Aprés, combien de contrariété parmy eux pour les choſes de la Nature! L'vn poſe vn vuide; l'autre des atomes; celuy-cy des idées; celuy-là des ſubſtances incorporelles, auec vne foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous aſſomment. Mais ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'auançant des maximes toutes contraires, ils ſemblent pourtant auoir tous raiſon; ſi bien que vous ne ſçauez que répondre à celuy qui dit qu'il eſt froid, ni à celuy qui dit qu'il eſt chaut; quoy que vous ſçachiez bien qu'il ne peut eſtre froid & chaut en meſme temps. I'eſtois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teſte tantoſt d'vn coſté, & tantoſt d'vn autre, ſans ſçauoir ce qu'ils font. Ce qui eſt de plus inſuportable, c'eſt que conſiderant leur vie, vous la trouuez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui diſent qu'il

faut mépriſer les richeſſes, ſont les plus auares, n'enſeignent que pour de l'argent, & ont tous les iours des procés pour leurs vſures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais ſur tout, ils crient preſque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & ſont plus voluptuëux que les autres. Déchu donc de l'eſperance de trouuer la verité par leur moyen, i'eſtois plus en peine que iamais, & ſi quelque choſe me conſoloit, c'eſtoit de voir, que ceux qu'on eſtimoit les plus ſages, n'eſtoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme ie réuois là deſſus iour & nuit, il me prit enuie d'aller iuſqu'en Babylone, conſulter quelque Mage des diſciples de Zoroaſtre, parce qu'on diſoit que par des charmes & des ſortileges, ils ouuroient la porte des enfers, & faiſoient entrer & ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein eſtoit de conſulter Tiréſias, qui eſtant ſage & prophete tout-enſemble, me pourroit enſeigner, mieux que nul autre, quelle eſtoit la meilleure vie, & celle qu'vn honneſte homme deuoit choiſir. Ie fis donc marché auec l'vn d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheueux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, auec beaucoup de peine, qu'il voulût eſtre mon guide dans vne entrepriſe ſi hazardeuſe. Il me prit, & me laua dans l'Euphrate vn mois entier, ſelon le

cours

cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbotant vne longue oraison, comme ces Sergens enrouëz qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Ie pense toutefois qu'il inuoquoit les demons; Aprés auoir fait toutes ses conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant, il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du laict & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuue Coaspés; Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couuerture. Lors que ie fus bien preparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riuiere du Tigre, & m'y ayant bien laué & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification auec vne torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant toûjours cette longue oraison. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous préparer au départ. Il mit donc vne longue soutane de magicien, & m'arma comme tu vois de cette massuë, de cette lyre, & de cette peau de lion, auec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menipe, mais Vlysse, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoy cela? ie n'en voy pas la raison.

MENIPE. C'eſt qu'il croyoit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros, qui eſt connu dans les enfers, que ſous le noſtre. Le iour venu, nous deſcendiſmes à la riuiere pour nous embarquer; Car il auoit preparé vn bateau & des victimes, auec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Aprés que nous euſmes chargé noſtre petit fait, nous entraſmes triſtes & dolens, comme dit le Poëte, & quittant à regret le riuage. Nous n'euſmes pas vogué longtemps, que nous deſcendiſmes dans le lac où l'Euphrate ſe perd, & delà dans vne terre deſerte & ſi couuerte de bois qu'on n'y voyoit goute. Ie mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & aprés auoir creuſé vne foſſe, nous y égorgeaſmes nos victimes, & épanchaſmes le ſang tout autour. Pendant tous ces myſteres, il tenoit vne torche allumée, & inuoquoit enſemble, tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proſerpine, entremeſlant parmy ſes diſcours de grans mots barbares & inconnus, & criant à pleine teſte, & non plus entre ſes dents, comme auparauant. Tout à coup la foreſt tremble, par la force de l'enchantement, la terre ſe fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbére. L'enfer peu à peu ſe découure, auec le lac brûlant, le fleuue de feu, & le manoir de Pluton, qui tremblait iuſques ſur ſon

troisne. Nous entrons par cette ouuerture, & trouuons Rhadamante à demy mort de frayeur, Cerbére aboyant, & tout prest à nous dévorer, mais ie l'endormis aysément au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la barque de Caron, nous faillismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; Ce n'estoit que gens blessez, l'vn à la jambe & l'autre à la teste, comme au retour d'vn combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit, & qu'il aperçut la peau de lion & la massuë, s'imaginant que i'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En suite, il nous montra le chemin. Mithrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goute, & ie le suiuois pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arriuasmes dans vn pré qui estoit tout planté d'asphodeles, où nous fusmes incontinent enuironnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, iusqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ses costez les demons, les peines, & les furies, auec vne longue chaisne de coupables. Ce n'estoit qu'adultéres, maquereaux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquilité de nostre vie. On voyoit à part les vsuriers, pasles, gouteux, hydropiques, auec chacun vne chaisne au col & vn maillet de fer du poids de six vingts liures. Nous demeurasmes là quel-

que temps à entendre leurs défenſes ; mais ils eſtoient accuſez par de plaiſans Orateurs.

PHILONIDE. Qui ſont-ils ? ne m'enuie pas ce plaiſir.

MENIPE. Te ſouuient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils ſont opoſez au Soleil ? Ce ſont-là nos accuſateurs aprés noſtre mort, & les fidéles témoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de noſtre vie. Minos, aprés les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux deſtinez aux ſuplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui ſe ſont enorgueillis de leur grandeur, déteſtant leur faſte & leur vanité de peu de durée, de ne s'eſtre pas ſouuenus qu'ils eſtoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors, nuds, honteux, & dépoüillez, qui oſent à peine leuer les yeux, & repaſſent leur félicité comme vn ſonge. I'auois vne ioye incroyable de les voir en cet eſtat, & m'aprochant doucement de ceux que i'auois connus en ce monde, ie les faiſois ſouuenir de leur arrogance, & du plaiſir qu'ils prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la ſortie, & eſtoient repouſſez par leurs valets, iuſqu'à ce qu'il pluſt à Monſieur de ſortir, tout couuert d'or

& de pourpre, qui careſſoit les vns d'vn clin d'œil, & les autres d'vn ſoûris, & penſoit bien obliger ceux à qui il donnoit ſa main à baiſer. Ils enrageoient de ſe voir reprocher leurs veritez. Il ſe plaida là vne cauſe où Minos ſembla donner quelque choſe à la faueur. Car comme Denys le Tyran eſtoit accuſé de crimes atroces, par Dion, & conuaincu par le témoignage irrefragable des Philoſophes Stoïques, Ariſtipe le Cyrénien vint à la trauerſe, & comme il eſt reſpecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, ſur le point d'eſtre déuoré par la Chymére, en diſant, qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le ſiége judicial, nous vinſmes aux lieux deſtinez aux ſuplices, où c'eſtoit vne choſe effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le ſon des fouëts & le bruit des chaiſnes. Ils eſtoient tourmentez peſle-meſle, Roys, vaſſaux, pauures, riches, libres, eſclaues, & tous de differentes peines, les vns dans le feu ou ſur la rouë, les autres déchirez par Cerbére, ou par la Chimére, & tous déteſtoient leur crime. Nous en remarquâmes quelques-vns de noſtre connoiſſance qui ſe cachoient, & tournoient la teſte de l'autre coſté; ou s'ils nous regardoient, c'eſtoit en tremblant, & auec des reſpects & des ſoûmiſſions, qui nous faiſoient rire, ſur tout, lors que nous nous ſou-

uenions de leur orgueil & de leur preſomption. On faiſoit grace aux pauures de la moitié de leurs peines. Nous viſmes auſſi ces célébres criminels des Fables, Siſyphe, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couure neuf arpens de ſon corps. De là, nous paſſâmes aux champs Elyſées, qui eſt le ſejour des bien-heureux, où nous viſmes vne autre foule de morts, diſtinguez par Tribus & par Nations. Les vns ſecs & vſez, qui s'en vont preſque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulierement des Egyptiens, à cauſe qu'on les embaume. Mais ils ſont tous tres-difficiles à connoiſtre; car on diroit que tous les morts ſe reſſemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils eſtoient couchez tous enſemble grans & petis, ſans qu'on pût diſtinguer Agamemnon d'auec ſon cuiſinier Pyrrhias, ni Therſite d'auec Nirée; car ils n'auoient plus les marques qui les faiſoient reconnoiſtre. Ce n'eſtoit que des carcaſſes qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Conſiderant donc ces choſes, la vie de l'homme me ſembloit comme vne Comedie, dont la fortune eſt le Poëte, qui donne à chacun le perſonnage qu'elle veut; à l'vn, celuy d'vn Monarque, ou d'vn faquin; à l'autre, celuy d'vne jeune beauté

ou d'vne vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie ſoit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquesfois vne meſme perſonne change de condition, comme Créſus de Roy deuient eſclaue, & Méandre ſucceſſeur de Polycrate, paſſe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laiſſe quelque temps ſous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le ſien, & redeuient ce qu'il eſtoit auparauant. Quelques ſots & opiniaſtres, aprés auoir quité leur habillement, veulent conſeruer leur dignité, & ſe faſchent quand on les dépoüille, comme ſi la Comedie deuoit toûjours durer, & que les habits ne fuſſent pas empruntez. C'eſt ainſi qu'vn Comedien fait tantoſt Priam & tantoſt Agamemnon, & deuient eſclaue, aprés auoir eſté Cecrops ou Erecthée. En vn mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'eſt plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménécés; mais Poli fils de Caricles, de quelque meſchant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'eſt pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choſes du monde.

PHILONIDE. Mais, dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colomnes & de ſtatuës, auec ces ſuperbes inſcriptions, ne ſont-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres?

MENIPE. Non, mon amy; car ſi tu auois

veu Mauſole, auec ſon Mauſolée, tu te créuerois de rire; Il eſt ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptuëux, que d'eſtre accablé ſous ſa peſanteur. Car lors qu'Eaque diſtribuë les places, il ne donne pas plus d'vn pied à chacun, & il faut retirer ſes jambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage ſi tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & eſtant contrains pour viure, de faire le meſtier de harangéres, ou d'aprendre la Grammaire à des grimaux, bafouëz & ſoufletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouuois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles ſauates en vn coin; & d'autres demander l'aumoſne aux carrefours, comme Darius, Xerxés, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choſes, & preſque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPE. Celuy-cy ſe proméne comme il faiſoit à Athénes & contrôle tout le monde, eſtant d'ordinaire auec Palaméde, Neſtor, Vlyſſe, & les autres grans cauſeurs du temps paſſé, qui ſe plaiſent à ſon entretien. Il ſemble auoir encore les jambes enflées du poiſon qu'on luy a donné. Pour Diogéne, il s'amuſe à perſécuter Midas & Sardanapale, auprés deſquels il a choiſy

ſa

ſa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le iour couché ſur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; ſi bien que ces pauures miſerables, pour n'auoir pas toûjours la teſte rompuë, ont fait reſolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'eſt aſſez de ces choſes; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien fait de m'en faire ſouuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fuſt le ſujet principal de mon diſcours. Comme i'eſtois donc là bas, le Magiſtrat fit publier l'aſſemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meſlay parmy la foule. On y traita diuerſes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur inſolence & de leur préſomption. Alors vn des principaux de l'Aſſemblée ſe leuant, lut ce Decret, *Sur ce qui nous a eſté repreſenté, Que les Riches, pendant leur vie, ſont beaucoup de mal aux pauures, & les baſouënt & mal-traitent; il a ſemblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps ſoit condamné aux peines comme les autres, & pour leur ame, qu'elle paſſe inceſſamment d'aſne en aſne, pour eſtre batuë & chaſſée, par les pauures, comme ils les ont batus & chaſſez pendant leur vie, iuſqu'à ce que le terme ſoit accomply de deux cens cinquante mille*

ans, aprés lequel il leur ſera permis de ſe retirer. Vn tel, fils d'vn tel, d'vn tel païs, & d'vne telle tribu a fait ce decret. Cette ordonnance luë, le Magiſtrat l'aprouua; le Peuple la ratifia, Cerbére en aboya, & Proſerpine en bourdonna, qui ſont les formes des verifications dans les enfers. Voila ce qui ſe paſſa ce jour-là dans l'Aſſemblée, aprés quoy, i'allay faire mes affaires, & conſulter Tiréſias, qui eſtoit le ſujet de mon voyage. Ie luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire ſon ſentiment. Alors, ſe ſoûriant d'vne façon ridicule, comme c'eſt vn petit vieillard aueugle, tout contrefait; il me dît d'vne voix greſle, Mon fils, ie voy bien que tu-as fréquenté les Philoſophes, & que ce ſont eux qui ont cauſé ton incertitude; car ils ne ſont pas d'accord de ce que tu veux ſçauoir; mais il n'eſt pas permis de le réuéler, de peur qu'on ne nous accuſe d'impiété deuant le tribunal de Radamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laiſſe pas languir dauantage dans vn aueuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il euſt eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'eſt la plus commune. C'eſt pourquoy, quittant-là toutes ces chimeres des Philoſophes, & ces vaines ſpéculations ſur la fin & le principe des choſes, & tenant pour

certain que tous leurs beaux raiſonnemens, ne ſont rien que de ſubtiles impoſtures ; ſonge à viure & à te réjouïr. Cela dit, il ſe déroba, & r'entra dans ſon pré d'aſphodele ; & moy, parce qu'il ſe faiſoit tard, ie dis au Mage, qu'il eſtoit temps de ſe retirer, & de reprendre noſtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en ſçay vn plus court, & me prenant par la main il me mena en vne contrée plus obſcure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumiére, qui paſſoit à trauers vne fente ; c'eſt là, dit-il, l'oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on deſcend de la Béocie dans les enfers ; Remonte par là, & tu ſeras incontinent en ton païs. Moy, tout réjouï, ie pris congé du Mage, & grimpant du mieux que ie pus par ce trou, ie me fus trouué, ie ne ſçais comment, à Lébadie.

Il fait alluſion à Homere.

CARON, OV LE CONTEMPLATEVR.

DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE,

Où pluſieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choſes du monde, d'vne façon tres-agreable.

MERCVRE. DE QVOY ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle és-tu monté icy haut à la lumiére? Tu n'auois pas accouſtumé de te meſler des choſes du monde.

CARON. I'ay voulu voir ce qui s'y paſſe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car perſonne n'eſt entré dans ma nacelle ſans larmes. A l'exemple donc de ce jeune Theſſalien, i'ay demandé de pouuoir eſtre vn iour abſent du nauire; & en ayant obtenu la permiſſion, ie ſuis monté iuſqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontré; car ie ſuis ſeur que tu me montreras tout.

MERCVRE. Ie n'ay pas le loiſir, Caron; car i'ay quelque commiſſion de la part de Iupiter, & tu ſçais qu'il eſt colére, & que ſi ie tar-

dois trop il me pourroit laiſſer pour iamais auec vous dans les enfers, ou me prenant par vn pied, comme il fit Vulcan, me précipiter en bas du ciel, pour faire rire en ſuite les Dieux, lors que ie leur verſerois à boire tout clopinant.

CARON. Quoy! tu abandonnerois ainſi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde ſans guide? Souuien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe en paſſant la barque, quoy que tu ſois fort & robuſte; Mais en arriuant là-bas, tu te couches de ton long ſur le tillac, & dors tout ton ſoul, ſi ce n'eſt que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que ie ſuis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous paſſe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancellent dans les ténébres, ie ſuis tout ébloui à la lumiére.

MERCVRE. Tu as enuie de me faire battre; mais on ne ſçauroit éuiter ſon malheur, ni rien refuſer à ſon amy. N'atens pas, pourtant, que ie t'aille montrer tout; il faudroit pour cela vn ſiécle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. D'ailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient; car perſonne ne paſſeroit cependant, & Laque, qui eſt le maltotier des enfers, demanderoit diminution; mais il

faut tâcher de te montrer le principal.

CARON. C'eſt à toy de voir ce qu'il faut faire; car ie ſuis tout neuf en ce païs-cy.

MERCVRE. Il nous faut choiſir quelque montagne d'où l'on puiſſe tout voir; Si tu pouuois monter au ciel, ce ſeroit vn grand abregé, car tu contemplerois aiſément tout de là-haut; mais comme tu conuerſes inceſſamment parmy les Ombres, tu n'és pas digne d'entrer au palais de la lumiére.

CARON. Tu ſçais ce que ie dis là-bas à ceux qui paſſent la barque, lors qu'ils ſe veulent meſler de me donner leur auis; car comme ils n'entendent rien à la nauigation, s'il arriue quelque tempeſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on baiſſe les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de ſe tenir coy, & de me laiſſer faire. De meſme à preſent, fay tout ce que tu jugeras à propos, ſans m'en demander mon auis, comme ſi tu eſtois le Pilote, & que ie fuſſe le paſſager; car ie t'obeïray en tout & par tout.

MERCVRE. Tu-as raiſon; Ie feray ce qu'il faudra; Il ne reſte plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le mont Olympe? mais cela me fait ſouuenir d'vn deſſein que ie te veux communiquer; car i'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt à moy d'obeïr.

MERCVRE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Oſſa, & de le mettre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par deſſus, afin de s'en ſeruir comme d'échelle pour monter aux cieux ; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette témérité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eſcalade, ie ſuis d'auis ſeulement que nous roulions ces montagnes l'vne ſur l'autre, pour découurir de plus loin.

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela?

MERCVRE. Pourquoy non? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Ie ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCVRE. C'eſt que tu-és groſſier, mon amy, & que tu n'as pas lû Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait vne échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aiſément ; & ie m'eſtonne que tu trouues cela étrange, veu que tu ſçais qu'Atlas ſeul nous porte tous & le ciel meſme, & qu'Hercule prit vn iour ſa place pour le délaſſer.

CARON. I'ay ouï dire cela auſſi bien que

toy ; mais s'il eſt vray ou non, ie m'en raporte à toy & aux Poëtes.

MERCVRE. Il eſt tres-veritable, Caron; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Trauaillons donc premierement à déraciner le mont Oſſa, puis nous mettrons deſſus Pelion au ſommet feüillu. Regarde comme nous auons toſt fait, & poëtiquement. Ie veux monter le premier, pour voir s'ils ſeront aſſez hauts. Grans Dieux ! nous ne ſommes encore qu'au bas du ciel; Ie découure à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Iſle de Créte au Midy, & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta, & mettre encore le Parnaſſe par deſſus.

CARON. Ie le veux ; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajouſté foy à l'architecture d'Homére.

MERCVRE. Ne crain point, mon amy, tout ira bien; Tranſporte l'Oëta, & roule deſſus le Parnaſſe. Voila qui va le mieux du monde. Ie voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main ; car la montée eſt vn peu haute, pour vn vieillard comme moy.

MERCVRE. Ce n'eſt pas moy, c'eſt ta curioſité

rioſité qui te donne cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans ſa chambre; Cà la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culebute. Courage! te voila en haut, auſſi bien que moy, le mont Parnaſſe eſt fourchu ; tu te mettras ſur vn coupeau, & moy ſur l'autre, pour eſtre plus à noſtre aiſe, & nous conſidérerons ce que nous voudrons tout à loiſir. Que vois-tu?

CARON. Ie vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'enuironne, auec des riuieres plus groſſes que le Phlégéton & le Cocyte ; Ie vois auſſi de petis animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCVRE. Ces trous-là ce ſont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroiſſent petis de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entaſſer montagne ſur montagne ; car on n'aperçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'eſtoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte ; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde, & comme l'on s'y gouuerne ; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'vne auenture aſſez plaiſante. Quelqu'vn prié à ſouper chez ſon voiſin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouuer; mais là-deſſus, il eſt tombé vne tuile qui luy a caſſé

la teſte; N'y auoit-il pas dequoy rire de luy voir promettre ſi hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir? Il nous faut donc deſcendre, pour conſiderer les choſes de plus prés.

MERCVRE. Demeure, Ie ſçay vne recette pour éclaircir la veuë, que i'ay apriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

I'oſteray le bandeau qui te couuroit les yeux,
Tu verras aiſément les hommes & les Dieux.

Qu'eſt-ce! ne vois-tu pas bien à preſent?

CARON. A merueilles; Vn lynx eſt aueugle au prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veux-tu que ie t'interroge auſſi en vers, pour montrer que ie ne ſuis pas ſi ignorant que tu penſes?

MERCVRE. Et où les aurois-tu apris, pauure Bâtelier?

CARON. Tu ne ſçaurois t'empeſcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas débagouler ſes Rhapſodies? Car comme ie le paſſois, il s'émut vne tempeſte, excitée, ſans doute, par quelques vers qui eſtoient contraires à la nauigation; de ſorte que Neptune, en colere, ietta ſon trident comme s'il euſt voulu peſcher à la ligne, & fit vne ſi grande tour-

mente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuider tout ce qu'il auoit dans le corps auec Scylle, Carybde, & Polyphéme.

MERCVRE. Ie ne m'eſtonne pas qu'il te ſoit reſté quelque choſe d'vne ſi grande éuacuation ; mais ſi tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc ſans tant de façon, qui eſt celuy-cy, qui paſſe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCVRE. C'eſt Milon Crotoniate, à qui la Grece aplaudit dans les ſpectacles, pour luy auoir veu porter vn bœuf d'vn bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raiſon de m'aplaudir, lors que ie le porteray moy-meſme, aprés que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terraſſé, Il ſe lamentera alors au ſouuenir de ces aclamations. Maintenant, tout glorieux, il ne ſonge pas à nous.

MERCVRE. Comment y ſongeroit-il en vn eſtat ſi vigoureux ?

CARON. Laiſſons-le là, il nous donnera aſſez de plaiſir, lors que bien-loin de porter vn bœuf, il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui eſt cet autre plein de majeſté ? il ſemble eſtranger à ſon habit ?

MERCVRE. C'eſt Cyrus fils de Cambyſés, qui a tranſporté l'Empire des Medes aux Perſes. Il vient de domter les Aſſyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Créſus Roy de Lydie, afin de ſe rendre maiſtre de l'Vniuers.

CARON. Et où eſt Créſus?

MERCVRE. Regarde cette fortereſſe à triple mur; C'eſt Sardes capitale de ſon Empire, Le voila aſſis ſur vn troſne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils diſent?

CARON. Ie le veux.

CRE'SVS. Maintenant, Solon, que i'ay déployé deuant toy tous mes treſors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

CARON. Eſcoutons vn peu ce qu'il répondra.

MERCVRE. Ne crain rien, il ne dira point de ſottiſe.

SOLON. Il y en a bien peu qui meritent ce nom, Créſus; mais de tous ceux que i'ay connus, Biton & Cleobis me ſemblent les plus heureux.

MERCVRE. Il veut dire les enfans de cette Preſtreſſe d'Argos, qui moururent tous deux en meſme temps, aprés auoir traiſné leur mere ſur vn char iuſques dans le temple.

CRE'SVS. Et bien, que ceux-là ſoient les plus heureux; mais qui ſont les autres?

SOLON. Tellus, cet illuſtre Athenien, qui eſt mort pour ſon païs, aprés auoir bien veſcu.

CRESVS. Et moy, maraut, ne te ſemblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut iuger de la felicité de l'homme, qu'aprés cette vie, lors qu'il a fourny heureuſement ſa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque juge de ce different. Mais qui ſont ceux-là, que Créſus enuoye ſi chargez, & qu'eſt-ce qu'ils portent ſur leurs épaules?

MERCVRE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompenſe de ſes oracles trompeurs qui le feront bien-toſt périr; car il eſt extrémement ſuperſtitieux.

CARON. Quoy! ce jaune rougiſſant c'eſt de l'or? Voila la premiere fois que i'en auois veu, aprés en auoir tant ouï parler.

MERCVRE. Voila, mon amy, le ſujet de tant de querelles, de combats, de trahiſons, de larcins, de meurtres, d'empoiſonnemens, de parjures, de dangers ſur mer & ſur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne reſſemble pas mal à du cuiure; car i'en vois, comme tu ſçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le paſſage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce metal ſur les autres, ſinon, qu'il eſt plus pe-

sant, & fait courber ces orocheteurs sous le faix.

MERCVRE. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun; mais l'vn & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCVRE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veüille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors?

CRE'SVS. Pourquoy non; il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRE'SVS. Où en pourroit-on trouuer ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer?

CRE'SVS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque?

CRE'SVS. Pourquoy?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere tu le sçauras? Quel est le meilleur de ce qui conserue, ou de ce qui est conserué?

CRE'SVS. Ce qui conserue.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on

le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRE'SVS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes tresors en Babylone.

CRE'SVS. Ne parlons point de cela?

SOLON. Ie prie les Dieux que cela n'arriue point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRE'SVS. Voudrois-tu que ie fisse reuenir mes lingots d'or pour en enuoyer de fer?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en seruiront mieux que luy.

CRE'SVS. Tu portes enuie à mes richesses, & leur fais toûjours la guerre.

MERCVRE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bien-tost de ne l'auoir creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au suplice; Car i'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Massagetes; La vois-tu montée sur vn cheual blanc, toute preste à triompher; & d'autre costé, Cambysés le successeur de Cyrus, qui aprés auoir erré long-temps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour auoir tué le bœuf Apis?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCVRE. Qui croiroit que l'vn seroit mené dans peu sur vn échafaut, & l'autre plongé dans vn tonneau plein de sang, auec ces reproches, *Soule-toy du sang dont tu-as toûjours esté si altéré.*

CARON. Mais qui est celuy-là auec vn manteau de pourpre & vn diadême, à qui son cuisinier donne vn anneau d'or, qu'il a trouué dans le ventre d'vn poisson?

MERCVRE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclaue, & liuré au Satrape Orétés, qui l'attachera à vn gibet; car i'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les vns, & décapite les autres, pour leur aprendre qu'ils sont hommes, & ne les éléue que pour les précipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Ie riray alors tout mon soul, quand ie les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCVRE. Voila ce qui arriuera; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les vns labourent, les autres nauigent, les vns font la guerre, les autres plaident, les vns triomphent, les autres mendient?

CARON.

CARON. Ie voy vne grande multitude bien occupée, & vne vie pleine de trouble & de miſere. On diroit de leurs villes des Ruches d'abeilles; car chacun a ſon éguillon dont il pique ſon voiſin; mais i'en voy comme les gueſpes & les frélons qui mangent le bien d'autruy ſans rien faire; Hé! qu'eſt-ce que cette nuë obſcure qui les enuironne?

MERCVRE. Ce ſont les diuerſes paſſions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'eſperance dont l'vne les menace & les aterre, & l'autre les flate & les releue, les laiſſant à la fin comme des Tantales, qui bâillent aprés vn bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'enhaut leurs deſtins, où ils tiennent attachez par de petis filets ſemblables à des toiles d'araignées, & demeurent ſuſpendus pour quelque temps. Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent auec grand bruit, ſur tout, quand ils ſont montez fort haut. Car cet autre qui n'eſt guére éleué, quand il viendra à tomber, il n'y aura que ſon voiſin qui l'entende. En vois-tu dont le filet eſt attaché à celuy de leur compagnon? c'eſt ſigne que leur vie dépend de la ſienne, & celuy qui a le plus long fil ſera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela eſt tout à fait plaiſant, Mercure.

MERCVRE. Encore plus que tu ne penſes, & particuliérement quand on conſidere leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs eſperances; Vois-tu ſes bourreaux & ſes miniſtres, la peſte, la guerre, la famine, ſans conter vne infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne ſongent point durant la proſperité; mais l'aduerſité les réueille auec des gemiſſemens & des plaintes. Que s'ils conſideroient de bonne heure qu'ils ſont mortels, & qu'aprés auoir demeuré quelque temps en vie il la faudra quiter comme vn ſonge, ils ſeroient beaucoup plus ſages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur ſemble que le preſent durera toûjours, lors que l'vn de ces miniſtres de la mort leur vient ſignifier l'arreſt du Deſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que penſes-tu que feroit celuy, qui bâtit vn palais, & qui preſſe les ouuriers; s'il croyoit mourir auant qu'il fuſt acheué? Et celuy qui ſe réjouït de ce que ſa femme luy a fait vn fils, & qui veut qu'il porte ſon nom; s'il eſtoit auerty qu'il ne paſſera pas l'âge de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye? Mais le mal eſt qu'il regarde celuy de ſon voiſin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bucher, ou qui a fait

mourir ſon pere de deſeſpoir, par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'vſuriers, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & auant que d'auoir iouï de leur bien, ſont appellez par ces triſtes officiers de la mort?

CARON. Ie vois tout cela, & ſonge en moy-meſme, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCVRE. Si quelqu'vn vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Roys, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouuoir de la fortune, on trouueroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes auec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquiétude. Si ceux-là donc ſont malheureux, ie laiſſe à iuger ce que ſont les autres.

CARON. Ie te veux dire à quoy ie compare les pauures mortels, à ces boüillons d'écume que font les torrens, dont les vns plus petis, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la ruine des autres; iuſqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-meſmes, par leur exceſſiue groſſeur.

MERCVRE. Ie trouue cette comparaiſon pour le moins auſſi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles; mais ie m'eſtonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grans

deſſeins, & ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quitent ces trauaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous eſtes, pourquoy courez-vous ſans ceſſe aprés les vanitez, vous ne durerez pas eternellement ! De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doiue acompagner aprés cette vie. Il faut que cet vſurier quite ſes treſors, cet amoureux ſa maiſtreſſe, cet ambitieux ſa dignité. Si ie leur criois cela, & autres choſes ſemblables, crois-tu qu'ils n'en deuinſſent pas plus ſages?

MERCVRE. O, mon amy, tu ne ſçais en quel eſtat l'erreur & la paſſion les ont mis. Ils ont les oreilles ſourdes à tes remontrances plus que les compagnons d'Vlyſſe ne les auoient bouchées au chant des Sirénes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teſte, à force de crier. Il eſt vray qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCVRE. Il ſeroit ſuperflu ; car ils ſçauent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui ſe retirent en vn coin pour en rire tout-ſeuls à leur aiſe ; car ils ſont haïs des ſots, autant

pour le moins qu'ils les haïſſent, & méditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Meſſieurs; Mais le nombre en eſt bien petit.

MERCVRE. Il y en a aſſez pour pouuoir inſtruire les autres; Mais il eſt temps de ſe retirer.

CARON. Apren-moy vne choſe auparauant, & ie ne te rompray plus la teſte; où ſont les ſepulcres où l'on les met aprés leur mort?

MERCVRE. Vois-tu ces lieux releuez qui ſont prés des villes, enrichis de petites colonnes, & de pyramides? ce ſont leurs ſepulcres.

CARON. Pourquoy s'amuſent-ils ainſi à couronner & à parfumer des pierres? I'en voy, ce me ſemble, qui dreſſent leur bucher auprés, & qui creuſent vne foſſe, où ils brûlent des viandes, & verſent du vin & de l'hydromel.

MERCVRE. Ie ne ſçay à quoy cela peut ſeruir; mais ils ſe perſuadent que les ames reuiennent des enfers, humer la graiſſe & la fumée, & boire le vin qui eſt dans ces foſſes.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps? Mais tu le ſçais mieux que moy; car comme c'eſt toy qui les aménes, tu voys ſi on les laiſſe reuenir. I'aurois bien des affaires s'il me les faloit repaſſer à toute heure pour aller boire. O inſenſez, vous ne

Cela eſt pris d'Homere.

ſçauez gueres comment vont les choſes de là-bas, Celuy qui a vn ſuperbe tombeau eſt comme celuy qui n'en a point, On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à ſon valet, ni à Achile qu'à Therſite.

MERCVRE. Puis-que tu m'en fais ſouuenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achile, Le vois-tu ſur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhéteen.

CARON. Ils ne ſont pas fort magnifiques; Mais montre-moy vn peu ces villes dont on parle tant, Niniue, Babylone, Mycéne, Cleone, & Troye meſme; car il me ſouuient d'en auoir bien paſſé de ce quartier-là en l'eſpace de dix ans.

MERCVRE. Il y a long-temps que Niniue n'eſt plus, ſans qu'on puiſſe deuiner ſeulement où elle a eſté; mais voila la grande Babylone auec ſes Tours, qu'on cherchera auſſi bien-toſt dans ſes ruines. Pour Mycéne, Cleone & Troye, i'ay honte de te les montrer; car ie ſçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en auoir parlé ſi hyperboliquement. Il eſt vray qu'elles ont eſté autrefois plus conſiderables, mais maintenant elles ſont toutes ruinées, car les villes ont leur deſtin auſſi bien que les hommes; & ce qui eſt de plus étrange, les fleuues meſmes, comme celuy d'Inacus, dont on ne voit pas ſeulement les veſtiges dans Argos.

CARON. Grans Dieux, Homere ! quelle hyperbole d'auoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bâtie. Mais tandis que nous parlons, qui ſont ceux-là qui ſe battent ?

MERCVRE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu meſme qui leur ſert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy-mort, qui dreſſe luy-meſme ſon trophée?

CARON. O la grande folie, de ne pas ſçauoir, que quand chacun d'eux poſſederoit le Peloponeſe tout entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque plus d'vn pied de terre aprés ſa mort; & pour ce champ-là, il ſera tantoſt aux vns & tantoſt aux autres, qui renuerſeront ſouuent ce trophée auec la charruë.

MERCVRE. C'eſt ainſi qu'il en arriuera; Mais il eſt temps de deſcendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embaraſſer pas les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commiſſion. Adieu, ie t'iray bien-toſt reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaiſir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs ; Dieux ! qu'eſt-ce des pauures mortels; Roys, lingots, ſacrifices, combats ; & de Caron pas vn mot !

DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulierement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux, plustost que d'Impies, d'auoir de si lâches sentimens de la Diuinité que de croire qu'elle veüille estre cajolée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des seruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, auec leurs meurtres & la mort de Meléagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dans le Ciel, qui se pleint & se desespére tandis que les autres font bonne chére chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doiuent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Iupiter est bien

bien ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze iours entiers auec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faueurs & ne donne rien pour néant, il y a aparence qu'il récompense bien ceux qui le seruent. L'vn achette de luy la santé par le sacrifice d'vn bœuf ; l'autre la royauté par vne hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour deuenir riche; Cet autre neuf pour pouuoir retourner en son païs, ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut vn alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par vn sacrifice de douze bœufs, sans conter vn voile qu'il donna en offrande à Minerue. Ie croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus vn chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Chryses prestre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se pleint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, aprés auoir mis en credit ses Autels, & brûlé dessus le premier les cuisses des taureaux & des chéures. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses fléches, & se perchant sur les nauires, frape d'vn trait pestilenciel non seulement les hommes, mais les

beſtes meſme. Puis-que nous ſommes ſur ſon ſujet, voyons tout d'vn temps, ce que la Religion luy atribuë, Ie laiſſe à part ſes amours infortunées, comme le mépris de Daphné & le trépas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de ſe louër à Admete en Theſſalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miſerable vie à faire des briques, ils bâtirent les murs de Troye; & furent ſi malheureux, que de n'eſtre pas payez de leurs journées. N'eſt-ce pas là vne belle hiſtoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcan & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de preſque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, aprés auoir inuoqué les Muſes pour aprendre d'elles ces beaux myſteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel, afin de régner en ſa place, & déuora ſes enfans comme Thyeſte, pour empeſcher qu'ils ne luy en fiſſent autant. Que Iupiter fut dérobé par ſa mere, qui ſupoſa pour luy vne pierre, & l'expoſa en Créte, où il fut nourry par vne chéure, comme Téléphe depuis par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoûtent, Qu'il dépoſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpetuëlle, & qu'il épouſa pluſieurs

femmes, & sa sœur la derniere, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bastars que légitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour iouïr de ses amours : enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerue de son cerueau, comme Bacchus depuis de sa cuisse, aprés l'auoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé, & l'auoir mis là pour acheuer son terme, c'est pourquoy il y falut faire vne incision pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Iunon, Qu'elle engendra Vulcan toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut ietté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'Isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax ; Cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist vne jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheur de Promethée, qui pour auoir esté trop charitable enuers les hommes, fut attaché par Iupiter sur le mont Caucase, où vne aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais-temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie, auec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Aprés cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quitons-là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir vn peu ce qu'on y fait. Homere nous aprend qu'il eſt d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'vne clarté beaucoup plus pure & plus vifue que la noſtre; Que le plancher y eſt d'or, & qu'il n'y fait iamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui ſont comme les portiers, & Iris auec Mercure qui ſeruent de valets de pied; Aprés vient la forge de Vulcan, qui eſt pleine de toute ſorte de feux d'artifices, & en ſuite le palais des Dieux qu'il a fait de ſes propres mains, & celuy de Iupiter qui eſt ſon chef-d'œuure. Or les Deïtez aſſemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, ſe courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'vn ſacrifice afin d'en venir humer la graiſſe, & boire le ſang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils ſont réduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambroſie, qui ne doiuent pas eſtre ſi excel-

lens que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quittent pour du ſang & de la graiſſe. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'vn fut chaſſé pour ſon caquet, & l'autre pour ſa laſciueté; & depuis ce temps-là le Ciel a eſté comme inacceſſible au genre humain. Voila l'hiſtoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y eſt conforme. On leur a conſacré d'abord des foreſts & des montagnes, & en ſuite des oyſeaux & des plantes, aſſignant à chacun la ſienne. Aprés cela, les hommes ſe les ſont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon; les Atheniens Minerue, comme le mot Grec le témoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Epheſiens Diane. Iunon eſt allée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythére. Ceux de Créte reconnoiſſent Iupiter pour leur Citoyen, & de plus montrent ſon ſepulcre; cependant, nous ſommes ſi ſots de croire que c'eſt luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il eſt mort & enterré. On leur a auſſi baſty des Temples pour leur demeure, & dreſſé des ſtatuës, faites de la main des plus Grans Sculpteurs, qui ſans les auoir iamais veus, que ie ſçache, ont fait Iupiter barbu, Apollon ſans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune auec des cheueux noirs, Minerue

auec des yeux bleus, & ainſi du reſte. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce ſoit l'iuoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a tranſporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Piſe, où il eſt aſſez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque ſacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'eſt pas tout, car aprés leur auoir conſtruit des Temples & des Autels, auec vn lieu pour les Aſperſions & les Oracles, le Laboureur y méne ſon bœuf, le Berger ſa brebis ou ſa chéure, vn autre y porte vn gâteau ou de l'encens; mais le pauure qui n'a rien, en eſt quite pour leur faire la reuerence. Lors que la victime eſt couronnée, on conſidere bien attentiuement ſi elle n'a point quelque defaut, de peur de perdre ſon temps & ſa peine, & ce qui eſt de plus fâcheux ſon argent; puis on l'aproche de l'Autel & on l'égorge en la preſence du Dieu. Elle iette des cris mourans qui ſont comme l'augure du ſacrifice. Cependant, il eſt écrit ſur la porte, Que perſonne n'entre dans le lieu des Aſperſions qu'il n'ait les mains pures. En ſuite, le Sacrificateur tout ſanglant, ouure l'eſtomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme vn autre Polyphéme, en tire le cœur, puis arroſe de ſang le tour de l'Autel, & fait le reſte de la cérémonie. Car allumant du feu, il

Ou, pour leur baiſer la main.

y porte la chéure auec ſa peau, & la brebis auec ſa laine ; La graiſſe monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle ſe perd dans les nuës. Les Scythes mépriſant ce culte comme indigne de la Diuinité, immolent des hommes à Diane, qui ſe plaiſt à répandre le ſang humain. Mais cela n'eſt encore rien, à mon auis, au prix de ce que font les Egyptiens ; Car c'eſt là veritablement qu'on voit des choſes toutes celeſtes & toutes diuines ; Iupiter, auec la teſte d'vn belier, Mercure auec celle d'vn chien, Pan auec vn corps de Chéure, vn autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que ſi vous voulez ſçauoir ce que cela ſignifie, vous trouuez des Preſtres tonſurez, auec des Prophetes & des Scribes, qui vous diſent, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Prophanes*, Que les Dieux pour ſe ſauuer des mains des Géans, ſe vinrent cacher en Egypte, ſous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette auenture. Et de peur que vous n'en doutiez, cela eſt écrit il y a plus de dix mille ans, dans le liure des cérémonies. Les victimes y ſont de meſme qu'ailleurs, horſmis qu'ils les pleurent auant que de les égorger, & les enuironnent en ſe frapant l'eſtomach. Quelques-vns ſe contentent pour tout ſacrifice de les enterrer aprés qu'elles ſont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui eſt leur grand

Ou, raſez.

Dieu, perſonne ne fait tant d'eſtat de ſa cheuelure, euſt-il la perruque de Niſus, qu'il ne la raſe en ſigne de deüil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on deſtine toûjours le plus beau à cet office. Ces choſes-là, & autres ſemblables, ſe font tous les iours, & ſont cruës du peuple ignorant; mais elles ſont ſi ſottes qu'elles n'ont point beſoin d'eſtre réfutées. Il ne faut qu'vn Heraclite & vn Democrite, l'vn pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES, A L'ENCAN.

DIALOGVE DE IVPITER ET DE MERCVRE,

Où pluſieurs autres parlent.

C'eſt vne raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Autéurs.

IVPITER. QV'ON range ces ſiéges & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura ſoin de parer les Sectes afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent,

Sergent, & appelle les marchans à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vins, & à l'vsage de tout le monde; Si quelqu'vn n'a pas son argent comptant, on luy fera crédit pour vn an, en donnant caution.

MERCVRE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

IVPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheueux longs.

MERCVRE. Là ho! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

IVPITER. Crie.

MERCVRE. Voicy vne vie celeste & diuine; qui l'achétera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure aprés sa mort?

VN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCVRE. L'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magie, la science des Prodiges; Tu vois vn Prophete accomply.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCVRE. Pourquoy non?

LE MARCHAND. D'où és-tu?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu eſtudié?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

LE MARCHAND. Si ie t'achette que m'aprendras-tu?

PYTAGORE. Ie ne t'aprendray rien; mais ie te feray ſouuenir de ce que tu-as ſceu autrefois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ſes ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle ſoit déja nette; comment l'inſtruiras-tu?

PYTAGORE. Par le ſilence, Tu ſeras cinq ans ſans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en inſtruire le fils de Créſus, Ie veux eſtre homme & non pas ſtatuë; Mais encore, que feras-tu aprés ce long ſilence?

PYTAGORE. Ie t'enſeigneray la Geometrie, & la Muſique.

LE MARCHAND. Cela eſt plaiſant qu'il faille eſtre Violon, auant que d'eſtre Philoſophe! Et aprés cela, que m'aprendras-tu?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Ie la ſçay déja.

PYTAGORE. Comment contes-tu?

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'eſt dix, le triangle parfait; & noſtre ſerment. *C'eſt que 1, 2, 3, 4, ſont dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, ie n'ay iamais rien ouï de plus merueilleux, ni de plus diuin!

PYTAGORE. Aprés cela, tu ſçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu; leur forme, leurs qualitez, & leur mouuement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont vne forme?

PYTAGORE. Ouy, & tres-viſible; car s'ils n'auoient point de forme, ils ne ſe pourroient mouuoir. Aprés tu ſçauras que Dieu eſt vn nombre, & vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choſes!

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne parois, & il y a en toy pluſieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu! ie ne ſuis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu-és le meſme à cette heure, mais tu-as eſté vn autre jadis, & paſſeras à l'auenir en d'autres perſonnes, par vne réuolution perpetuëlle.

LE MARCHAND. Ie ſeray donc par ce

moyen, immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Ie ne mange rien qui ait vie; mais ie mange de tout le reſte, horſmis des féues.

LE MARCHAND. Pourquoy ne manges-tu point de féues?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque choſe de diuin; Premierement, elles reſſemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aiſément, ſi tu en prens vne verte, & que tu luy oſtes la coſſe; D'ailleurs, eſtant cuites & expoſées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles ſe changent en ſang; Mais, ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt qu'on s'en ſert à Athénes pour élire les Magiſtrats.

LE MARCHAND. Certes, tes diſcours ſont plus qu'humains; mais deshabille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grans Dieux! il a vne cuiſſe d'or; ce n'eſt pas vn homme, mais vn Dieu; Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce ſoit, combien en veut-on?

MERCVRE. Deux cens cinquante liures.

LE MARCHAND. Ie les donne.

IVPITER. Eſcry ſon nom, & de quel païs il eſt.

C'eſt où il enſeigna ſa doctrine.

MERCVRE. C'eſt vn Italien, des enuirons de Crotone & de Tarente; mais il n'eſt pas ſeul,

ils ſont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

IVPITER. Qu'ils l'emménent. Publies-en vn autre.

MERCVRE. Icy, Diogene; Voicy vne vie maſle & courageuſe, vne vie libre ; qui l'achétera ?

VN MARCHAND. Tout beau, Sergent, On ne vend point vn homme libre; Ne crains-tu point qu'on te faſſe vn procés criminel dans l'Aréopage ?

MERCVRE. Il ne ſe ſoucie point qu'on le vende; car en quelque eſtat qu'il ſoit, il eſt toûjours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'vn ſi malotru animal, ſi l'on n'en fait vn foſſoyeur, ou vn porteur d'eau.

C'eſt qu'il portoit vn meſchant manteau tout rapetaſſé, auec vn baſtõ & vne beſace.

MERCVRE. Non, mais vn portier; car il aboye comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où eſt-il? & que ſçait-il faire ?

MERCVRE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Ie crains qu'il ne me morde ; car il grince les dents, & me regarde de trauers ; Vois-tu, comme il fronce le ſoureil & comme il léue le baſton.

MERCVRE. Ne crain point, il eſt appriuoiſé.

LE MARCHAND. De quel païs és-tu, mon amy?

DIOGENE. De tout païs.

LE MARCHAND. Comment cela?

DIOGENE. Ie ſuis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel eſt ton but?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de lion ; car ton baſton te peut ſeruir de maſſuë.

DIOGENE. Ce meſchant manteau me ſert de peau de lion, & ie fais la guerre, comme luy à des monſtres qu'on nomme les paſſions, afin d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'eſt vn beau deſſein; mais quelle eſt ta profeſſion?

DIOGENE. Ie ſuis le Medecin de l'ame, & le Héraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maiſtre Héraut; ſi ie t'achéte que m'aprendras-tu?

DIOGENE. Ie t'aracheray à tes délices, & t'enfermeray auec la pauureté ; En ſuite, ie te feray ſuër, trauailler, coucher ſur la dure, & manger de tout, Que ſi tu-as de l'argent, tu le ietteras, ſi tu m'en crois, dans la riuiere. Du reſte, tu ne te ſoucieras ni de parens ni de patrie ; & tout ce qu'on en dit te paſſera pour vne fable. Aprés, quitant la maiſon de ton pere tu habi-

teras quelque vieille masure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy vn tonneau. Ta besace sera tout ton reuenu ; Elle sera toûjours pleine de bribes & de vieux bouquins, & auec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité auec Iupiter. Que si l'on te fouëtte, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, auoir la peau d'vne huistre à l'écaille, ou d'vne tortuë.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouuer à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrogné, la mine barbare ; enfin, toute la façon farouche & sauuage ; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité ; viure dans les lieux les plus fréquentez comme s'il n'y auoit personne ; & estre tout seul parmy la foule. Choisir toûjours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de viure, auec vn grain d'arsenic tu t'enuoiras en l'autre monde. Voila la beatitude que ie te prescris.

LE MARCHAND. Elle n'eſt pas humaine, & me fait horreur.

DIOGENE. Mais elle eſt facile, & l'on n'a beſoin pour cela ni de liures ni de préceptes, D'ailleurs, c'eſt le chemin le plus court pour arriuer à la gloire; car tu deuiendras, en moins de rien tres-célebre, fuſſes-tu moins qu'vn Sauetier ou qu'vn Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de précepteur pour cela, & ie ne ſçay quel meſtier tu ferois bien, ſi ce n'eſt celuy de Batelier, ou de Harengere, où l'on eſt accoûtumé à dire & à receuoir des injures. Toutefois, ſi l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCVRE. Donne; auſſi-bien nous tardoit-il d'en eſtre défait; car il ne faiſoit que nous rompre la teſte, & aboyer tout le monde.

IVPITER. Qu'on en crie vn autre.

MERCVRE. Qui veux-tu?

IVPITER. Ariſtipe, cet illuſtre débauché.

MERCVRE. Voicy vn morceau friant & délicat; qui l'achétera? Qui veut mener vne vie douce & oiſiue, parmy les plaiſirs & la bonne chére, qu'il achéte ce beau mignon.

VN MARCHAND. Qu'il s'auance qu'il & nous die ce qu'il ſçait faire; s'il m'acommode ie l'achéteray.

MERCVRE. Ne le tourmente pas; car il eſt yure,

eſt yure, & auroit peine à te répondre ; Voy comme il chancelle & comme il bégaye?

LE MARCHAND. Où eſt l'homme de bon ſens, qui ſe voudroit charger d'vn tel maraut? Dieux! quelle caſſolette! Mais dy-moy, ce qu'il ſçait faire, & à quoy il ſera propre?

MERCVRE. A faire raiſon à table, & à danſer aprés boire, c'eſt le fait de quelque riche débauché ; car il entend la ſauſſe & le ragouſt ; en vn mot, c'eſt vn grand artiſan de la volupté. Il a toûjours eſté nourry à Athénes ou à la Cour des Roys de Sicile, qui en faiſoient grand eſtat.

LE MARCHAND. Mais quel eſt le ſommaire de ſa doctrine?

MERCVRE. Ne ſe ſoucier de rien, ſe ſeruir de tout, chercher la volupté par tout où elle eſt.

LE MARCHAND. Qu'il s'adreſſe à vn autre qu'à moy, ma cuiſine n'eſt pas aſſez bien fondée pour luy.

MERCVRE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

IVPITER. Fay-le retirer, & en apelle vn autre, ou pluſtoſt ces deux contraires ; car il ne les faut pas ſeparer.

MERCVRE. Heraclite & Democrite, deſcendez ; Voicy l'abregé de la ſageſſe & de la folie du monde.

VN MARCHAND. Dieux quelle antipathie! l'vn ne ceſſe de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire, mon amy?

DEMOCRITE. C'eſt que tout ce que vous faites me ſemble ridicule, & vous auſſi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainſi des hommes, & des choſes humaines?

DEMOCRITE. Ouy; car il n'eſt rien de ſolide, tout eſt vanité; l'homme n'eſt qu'vn concours d'atomes, & le iouët du ſort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'eſt toy-meſme qui és fou & extrauagant; Mais quelle impudence? Ne ceſſera-t-il iamais de rire? Il vaut mieux s'adreſſer à l'autre qui eſt plus ſage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?

DEMOCRITE. C'eſt que la condition des hommes me ſemble tout à fait déplorable, rien n'eſt permanent icy bas, tout eſt ſujet à vne viciſſitude perpetuëlle, Le plaiſir de l'homme n'eſt que douleur, ſon ſçauoir qu'ignorance; ſa grandeur que baſſeſſe, ſa force qu'infirmité. Ie regrette le paſſé, le preſent m'ennuïe, l'auenir m'épouuante, ie veux dire la fin du monde, & l'embraſement de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le monde?

DEMOCRITE. Vn enfant qui iouë aux

oſſelets, & qui ſe tourmente pour néant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

DEMOCRITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

DEMOCRITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des énigmes, & n'és guére plus clair que les Oracles.

DEMOCRITE. C'eſt que ie ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'auoir, & ne ſe ſouciera de toy.

DEMOCRITE. Ie vous ordonne à tous de pleurer, ſoit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'vn eſt vn fou gaillard, l'autre vn fou melancolique; ie ne veux ni l'vn ni l'autre.

MERCVRE. Ceux-cy encore nous demeureront.

IVPITER. Apelle cet éloquent Athénien.

MERCVRE. Icy, Socrate, deſcendez; Voicy vne vie ſage & réglée; qui l'achétera?

VN MARCHAND. Que ſçais-tu faire?

SOCRATE. Aymer.

LE MARCHAND. Tu n'és pas mon fait; car i'ay beſoin d'vn précepteur pour mon fils; & il eſt trop beau pour le confier à vn amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouuerner vn bel enfant? car ie ne ſuis pas amoureux du corps, mais de l'eſprit, & quand nous coucherions enſemble, il ne ſe paſſeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt vn peu ſujet à caution.

SOCRATE. Ie te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaiſans Dieux!

SOCRATE. Quoy! le Chien ne te ſemble pas vn Dieu? & ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbére dans les enfers, & Anubis en Egypte; ſans parler du Chien celeſte?

LE MARCHAND. Tu-as raiſon, ie n'y penſois pas; mais encore quelle eſt ta doctrine?

SOCRATE. I'ay formé vne Republique en idée, & me gouuerne ſelon ſes loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'vne?

SOCRATE. Premierement, les femmes y ſont communes, & il eſt permis à chacun de careſſer celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deuiendront les loix contre l'adultére?

SOCRATE. Ce ne ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel eſt ton ſentiment?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la récompenſe de la vertu.

LE MARCHAND. Voila vne belle récompenſe ! mais encore quels ſont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui ſont les exemplaires éternels de tout ce qui eſt au monde; Car de tout ce que tu vois, il y a des modéles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où ſont-ils?

SOCRATE. Nulle part; car s'ils eſtoient quelque part ils ne ſeroient point.

C'eſt que les natures vniuerſelles comme l'Homme, le Chien, &c. ne ſubſiſtent point, & en ſe ſingulariſant ſe détruiſent, c'eſt à dire perdent leur vniuerſalité.

LE MARCHAND. Ie ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'eſt que tu-és aueugle des yeux de l'eſprit; mais moy ie voy des idées de toutes choſes, & toy & moy inuiſibles; En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois eſtre habile, puis-que tu és ſi clairuoyant; Il faut que ie t'achéte. Combien me couſtera-t-il?

MERCVRE. Mille écus.

LE MARCHAND. Ie les payeray au premier iour.

MERCVRE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuſe.

MERCVRE. Emmene-le à la bonne heure.

IVPITER. Vn autre.

MERCVRE. Epicure, c'eſt à toy qu'on en veut; Voicy le diſciple de ce grand rieux, & de *Démocrite*

Aristipe. ce grand débauché, sinon qu'il est vn peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui ayme la bonne chére.

VN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCVRE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voila; mais que ie sçache auparauant ce qu'il ayme.

MERCVRE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; ie luy achéteray des figues.

MERCVRE. C'est ce qu'il luy faut.

IVPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts.

MERCVRE. Tu-as raison; car toute la Place l'atend. Icy Chrysipe. Voicy vne vertu consommée, ou plustost la Vertu mesme; Le censeur & le grand critique des actions humaines; qui est luy seul toutes choses.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCVRE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, éloquent, beau, iuste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers?

MERCVRE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne seras-tu point faſché de seruir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'est pas en

noſtre pouuoir, & ce qui n'eſt pas en noſtre pouuoir, eſt indifferent.

LE MARCHAND. Ie ne t'entens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne ſçais pas qu'il y a des choſes principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'eſt que tu n'as pas la faculté compréhenſiue, & que tu n'és pas acouſtumé à nos termes; Mais quand tu auras apris la Philoſophie, tu ne ſçauras pas ſeulement cela, mais ce que c'eſt qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Apren-moy ce que cela ſignifie; car ces mots m'eſtonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empeſche que tu ne le ſçaches; ſi quelqu'vn venoit à eſtre bleſſé à vne jambe, dont il fuſt déja eſtropié, la premiere bleſſure ſeroit vn accident, & la ſeconde vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande ſubtilité! mais ne ſçais-tu rien dauantage?

CHRYSIPE. Ie ſçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'apellent-ils?

CHRYSIPE. Des ſyllogiſmes.

LE MARCHAND. Il faut que ce ſoit vn ouurage fort ſubtil?

CHRYSIPE. Voicy quel il eſt; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il euſt promis de le rendre, pourueu qu'on luy pûſt dire ce qu'il a réſolu d'en faire, Que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Ie ne ſçay. Répon pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le déuore.

CHRYSIPE. Ne crains rien; ie t'aprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moiſſonneur*, *le Dominant*, *l'Electra*, & *le Maſqué*.

LE MARCHAND. Quelle eſt cette Electra?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon ſi célébre, qui ſçait en meſme temps vne choſe, & ne la ſçait pas; Car elle ſçait qu'Oreſte eſt ſon frere, mais elle ne ſçait pas, que celuy qui eſt preſent, eſt Oreſte. Pour le Maſqué il eſt tout à fait incompréhenſible. Répon-moy; Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPE. Si ie te le préſentois maſqué, que répondrois-tu?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & ſi tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le démaſque ie le connoiſtray; Mais encore, quel eſt le but d'vne Science ſi admirable? Et lors que

que tu y ſeras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPE. Selon Nature; Mais il faut bien trauailler auparauant, & s'vſer les yeux ſur de vieux manuſcrits tout grifonnez; lire de gros commentaires, & aprendre des termes barbares & inconnus. Auec tout cela, on ne ſçauroit eſtre ſage ſans s'eſtre purgé le cerueau trois fois auec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela eſt grand & genereux; mais d'eſtre vn paſle vſurier comme tués, cela eſt-il d'vn homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a vne vertu conſommée?

CHRYSIPE. Ouy; car il n'apartient qu'au ſage de faire profiter ſon argent.

LE MARCHAND. Pourquoy?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'apartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt vne conſequence du principal. Par la meſme raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'vne conſequence on en tire vne autre; Et cela ſe prouue par ce Syllogiſme hypothetique, ſi le premier luy apartient, auſſi fait le ſecond; Or le premier luy apartient, Ergo le ſecond.

LE MARCHAND. Il faut dire la meſme choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe; Que le ſage peut faire profit de tout, & meſme de la Vertu?

CHRYSIPE. Tu l'entens; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que ie le prens, c'eſt à cauſe de mon diſciple; Car comme il eſt plus honneſte de donner que de receuoir, ie ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur, & le maiſtre le donneur en l'inſtruiſant?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais pren garde que ie ne te perce à iour d'vne demonſtration.

LE MARCHAND. Et qu'en ariuera-t-il?

CHRYSIPE. Honte, ſilence, confuſion; car ſi ie veux preſentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; és-tu vn Perſée?

CHRYSIPE. Voicy comment, La pierre eſt vn corps?

LE MARCHAND. Il eſt vray.

CHRYSIPE. Vn animal eſt vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-és animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-és pierre?

LE MARCHAND. Nullement; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il eſt aiſé, Nulle pierre n'eſt

animal, Tu és animal, Ergo tu n'és pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois déja à sentir du froid aux jambes, & auois peur d'estre pétrifié comme Niobe; Cela sera cause que ie t'achéteray. Combien en veut-on?

MERCVRE. Cent écus.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCVRE. Es-tu seul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCVRE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur*; car ils sont forts & robustes. *Argument dont il a parlé.*

IVPITER. Ne t'amuse point; Publies-en vn autre.

MERCVRE. Là ho! Peripateticien descendez; Voicy le beau, le riche, le sçauant, le doux, le sage, le modoré; en vn mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

VN MARCHAND. Comment cela?

MERCVRE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achétes souuiens-toy de distinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes?

MERCVRE. Qu'il y a trois sortes de biens,

ceux du corps, de l'eſprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela eſt humain. Combien me couſtera-t-il?

MERCVRE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'eſt beaucoup.

MERCVRE. Ce n'eſt pas trop; car il ſemble auoir de l'argent caché, & tu ne te ſçaurois trop haſter de l'emmener; parce qu'il y aura bien des enchériſſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'aprendra combien vit vn moucheron; iuſqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle eſt l'ame des huiſtres, & mille autres curioſitez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il eſt ſubtil?

MERCVRE. Il ſçait bien encore d'autres choſes plus curieuſes, Comment ſe forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme eſt vn animal riſible, & non pas l'aſne, qui ne ſçait ni rire ni baſtir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn ſçauoir admirable, & ſur tout, bien neceſſaire. Tien, voila ton argent.

IVPITER. Que reſte-t-il?

MERCVRE. Le Sceptique; Deſcendez, Pyrrhon, il ſe faut haſter; car la preſſe s'écoule. Qui veut celuy-cy?

VN MARCHAND. Moy; mais dy auparauant, que ſçais-tu, Pyrrhon?

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien?

PYRRHON. Parce que ie ne ſçay pas ſeulement s'il y a quelque choſe au monde.

LE MARCHAND. Et ne ſuis-je pas?

PYRRHON. Ie ne ſçay.

LE MARCHAND. Et toy?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux! la plaiſante incertitude! Et que veulent dire ces balances?

PYRRHON. C'eſt pour peſer les raiſons de part & d'autre, & aprés auoir bien peſé & conſideré tout, ie trouue que ie ne ſçay rien.

VN MARCHAND. Es-tu auſſi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien auec ordre?

PYRRHON. Tout; horſmis que ie ne pourſuis point vn fugitif. *La Verité qui s'enfuit.*

LE MARCHAND. Pourquoy?

PYRRHON. Parce que ie ne ſçaurois aprehender. *Il ioüe ſur le mot d'aprehéder, qui ſignifie prendre, & conceuoir.*

LE MARCHAND. Ie le croy; car tu-és aſſez peſant; mais encore quel eſt le but de ton ſçauoir?

PYRRHON. Ne voir, ni n'oüir, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy! eſtre ſourd & aueugle!

PYRRHON. Et auec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien diférent d'vn vermisseau.

LE MARCHAND. Tu merites, que l'on t'achéte, pour ta rareté, comme vne piéce de cabinet; Combien en veut-on?

MERCVRE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les voila; Hé bien! que dis-tu maintenant? n'és-tu pas à moy?

PYRRHON. Ie ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est compté, & la marchandise liurée.

PYRRHON. Ie ne me détermine point, & tiens toûjours la balance égale.

VN MARCHAND. Cependant, il me faut suiure; car ie t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'vn icy?

LE MARCHAND. Ie te le feray tantost bien sçauoir en te faisant trauailler à coups de baston.

MERCVRE. Suy-le, sans tant contester. A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre étofe.

LE PESCHEVR, OV LA VENGEANCE.

DIALOGVE

DE LVCIEN ET DES PHILOSOPHES,

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, sur ceux qui abusent de ce nom, comme n'ayant point eu dessein de parler des autres.

SOCRATE. DONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, sur cet imposteur ; Prenons garde qu'il ne nous échape ; Boute, Platon, Boute Chrysipe ; Choquons tous ensemble ; Que le baston & la besace s'arment d'vn commun accord contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne ; Qu'est-ce, Aristipe, tu languis ? Que le souuenir de l'injure qu'il t'a faite, serue à t'animer à la vengeance ; C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baston en œuure, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, méschant, tu ne nous échaperas pas, On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensez ? De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est

pas assez d'vne mort, il faut qu'il en soufre plusieurs, pour reparation de son crime; autrement la Iustice ne seroit pas satisfaite, qui proportionne la peine au delit.

PLATON. Ie suis d'auis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puisqu'on le mette en croix, aprés l'auoir bien fouëtté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Il le faut ietter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy aprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plustost en piéces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LVCIEN. Hé! pardon, Messieurs! ie vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy, Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LVCIEN. Suiuez plustost le conseil d'Homere, *Prenez la rançon du captif & le laissez aller.*

PLATON. Tu-as beau dire; tu ne nous échaperas pas.

LVCIEN. Si Homere me manque, i'auray recours à Euripide, *Ne reiettez point les priéres du miserable, qui implore vostre assistance.*

PLATON.

PLATON. Mais il dit en vn autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, ſe doit reſoudre à le ſoufrir, & que la fin de la calomnie eſt l'infelicité.

LVCIEN. Puis-qu'il n'y a point moyen d'échaper, dites-moy pour le moins ce que i'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, meſchant, aprés nous auoir vendus comme eſclaues; nous qui ne ſommes pas ſeulement libres, mais qui afranchiſſons les autres! Tu nous vois donc aſſemblez pour tirer vengeance de cette injure, aprés auoir obtenu de Pluton vn iour de répit pour te venir perſecuter. Il n'eſt pas iuſqu'à Pythagore qui n'en ait voulu eſtre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LVCIEN. Ie commence à reprendre haleine; car ie ſuis aſſuré que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez écouter. Iettez ces pierres que vous auez amaſſées, ou les gardez pluſtoſt pour en lapider ceux qui le méritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour eſſayer de te ſauuer. Il faut que tu veſtes vn pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LVCIEN. Moy, Meſſieurs. Ha! ne traitez pas ſi mal voſtre bien-faiteur, qu'on ne vous

accuſe d'ingratitude comme les Philoſophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais ouï parler d'vne ſi grande inſolence? à la fin il nous fera croire que nous luy ſommes fort obligez, pour nous auoir vendus à l'encan.

LVCIEN. Quelle aparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenſer, moy qui vous dois tout ce que ie ſçais & ce que ie vaux, puis-que c'eſt dans vos liures que i'ay puiſé ma doctrine, & dans ce diuin parterre que i'ay cueilly les fleurs dont ie ſuis paré. Il faudroit que ie fuſſe plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muſes, aprés auoir apris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamyris & Euryte.

Ou, de lancer le iauelot.

PLATON. C'eſt-là vn trait de ta Rhetorique; car on dit que tu-és grand Orateur. Mais tu-és d'autant plus coupable, que tu te ſers de nos armes contre nous-meſmes, & que tu iettes des pierres dans vn iardin où tu-as cueilly des fleurs.

LVCIEN. Ie n'euſſe iamais crû que de ſi Grans hommes ſe fuſſent laiſſez tranſporter à la colére ſur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas ſans m'ouïr, & faites qu'on iuge noſtre procés par les formes de la Iuſtice. Conuenons du Iuge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'vn ou l'autre,

ou tous enſemble, & ie répondray à tous les chefs de voſtre accuſation & acquieſceray au jugement quel qu'il puiſſe eſtre, Que ſi ie gagne ma cauſe ie ne veux point d'autre récompenſe, ſinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce ſoit donner moyen d'échaper à vn impoſteur, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourueu que ce ſoit deuant vn Iuge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous?

LVCIEN. La Philoſophie.

PLATON. Mais elle ne peut eſtre Iuge & partie tout-enſemble; car c'eſt elle que tu-as offenſée en noſtre perſonne.

LVCIEN. I'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe, que ie ne craindrois pas de prendre pour Iuges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Meſſieurs, nous ne pouuons refuſer des offres ſi raiſonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car ſi nous le condamnons ſans l'ouir nous ouurons vne large porte à la calomnie, & ie ne ſçaurois que répondre à mes accuſateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu-as raiſon; Allons trouuer

la Philoſophie, & luy demander juſtice.

LVCIEN. Courage, Meſſieurs, voila qui eſt bien plus raiſonnable que ce que vous vouliez tantoſt faire. Mais où eſt-elle ? car ie ne vous céle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. I'ay bien trouué des gens qui ſe vantoient de le ſçauoir, & s'offroient de m'y mener; mais i'ay reconnu à la fin qu'ils ne le ſçauoient pas mieux que moy. Quelquefois i'ay eſté en des lieux, où l'on diſoit qu'elle eſtoit, & i'en voyois ſortir des Perſonnages fort venerables ; Mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'vne courtiſane plaſtrée & fardée, qui taſchoit de cacher ſon afféterie ſous vne feinte negligence ; mais ſes actions la faiſoient aſſez reconnoiſtre & démentoient ſes paroles ; car elle aymoit les cajoleries & les preſens, & faiſoit plus d'eſtat des Grans Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle paruſt fort négligée, elle portoit des parures & des ornemens ſous ſa robe. Ie me retiray donc de bonne heure, de peur d'eſtre pris en ſes filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantoſme.

PLATON. Il eſt vray que ſa demeure n'eſt pas connuë de tout le monde, mais elle doit paſſer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pœcile. La vois-tu qui vient auec

vne façon douce & modeſte ? On diroit qu'elle médite par le chemin, tant elle marche lentement.

LVCIEN. I'en voy pluſieurs qui ont ſa démarche & ſa contenance ; mais nous la reconnoiſtrons bien à ſes diſcours, & encore mieux à ſes actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'eſt-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas que vous eſtes venus icy ? Qui eſt cet homme que vous traiſnez ? Eſt-ce quelque voleur, ou quelque aſſaſſin ?

PLATON. Non, mais vn monſtre, qui n'eſt pas digne de viure, pour s'eſtre ataqué à toy que tout l'Vniuers reſpecte, & nous auoir dit des injures à nous qui ſommes tes diſciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que ie ſoufre tous les iours que la Comedie me déchire en plein Theatre ; car comme les vens allument vn flambeau au lieu de l'éteindre, les faux raports redoublent l'éclat de la Vertu, & font briller dauantage ſa lumiére. Comment eſtes-vous deuenus ſi chagrins & ſi coléres en l'autre monde, vous qui criïez tant contre les paſſions en celuy-cy ?

PLATON. La Renommée nous a aporté iuſqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a

fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner ſans l'ouïr ; Que répons-tu à cela, mon amy?

LVCIEN. Que i'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, à les faire conſentir à te vouloir prendre pour Iuge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de découurir la verité, & de conuaincre le menſonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, déteſtable, aprés l'auoir venduë au plus offrant pour deux carolus?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne ſoit pas à moy qu'il en veüille, mais à ceux qui abuſent de mon nom.

LVCIEN. Tu le ſçauras tantoſt, aprés nous auoir ouïs ; Allons ſeulement à l'Aréopage, ou pluſtoſt à la fortereſſe, pour découurir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Poëcile, mes compagnes, ie reuiendray bientoſt vous trouuer.

LVCIEN. Qui ſont-elles?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt la Vertu, la Science marche deuant, ſuiuie de la Verité.

LVCIEN. Où eſt la Verité? ie ne la voy point.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt celle-là qui ſe cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là tu la verras à demy.

LVCIEN. Ie la découure à toute peine. Mais pourquoy ne les mênes-tu pas auec toy pour rendre la compagnie plus complette ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que ie veux prendre la Verité pour mon Aduocat.

LA PHILOSOPHIE. Suiuez-moy, mes cheres ſœurs ; car vous auez quelque intereſt à la cauſe.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie ſçais ce qui en eſt, & que ie ne me meſle plus des choſes du monde.

LVCIEN. Mais tu-és neceſſaire à la juſtification d'vn innocent.

LA VERITE'. Que la Liberté donc vienne auec moy, pour m'aſſiſter au jugement d'vne perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la Raiſon demeure.

LVCIEN. Nous en auons beſoin auſſi ; car nous auons affaire à des gens qu'il eſt difficile de conuaincre, parce qu'ils trouuent toûjours quelque échapatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne donc, &

améne auec ſoy la Demonſtration. Suiuez-moy toutes, puis-que vous eſtes neceſſaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy! noſtre aduerſaire ſe veut ſeruir contre nous de la Verité?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe?

PLATON. Non; mais il eſt fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne ſçauroit rien faire en preſence de la Vertu, qui tient la balance; mais comment eſt-ce qu'il s'apelle?

LVCIEN. Parrheſiade, fils d'Alethion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel eſt ſon païs?

LVCIEN. La Syrie prés de l'Euphrate; Quoy! tu t'en eſtonnes. Il y a pluſieurs de mes parties dont l'origine n'eſt pas moins barbare. Il n'importe que la langue ſoit ſi pure, pourueu que la doctrine le ſoit.

LA PHILOSOPHIE. Il eſt vray; mais quelle eſt ta profeſſion? car il eſt beſoin de le ſçauoir.

C'eſt à peu prés ce que ſon nom ſignifie.

LVCIEN. C'eſt de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'impoſture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LVCIEN. Il le paroiſt bien; car ie ſuis déja en danger

en danger pour ce ſujet, & comme i'ayme la ſimplicité & la verité, autant que ie h[illegible]e menſonge & l'arrogance, ie trouue bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Auſſi ces deux choſes ne ſont-elles qu'vne, quoy qu'elles paroiſſent doubles ; c'eſt pourquoy elles ne doiuent point eſtre ſeparées.

LVCIEN. Tu le ſçais mieux que perſonne ; mais il eſt vray que i'abhorre les meſchans autant que i'ayme les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que les Miniſtres du Temple rangent les ſiéges, tandis que nous entrerons pour faire noſtre priére.

LVCIEN. Ie te prie, grande Deeſſe, comme tu découures tout du haut de ton Temple, de m'ayder à découurir la fourbe & l'impoſture. Tu ſçais combien tu-en vois tous les iours qui ſe parjurent, il eſt temps que tu les chaſties. Que ſi tu vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſuffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila aſſis, commençons ; Que les Philoſophes choiſiſſent quelqu'vn pour porter la parole, car ils ne ſçauroient parler tous enſemble ; Et quand il aura acheué, l'accuſé parlera à ſon tour.

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous? [illegible]t à toy Platon à nous défendre, car tu-as l'esprit sublime, & les raisons fortes & pressantes, accompagnées de délicatesse & des autres graces de ton païs. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes enuieux, car celuy-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuure toutes les figures de ta Rhetorique, & particulierement l'Ironie qui t'est si familiere, auec ces interrogations fréquentes & agréables. Dy, si tu veux, que Iupiter monte sur son Char aislé pour prendre vengeance des coupables.

Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.

PLATON. Ie ne suis pas assez fort pour vne si grande accusation, prenez plustost Diogene, ou quelqu'autre Philosophe acoustumé à dire des injures; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est-moy qui seray l'accusateur, puis-que c'est-moy, aussi-bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souuien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous, mais d'vn affront qui nous est fait en commun; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de ça-

uoir ſi nous ſommes tels que celuy-cy nous a dépeins, Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'eſtime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Meſſieurs, ie n'oublieray rien qui ſerue à noſtre défenſe, & ne trahiray point noſtre cauſe. Que ſi la Philoſophie meſme, comme elle eſt d'vne nature douce & paiſible, qui n'ayme pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baſton.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raiſon & non par la force. Mais ne tarde pas dauantage, Voila l'eau verſée, & toute la compagnie attentiue à ouïr ce que tu diras.

Couſtume ancienne d'horloges d'eau.

LVCIEN. Puis-qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crain-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

LVCIEN. Non; Cela ne ſeruira qu'à faire éclater dauantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Ie te trouue bien genereux; Prenez place, puis-qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Ie ne m'amuſeray point à décrire icy les auantages de la Philoſophie, ni à repreſenter les ſeruices que tous ces Grans perſonnages que voicy ont rendus au genre

humain. Il n'y point d'aparence de perdre en loüanges ſuperfluës, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne ſi grande accuſation. Ce Sophiſte que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a tranſporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de véhémence, & ne ceſſe de nous dire des injures & nous expoſer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire paſſer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'aprobation du peuple, qui n'ayme rien tant que la médiſance, & qui eſt bien-aiſe de voir déchirer la reputation des plus Grans hommes, comme ſi leur abaiſſement contribuoit quelque choſe à ſa gloire. C'eſt ainſi qu'on ſe plaiſoit autrefois à voir expoſer Socrate en riſée dans les Comedies d'Eupolis & d'Ariſtophane; mais ce n'eſtoit pas vn ſi grand crime de railler vn particulier, en vn iour de réjouïſſance, où la boufonnerie faiſoit partie de la feſte, que d'aſſembler toute vne compagnie d'honneſtes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philoſophes les plus célébres, ſans qu'on luy en ait iamais donné aucun ſujet; ce qui le rend ſans excuſe. Mais ce qui eſt inſuportable, c'eſt qu'il emprunte le ſacré nom de la Philoſophie pour maltraiter

Feſte de Bacchus.

ſes diſciples, & ſe ſert du Dialogue noſtre fa-
tory contre nous-meſmes, ayant corrompu iuſ-
qu'à Menipe l'vn de mes ſectateurs pour ſe mo-
quer de nous plus hardiment. Il en faut donc
faire vn châtiment exemplaire, ſi nous ne vou-
lons deuenir la fable du peuple, & donner li-
cence à tout le monde de nous dire des injures.
Car de ſe taire, en cette rencontre, ce ne ſeroit
pas modeſtie, mais laſcheté, aprés auoir ſouffert
le plus grand affront qu'on puiſſe faire à des
gens libres, qui eſt de les vendre pour eſclaues,
& moy particulierement qu'il a liuré pour deux
carolus, comme l'opprobre de tous les autres.
Quelque artificieux donc qu'il puiſſe eſtre, ie
ne ſçay ce qu'il pourra dire, d'auoir ainſi pro-
phané ce qu'il y a de plus ſaint parmy les hom-
mes. C'eſt-là le ſujet pourquoy nous nous ſom-
mes aſſemblez; & nous nous adreſſons à toy,
pour tirer vengeance de cette injure, afin d'em-
peſcher qu'à l'auenir on ne nous mépriſe, &
qu'aucun ne ſoit ſi oſé de rien entreprendre de
ſemblable.

LES PHILOSOPHES. Courage, Diogene,
voila parler fortement, & dire beaucoup de
choſes en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez ces vaines
acclamations, & qu'on verſe de l'eau à l'accuſé
pour ſe défendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LVCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela seruira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dés que i'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, auec les autres vices de la chicane, Ie la quittay promptement, pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire ; Car elle meine vne vie tranquile éloignée du trouble & de la discorde, & ses préceptes sont tres-saints, pourueu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'auoir la mine & l'aparence de Philosophes, sans en auoir l'effet; I'entray en colére de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'vn asne couuert de la peau d'vn lion vouluſt passer pour ce qu'il

n'eſtoit pas. Mais ce qui me faſchoit le plus, c'eſt qu'on vouloit rendre la Philoſophie complice de leurs defauts, & accuſer de leurs vices ces Grans hommes dont ils empruntoient le nom pour couurir leurs crimes. Car comme on auoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne ſçauoit plus de quelle façon ils auoient veſcu, cela rendoit la calomnie plus plauſible. Ie voulus donc faire quelque piéce de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy aprendre à vous diſtinguer de ces infames; mais vous ne le pouuez ſouffrir, & me traiſnez en Iuſtice pour ce ſujet. Dites-moy, Meſſieurs, ſi ie voyois quelqu'vn qui reuelaſt les myſteres, ſerois-ie impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des jeux font fouëtter ſouuent en leur preſence les Acteurs qui repreſentent mal Iupiter, Minerue, ou Neptune, ſans que ces Dieux trouuent mauuais qu'on châtie ceux qui ne iouënt pas bien leurs perſonnages? Car de faire mal celuy d'vn meſſager ou d'vn eſclaue, il n'y a pas grand danger; mais il n'eſt pas pardonnable de deshonorer vn Heros ou vn Dieu par des geſtes laſcifs & des contenances deshonneſtes: Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'il y en a qui ſemblent n'aprendre vos maximes, que pour viure tout au contraire; car ils ne ceſſent de crier, qu'il faut mépriſer la gloire & les richeſſes, viure ſans

paſſion, n'eſtimer Bien que ce qui eſt honneſte; & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enſeignent que pour de l'argent, ſont plus coléres que de petis chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des liéures, plus flateurs que des ſinges, plus laſcifs que des moineaux, & plus larrons que des chouëttes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la ſuite des Grans, & ſe preſſer à leur porte ou à leur table, où ils ſont inſuportables meſme aux Courtiſans, par leurs lâches flateries; & contrains par la force du vin, font & diſent cent extrauagances, & expoſent en riſée la Philoſophie. Mais ce qui eſt de plus honteux, c'eſt que diſant que le ſage n'a beſoin de rien, & poſſede tout en ſoy-meſme, ils ne ceſſent de demander, & ſe fâchent quand on les refuſe, qui eſt vne choſe auſſi plaiſante, que ſi l'on voyoit quelqu'vn mendier auec la pourpre & le diadême. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes ils vous font vn grand ſermon ſur la liberalité, & diſent, que les richeſſes ſont indifferentes; Mais ſi quelqu'vn de leurs amis a beſoin de quelque choſe, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muëts comme des poiſſons, & tous ces beaux diſcours de Vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant

tant qu'on ne touche point à leur bource ; le moindre intereſt eſt capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui ſe iouënt enſemble, mais ſi quelqu'vn vient à ietter vn os au milieu d'eux, auſſitoſt ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte aprit des ſinges à danſer, à quoy ils reüſſirent admirablement, comme cet animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce ſpectacle dura long-temps, iuſqu'à ce qu'vn bourgeois qui vouloit rire s'auiſa de ietter des noix dans la ſale ; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils ſe ruérent deſſus peſle-meſle, ſans auoir égard à leurs beaux habits ni a leurs maſques, & oublierent le perſonnage qu'ils repreſentoient, pour iouër celuy qu'ils eſtoient en effet. C'eſt ce que font ces mauuais Philoſophes dont ie parle; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Meſſieurs, qu'ont ces gens-là de commun auec vous que la mine & l'aparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaiſoient bien ; mais ils en ſont plus éloignez que le ciel ne l'eſt de la terre. Voila ce que i'auois à dire pour ma défenſe ; & ie prens à témoin la Verité, ſi i'ay rien dit que ce qu'elle ſçait elle-meſme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on aille aux opinions ; Que vous en ſemble, mes compagnes ?

LA VERITE'. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baissois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien-loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il raportoit.

LA VERTV. Il m'est arriué la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous mes disciples?

LES PHILOSOPHES. Que bien-loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-faiteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conseruer l'estime que nous auons acquise durant nostre vie. Nous auons fait iustement comme ceux de Troye, qui pressérent tant des Comediens qui passoient par leur païs de leur iouër quelque Tragedie, qu'ils leurs representerét leurs propres malheurs; Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auoüerons, pluſtoſt que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, ie luy en ſçay bon gré, & non ſeulement, ie me repens de ce que i'ay dit contre luy, mais ie veux estre ſon amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ie le déclare absous tout d'vne voix, & le repute pour mien.

LVCIEN. Il reſte encore quelque choſe à faire, aprés ma iuſtification, c'eſt de châtier les

impoſteurs ; car ie veux eſtre leur accuſateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogiſme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, écoutez ; Que tous les Philoſophes viennent au palais pour ſe défendre, en preſence de la Philoſophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LVCIEN. Il y en a peu qui ſe preſentent ; car ils redoutent la Vertu, & apreheńdent que la Verité ne découure leurs defauts ; outre qu'ils ſont répandus à cette heure par la ville pour chercher quelque repuë franche ; mais ie ſçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profeſſion de la Philoſophie viennent receuoir chacun vne piéce d'argent & vn pain ; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de ſurcroiſt vn cabat de figues. Il n'eſt point beſoin de ſcience ni de vertu, pourueu qu'on ſçache faire des argumés en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la diſpute aura pour récompenſe vn talent. Grans Dieux ! comme ils acourét enfoule, & ſe preſſent de tous coſtez pour entrer ! On diroit d'vn eſſain d'abeilles ; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Eſté de moiſſons, ni l'Automne de raiſins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en eſt plein, & l'on ne voit par tout que barbes, baſtons & beſaces, pour ne rien dire des autres marques qui ſont pires que

celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiére publication est disparu, ou confondu dans la foule; mais certes, il y deuroit auoir quelque signe pour les reconnoistre; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre vne autrefois; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à receuoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plustost aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de receuoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stoïciens sont préférables parce qu'ils le sçauent mieux faire profiter que les autres.

EPICVRIENS. Le cabat de figues pour le moins nous apartient; car nous mettons le souuerain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute; Car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas; car ils ne le cedent à personne en opiniastreté.

ACADEMICIENS. Mais vous eſtes attachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouuons diſputer contre les autres & contre nous-meſmes.

LA PHILOSOPHIE. Ceſſez de vous entrebatre; & vous autres Cyniques, quitez ce baſton, ou ne vous en ſeruez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit; mais de diſcerner les bons & les mauuais Philoſophes, pour récompenſer les vns & punir les autres. Qu'eſt-ce-là? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a iettée pour mieux fuïr, & qu'on voye ce qui eſt dedans; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

LVCIEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, vn miroir & des parfums, auec vn petit coûteau de ſacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et auec cela, il a la hardieſſe de crier contre le luxe?

LVCIEN. Voila comme ils ſont faits preſque tous; mais comment ferons-nous pour faire connoiſtre les meſchans? C'eſt à la Verité d'y trauailler, pour empeſcher que le menſonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis-que tu témoignes tant de paſſion pour moy, pren auec toy la Raiſon,

& allez enſemble faire vne reueuë generale. Vous amenerez tous les Philoſophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'vn fer chaut, qui porte la marque ou d'vn renard ou d'vn ſinge.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt bien dit; mais pour les reconnoiſtre, il les faudroit éprouuer non pas au Soleil, comme l'aigle fait ſes petis; mais à la gloire, aux plaiſirs & aux richeſſes. Ceux qui pourront les regarder fixement, ſans eſtre éblouïs de leur éclat, ſeront declarez legitimes, & les autres iettez en bas comme des bâtars.

LVCIEN. Mais comment les pourrons-nous atraper? Ie ſuis d'auis que la Preſtreſſe du Temple nous preſte cette ligne que quelque peſcheur a conſacrée à la Déeſſe, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelque friandiſe pour les ſurprendre.

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne; Il la iette du coſté de la ville, a-t-il enuie de peſcher des pierres dans le port.

LVCIEN. Taiſez-vous, que vous n'épouuantiez le gibier. Ie voy venir vne grande dorade; mais non, c'eſt vn chat de mer, qui eſt en embuſcade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous eſtre fauorables; le voila qui

bâille aprés l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'aualle, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Syllogisme nous ayde; Ie le tiens. Grans Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a déja aualé? faisons-luy rejetter pour en prendre d'autres; Que dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton viuier.

DIOGENE. Ie le renie pour mien.

LVCIEN. Combien pensés-tu qu'il vaille? il se plaignoit hier que nous l'auions liuré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en auoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LVCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celuy-cy large, & plat? C'est vn Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or?

LVCIEN. Que veux-tu qu'on en fasse?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LVCIEN. I'en voy aprocher vn tout rayé

d'or qui court à la proye ; mais il a découuert l'hameçon, il tourne queuë ; Toutefois, le voila qui reuient tant il eſt gourmand. Il mord ; il eſt pris.

DIOGENE. De quelle eſpece eſt-il ?

LVCIEN. Demande-le à Ariſtote.

ARISTOTE. Ie ne le connois point.

LVCIEN. Ie ſuis donc d'auis qu'on le rejette.

DIOGENE. I'en voy pluſieurs qui vont en foule ; prenons vn filet ; car ils ſont dificiles à atraper, & piquent de tous coſtez ; mais ce ſera aſſez d'en prendre vn, auſſi bien ne valent-ils rien, & ſont pleins d'arreſtes. Iette la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent auec la proye.

Il raille des épines de la Philoſophie Stoïque.

LVCIEN. Grans Dieux ! comme ils s'entrebatent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'atachent à l'or. Mais en voila vn de pris ; Dy-nous qui tu-és ? Ie ſuis plaiſant d'interroger vn poiſſon qui eſt muet, il le faut demander à Chryſype ; car il y a de l'or en ſon nom.

C'eſt que Chryſon en Grec ſignifie or.

CHRYSIPE. Il eſt trop gourmand, ie ne le connois point.

LVCIEN. Tu-as raiſon, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreſte ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'eſt aſſez, auſſi-bien

bien noſtre amorce eſt trop précieuſe, pour la hazarder dauantage, & le prouerbe ne veut pas qu'on peſche auec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Preſtreſſe, & renuoyons les Philoſophes, puis que voilà tantoſt le jour écoulé; cependant la Raiſon & Parrheſiade feront la reueuë que i'ay dit.

LVCIEN. Allons; mais où irons-nous premierement? ſera-ce à l'Academie ou au Portique, ou ſi nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus beſoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OV LE PASSAGE DE LA BARQVE.

DIALOGVE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCVRE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. TOVT est prest, Clothon, la sentine vuidée, le mast dressé, les voiles tenduës, les rames attachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'auons rien gagné, quoy que nous dûssions auoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haste; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de reuenir. Ie croy qu'il a bû de l'eau du fleuue d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouër des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi vn de ses métiers. Apres cela, il vient faire le galand comme si nous n'estions pas dignes

de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTHON. Vous verrez qu'il eſt empeſché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commiſſion de Iupiter.

CARON. C'eſt mal vſer d'vn bien qui eſt en commun, nous n'auons pas accoûtumé de le retenir icy au delà de ſon terme. Mais ie voy bien que c'eſt, il n'y a parmy nous que de l'Aſphodele & de la viande pour les morts, le reſte n'eſt rien que tenebres; au lieu que tout eſt beau & riant là-haut, & qu'on y a tout ſon ſoul de nectar & d'ambroſie. Auſſi diroit-on quand il ſort d'icy, que c'eſt vn priſonnier qui ſe ſauue; & quand il faut reuenir, c'eſt le diable, on ne le ſçauroit rauoir.

CLOTHON. Ne te mets point en colere; le voila de retour auec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe deuant luy ainſi qu'vn troupeau de moutons; mais il me ſemble que i'en voy vn qui eſt lié, & vn autre qui ſe créue de rire, & qui ayde à les chaſſer. Qu'as-tu Mercure, d'eſtre ainſi tout en eau, & hors d'haleine, auec les pieds poudreux?

MERCVRE. Qu'aurois-ie? ſinon qu'il m'a falu courir tout le iour apres ce miſerable qui s'enfuyoit, & qui eſt cauſe que i'ay failly au iourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTHON. Qu'auoit-il, ainſi à fuïr.

MERCVRE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce ſoit quelque Prince, car il regrette vne grande felicité.

CLOTHON. Et penſoit-il pouuoir viure, ayant acheué ſa fuſée?

MERCVRE. S'il le penſoit? Voy-tu ce galand homme, auec ſon bâton & ſa beſace, ie croy que ſans luy, il en fût venu à bout; car depuis que ta ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe debatre, & roidir les jambes pour s'empeſcher d'auancer. Quelquefois il tâchoit de me fléchir par ſes prieres, & par ſes larmes, & me faiſoit de grandes promeſſes; mais ie ſçay trop bien mon métier. Cependant, il a ſi bien fait qu'il s'eſt dérobé de nous, tellement qu'eſtant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il s'eſt trouué vn mort à dire. Alors Eaque frongant le ſourcil, & me regardant de trauers? Ne ſçaurois-tu, m'a-t'il dit, t'empeſcher de dérober meſme les morts; Sçay-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ni corrompre, ni ſurprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penſer, ie me ſuis ſouuenu de ce qui eſtoit arriué par le chemin, & retournant ſur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſidérer que le meſſager des Dieux doit auoir apris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir? Eſt-ce que nous n'auons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire?

CLOTHON. Tu-as raiſon, embarque, tandis que ie prendray mon regiſtre, & me mettant à la décente, ie demanderay à chacun ſon nom, ſon village, & ſa maiſon. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils entreront. Commençons par ces petis enfans qui n'ont rien à me répondre, comme ie n'ay rien à leur demander.

MERCVRE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceûx qui ont eſté expoſez.

CARON. Voila vne belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir! Ceux-cy ont eſté bien pris ſur le Vert? Ie voudrois bien ſçauoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi-toſt.

MERCVRE. Tay-toy? Que veux-tu aprés cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillars? Charge les, auſſi-bien ne ſçauroient-ils marcher; & ie ne les veux point interroger, car ie n'ay que faire de ſçauoir ce qui s'eſt fait, il y

a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien; Ie penſe qu'ils ſont ſourds de vieilleſſe.

MERCVRE. Ils reſſemblent à ces fruits qui ſont tout flétris & ridez, pour auoir eſté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit des raiſins ſecs; Amé-ne en ſuite les bleſſez? Qui eſt-ce qui vous a ainſi accouſtrez, mes amis? Mais i'auray plûtoſt fait de le regarder ſur mó liure; Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCVRE. Les voila.

CLOTHON. Et ces ſept amoureux qui ſe ſont tuez par déſeſpoir, auec le Philoſophe Théagene pour vne Courtiſane de Megare?

MERCVRE. Les voicy tout-contre.

CLOTHON. Ceux qui ſe ſont entretuez pour regner, y ſont-ils? Et ce Cocu qui a eſté empoiſonné par ſa femme, & par ſon galand?

MERCVRE. Les voila auſſi.

CLOTHON. Améne en ſuite les pendus & les rouëz, auec ces ſeize, qui ont eſté tuëz par des voleurs ſur le grand chemin.

MERCVRE. Les voila tout percez de coups; Veux-tu auſſi les femmes?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui ſont periſ ſur mer, & les malades auec le Medecin Aga-thoclés; Mais où eſt ce Philoſophe Cynique,

qui deuoit s'empoiſonner, pour venir en poſte en l'autre monde?

VN CYNIQVE. Me voicy, Clothon, que t'auois-je fait pour me laiſſer ſi long-temps en vie? Ma fuſée n'eſtoit-elle pas encore acheuée? Car i'ay tâché pluſieurs fois de la rompre ſans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laiſſé en vie pour inſtruire les autres, & les guérir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQVE. Non pas, s'il te plaiſt, que celuy-cy ne ſoit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eſchape, & qu'il ne t'émeuue à compaſſion par ſes prieres, & par ſes larmes.

CLOTON. Tu ne me connois pas bien; Ie ſuis vne mau-piteuſe, auec qui il n'y a rien à gagner: Mais qui eſt-il?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Ie te prie, Clothon, que ie puiſſe retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres ſans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là haut?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui eſt demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que j'aille pour le moins dire

à ma femme où i'ay caché mon treſor?

CLOTHON. Il eſt dé-ja trouué, Megaclés s'en eſt ſaiſi.

LE TYRAN. Quoy! cét infame, que i'ay épargné par mépris?

CLOTHON. Luy-meſme, il viura encore quarante-ans, & jouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de liurer ce que i'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut! n'eſtoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir, apres auoir égorgé ſes enfans en ſa preſence?

LE TYRAN. Mais il eſtoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il eſt vray; mais le temps de le poſſeder eſtoit paſſé.

LE TYRAN. Ecoute vn mot à l'oreille, ie te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où ſont-ils? tu n'as plus rien, mon amy; Qu'on emporte ce galand: car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

LE TYRAN. Atten pour le moins, que i'aye acheué de domter les Piſidiens, & de mettre ſous contribution toute la Lydie, pour grauer ſur mon tombeau, mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON.

CLOTHON. Ce n'eſt pas là l'ouurage d'vn iour, il te faudroit plus de vingt-années.

LE TYRAN. Ie te donneray caution du retour; Veux-tu au lieu de moy mon fauory?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur: Mais n'eſtoit-ce pas luy, méchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie?

LE TYRAN. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il ſera bien-toſt icy, ne t'en mets point en peine, car ton ſucceſſeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon ſuplice, & me dis le reſte de ce qui arriuera apres ma mort.

CLOTHON. L'vn de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté!

CLOTHON. Luy-meſme. Pour ta fille on la conte dé-ja entre les Concubines du nouueau Prince; D'ailleurs on a briſé toutes tes ſtatuës, & ton nom eſt en oprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t'il pas vn de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque réſentiment de ces injures?

CLOTHON. Et auois-tu des amis, ou as-tu

iamais donné ſuiet à quelqu'vn de l'eſtre? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte ou par eſperance ; & ce n'eſtoit pas toy qu'on aymoit, c'eſtoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, lors que ie tombois malade; Chacun deſiroit de mourir, & de me laiſſer en vie; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTHON. C'eſt pourtant l'vn d'eux qui t'a empoiſonné. Te ſouuient-il du dernier coup que tu bus hier chez Hippias?

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui eſtoit vn peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy *là* t-il fait?

CLOTHON. Tu perds le temps en des queſtions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Vne choſe me tuë, Clothon, & me fait ſouhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme j'auois la mort ſur le bord des léures, vn de mes valets monta ſur le ſoir dans ma chambre, & ne voyant qu'vne de mes concubines prés de moy, la jetta par terre, & la deshonora à ma veuë, apres auoir fermé la porte ſur luy. Enſuite, ſe tournant vers mon lit: Ha! meſchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injuſtement? Là deſſus il me cracha au nez, & ſe mit à me ſoufleter, & à m'arracher

la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'vn, & ma concubine fit la pleureuſe. Que ſi je les pouuois tenir?

CLOTHON. Ceſſe de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'vn aſſez hardy pour vouloir condamner vn Roy?

CLOTHON. Vn Roy non, mais bien vn mort; Tu auras tantoſt à faire à vn Iuge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclaue.

CLOTHON. Où eſt ce Philoſophe Cynique auec ſon baſton, & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds & par la teſte.

MERCVRE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, je t'en charge, attache-le bien au maſt du nauire, qu'il ne puiſſe eſchaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que j'ay eſté Roy?

LE CYNIQVE. Ie ne m'eſtonne pas que ton valet t'a mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'es plus ſage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! vn Cynique aura la hardieſſe de me brauer, vn coquin, que cent fois i'ay failly à faire pendre, parce qu'il ſe meſloit de contrôler mes actions;

CLOTHON. Qu'on l'atache pour punition où i'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne fonge-t'on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauureté.

CLOTHON. Qui és-tu!

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

CLOTHON. Quoy! tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des milions pour le laiſſer encore ſur terre? Eſt-ce que tu eſtois las de viure.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déeſſes; Iamais la promeſſe du Cyclope ne m'a plû d'eſtre mangé le dernier, puis qu'enfin, il faut eſtre mangé; D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il viuoit dans la gloire & dans l'opulence, parmi les jeux, les plaiſirs & la bonne chere, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choſes ſont ſi glüantes, que l'on ne s'en peut défaire. Ceux qui ſont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne ſe peuuent empeſcher de tourner la teſte vers le monde, comme vn amant paſſionné vers ſa maiſtreſſe. Ce Tyran donc n'a ceſſé de conteſter par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arreſte, ni treſors, ni grandeurs, ni voluptez j'eſtois toûsjours preſt à partir, & ta ſœur ne

m'a pas pluſtoſt fait ſigne, que j'ay jetté là mon tranchet & mes ſauates, pour acourir icy pieds nuds, ſans ſonger ſeulement à me décraſſer ni à oſter la poix de mes mains. Ie marchois deuant, comme tu as veu, & en arriuant, j'ay eſté rauy de voir que nul n'eſt icy plus grand que ſon compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaut ni de froit, de ſoif ni de faim, ni d'eſtre batu par les valets d'vn grand Seigneur, ou mis en priſon par vn importun creancier. Au contraire, je voy que les pauures rient icy, & que les riches y pleurent, bien-loin de ce qui ſe fait là-haut.

CLOTHON. Il eſt vray qu'il y a long-temps que je te voy rire, Dy m'en le ſujet?

MICYLE. Ie te le diray, Comme je demeurois prés du Tyran, & que ie contemplois de plus prés ſa gloire, il me paroiſſoit comme vn Dieu, & fort au deſſus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, ſans ſa pourpre & ſon diadéme, il m'a ſemblé ridicule; & ie me ſuis ry de moy-meſme, d'auoir iugé de ſa felicité par l'odeur de ſa cuiſine, & par vne vaine pompe & magnificence. Quand ie conſidere auſſi cet vſurier, qui ſe plaint & ſe tourmente, de ce qu'il eſt mort ſans auoir iouï de ſes richeſſes, & les a laiſſées en proye à vn

Il y a au Grec, par le ſang des huîtres qui ſeruoient à teindre ſa Pourpre.

ieune deſbauché, qui s'en donne par les iouës; Ie ne puis m'empeſcher de rire, ſur tout, lors qu'il me ſouuient comme ie l'ay veu paſle & défait, qui n'eſtoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ſes eſcus, Mais que ne partons-nous, & ne réſeruons nous cet entretien pour le paſſage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'anchre.

CARON. Où veux-tu aller? que tout eſt plein, atten à paſſer vne autrefois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laiſſer ainſi tranſir ſur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Malheureux que ie ſuis ils partent ſans moy! ie les ſuiuray à la nage; auſſi bien n'ay-je pas peur de me noyer eſtant mort, & ie n'auosr pas de quoy payer le batelier.

CLOTHON. Arreſte, il n'eſt pas permis de paſſer de la ſorte.

MICYLE. I'iray encore plus viſte que vous.

CLOTHON. Aprochons-nous pluſtoſt pour le prendre. Ten-luy la maïn, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il ſe mette?

MERCVRE. Sur les eſpaules de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raiſon? Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQVE. Te peut-on dire la verité,

Caron, ie n'ay rien pour te donner ; car ie n'ay aporté que mon bâtõ & ma beſace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourueu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'vne mauuaiſe paye ce qu'on peut.

LE CYNIQVE. Diray-je en paſſant quelque chanſon pour nous déſennuyer?

CARON. Ie le veux? Si-tu en ſçays quelque bonne.

LE CYNIQVE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

MERCVRE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que j'y faſſe: Ie n'ay rien à régretter?

MERCVRE. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume:

MICYLE. Ah! mes vieux ſouliers? Ie ne vous verray plus! Ie ne ſeray plus tout le iour à me morfondre dans vne ruë, expoſé à toutes les injures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin iuſques au ſoir? Qui eſt-ce qui

heritera de ma poix & de mes aleſnes? Mais ie ſuis las de crier, nous voila tantoſt à bord.

CARON. Cà que chacun mette la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veux-tu que ie tire, ſi ie n'ay rien? A peine ſçay-ie de quelle couleur eſt l'argent, ni ſi vne piece eſt ronde ou carrée.

CARON. O! l'heureuſe iournée, & le grand gain que nous auons fait! Encore ay-ie peur que celuy-cy n'améne la coûtume de ne rien payer; Décendez vîte, que j'aille paſſer les aſnes, & le reſte des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui ſe ſont entre-tuëz pour les bornes de leurs Eſtats.

MERCVRE. Allons, mes amis, marchez deuant, ſi vous n'aymez mieux me ſuiure.

MICYLE. Grans Dieux, quelle obſcurité! Où eſt maintenant le beau Paris? On ne ſçauroit diſcerner icy la brune d'auec la blonde; car tout y eſt de meſme couleur; & ie ne voy point de diférence entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où eſt ce Cynique?

LE CYNIQVE. Icy, Micyle, nous irons ſi tu veux de compagnie.

MICYLE. I'en ſuis content, donne-moy la main? Te ſouuient-il des myſteres d'Eleuſine, il me ſemble que cecy y a beaucoup de raport?

LE CY-

LE CYNIQVE. Tu-as raiſon; En voicy vne qui s'auance la torche au poin, auec vn regard furieux; Sans doute c'eſt quelqu'vne des Furies. *C'eſt qu'on y repreſentoit Céres de la ſorte.*

MERCVRE. Reçoy ceux-cy, Tiſiphone, il y en a mille, & quatre par deſſus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fay les aprocher, & toy, Mercure, fay l'office d'Huiſſier, auſſi bien icy bas, que là haut.

LE CYNIQVE. Ie te prie, Rhadamante, que ma cauſe ſoit appellée la premiere, car ie veux accuſer ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on ſçaura comme i'ay veſcu.

RHADAMANTE. Qui és tu?

LE CYNIQVE. Vn Philoſophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance toy; Crie, Mercure, ſi quelqu'vn a des reproches à faire contre luy? Perſonne ne parle, deshabille toy, pour voir ſi tu n'as point quelque tache de péché.

LE CYNIQVE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Ie n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées: mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

LE CINYQVE. Ce ſont les reſtes des péchez que i'ay faits auant que d'auoir embraſſé la Philoſophie : mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vſé d'excellens remedes, car il n'y paroiſt preſque plus; Va dans les champs Elyſées, iouyt du repos des bienheureux ; Mais qu'on appelle auparauant la cauſe de ce Tyran, puis qu'il en veut eſtre l'accuſateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'vn mot à la mienne ; me voila déja deshabillé.

RHADAMANTHE. Qui és tu ?

MICYLE. Le ſauetier Micyle.

RHADAMANTE. Il eſt vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas meſme les marques de brûlure de ce Philoſophe, va t'en auec luy ; Qu'on appelle la cauſe de ce Tyran.

MERCVRE. Megapenthés fils de Lacydas où és tu ? c'eſt à toy qu'on en veut ? Il tourne la teſte de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre ; traiſne le par les cheueux, Tiſiphone. Que l'accuſateur parle.

LE CINYQVE. Il n'eſt pas beſoin de grans diſcours pour le conuaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches ; Toutefois, ſi tu veux pour la

forme, ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Ie ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour paruenir à l Empire, ni auant que d'y eſtre paruenu ; Mais apres qu'il s'en fut rendu maiſtre, auec vne bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens ſans aucune forme de procés ; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs marys, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à vn ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en ſon midi, que de le contempler en ſa gloire. Quant à ſa cruauté, il a inuenté de noueaux ſuplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, les vns à cauſe de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les apelle, ils témoigneront contre luy ; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que répons-tu à cela?

LE TYRAN. Que les meurtres ſont veritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez eſt faux.

LE CYNIQVE. Ie ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ſes débauches, & le lit où il les a commiſes.

MERCVRE. La Lampe & le Lit de Mega-

penthés, aprochez?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en voſtre preſence.

LE LIT. Toutes les ſaletez imaginables, que i'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton ſilence les dit aſſez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de iour me ſont inconnuës; mais la nuit, i'ay voulu quelquefois m'éteindre pour ne les point voir; car il a ſouïllé en cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'eſt aſſez; Qu'on le deshabille? Dieux! il eſt tout couuert de vices; Quel ſuplice trouuerons-nous aſſez grand pour le punir?

LE CYNIQVE. I'en ſçay vn dont perſonne ne s'eſt encore auiſé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQVE. Qu'il ne boiue point de l'eau du fleuue d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoy?

LE CYNIQVE. Parce que le ſouuenir de ſes crimes luy ſera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu-as raiſon, qu'on l'atache prés de Tantale, & que la conſideration de ſa felicité paſſée ſerue encore à le tourmenter.

DE CEVX QVI ENTRENT AV SERVICE DES GRANS.

Il décrit les incommoditez qu'on y ſouffre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

IE ne ſçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on eſt contraint de faire & de ſoufrir chez les Grans, quand meſme on y entreroit comme amy, ſi l'on peut apeller amitié vne ſi dure ſeruitude. Car ie ſçay vne partie de ce qu'on y ſoufre, n'on pas pour l'auoir éprouué moy-meſme; mais pour l'auoir apris de ceux qui auoient paſſé par cette épreuue, dont les vns languiſſoient encore dans les fers, les autres en eſtoient déliurez,& contoient auec plaiſir l'hiſtoire de leurs mal-heurs, & celle de leur déliurance. Ceux-cy me ſembloient les plus croyables,& les mieux inſtruits, pour auoir ſondé pleinement, s'il faut ainſi dire, la profondeur de ces myſteres. Ie les écoutois donc attentiuement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teſte raſe dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelos, lors que le gouuernail em-

porté, le maſt rompu, les voiles déchirées, oſtent toute eſperance de ſalut ; & là deſſus l'aparition fauorable des eſtoiles de Caſtor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme vn Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démeler ſon intrigue. C'eſt ainſi que ces Courtiſans me contoient les tempeſtes de la Cour, où tout leur rioit d'abord; mais que le calme fut bientoſt ſuiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à ſoufrir tout le temps de leur nauigation, iuſqu'à ce que leur vaiſſeau s'alla briſer contre vn eſcueïl qui eſtoit caché ſous les ondes, ou contre quelque roc eſcarpé, d'où ils ſe ſauuerent à peine tout-nuds, apres auoir tout perdu. Pendant ce triſte recit, il me ſemble que de honte, ils taiſoient encore pluſieurs choſes, que ie deuinois aiſément, & que ie te veux repreſenter auec le reſte, parce que ie te vois brûler d'enuie il y a long-temps de t'embarquer ſur cette mer. Car comme l'on fut tombé vn iour ſur ce diſcours, dans vne compagnie où nous eſtions, l'vn de ceux qui eſtoient preſens ayant commençé à louër cette condition cõme la plus heureuſe, parce que non ſeulemẽt on faiſoit bonne chére ſans qu'il en coûtaſt rien, on eſtoit logé magnifiquement, traiſné en caroſſe, aymé des plus grans de Rome; mais on eſtoit payé pour cela comme pour vn grand ſeruice: Ie te vis alors ouurir l'o-

reille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en auertir, ie te veux representer vne partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te découurir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Apres, tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu, sans que ie m'en soucie beaucoup, puis que ie me seray acquité de mon deuoir, & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de lettres qui s'atachent au seruice des Grans pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y soufre sont communs à tous, mais doiuent estre d'autant plus insuportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traités que les autres. Et en cela, ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer; ce que tu ne dois point trouuer mauuais, si ce n'est vn crime de dire la verité trop librement, puis que ce n'est pas moy qui suis cause de leur malheur, mais eux-mesmes. Ie ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ni les autres ames lâches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car

outre qu'ils ne ſont pas dignes d'vn meilleur traitement, ils ne me croiroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne penſeroient pas receuoir d'affront, quand on leur verſeroit, comme on dit, le pot de chambre ſur la teſte. C'eſt donc ſeulement pour les perſonnes de lettres, que j'écris, afin de les afranchir s'il ſe peut. Pour cela, j'examineray toutes les raiſons qui les peuuent porter à ce deſſein, & feray voir qu'elles ne ſont ni preſſantes, ni neceſſaires, afin de leur oſter toute ſorte de pretexte & d'excuſe. La premiere qu'ils alléguent, c'eſt la pauureté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éuiter on peut tout faire, & tout ſoufrir. C'eſt pourquoy ils ont touſiours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches eſprits ont pû inuenter contre elle, pour en faire peur aux hommes. Il eſt certain que s'ils ſe pouuoient par là mettre à couuert de la neceſſité pour toute leur vie, ils ſeroient excuſables de chercher vn aſyle pour ſe défendre contre vn ſi puiſſant ennemy ; mais le remede eſt pire que le mal, & au lieu de le guérir, il ne fait que l'empirer. Car la pauureté dure touſiours, & la cruelle neceſſité de ſeruir, parce qu'on dépenſe chez les Grans tout ce qu'on gagne à leur ſeruice, encore ſouuent ne ſufit-il pas. L'autre raiſon eſt, qu'ils

qu'ils n'embraſſeroient pas cette profeſſion, s'ils en auoient d'autre ; mais comme ils ne ſont plus en âge d'aprendre, ils ſont contrains de ſubir le joug de la ſeruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de ſubſiſter, & ſi ce qu'ils gagnent ne leur couſte gueres, & qu'ils ne trauaillent pas plus que les artiſans pour l'auoir ; Car ce ſeroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à ſon aiſe ſans rien faire. Mais le contraire ſe trouuera veritable, puis qu'il leur naiſt tous les iours de nouueaux maux, à qui les forces du corps & de l'eſprit ne ſont pas capables de reſiſter. Nous en parlerons lors que nous repreſenterons le reſte de ce qu'ils endurent ; il ſuffira preſentement de monſtrer, que ce n'eſt pas-là la veritable cauſe du mal : mais l'éclat trompeur des richeſſes qui leur donne dans la veuë, & les éblouït. Ils croyent que la felicité conſiſte dans le luxe, & ſe promettent des montagnes d'or, qu'ils ne poſſéderont iamais qu'en ſonge. Ce n'eſt donc pas tant la neceſſité qui les preſſe, que le deſir de choſes vaines & ſuperfluës, qui les rend eſclaues toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui ſçauent que l'amour s'éteint par la iouïſſance, entretiennent d'eſperance leurs galans, & promettent toûjours ce qu'elles n'accordent iamais ; les Grans récompenſent le plus tard qu'ils

peuuent ceux qui les seruent, pour faire durer leur seruitude. Or il est ridicule de toûjours soufrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable; Car ie ne les blâmerois pas trop de trauailler pour la Volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la Liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la félicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Vlysse, charmez d'vne volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu prés ce que font ceux qui voilent leur seruitude du nom d'vne honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun auantage, & qu'il possédast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclauage, & le peu d'vtilité qui leur en reuient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de soufrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premierement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grans, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suër & trauailler auparauant; s'habiller au dessus de la condition, & de la façon qu'ils ayment le

Il y a au Grec de la la couleur.

mieux pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur soient desagreables ; les suiure par tout, auec mille incommoditez ; se trouuer le matin à leur leuer, soufrir la mauuaise humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Auec tout cela, Monsieur sera plusieurs iours sans vous regarder ; Que si vous estes si heureux qu'aprés vn long-temps il vienne à ietter les yeux sur vous, & à s'abaisser iusqu'à vous parler, alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers, & vous prennent pour vn lourdaut, ou pour vn faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des personnes de condition ; car ce que vous appellez pudeur, vn Courtisan l'apelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de trauaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir esclaue, Si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit fauorable, on vous reçoit à faire preuue de vostre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vostre sujet le Panégyrique de celuy à qui vous parlez ; car les Grans sont bien

aiſes d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agiſſoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la geſne, pour faire quelque choſe de grand & d'acheué, de peur de tromper ſon attente, outre qu'eſtant rebuté vne fois perſonne aprés cela ne vous voudroit plus receuoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos riuaux, & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas aprouuer ce que vous auez fait, ou le louër foiblement & l'écouter auec negligence. Mais vous eſtes tout tranſporté, lors qu'il ſoûrit & fait mine de l'entendre auec plaiſir. Conſiderez cependant, quel creue-cœur c'eſt à vn honneſte-homme, qui eſt quelquefois déja ſur l'âge, de ſubir l'examen d'vn ſot ou d'vn ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute voſtre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de voſtre jeuneſſe; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par malice, ou pour ſe mettre en voſtre place; & l'on croit plus aiſément le mal que le bien. Que ſi vous eſtes aſſez heureux pour ſurmonter toutes ces difficultez; Que perſonne ne vous trauerſe; Que le maiſtre vous gouſte; Que ſa femme y conſente; Que vous ayez l'aprobation des amis & des domeſtiques; Alors vous penſez eſtre au deſſus de la fortune, mais vous n'eſtes encore qu'au bas de la roue,

car tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il euſt eſté à propos, pour tant de peine que vous auiez priſe, que vous n'euſſiez pas remporté ſeulement vne couronne de laurier, mais du profit auſſi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le feſtin de voſtre reception, permettez-moy d'apeller ainſi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de ſujet de mécontentement, que de ſatisfaction. Il viendra d'abord vn valet aſſez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque choſe, qu'il refuſera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en ſoy-meſme de ce que vous eſtes comme obligé de luy faire des preſens pour eſtre compagnon de ſa ſeruitude. Vous-vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour aſſiſter à vn feſtin où vous deuez perdre voſtre liberté. Il faut bien prendre vos meſures, pour n'arriuer ni trop toſt ni trop tard ; car l'vn eſt inciuil & l'autre importun. Le maiſtre, aprés vous auoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera aſſeoir au deſſus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous ſerez contraint de vous y mettre aprés pluſieurs conteſtations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce ſujet. Alors, comme ſi vous eſtiez à la table de Iupiter, vous repaiſſez plus

Ou, quelqu'vn au lieu de luy.

vos yeux que voſtre eſtomac, à contempler tout ce qui ſe paſſe. Les autres ne ſont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maiſtre, pour remarquer ſi vous ne ietterez point quelques regars à la dérobée ſur la femme, ou ſur ſes enfans. Que ſi vous paroiſſez vn peu ſurpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pédant qui n'auez pas acouſtumé de hanter les compagnies. Car vous n'auez pas ſeulement la hardieſſe de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous ſerue, ou auez l'œil ſur voſtre voiſin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque inciuilité. Cependant, vous eſtes agité de cent diuerſes penſées, & tantoſt admirez la magnificence de ce Seigneur, & auez pitié de vôtre condition en la comparant à la ſienne; tantoſt vous beniſſez voſtre fortune d'eſtre preſt à iouïr de cette felicité, & à faire des iours gras toute voſtre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les trauaux que vous auez pris pour y paruenir. Là-deſſus, on ſe met à boire des ſantez, & quelqu'vn prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la voſtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous eſtre agréable. Mais quand c'eſt à voſtre tour, vous ne ſçauez que répondre, & paſſez pour vn

ſot ou pour vn pédant. Vous ne laiſſez pas de donner de la jalouſie aux anciens ſeruiteurs de la maiſon, qui voyent traiter auec tant de ciuilité vn nouueau venu. Il ne manquoit plus que cela à noſtre ſeruitude, diſent-ils ; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'eſtat pour ſçauoir parler vne autre langue que la noſtre. Atten, dit l'vn, cela ne durera pas long-temps, c'eſt vn balay neuf, qu'on iettera bien-toſt derriere la porte ; ie ne luy donne que quatre ou cinq iours, aprés quoy ie le verray auſſi bien que nous, regretter ſa condition. L'autre ajoûte, n'auez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & ronge ſes viandes iuſqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accouſtumé de faire bonne chere ; Ie croy qu'il n'auoit pas ſon ſoul de pain. En vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entretien de la famille, & c'eſt proprement voſtre feſtin, car on n'y parle que de vous ; & l'on ſe prepare déja à vous faire piéce. D'autre coſté, comme vous auez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous preſſe & vous voudriez eſtre dehors ; mais il vaudroit mieux creuer que de faire quelque action malſéante. Cependant, comme le feſtin continuë, & qu'il arriue toûjours mets ſur mets, & ſpectacles ſur ſpecta- *Coûtume ancienne.*

cles; car le maiſtre du logis eſt bien-aiſe d'étaler deuant vous toute ſa magnificence; Vous maudiſſez mille fois & le feſtin & les conuiez, & l'heure que vous auez iamais penſé à venir là, & voudriez à vn beſoin, que le feu priſt à la maiſon, ou qu'il ſuruint quelqu'autre accident, qui obligeaſt la Compagnie à ſe retirer. Vous ne prenez donc plaiſir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainſi dire, ce qui ſe paſſe, ni n'entendez la douceur des voix & des inſtrumens, quoy que vous ſoyez contraint par bien-ſéance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne ſeroit que pour ne point paſſer pour ſtupide. Voila quel eſt ce premier feſtin tant ſouhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez-ſoy. Car ce n'eſt pas dans la multitude ni dans la diuerſité des viandes que conſiſte la bonne chére, mais dans la franchiſe & la gayeté. Ajoûtez à cela, le dégouſt qui ſuit voſtre débauche, & les maux de teſte & d'eſtomac que vous auez toute la nuit, auec des inquiétudes qui vous empeſchent de repoſer. Cependant, il faut conuenir le lendemain du prix de voſtre ſeruitude, en preſence de deux ou trois de ces Meſſieurs qui ont ſoupé le ſoir auec vous, & lors que vous auez pris vn ſiége, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainſi. Vous voyez, Monſieur, l'eſtat de ma maiſon, & comme tout

me tout y eſt ſans fard & ſans artifice ; vous en deuez vſer de meſme, & croire que tout eſt à vous. Car il n'y auroit point d'aparence que i'euſſe quelque choſe de reſerué pour vne perſonne à qui i'ouure mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-meſme. Mais puis-qu'il faut quelque choſe de certain pour voſtre entretenement, quoy que ie ſçache bien que ce n'eſt pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand' choſe à vn homme de Lettres ; ie vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourſe d'vne perſonne qui vous ayme, & qui a beaucoup d'autres dépenſes à faire, comme vous voyez. Ie ne parle point des preſens que vous receurez icy, qui ſeront pourtant aſſez conſiderables pour les mettre en ligne de compte, ni des faueurs que vous pouuez juſtement atendre. Ces paroles démontent toutes vos eſperances, & vous précipitent du faiſte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abyſme du néant. Vous demeurez donc quelque temps ſans repartir, tant que flaté de l'eſpoir d'vne récompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout eſtoit à vous, quoy que ce ne fuſt qu'vn compliment ; vous luy répondez tout confus, que vous n'auez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas

Eſtrennes, &c.

ainſi, & vous preſſe de le dire; & ſur voſtre refus, prie vn de ſes amis de le faire, aprés luy auoir fait encore quelque préambule, ſur la grandeur & la neceſſité de ſa dépenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute ſa vie dans les flateries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous eſt d'auoir obtenu vne place ſi enuiée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'vn des plus grans de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux pourueu que vous le ſçachiez connoiſtre ; Qu'il ſçait pluſieurs perſonnes de Lettres tres-célébres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque choſe, à cauſe de l'honneur & du profit qui leur en pourroit reuenir. Là deſſus il propoſe quelque leger apointement, particulierement ſi l'on a égard à voſtre eſperance, & vous eſtes obligé de vous en contenter, pour ne point conteſter honteuſement ſur des gages comme vn valet; outre qu'il n'eſt plus temps de reculer, & que vous eſtes pris. Vous paſſez donc ſous le joug, qui eſt aſſez doux d'abord ; car on ne vous veut pas deſeſperer, & l'on n'eſt pas encore las de vous, ioint qu'on a quelque reſpect pour vn nouueau venu. D'ailleurs, vous eſtes felicité de ceux de voſtre connoiſſance, comme ſi vous auiez fait vne grande fortune, & admiré des ſots qui vous voyent entrer librement dans le

baluſtre, quoy que vous ſoyez bien-toſt las de cet honneur, & que vous ne ſçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans voſtre condition. Vous ne laiſſez pas pourtant de vous plaire à ces petis aplaudiſſemens, & de juger de voſtre bon-heur par l'opinion d'autruy. Vous vous aydez meſme à tromper, & vous flatez d'eſperance que voſtre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arriue, & que vous reconnoiſſiez à la fin ce que i'ay dit, que tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-eſtre, quels ſont ces maux, & ce qu'il y peut auoir de ſi inſuportable en cette condition? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Anceſtres ſi vous en auez quelqu'vne, & conter ce iour-là pour le dernier de voſtre liberté, & le premier de voſtre ſeruitude. Ne vous offenſez pas du mot, puis que vous ſouffrez bien la choſe, & tenez pour aſſuré que vos ſeruices ne ſeront pas encore ſi agréables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauuaiſe grace, n'y eſtant pas acouſtumé. Cependant, le ſouuenir de voſtre liberté vous reuiendra dans l'eſprit, & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment voſtre eſclauage. Si ce n'eſt que vous ne croyïez pas eſtre eſclaue pour n'eſtre pas né en Bithynie, &

n'auoir pas eſté vendu à ſon de trompe ſur la place publique. Car il n'en eſtoit point beſoin puis-que vous vous eſtes vendu vous-meſme, & auez couru toute la ville pour chercher vn maiſtre. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour receuoir vos gages quels qu'ils puiſſent eſtre. Mais dites-moy, miſerable; Car ie dois parler ainſi à vn homme qui ſe dit Philoſophe, & qui ne l'eſt pas; ſi vous auiez eſté pris ſur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la fortune? & ſi quelqu'vn vous vouloit entraiſner dans la ſeruitude, n'imploreriez-vous pas le ſecours des Loix, & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous eſtes né libre. Cependant, pour peu de choſe vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge, où vous deuriez ſonger à vous afranchir, ſi vous eſtiez né eſclaue. Que ſont deuenus tous ces beaux diſcours de la Philoſophie qui mettent la liberté à vn ſi haut prix? Vous la rendez eſclaue elle-meſme, auec la Vertu & la Sageſſe, & n'auez point de honte de les meſler parmy la canaille, & de leur aprendre à bégayer vne langue étrangere pour les expoſer en riſée. Vous mangez tous les iours auec vne foule de gens ramaſſez, où vous eſtes contrains de boire plus que voſtre ſoul, quand il

leur plaiſt, & de louër ce qui ne vous plaiſt pas, puis vous leuer le lendemain dés le point du iour, au ſon d'vne cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville auec vos bas crotez du ſoir. Eſtiez-vous réduit à vne ſi grande néceſſité, que d'eſtre contraint pour viure, de trahir ainſi voſtre liberté & voſtre honneur, ou ſi vous auez eſté éblouï de l'éclat trompeur des Richeſſes, & charmé par l'odeur de la Cuiſine ? Vous portez donc maintenant tout à loiſir la peine de voſtre intemperance, & comme vn ſinge attaché à vn billot, vous ſeruez de jouët aux autres, tandis que vous vous eſtimez heureux, pour manger tout voſtre ſoul de figues. Où ſont tous ces beaux diſcours de Sageſſe & de Vertu ; vous les auez mis en oubly, auſſi bien que voſtre patrie & vôtre race. Encore ſeroit-ce peu, ſi voſtre ſeruitude n'eſtoit que honteuſe, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais conſiderons vn peu, ſi vos trauaux ſont ſuportables, & s'ils différent beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la paſſion que ce Seigneur auoit témoignée d'abord pour les Lettres, n'eſtoit qu'vne paſſion feinte ; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commun l'aſne auec la Lyre* ? Penſez-vous qu'il ſe ſoit iamais rompu la teſte pour découurir la ſageſſe de Platon, ou l'éloquence de Demoſthene ?

Ou ; vos iambes.

Qui auroit banny du cœur des Grans l'auarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la molesse & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu auoir vn Philosophe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçauant, ou du moins pour homme qui ayme les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suiure par tout, sans te donner vn seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & troter aprés luy pour le suiure, iusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'vn de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-és dehors à t'entretenir tout seul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faute de siége. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mãgé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparauant, & l'on entretiendra en ta place vn nou-

ueau venu, ſelon la coûtume des Grans qui mépriſent ceux qui ſont à eux, & careſſent ceux qui n'y ſont pas. Tu te mets donc à table pour eſtre témoin de ce qui ſe paſſe, comme ſi tu n'eſtois pas de la Compagnie ; Car tu ne bois plus du meſme vin, ni ne manges des meſmes viandes, mais on ſeruira au haut bout le gibier & la venaiſon, & deuant toy quelque pigeon maigre & ſec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te conſoler, que tu-és de la maiſon. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'aten pas que l'on t'en ſerue, ſi tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couuers de graiſſe comme Promethée fit à Iupiter. N'eſt-ce pas encore vne choſe inſuportable, & qui fait enrager, quand on a tant ſoit peu de ſentiment, de voir que ceux qui ſont au deſſus de vous à table, laiſſent par mépris des viandes où vous n'oſeriez toucher, & aualent le vin délicieux tandis que vous ne buuez que du ginguet ; Encore n'en auez-vous pas tout voſtre ſoul ; car ſouuent les valets ne font pas ſemblant de vous entendre, & tournent la teſte de l'autre coſté, quand vous demandez à boire. Mais en récompenſe, ils vous ſeruent toûjours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la différence

du vin. Ajoûtez à cela, plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'vn Maquereau ou d'vn Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous auoir donné aucun agrément pour vous faire aymer. Car vous ne sçauez pas seulement faire vn bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjoüir. En vn mot, si vous voulez tenir vostre grauité, vous estes insuportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous deuenez ridicule, comme vn Comedien, qui voudroit faire rire dans vn personnage de Tragédie. Vous en venez donc iusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à vn besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grans, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'vn valet enuieux ou mécontent pour vous perdre, & vous accuser de ne
Ou, danse. trouuer pas que le page de Madame chante bien, ou joüe bien de la lyre, qui est vn crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges excessiues & affectées, & crier auec vn gosier sec comme les grenoüilles

grenoüilles des champs. Car on attend toûjours de vous quelque flaterie délicate, qui témoigne voſtre eſprit & voſtre complaiſance. Mais ce que ie trouue de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bonne chére, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre coſté, quand le maiſtre de la maiſon eſt vn peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſûreté, ſi vous n'eſtes tout à fait delagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'vn coup de fléche tout en bûuant. Car les Grans ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand vous faites donc réfléxion là deſſus le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous dites en vous-meſme, Miſerable que ie ſuis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans vn goufre de mal-heurs? Que ſont deuenuës toutes ces belles eſperances dont i'entretenois ma réuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la ſeruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viuray-ie pour moy, aprés auoir tant veſcu pour autruy? On me traiſne par tout emmuſelé comme vn Ours, & ie ſers de ioüet à tout le mon-

de, & de ſuplice à moy-meſme. Là-deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon trauail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les auoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparauant, vous mine peu à peu, & entraiſne aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de taſcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relaſcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de vôtre deuoir; de ſorte que vous deuenez à la fin paſle & tranſi comme vn mort. Voila les maux de la ville. Que s'il faut aller à la campagne, ce ſont de nouuelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il ſe trouue ſouuent que vous venez des derniers ou à cauſe du mauuais temps, ou pour auoir atendu trop long-temps le chariot; ſi bien qu'en arriuant à l'hoſtellerie, vous ne ſçauez où coucher, ſi ce n'eſt auec le cuiſinier ou le coifeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore eſt-ce par vne grace particuliére. Ie te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philoſophe Stoïque qui demeuroit chez vne Dame de condition, des plus galantes de Rome, laquelle allant aux champs, le fit aſſéoir prés de ſon Mignon. Premierement, l'aſſemblage eſtoit ridicule d'vn Muguet &

Theſmopolis.

d'vn Philoſophe ; Et il les faiſoit beau voir tous deux à vne portiere, l'vn auec ſa mine graue, & l'autre paré & ajuſté en Courtiſane, qui à vn beſoin eut porté vne coiffe pour ſe garder du haſle, & l'on dit qu'il le vouloit faire ſi l'autre ne l'en euſt empeſché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne danſaſt en carroſſe. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria noſtre Philoſophe, comme le plus ſage de la compagnie, de porter ſa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arriuaſt quelque accident, à cauſe qu'elle eſtoit pleine, ce qui fit dire aſſez plaiſamment à ce muguet, que de Philoſophe Stoïque il eſtoit deuenu Philoſophe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'acroiſtre en ſe défendant, & ſe faire moquer de ſoy. Cependant, cela augmentoit la beauté du ſpectacle, de voir vn Philoſophe déja ſur l'âge, auec ſa grand' barbe, porter entre ſes bras vn petit chien qui paſſoit la teſte par l'ouuerture de ſon manteau, & s'amuſoit à lécher ſa barbe où il eſtoit reſté quelque goute de ſauce du ſoir précedent. On dit qu'il piſſoit meſme quelquefois ſur luy, & que la pauure beſte fit ſes petis dans ſon manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres ſont contrains d'endurer chez les Grans, où l'on les acouſtume peu à peu à tout ſoufrir. I'en ay veu vn qu'on

Il a égard à la coûtume ancïene des horloges d'eau, dont on ſe ſeruoit dãs le barreau.

obligea de déclamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutefois pour le conſoler en quelque ſorte, on luy donna cinquante francs. Que ſi le maiſtre de la maiſon ſe meſle d'écrire en proſe ou en vers, ce vous eſt vn nouueau ſuplice. Car il ne manquera pas de vous lire ſes ouurages, meſme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils ſeroient pleins de ſoléciſmes, & prendre ſes fautes pour des figures de Rhetorique; ſi l'on ne veut courir la fortune des Courtiſans de Denys le Tyran, qu'il enuoyoit aux carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas aſſez à ſon gré, & les faiſoit paſſer pour des enuieux, ou pour des traiſtres. D'autres veulent paſſer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils ſeroient les plus deſagréables du monde. Mais c'eſt bien pis quand les femmes font les ſçauantes, & veulent auoir des Doctes auprés d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coiffe, ou qu'elles diſnent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quiter tous ces beaux diſcours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vne lettre d'amour. Que ſi elles vous font quelque miſerable preſent aux eſtrennes, il faudra pour action de graces leur faire vn Panegyri-

C'eſtoit comme les Galeres parmy nous.

que, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illuſtre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque choſe au valet qui en porte le premier la nouuelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain ſe faire de feſte à qui il faudra témoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque preſent, encore ne ſeront-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour eſtre payé de ſes apointemens qui ſont moins que rien, on doit faire la cour au Treſorier & à l'Intendant, ſans parler de ceux qui ont l'oreille de Monſieur ou de Madame, & qui les gouuernent; car s'il vous arriue de les demander, vous eſtes inſuportable. Cependant, vous ne receuez rien que vous ne le deuiez longtemps auparauant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, ſi bien que vous ne mettez rien en bourſe. Pour comble de malheur, vous eſtes expoſé à l'enuie & à la médiſance; Car comme le maiſtre commence à ſe laſſer de vous, qui vieilliſſez, & deuenez vn peu peſant, il voudroit en eſtre déja défait; outre que vous luy eſtes à charge parce que vous attendez de luy quelque récompenſe de vos longs ſeruices. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & vous faire chaſſer meſme en plein minuit; & alors de tous vos ſeruices il ne vous

reſte que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non ſeulement vous n'auez rien amaſſé, mais vous auez mangé tout ce que vous auiez, & oublié tout ce que vous ſçauiez ; ſi bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune ; joint que vous eſtes déja ſur l'âge, & reſſemblez à ces vieux cheuaux vſez de trauail, dont la peau meſme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chaſſé, vous imputera quelque crime pour ſe juſtifier, fuſt-ce celuy de magie, & on le croira aiſément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres ; outre que la pluſpart ne pouuant ſe rendre recommandables par de bonnes qualitez, font ſemblant pour ſe faire eſtimer, d'auoir quelques ſecrets défendus, & l'on croit facilement les meſmes defauts de ceux qui ont la meſme flaterie & la meſme lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maiſtre de la maiſon a intereſt de vous perdre, de peur que vous ne réuelliez les ſecrets de ſa famille, comme chez les Grans il y a toûjours quelque choſe qu'il importe de cacher. Il ne vous reſte donc de tous vos trauaux que la Gourmandiſe qui eſt vn monſtre inſatiable, qui à la fin vous déuorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour acheuer le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle,

ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité ; mais à leur defaut ie taſcheray de m'en aquiter. Figure-toy la Fortune ſur vn thrône éleué, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour vne infinité de gens qui s'efforcent de monter tant ils ſont éblouïs de ſon éclat & de ſes lumiéres. L'Eſperance richement parée ſe préſente a eux pour guide, ayant à ſes coſtez la Tromperie & la Seruitude, & derriere, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieilleſſe. Alors la Calomnie les empoignant les traiſne en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'vne main vn licou, & de l'autre couurant leur honte, ſuiuis du Repentir qui les liure au Deſeſpoir, & c'eſt la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Conſidere ſi tu veux ſuiure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour ſortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faſſes, ſouuien-toy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accuſons le Deſtin de nos malheurs, dont nous ſommes cauſe nous-meſmes.*

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'eſt vne Apologie pour ſoy-meſme, ſur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre ſemblable, il ſemble auoir contreuenu à ſes maximes.

IL y a long-temps que ie conſidere, illuſtre Sabinus, ce que tu peux penſer de me voir entrer au ſeruice de l'Empereur, aprés auoir tant crié contre ceux qui entrent en celuy des Grans. Car ie m'imagine que tu ne t'és pû empeſcher de rire, & de dire ainſi en toy-meſme, Quoy ! aprés auoir tant blâmé la ſeruitude, s'y jetter volontairement ! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainſi ſes paroles par ſes actions ! Il faut qu'il ait eſté bien ébloüi de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cauſe qu'elles eſtoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promeſſes, pour le faire changer d'auis à ſon âge, & renoncer à la liberté qui luy eſtoit ſi naturelle. Voila à peu prés ce que tu-as dit, à quoy tu ajoûteras peut-eſtre vn conſeil d'amy. Tu ſçais me diras-tu que ton Diſcours a eſté publié il y a long-temps, & eſtimé de tous ceux qui

qui l'ont veu, & particulierement des perſonnes doctes. Car outre qu'il eſt bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui ſe rencontrent dans cette profeſſion, & contient des préceptes tres-ſalutaires pour empeſcher les gens de Lettres de tomber en vn endroit aſſez gliſſant, & dans vn piége capable d'atraper les plus habiles. Mais puis-que tu-y és tombé toy-meſme, ſonge à ſuprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il ſe peut, à boire de l'eau du fleuue Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la meſme choſe qu'à Belléro- *Bellérophõ porta les lettres qui contenoiẽt qu'on le fiſt mourir.* phon, d'auoir eſté toy-meſme l'inſtrument de ton malheur. Car pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouue bien empeſché de répondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn Ceſar, mais que tu n'agis pas de meſme, & que tu n'és libre qu'en paroles, mais que tu-és eſclaue en effet. Ou bien l'on dira que ce n'eſt pas ton ouurage que tu-as leu, & que tu t'és paré des plumes d'autruy comme la corneille d'Eſope; ou que tu-as fait comme ce Legiſlateur des Cro- *Salatho.* toniates, qui aprés auoir fait des loix ſanglantes contre l'adultére, fut trouué couché auec ſa belle-ſœur, & ſe lança hardiment dans le feu, quoy qu'on vouluſt changer ſon ſuplice en vn exil, &

qu'il eut l'amour pour excuſe qui eſt vne paſſion qui triomphe des plus ſages. Ainſi, aprés auoir décrié le ſeruice des Grans tu-y entres en ta vieilleſſe, & és d'autant moins excuſable que ta ſeruitude eſt volontaire, & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'vne Tragedie, *Ie hais le ſage qui n'eſt pas ſage pour luy-meſme*, & de te comparer à ces Acteurs qui ſe font admirer en la repreſentatiõ des perſonnages des Dieux & des Heros, & ne ſont pourtant que des faquins; ou au ſinge de Cleopatre qui aprés auoir danſé auec aplaudiſſement au ſon de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces aclamations pour courir aprés des noix qu'on luy ietta. Ainſi ayant voulu faire le Legiſlateur & donner des Loix aux plus Grans hommes, tu-as montré que tu n'eſtois rien moins que cela, & que tu n'auois goûté la Philoſophie que du bout des léures. Tu portes donc juſtement la peine de ton inconſtance, d'entrer volontairement en ſeruitude, aprés auoir inſulté ſi hautement aux mal-heureux que la pauureté contraint de ſeruir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit vn reme-de indubitable contre la toux, & en eſtoit tourmenté luy-meſme. Voila à peu prés ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il eſt temps que ie réponde aprés auoir fait des vœux à Mercure qui eſt le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preſte

des paroles & des raiſons pour me juſtifier; ſinon, ie te ſupliray comme grand Orateur, de ſupléer à ce qui manquera à ma défenſe. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute ſur le Deſtin ou ſur la Fortune qui ſont les Arbitres du monde, & qui nous entraiſnent par force où il leur plaiſt; ou ſi quittant cette défenſe, comme trop foible & trop commune, Ie nieray que ce ſoit pour la récompenſe que ie me ſuis mis au ſeruice de l'Empereur, mais pour l'aſſiſter en la conduite de ſon Eſtat, & n'eſtre pas inutile au public, ou pour l'admiration que i'auois de ſa Vertu. Mais i'ay peur ſi ie dis cela, qu'on ne m'accuſe d'ajoûter la flaterie à l'inconſtance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuër; ſi bien qu'il ne reſte plus que de rejetter ma faute ſur la néceſſité qui n'a point de loy, & de dire auec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que la pauureté m'y contraint, dont les éguillons ſont ſi poignans, que Theognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe précipite pour les éuiter. Voila, à mon auis, ce qu'on peut dire en ma faueur; Mais ne crains pas que i'employe de ſi foibles armes pour me défendre. La Famine ne ſera iamais ſi grande dans Argos qu'on y ſoit contraint d'aller cultiuer les deſerts de l'Arabie, ni moy ſi mauuais Orateur que d'auoir recours à

vne ſi lâche défenſe. Prenons donc vne autre route, & conſidérons enſemble, s'il n'y a point quelque diférence entre le ſeruice des Grans & celuy du Prince. Certes ces choſes ſont auſſi éloignées que le ciel l'eſt de la terre; Car encore qu'il y ait par tout du ſeruice & de la récompenſe, la choſe n'eſt pas ſemblable. L'vn eſt vn triſte eſclauage, l'autre vn commandement honorable, que l'on ne peut condamner ſans blâmer tous les Magiſtrats & les Gouuerneurs des Prouinces & des Armées, qui reçoiuent comme moy des apointemens du Prince pour le ſeruice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choſes toutes diuerſes ſous pretexte qu'on ſe ſert d'vn meſme terme pour les exprimer, ni mettre en meſme claſſe tous ceux qui tirent quelque récompenſe du Public pour leurs trauaux & leurs veilles, autrement on en viendroit iuſqu'à s'ataquer à la perſonne meſme de l'Empereur comme ie diray tantoſt. Auſſi n'ay-je compris dans ma cenſure que les gens de Lettres; car encore qu'ils ſoient aux Grans comme nous ſommes au Prince, & reputez de leur maiſon comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouuernement. Si ie voulois donc releuer ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de ſeruir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & ſuis l'arbitre

de la Prouince, en compoſant & décidant les diférens des particuliers, & veillant à l'obſeruation des Loix dont i'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, ie ne reçoy pas mes apointemens d'vn particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont i'ay parlé, mais vne ſomme tres-conſiderable. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquitant bien de ma charge ie pourray paſſer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent eſclaues toute leur vie. Mais ie paſſe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a perſonne qui ne trauaille en quelque ſorte pour la récompenſe, & que le Prince meſme n'en eſt pas exemt. Car ſans parler des tributs qu'on luy paye, qui ſont comme les apointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dreſſe, auec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, ſont le ſalaire & la récompenſe de ſes ſoins & de ſes veilles; de ſorte qu'on pourroit dire, ſi ce n'eſtoit trop entreprendre, que ſon employ & le mien ne diférent que du plus & du moins, & qu'il y a la meſme proportion que du petit au grand. Veritablement, ſi i'auois poſé pour fondement, comme quelques Philoſophes, que le ſage ne doit rien faire, on auroit ſujet de m'accuſer d'auoir contreuenu à mes Loix & peché contre mes maximes; mais ſi l'on doit s'employer à quelque choſe, comme

perſonne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre ſeruice à ſon Prince & à ſon païs? Ajoûtez à cela, que ie ne fais pas profeſſion de cette haute ſageſſe que quelques reſueurs font conſiſter en la ſeule contemplation, mais d'vne ſageſſe humaine, conforme à noſtre nature & à noſtre beſoin, qui veut qu'on ſoit vtile aux autres & à ſoy-meſme, ſans eſtre vn faix ſuperflu de la terre, comme dit Homére. I'ay choiſy donc vn employ qui euſt quelque proportion à ma capacité, & à l'eſtude que i'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que i'auois acquis quelque reputation. Et veritablement ie ne croy pas que tu me puiſſes condamner, veu que tu ſçais ce que ie faiſois en Gaule lors que tu y arriuas en viſitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'y tenois rang parmy les plus célébres Rheteurs, & receuois de grandes récompenſes de mon trauail. Ie t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me juſtifier auprés de toy, à cauſe de l'eſtime que ie fais de ton merite & de ton aprobation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'eſt dequoy Hipoclide ne ſe ſoucie point, comme dit le Prouerbe.

Il y a icy vn traité, ſur ce que Lucien s'eſtoit mépris en ſalüant quelqu'vn, & auoit dit le matin ce qu'on

a coustume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diuerses allegations, qui sont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & n'ont point de raport à nostre façon.

HERMOTIME, OV DES SECTES.

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur felicité n'est qu'vne chimére, & que personne n'y est paruenu.

DIALOGVE
DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. A Te voir aller si viste, Hermotime, auec ton liure sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe; Car tu remuës les léures & fais des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse ou quelque argument captieux, pour n'estre pas mesme inutile pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrés dans la Vertu?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps

qui nous eſt ſi précieux. Car, comme dit Hipocrate, la vie eſt courte & l'art long & dificile, Que ſi cela eſt vray dans la Medecine, il l'eſt à plus forte raiſon dans la Philoſophie, qui eſt beaucoup plus conſidérable, & où il ne s'agit pas de la ſanté, mais de la felicité de l'homme.

LYCINVS. C'eſt vne choſe de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en eſtre fort éloigné, ſi l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y apliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les écoles, & à tranſcrire des leçons, toûjours courbé ſur vn liure auec vn viſage paſle & défait, & ne repoſant pas meſme durant la nuict. Car ie croy que tu ne reſues à autre choſe en dormant, ce qui me fait juger, comme i'ay dit, que tu n'és pas bien loin du but, ſi tu n'y és déja arriué.

HERMOTIME. Ie ne fais que commencer, Lycinus, & tu ſçais que la Vertu demeure en vn lieu fort haut & reculé, comme dit Héſiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn ſentier rude & épineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas aſſez ſué & trauaillé en l'eſpace de vingt années?

HERMOTIME. Ie ne ſuis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé comme dit le meſme Poëte, a fait la moitié de l'ouurage;

l'ouurage; ſi bien qu'on peut dire que tu-és déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'auance guere, parce que la montée eſt aſpre & dificile, & que ie n'ay perſonne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINVS. Ton maiſtre n'éſt-il pas capable de t'enleuer iuſques-là par ſes diſcours, comme par la chaiſne d'or de Iupiter; car il y a long-temps qu'il eſt au ſommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois déja ateint; mais comme ie veux m'éleuer, ma nature baſſe & terreſtre me rameine contre-bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, ſans perdre iamais de veuë ſon objet, pour s'animer dauantage, ſur tout ayant vn ſi bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il eſperance d'y arriuer? ſera-ce aprés les prochains myſteres, ou du moins aprés la grande feſte de Minerue?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'eſt bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le ſouuerain bien.

LYCINVS. Pour le moins à la ſeconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouuoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du monde, quand on s'amuſeroit encore par le chemin. Le roc ſur lequel elle habite eſt-il plus haut que celuy d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps ?

HERMOTIME. Ces choſes n'ont point de raport, Lycinus ; car quand dix mille Alexandres ioindroient leurs forces, ils n'en viendroient iamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns ſont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper ſe ſont laſſez auſſitoſt ; Quelques-vns eſtant montez iuſqu'au milieu, ſont retombez en bas par leur peſanteur naturelle ; Mais ceux qui ont aſſez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui ſe rencontrent dans vne ſi longue carriere, iouïſſent aprés d'vne ſouueraine beatitude, & regardent le reſte des hommes comme des fourmis, tant ils ſont éleuez au deſſus d'eux.

LYCINVS. Grans Dieux ! Hermotime, comme tu nous rauales ! tu nous fais plus petis que des Pygmées ; Il ſemble que tu triomphes déja dans le ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriuer à la Beatitude où ie tens, mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne sçaurois-tu juger à peu prés le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

LYCINVS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La récompense aussi n'en est pas petite.

LYCINVS. Ie le croy, mais as-tu lettres de viure iusques-là, déja vieux & cassé comme tu-és, & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle; ou si ton Docteur est Prophete aussi bien que Philosophe, pour t'assurer que tu ariueras à bon port aprés de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur vn peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux de pouuoir viure vn moment dans la félicité.

LYCINVS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de trauaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce païs-là, veu que tu n'y as iamais esté?

HERMOTIME. Ie croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINVS. Et que dit-il encore? la Beati-

tude eſt-ce vn treſor, ou quelque choſe de ſemblable?

HERMOTIME. Tes penſées ſont bien baſſes, Lycinus, & bien indignes d'vn Philoſophe!

LYCINVS. Mais quel plaiſir eſt-ce donc, ſi ce n'eſt la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'eſt la Force, la Iuſtice, la Sageſſe, la Temperance; auec vne Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut ſçauoir. Pour les richeſſes, les honneurs, & les plaiſirs, il s'en faut dépouïller, comme fit Hercule ſur le mont Oeta de ſa dépouïlle mortelle, n'emportant auec ſoy que la parcelle de la diuinité, toute pure & ſans meſlange, aprés auoir eſté purifiée par le feu. Ainſi, épuré par la Philoſophie, & dépouïllé de tout ce qu'on auoit de terreſtre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouïr d'vne félicité eternelle, ſans ſe ſoucier plus des choſes du monde, non plus que de la bouë, & mépriſant ceux qui les eſtiment.

LYCINVS. Par Hercule Oeteen, Hermotime; tu-as de hauts ſentimens de la Vertu; Mais dy-moy, ceux qui y ſont arriuez ne deſcendent-ils iamais du ſommet où elle habite, pour conuerſer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là haut, ſans ſe ſoucier du reſte.

HERMOTIME. Ouy, rien ne les touche

plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez ; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINVS. S'il m'estoit permis de dire la verité ; Mais ie ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grans hommes.

HERMOTIME. Pourquoy ? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINVS. Auec toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINVS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire ; Mais lors que tu as dit que les Philosophes ne se soucioyent plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? ie me suis soutenu de ce qui est arriué tout nouuellement à l'vn d'eux ; Veux-tu que ie te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoy non ?

LYCINVS. C'est ton maistre qui est si haut éleué dans la Vertu, & dans vne vieillesse si vénérable.

HERMOTIME. Et qu'a-t il fait ?

LYCINVS. Tu connois ce jeune estranger aux cheueux blons, qui ayme tant à disputer.

HERMOTIME. C'eſt Dion.

LYCINVS. Luy-meſme; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traiſné en Iuſtice; & ſi on ne luy euſt oſté des mains ce pauure garçon, ie croy qu'il luy euſt arraché le nez, tant il eſtoit en colére.

HERMOTIME. Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé, eſt-ce d'vn homme conſommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé ſur le mont Oeta tout ce qu'il auoit de terreſtre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'eſt qu'il a de petis enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraiſne-t-il aprés ſoy là haut, pour iouïr enſemble de la beatitude.

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loiſir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haſte, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, ſi l'on en doit croire l'affiche qui eſt ſur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINVS. C'eſt que ton Philoſophe fit hier la débauche chez vn de ſes amis, qui célébroit le iour de la naiſſance de ſa fille, & aprés

Encrate.

auoir bien bû & philoſophé, il ſe prit de parole auec le Peripateticien Euthydême, qui ſoûtenoit opiniaſtrément les choſes qui ſont conteſtées entre vous; de ſorte qu'il cria iuſqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teſte, outre qu'il auoit trop mangé pour vn vieillard. Il ſe mit donc au lit au retour, aprés auoir ſerré les viandes qu'il auoit donné à garder à ſon valet, qui eſtoit derriére luy à table, & pris garde s'il n'en auoit rien eſcroqué. On dit que depuis, il n'a fait que dormir & ronfler, aprés auoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne ſçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maiſtre; quoy que ce n'ait pas eſté comme l'on dit ſans coup-férir. Car comme l'autre eſt querelleux & opiniaſtre, & qu'il ne ſe vouloit pas rendre à ſes raiſons, il luy a ietté à la teſte vne coupe de Neſtor dans laquelle il faiſoit raiſon, & luy a fait vn grand abruuoir à mouche, & par ce moyen eſt demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniaſtres.

LYCINVS. Il eſt vray; car pourquoy irriter vn ſage qui eſt roy de ſes paſſions, & principalement ayant vn ſi grand verre à la main; Mais puis-que tu-és de loiſir, Hermotime, ie te conjure de me dire, qui t'a mû d'embraſſer la

Philosophie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres !

LYCINVS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouuois arriuer où tu-és. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu prés celuy que tu-as.

LYCINVS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des préceptes ; mais dy-moy auparauant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoy non ? dés à present si tu-as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'aprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'vn chemin pour arriuer à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diuerses Sectes.

LYCINVS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINVS. Mais la Verité ne me semble est vne

HERMOTIME.

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & découurir le droit chemin parmy tant d'autres qui égaroient. Apollon t'a-t-il ſeruy de guide comme il fit autrefois à Chéréphon ; car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy eſt propre?

HERMOTIME. Ie ne l'ay point conſulté ſur ce ſujet.

LYCINVS. Eſt-ce que tu n'as pas cru la choſe digne de conſultation, ou que tu-as penſé pouuoir bien choiſir tout ſeul ? Car il n'eſt pas queſtion de ſçauoir ce que tu-és maintenant, ſage à demy, ou tout à fait; mais ce que tu eſtois alors, c'eſt à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. I'ay cru eſtre aſſez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour découurir la verité qui eſt ſi cachée ? enſeigne-moy ton ſecret, afin que i'en puiſſe faire autant.

HERMOTIME. I'ay ſuiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour ſçauoir qui en auoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens ſont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & auares; les Platoni-

ciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux; les Cyniques sales & effrontez; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'vne vertu masle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINVS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mesmes; car il n'y a point d'aparence de les prendre pour Iuges en leur propre cause?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINVS. Qui! les Péripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Prens garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité; car quelle aparence y a-t-il de prendre le peuple pour Iuge en des choses où il ne connoist rien?

HERMOTIME. Ie ne l'ay pas pris pour Iuge, mais moy-mesme; car voyant la grauité & la modestie des Stoïciens tant en leur habit qu'en leur contenance, i'ay crû leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur auarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheueux courts, & la barbe longue? Veux-tu que

nous prenions desormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux resueur & mélancolique, on ne soit pas receuable ? Tu dis cela, sans doute, pour m'éprouuer, & voir si ie seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoy ?

LYCINVS. Parce que ce sont les statuës qu'on juge par l'exterieur, & selon les diuerses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias ; mais s'il faloit juger des Philosophes par là, que seroit vn pauure aueugle qui ne connoist rien à la mine.

HERMOTIME. Nous n'auons pas affaire à des aueugles.

LYCINVS. Non ; mais il est question de trouuer vne marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le prétexte & l'aparence, d'auec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les aueugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur dût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux ; Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine ? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en éuidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Ie te veux dire à

ce propos ce que Momus reprit dans l'ouurage de Vulcan. Les Poëtes disent que ce Dieu eut vn iour contestation auec Neptune & Minerue touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuure, fit vn taureau, Minerue vne maison, & Vulcan vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour Iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouurages des autres, mais il blâma Vulcan de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'acorde auec ce qu'il pense. Voila ce qu'il répondit, comme à tastons, touchant nostre question ; Mais il semble que tu vois plus clair que luy, & que tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles ; I'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINVS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de périr comme les autres ?

HERMOTIME. Rien ne t'agréra de tout ce que ie te diray.

LYCINVS. Ce n'est pas cela ; mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puis-que tu dissimules, & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-estre que ie ne deuienne plus

habile que toy ; ie tascheray de trouuer tout seul la verité, & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qu'il me sera possible.

HERMOTIME. I'en suis content ; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre sceu.

LYCINVS. Ne te moque point de moy, si mon inuention est vn peu grossiére, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit comme vne ville dont les habitans sont parfaitement heureux ; comme par exemple ton maistre, doüé de force, de justice, de sageſſe, de temperance, en vn mot semblable à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'vnion. Car ce qui fait les querelles & les diuisions parmy les hommes, en est banny ; l'orgueil, l'ambition, l'auarice, qui sont les pestes de la societé humaine ; de sorte qu'on y meine vne vie heureuse & tranquile, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'vne si diuine Republique, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y paruenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourueu qu'on en puisse venir à bout?

LYCINVS. Par Iupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme ni d'enfans, ni de patrie; mais essayer par vn genereux effort de les entrainer aprés nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner pluſtoſt le manteau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. I'ay ouï autrefois vn vieillart discourir de ce païs-là, & me conuier à le suiure, auec promesse de m'y faire receuoir pour Citoyen; mais ie ne le voulus pas croire, ou par jeuneſſe, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir; car ie serois pour le moins déja aux faux-bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souuient bien, que tous les habitans de cette ville estoient estrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du païs; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richeſſe, de naiſsãce, ou de dignité, pourueu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carriére; car si toſt qu'on est arriué, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriuer.

LYCINVS. I'ay le meſme desir, Hermotime,

& il n'y a rien que ie ne fiſſe pour cela ; mais comme elle eſt inuiſible, & reculée des yeux des hommes, ainſi que tu dis aprés Héſiode, on a beſoin d'vn bon guide pour la trouuer, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui ſe vantent de le ſçauoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les vns vous conduiſent par des lieux agréables, où vous trouuez du frais & de l'ombre ; les autres par des deſerts & des rochers, où vous eſtes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de ſoif & de laſſitude. Chacun crie neanmoins, que ſon chemin eſt le meilleur, & meine droit à la félicité ; quoy qu'ils aboutiſſent à des lieux tout diférens ; Et quelque route que vous teniez, vous trouuez toûjours à l'entrée, vn homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous conuie d'y entrer ; diſant que c'eſt le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'eſt ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diuerſité de chemins ; car on ne ſçait lequel ſuiure.

HERMOTIME. Ie te veux tirer de doute, Lycinus ; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont eſté.

LYCINVS. Qui ! mon amy, & par quel endroit ? Les guides ſont auſſi incertains que les voyes ; car celuy qui ſuit Platon, dit, que le ſien

eſt le meilleur ; l'Epicurien & le Peripateticien tout de meſme ; tu en diras autant des Stoïques ; chacun louë celuy qu'il a ſuiuy, mais ie ne puis ſçauoir qui a raiſon. Ie voy bien qu'ils ſont tous arriuez quelque part ; mais ſi c'eſt à la ville que nous cherchons, c'eſt ce que ie ne ſçay point, & peut-eſtre qu'au lieu d'aller à Corinthe, ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'vn droit chemin, il ne faut pas peu d'eſprit ou de bon-heur, pour bien adreſſer, ni ſuiure ſes pas à l'auenture, & remettre au hazard vne choſe d'où dépend noſtre félicité ; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quiter le droit chemin ; car depuis qu'on eſt vne fois embarqué dans vn Vaiſſeau, on eſt contraint de ſuiure ſa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puiſſes faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides, ni de plus aſſeurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à ſuiure la piſte de Zenon & de Chryſipe, pour arriuer à Corinthe.

LYCINVS. Celuy qui ſuit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; ſi bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui ſeroit ridicule, ou n'en croire pas vn, ce qui eſt plus ſeur, iuſqu'à ce qu'on ait découuert la verité. Car poſé qu'ignorant le meilleur chemin, ie ſuiue le voſtre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas ſujet de me

dire,

dire, Que t'auons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner ſans nous ouïr, & pour embraſſer à noſtre préjudice le party d'vn nouueau venu? Que leur répondray-je, à ton auis? ſera-ce aſſez de dire, I'ay crû Hermotime qui eſtoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoiſſent point cet Hermotime, & ne ſçauent qui il eſt, mais qu'il ne faloit pas ainſi ajoûter foy à vn homme qui ne connoiſſoit qu'vne Secte, encore peut-eſtre ne la ſçauoit-il pas trop bien; ni condamner en celle-là toutes les autres, ſans auoir examiné leur doctrine. Que les Legiſlateurs veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer ſur leur diférent, & quand on ne le fait pas la Sentence eſt nulle, & il eſt permis d'en apeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils n'eſtant iamais ſorty de ſon païs, diſoit que tous les hommes ſont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'aſſeurer ce qu'il ne ſçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'afirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, ſans auoir éprouué les autres, & de faire vne régle generale pour tous les hommes, ſans eſtre iamais ſorty d'Ethiopie. *Zéron.*

HERMOTIME. Mais pour auoir ſuiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philoſophes; car la régle du bien aprend à connoiſtre le mal, & au meſme temps que mon

Docteur me dictoit ſon opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne ſe tairont pas, & diront, Tu-as vn étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choſes qui nous concernent ; ſans conſidérer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiſer la verité, & qu'il n'y a perſonne qui ſçache mieux nos opinions que nous-meſmes. Si quelqu'vn voyoit vn Athléte s'exercer tout-ſeul auant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terraſſé ſon ennemy ? Voila ce que te diront les Philoſophes; mais Platon, qui a eſté en Sicile, y ajoûtera peut-eſtre l'exemple de Gélon de Syracuſe, qui fut long-temps ſans ſçauoir qu'il auoit l'haleine mauuaiſe, iuſqu'à ce qu'vne Courtiſane le luy aprit. Alors, il alla trouuer ſa femme, tout en colére, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé ſi long-temps vn defaut, où il eut pû aporter quelque remede. Mais elle s'excuſa ſur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la ſorte, n'ayant iamais pratiqué que ſon mary. Ainſi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore auec raiſon comme ſont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laiſſons-là, ie te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & conſidérons enſemble ſi la choſe n'eſt point comme ie dis. N'eſt-il pas vray que ſi ie diſois que deux fois deux ſont quatre, il ne ſeroit pas beſoin d'aſſembler tous les Arithmeticiens du monde, pour ſçauoir ſi i'aurois raiſon, puis-qu'il ne ſe pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La choſe n'eſt pas ſemblable, Hermotime, car tu confons des choſes qui n'ont point de raport, & compares ce qui eſt certain & indubitable auec ce qui ne l'eſt pas. As-tu iamais veu quelqu'vn qui doutaſt que deux fois deux fuſſent quatre, au lieu que les Philoſophes ne s'acordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on eſt en diſpute quelle Secte eſt la meilleure, tu vas l'attribuër tout d'vn plein ſaut à la tienne.

HERMOTIME. C'eſt que tu ne prens pas bien ce que ie dis; Poſons que deux hommes ſoient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaiſſeau ſacré, les faudra-t-il fouiller tous deux ſi on le trouue ſur le premier; ie croy que non. Ainſi, il n'eſt pas beſoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La choſe n'eſt encore ſemblable. Car premierement, deux hommes ne ſont pas ſeulement entrez dans le Temple, mais pluſieurs; ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'vn d'eux l'ait abſolument. D'ailleurs, il n'eſt pas bien certain quelle eſt la choſe qu'on a priſe; car tous les Preſtres du Temple n'en ſont pas d'acord. Ils ne s'acordent pas ſeulement de la matiere, les vns diſent qu'elle eſt d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous pour le ſçauoir; & quand on auroit trouué quelque piéce ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deshabiller les autres, parce qu'on ne ſçait pas aſſeurément ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoiſtre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de diuers prix; Mais il te faut éclaircir cela par vne autre exemple, As-tu iamais aſſiſté aux jeux de la Gréce?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouuellement aux jeux Olympiques, i'eſtois à la gauche des Iuges, pour voir de plus prés ce qui ſe paſſoit.

LYCINVS. Sçais-tu comme on fait pour aparier les combatans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y préſidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINVS. Ie ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'vne féue, où il y a écrit vn A, ou vn B, ou quelqu'autre lettre semblable; & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'auancent l'vn aprés l'autre, & font leur priére à Iupiter, puis mettent la main dans l'vrne; mais le Heraut étendant sa verge les empesche de lire, iusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'vn des Iuges, ou quelqu'autre, car il ne m'en souuient pas bien, prend la balote de chacun, & aparie ceux qui ont les lettres semblables; Que si le nombre des Athlétes est impair, celuy qui a la lettre vnique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas vn petit auantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui est déja lassé. *Quand le nombre des combatans est pair.*

LYCINVS. Arreste; Voila ce que ie voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoistre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deuiner celuy qui doit combatre le dernier, ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous; On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les

Sectes, ſans les auoir toutes épluchées; puis-que ſi l'on en a oublié quelqu vne, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouué la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous veus ; or c'eſt la beauté ſouueraine que nous cherchons.

HERMOTIME. I'en tombe d'acord.

LYCINVS. Et ſçais-tu quelqu'vn qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine ? car ſi cela eſtoit, tu nous déliurerois d'vne grande peine?

HERMOTIME. Il ſeroit difficile d'en trouuer.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou ſi nous tâcherons de faire nous-meſmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner ; Si ce n'eſt que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'eſt vne fois embarqué dans vn vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuiure ſa route, & qu'on n'arriue nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Theſée, le fil d'Ariadne, pour nous démeſler de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suiuons le conſeil de cet Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans ajoûter foy à tout ce qu'on dit; & comme vn bon Iuge,

donnons audience à toutes les parties l'vne aprés l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien-fait.

LYCINVS. A qui nous adreſſerons-nous le premier ? Veux-tu que ce ſoit à Pythagore ? Combien penſes-tu qu'il faille de temps pour aprendre ſa doctrine ? ſera-ce aſſez de dix ans, ſans y comprendre les cinq années du ſilence ? mais il en faudra donner autant à Platon, à Ariſtote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure; ſans parler des Stoïques, puis-que tu-as tantoſt dit qu'à peine quarante ans ſuffiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te reſſouuenir combien tu connois de Philoſophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre vings ans, qui publient tout haut qu'ils ne ſont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faiſoit pas profeſſion de tout ſçauoir, mais de ne ſçauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant ſeulement dix ſectes.

HERMOTIME. Ie voy bien déja qu'il eſt impoſſible de les aprendre toutes.

LYCINVS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à noſtre maxime de ne ſe point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées. Car ſi nous faiſons autrement, nous marcherons en ténébres, & broncherons à chaque pas

clud rien ; Car Phidias n'euſt pas jugé de la grandeur du lion par ſa griffe, s'il n'euſt iamais veu de lion, comme à voir la main d'vn homme on ne iugeroit pas de qui elle eſt, ſi l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainſi, tu ne peux bien ſçauoir ce qui eſt honneſte, où conſiſte la félicité des Stoïques, que tu ne ſçaches le reſte de leur doctrine. Car encore que tu puiſſes aprendre en peu de temps leurs ſentimens touchant la fin & les principes des choſes, tu ne peux ſçauoir s'ils ont raiſon, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'eſt pas l'ouurage d'vn iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de choſe qui te ſemble ſi facile ? Il vaudroit mieux, & ce ſeroit le plus court, conſulter quelque Deuin à chaque propoſition, pour ſçauoir ſi elle eſt vraye, ou bien égorger des victimes, pour eſſayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans ſon eſprit. Mais ſi tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moins de dépence, de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au ſort la premiére qui viendra ?

HERMOTIME. Cela ſeroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouuent vn bon ils s'y tiennent,

& ne boiuent pas tout le tonneau pour en juger, mais ſe contentent de quelques goutes; Ie croy qu'on peut faire la meſme choſe dans la Philoſophie.

LYCINVS. Que tu-és gliſſant, Hermotime, quand on te penſe tenir tu échapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choſes qui n'ont point de raport, & que l'vne eſt vn Tout dont les parties ſont ſemblables, & l'autre non. Ie ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin auec la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les Philoſophes comme les Cabaretiers, altérent & broüillent leur marchandiſe, & vendent à faux poids & à fauſſe meſure. Pren garde que la Philoſophie ne ſoit pluſtoſt comme vn doux poiſon, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raiſon humaine eſt vn abyſme, où l'on ſe pert, quand on le veut ſonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choſes, il ne faluſt pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela vn jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choſes ſont tellement broüillées & confuſes, qu'on prend ſouuent le menſonge pour la verité, à cauſe qu'il luy reſſemble. D'ailleurs, s'il faut arriuer à la félicité par la connoiſſance, voila premierement tous les enfans qui en ſont

bannis, puis, toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles ſe gouuernent, occupées aprés les ſoins du meſnage, ne leur permet pas de pénetrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artiſans, qui ne ſont pas capables d'vne ſi haute recherche; ſans parler d'vne infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne ſont-ils iamais bien d'acord. Cependant, la félicité humaine doit eſtre vne choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoûtez à cela, que les plus habiles ſe trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, ſemblables à des peſcheurs, qui aprés auoir ietté leur filet, ſentant quelque choſe de peſant, penſent auoir pris bien du poiſſon, & trouuent que ce ne ſont que des pierres. Ie dy dauantage, qu'aprés auoir couru toutes les Sectes, on ne peut ſçauoir encore ſi la Verité n'eſt point quelqu'autre choſe que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINVS. Si quelqu'vn, par exemple, prenoit vingt jettons dans ſa main, & donnoit à deuiner combien il y en a, ne ſe peut-il pas faire que tous ſe trompaſſent au compte? De meſme, en la Philoſophie, l'vn dit que la félicité

consiſte dans la Vertu; l'autre, dans la Volupté; celuy-cy dans le Sçauoir; celuy-là dans les Honneurs ou les Richeſſes, ne ſe peut-il pas faire, comme i'ay dit, que ce ne ſoit rien de tout cela? Mais nous-nous haſtons de courir, ſans ſçauoir ſi nous ſommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparauant, ſi la Verité eſtoit le partage des hommes, & s'il y auoit quelqu'vn qui l'euſt trouuée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous ſçaurions tout ce qui a iamais eſté dit ſur ce ſujet, nous ne ſerions pas aſſeurez de l'auoir!

LYCINVS. Cela ſemble ſuiure du raiſonnement.

HERMOTIME. C'eſt donc peine perduë d'eſtudier en Philoſophie?

LYCINVS. Il y a aparence; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choiſir quelle Secte eſt la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui ſurpaſſe la vie de l'homme; ſans parler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la trauerſent; Aprés, qu'il faut vn jugement tres-exquis; enfin, qu'il eſt meſme incertain ſi l'on peut trouuer la Verité. Il ſeroit donc beſoin d'abord, de trouuer quelqu'vn qui nous apriſt à la connoiſtre; autrement, le premier impoſteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë ſur vne table, que

l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme vne girouëtte qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raiſon; il faut trouuer quelqu'vn qui nous l'enſeigne. Ie t'ay beaucoup d'obligation, de m'auoir abregé le chemin.

LYCINVS. Tu-en és plus éloigné que iamais; car aprés auoir trouué quelqu'vn qui faſſe profeſſion de diſcerner le vray d'auec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, eſtre aſſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela? car pour juger d'vn habile homme, il faut eſtre auſſi habile que luy; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'vn autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines ni éuidentes, & prouuent ſouuent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encore plus; ſi bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans vn rond, on ſe trouue toûjours d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que i'ay priſe iuſqu'à cette heure eſt inutile?

LYCINVS. I'en ſuis bien fâché; mais tu-as bien des compagnons, ce qui te doit ſeruir de quelque conſolation; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au deſſus de leur portée. Tu fais donc comme vn homme qui ſe plaindroit que l'on l'auroit éueillé au milieu

d'vn ſonge agréable. Car lors que les Philoſophes ſe promettent des montagnes d'or, & qu'ils ſont les Roys & les Dieux ſur le papier ; ſi leur valet leur vient demander quelque choſe des neceſſitez de la vie, ils ſe mettent en colére, comme ſi on les retiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauureté. En vn mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantoſt, n'eſt guére diferente des Chiméres & des Hipogrifes, & autres fictions poëtiques, qui plaiſent à l'eſprit par la nouueauté de l'inuention. Comme donc Medée deuint amoureuſe de Iaſon, ſans l'auoir veû, tu t'és paſſionné pour vne choſe que tu ne connoiſſois pas, & que tu ne pouuois obtenir. Et la cauſe de cela, vient, à mon auis, de ce que le premier qui ſe l'eſt imaginé, a eſté aſſez adroit pour le perſuader aux autres ; & perſonne ne s'eſt auiſé de tourner la teſte, pour voir s'il eſtoit dans le chemin, mais a ſuiuy aueuglément la trace de ceux qui l'ont deuancé ; outre que chacun s'ennuye de ſa condition, & croit toûjours trouuer la félicité en ce qui luy manque. Car nous ſommes ſi promts, que ſans nous enquerir dauantage ſi ce qu'on nous dit eſt veritable, nous nous laiſſons aller inconſidérément à la premiére opinion qui ſe preſente, & ſommes emportez apres par la conſequence des choſes ; comme ſi nous auions acordé vne fois que

deux fois deux ſont cinq, on concluroit en ſuite que quatre fois deux ſont dix, & cent autres abſurditez. C'eſt ainſi que fait la Mathematique, qui aprés auoir baſty ſur des fondemens qui ne ſont point, vne longueur ſans largeur, vn point qui ne ſe peut diuiſer, croit que le reſte qu'elle enſeigne ſont des veritez infaillibles. Ainſi, aprés auoir acordé les principes de chaque Secte, nous ſommes contrains de croire les conſequences qu'on en tire, encore qu'elles ſoient fauſſes. Cependant, nous vieilliſſons dans noſtre erreur, ſans obtenir ce que nous cherchons, ni découurir l'impoſture, & ceux qui la reconnoiſſent ont honte de ſe dédire en leur vieilleſſe, & de confeſſer qu'ils ſe ſont trompez, & ocupez toute leur vie à des fadaiſes. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne ſeroient plus reſpectez comme auparauant. Que ſi nous en trouuons quelqu'vn qui ait la hardieſſe de l'auouër, celuy-là merite veritablement le titre de Philoſophe; les autres ſont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguiſent. Mais poſons que la Philoſophie Stoïque ſoit la meilleure, encore faudra-t-il conſiderer ſi nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propoſe, & ſi ce n'eſt point en vain qu'on y trauaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on ſera ſeul riche, ſage, ſçauant, roy de ſes paſſions; mais nous l'aprendrons mieux,

mieux ; ſi nous pouuons trouuer quelqu'vn qui y ſoit paruenu. En connois-tu de la ſorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoy donc ſe donner tant de peine pour arriuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maiſtre, ni le ſien, ni pas vn de leurs deuanciers ne ſont arriuez. Tu ne ſçaurois dire qu'il ſuffit d'en aprocher ; car celuy qui eſt à la porte, n'eſt pas plus dedans, que celuy qui en eſt à cent lieuës ; mais il a ſeulement plus d'inquiétude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu ſois fort proche, il y a déja tant de temps que tu trauailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années ; As-tu lettres de viure iuſques-là, à l'âge où tu-és ? Mais poſons le cas que tu y arriues, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en ioüiras-tu ? C'eſt comme ſi quelqu'vn ſe laiſſoit mourir de faim, en trauaillant toûjours à aquerir de l'apetit. On dit que la Vertu conſiſte dans l'action, c'eſt à dire, à viure juſtement, ſagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand ie dis vous, ie penſe dire les plus grans de tous les Philoſophes ; laiſſant-là les choſes eſſentielles qui ne ſont point conteſtées, vous trauaillez à aprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui y eſt le plus ſçauant, eſt eſtimé le plus habile.

Ainſi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Philoſophie, vous vous atachez à l'écorce. N'eſt-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin iuſqu'au ſoir?

HERMOTIME. Il eſt vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute voſtre vie aprés vn fantôme, quoy que vous penſiez faire vne choſe fort vtile. Dy-moy, ie te prie, voudrois-tu eſtre ſemblable à ton précepteur, à la réſerue de la ſcience; auſſi colére, auſſi queréleux, auſſi auare, auſſi gourmand, auſſi voluptuëux, encore qu'il ne le ſemble pas. Veux-tu que ie te die à ce propos ce que répondit l'autre iour vn ſimple bourgeois à vn Philoſophe qui eſt ſuiuy de toute la jeuneſſe? Car comme il ſe vouloit faire payer d'vn de ſes écoliers, & luy reprochoit en colére, que le mois eſtoit échu, ſon oncle prenant la parole; Ceſſe, luy dit-il, de croire que mon neueu te faſſe vne grande injure, ſi n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas ſi-toſt donné ſon argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as apris, ce que nous deſirions le plus ſa mere & moy, lors que nous le miſmes entre tes mains, c'eſtoit de le rendre plus vertuëux, & il n'eſt rien moins que cela. Car il a violé la fille de noſtre voiſin, &

couroit fortune de la vie, ſi l'on n'euſt accommodé l'affaire pour de l'argent. En ſuite, il a batu ſa mere, qui l'auoit ſurpris comme il emportoit quelque choſe de la maiſon, pour friponner auec ſes camarades. Il n'y a que le menſonge & l'effronterie, & autres vertus ſemblables où il ait fait grand progrés; car il eſtoit beaucoup plus ſage & plus modeſte, quand nous te l'auons donné; Cependant, i'aimerois mieux qu'il eut apris à ſe corriger de quelques-vns de ſes defauts, que cent ſottiſes, dont il nous rompt la teſte tous les iours, Qu'vn Crocodile a pris vn enfant, qu'il a promis de rendre pourueu qu'on luy die ce qu'il a reſolu d'en faire; Que s'il eſt iour il n'eſt pas nuit; & autres ſemblables fadaiſes. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on ſçait, ou qu'on ne veut pas ſçauoir, & croit quand il ſçaura tout cela, que rien n'empeſchera qu'il ne ſoit parfaitement ſage, & qu'il ne conſidere le reſte des hommes comme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philoſophe, il répondit, que la Philoſophie luy auoit ſeruy de bride, & que s'il ne l'eut aprife, au lieu qu'il n'a fait que batre ſa mere, il l'eut pout-eſtre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que diſent les nourices, quand elles enuoyent leurs enfans à l'école, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y feront point de mal*; Que pour luy, il auoit fait

ce qui eſtoit de ſon deuoir, & qu'on le fiſt interroger par vn Philoſophe de leur Secte, qu'il le ſatisferoit ſur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas apris la Philoſophie pour t'empeſcher de deuenir pire, mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie ſuis ſi touché de tes raiſons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay priſe pour ne rien ſçauoir. Maintenant, que tu m'as deſſillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choſes que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curioſitez fâcheuſes & inutiles.

LYCINVS. Il n'eſt pas queſtion de pleurer; mais de prendre pour ſoy la conſolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amuſoit à conter les vagues, & s'eſtoit mépris au compte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui reſtoient, ſans ſe mettre en peine de celles qui eſtoient écoulées, veu qu'auſſi bien, il en eſtoit paſſé vne infinité auant qu'il ſe miſt à conter. Contente-toy donc deſormais de viure comme les autres, ſans faire des deſſeins au deſſus de ta portée, ni auoir honte d'eſtre deuenu ſage vn peu tard. Du reſte, ce que i'ay dit, n'eſt point par vne haine particuliére que i'aye contre les Stoïques; au contraire i'ay choiſi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Ie te promets de changer maintenant, non seulement de vie mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus reglée & plus humaine, pour faire voir que i'ay renoncé à toutes ces sotises, & plût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que i'en ay apris. Ie prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysipe, quoy que pour vn diferent sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir détrompé ; il me semble que tu m'és aparu comme les estoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheueux, comme ceux qui sont échapez du naufrage ; ie fuiray à l'auenir la rencontre d'vn Philosophe, comme celle d'vn furieux ou d'vn chien enragé.

HERODOTE, OV AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

QV'ON seroit heureux de pouuoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit vn trop grand souhait; mais, ou en la beauté du discours, ou en la grauité des Sentences, ou en la délicatesse de sa

langue Ionique, ou enfin en mille autres auantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son païs, peut estre imité aisément. Car aprés auoir déliberé en soymesme des moyens qu'il tiendroit pour se rendre illustre, il crut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Gréce estoit assemblée, il récita son histoire auec tant d'aplaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses liures. Il deuint donc, en moins de rien, plus célébre que ceux qui auoient gagné le prix des jeux; & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit, Voila celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les auantages que nous auons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans vne seule assemblée, & au lieu d'vn Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Gréce pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit de son païs, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis-que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre,

Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Polus Agrigentinus.

ce qui luy acquit tant de reputation, que celuy qui préſidoit aux jeux luy donna ſa fille en mariage. Ce deuoit eſtre vn merueilleux tableau, direz-vous, pour éleuer vn Peintre à vn ſi haut degré d'honneur. Ie vous en veux faire la deſcription pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point eſté en Italie, où eſt maintenant vne ſi excellente piéce. C'eſt vne chambre magnifique où l'on voit aſſiſe ſur ſon lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par ſa beauté, quoy qu'elle baiſſe les yeux de honte, pour la preſence d'Alexandre qui eſt debout deuant elle. Mille petis amours ſourians voltigent autour, dont les vns leuent ſon voile par derriére, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn jeune Epoux plein de pudeur, & le preſentent à ſa maiſtreſſe. Il met à ſes pieds ſa couronne, acompagné d'Ephoſtion, qui tient vn flambeau à la main, & s'apuye ſur vn beau garçon qui repreſente l'Hymenée. Voila le principal deſſein du tableau. A coſté ſont d'autres petis Amours qui folâtrent auec ſes armes. Les vns portent ſa lance, tout courbez comme des porte-faix ſous vn fardeau trop peſant; les autres ſon bouclier, ſur lequel il y en a vn d'aſſis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'vn autre eſt en embuſcade

Proxénidés.

dans ſa cuiraſſe, qui les attend au paſſage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'eſt pas inutile, mais ſert à faire voir l'humeur belliqueuſe d'Alexandre, qui au milieu des plaiſirs, n'abandonnoit pas le ſoin de la guerre. Voila la deſcription de ce chef-d'œuure, qui par la feinte repreſentation d'vn mariage, en produiſit vn veritable. Maintenant, pour en faire l'aplication, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoiſtre à mon entrée dans la Macedoine, ſans courre par tout en vne ſaiſon fâcheuſe, i'ay choiſi cette illuſtre Compagnie, qui n'eſt pas compoſée d'vne vile populace, comme celle qui ſe trouue à des jeux, mais des plus Grans perſonnages de toute la Grèce; & n'eſt pas aſſemblée dans les deſerts de Piſe ſous des hutes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle repreſente comme les Eſtats de la Prouince, ſi bien qu'elle ne céde en rien à la ſolemnité des jeux Olympiques. A la verité, ſi vous me comparez à ces deux Heros, ie ſeray fort peu de choſe; mais en me conſiderant ſeparément, ie mériteray peut-eſtre quelque eſtime.

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens.

ZEVXIS,

ZEVXIS, OV ANTIOCVS.

C'eſt comme vne Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a déja quelque choſe dans le Traité contre celuy qui l'auoit apellé Promethée.

COMME ie me retirois l'autre iour, aprés vous auoir leû mon ouurage, pluſieurs de ceux qui l'auoient ouï m'aborderent, & m'ayant ſalüé fort ciuilement, me reconduiſirent chez-moy, auec des loüanges qui me faiſoient rougir, & que i'aurois honte de raporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'écrire eſtoit la nouueauté de l'inuention, dont chacun raportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché ; Car ils n'auoient point de ſujet de vouloir flater vn eſtranger comme moy, de qui ils n'auoient rien à eſperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatouïllaſſent l'oreille, me laiſſoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils ſembloient n'admirer en mes ouurages que la nouueauté, comme on dit qu'vne chanſon, quelque mauuaiſe qu'elle ſoit, eſt bonne quand elle eſt nouuelle. Ie diſois donc en moy-meſme, quoy ! n'ay-je aucun auantage par deſſus les autres, que

de ne pas ſuiure leur route ? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles ; de la force & de la délicateſſe dans mes penſées ; de la vigueur dans mon expreſſion ; de l'ordre & de la conduite dans tout mon diſcours ? Voila ce qui eſt digne de loüange, & non pas la nouueauté, qui ne doit eſtre eſtimée que comme la bordure en vn tableau. Ie vous veux conter, à ce propos, l'hiſtoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & ne s'amuſoit point à repreſenter des choſes ordinaires comme les autres, mais taſchoit toûjours de montrer l'excellence de ſon Art ſur de nouueaux ſujets. Entre tous ſes grans deſſeins, celuy qui m'a le plus touché eſt la Centaure, dont i'ay veu vne copie à Athenes ; car l'original fut emporté par Sylla, & perit ſur mer auec pluſieurs autres raretez de la Gréce. Ie vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me ſera poſſible, non pas pour prétendre la gloire d'exceller dans les deſcriptions, mais parce que l'eſtonnement qu'elle me donna a ſeruy à me la mieux imprimer dans l'eſprit. C'eſt vne Centaure couchée ſur l'herbe, dont la partie animale eſt étenduë par terre, & celle qu'elle a de femme eſt releuée à demy & apuyée ſur le coude. Elle alonge les pieds de derriere, & trouſſe ceux de deuant, en recourbant l'vn, & pinçant la terre de l'autre,

comme font les cheuaux quand ils ſe veulent redreſſer. Elle ſe panche vn peu ſur le coſté pour donner à teter à ſes petis, dont elle tient l'vn entre ſes bras, qu'elle alaite auec ſes mamelles de femme, & l'autre eſt pendu à celles qu'elle a de cauale. Au haut du tableau, eſt le Centaure comme en ſentinelle, qui ne paroiſt qu'à demy, & leur montre vn faon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il ſemble ſourire, il a neantmoins la mine farouche & la perruque afreuſe, outre qu'il eſt preſque tout velu. Mais ſa femme, auſſi mignonne qu'il eſt ſauuage, a la partie de derriére, de ces belles cauales de Theſſalie, qui n'ont point encore eſté domtées, & l'autre de la plus belle femme du monde, horſmis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'vn eſt ſauuage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere éléue par deſſus ſa teſte, comme pour leur faire peur. Ie laiſſe aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs auſſi bien que leur aplication, la juſteſſe des proportions, la délicateſſe des ombres, & la hardieſſe du deſſein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'induſtrie de l'ouurier, d'auoir ſceu meſler ſi adroitement deux natures toutes contraires, que le paſſage de l'vne à

l'autre eſt imperceptible. Ce chef-d'œuure rauit d'abord tous ceux qui le virent ; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'inuention, ſans prendre garde à ce qui eſtoit plus conſidérable, il l'oſta, en colére, du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'aproprier cet exemple à mon ſujet, i'en veux encore raporter vn autre d'Antiocus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il deſeſpera de la victoire, & ſe preparoit déja à la retraite, ou à faire quelque meſchant acommodement, lors que l'vn de ſes Capitaines le raſſeura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner paſſage aux chariots, il lâcha ſi à propos les Elephans qu'il auoit cachez exprés derriére les bataillons pour donner plus de terreur, que la Caualerie & les chariots épouuantez, ſe renuerſerent ſur leurs gens de pied ; ſi bien que donnant là deſſus on en fit vn carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient féliciter Antiochus de ſa victoire, & pouſſoient en l'air des cris de joye ; N'auez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'vne bataille, que vous deuez pluſtoſt à la fortune qu'à voſtre valeur ; de ſorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'vn

Theodotas le Rhodien.

Elephant. Il ſeroit temps de faire l'aplication de ces deux Hiſtoires, ſi elle n'eſtoit aſſez viſible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, eſt ce dont ie faiſois le moins de cas, & qu'on eſt ſurpris de la venuë des Elephans & de la femelle du Centaure, ſans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Ie ne le dis pas pour vous qui ſçauez connoiſtre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus acomply dans vn ouurage ; mais pour ceux qui n'eſtiment que la nouueauté, ſans ſe ſoucier du reſte.

HARMONIDE.

Il ſe juſtifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adreſſe au plus grand perſonnage du païs pour auoir ſon aprobation.

VN grand iouëur de flûte demandoit vn iour à ſon maiſtre, aprés auoir apris de luy tous les ſecrets de ſon Art, comment il feroit pour ſe rendre illuſtre ; Car ie ne deſirerois pas, dit-il, iouër auſſi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marſyas, s'il n'y auoit point de gloire à aquerir ; & ie dis des Muſiciens ce qu'on dit de la Muſique, *Que celle qu'on n'entend point eſt inutile.*

Timothée répondit à Harmonide, car c'eſt ainſi que s'apelloient le maiſtre & le diſciple, Qu'il ne luy faiſoit pas vne petite demande, & qu'eſtant impoſſible de iouër deuant tout le monde, il faloit tâcher de gagner l'eſtime de ceux qui eſtoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acouſtumé de s'en fier aux autres, comme dans les ſpectacles chacun aplaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne ſceut profiter de cet auis; car la premiére fois qu'il monta ſur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu prendre d'vn ton trop haut, & mourut ſans eſtre couronné. Mais cela ne s'adreſſe pas ſeulement à luy, c'eſt à tous ceux qui ſe veulent rendre illuſtres dans quelque profeſſion que ce ſoit. Ie me ſuis donc preſenté à vous, pour me faire connoiſtre, comme à celuy qui a l'aprobation génerale, & de qui les ſentimens ſont la régle de tous les autres. Les Roys de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le Conſeil, mais vous les auez toutes, & vos réponſes ſont autant d'oracles, qu'on réuére d'autant plus qu'ils ſont toûjours clairs & ſalutaires. C'eſt ce qui me raſſure dans la grandeur de mon deſſein, outre, que ie penſe eſtre à vous en quelque ſorte, puis-que ie ſuis d'vne ville dont vous auez pris la protection, & que vous auez comblée de vos faueurs tant publiques que particu-

liéres. S'il arriue donc que ie n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerue; Aussi bien, si ie n'auois vostre aprobation, celle des autres ne me sufiroit pas, & sans elle ie compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui deuez aprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouurages, & ie m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que i'aye plus d'asseurance de paroistre desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomphé aux jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OV L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abrégé de toute la Gréce, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour auoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour aprendre les Sciences à Athénes, car Toxaris y auoit esté auant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux,

qui eſt parmy eux vne marque de grandeur ; il eſtoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Auſſi ne retourna-t-il point en ſon païs, mais s'habitua à Athénes ; & quelque temps aprés ſa mort, on luy ſacrifia comme à vn Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deïfier, auſſi bien que les Scythes, qui dépeſchent tous les ans vn Ambaſſadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion eſtoit grande à Athénes, la femme d'vn Senateur de l'Areopage vit en ſonge Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Athéniens, que pour faire ceſſer la peſte il faloit arroſer de vin l'entrée des maiſons, ce qu'on fit & la peſte ceſſa. Soit que la vertu de cette liqueur euſt la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui eſtoit ſçauant dans la Medecine, euſt quelque ſecret là-deſſus qui n'eſt pas connu de tout le monde ; Tant y a que par forme de réconnoiſſance, on immole depuis, tous les ans, vn cheual blanc ſur ſon ſepulcre, d'où cette femme le vit monter ; car ſon nom fut reconnu par l'épitaphe quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit vn Scythe graué ſur la colomne, auec vn arc tendu en vne main & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc ſe voyent encore auec plus de la moitié du corps ; le reſte a eſté conſumé par le temps. Ce tombeau eſt aſſez prés du Dipyle

C'eſtqu'ils luy ſacrifioient tous les ans vn homme.

Dipyle à main gauche en allant à l'Académie, & n'eſt pas fort magnifique, mais du reſte ne manque iamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guérit encore de la fiéure, ce qui n'eſt pas étrange, aprés auoir guéry toute vne ville de la peſte. Mais pour venir au ſujet pour lequel ie l'ay allégué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anacarſis vint à Athénes, & le rencontra vn iour par la ruë tout interdit, comme vn étranger qui ne ſçait pas les mœurs du païs, & n'en entend pas la langue; de ſorte qu'il ſe repentoit d'eſtre venu, & ſe preparoit déja au retour. Il ne luy fut pas dificile de le reconnoiſtre, tant à ſon habit que parce que c'eſtoit vn des grans Seigneurs d'entre les Scythes; ſi bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'eſtoit pas Anacarſis, ce qui le ſurprit tellement, qu'il laiſſa couler des larmes de joye, de trouuer vn homme de connoiſſance en vn païs étranger. Il luy demanda donc ſon nom ne le pouuant reconnoiſtre à cauſe de ſa longue abſence, outre qu'il eſtoit veſtu à la Gréque, la barbe raſe, & ſans eſpée, & qu'à ſon diſcours & à ſa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il eſtoit changé depuis ſon départ. Comme il ſe fut nommé, Anacarſis s'enquiſt ſi ce n'eſtoit pas luy qui auoit quité ſon païs & ſa famille, pour ſe venir établir en Gréce, où l'on diſoit qu'il eſtoit

maintenant en grande eſtime; & ſur ſa réponſe, ſçache, luy dit-il, que ie ſuis l'vn de tes adorateurs, & que l'amour de la Gréce m'a porté comme toy en cette Prouince, où i'ay beaucoup ſoufert depuis ma venuë, ſeruant de iouët aux petis enfans par la nouueauté de mon habit; ſans parler des trauaux que i'ay endurez par le chemin. Ie te conjure donc par les Dieux, de me monſtrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'aprendre les loix & les coûtumes du païs, & me donner la connoiſſance des Grans hommes, qui eſt le ſujet de mon voyage, auſſi bien que du tien. C'eſt auoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir ſi toſt quiter la Gréce aprés auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle a trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoiſtre; Ie te donneray ſeulement vn ſecret pour aprendre en peu de temps ce que tu deſires ſçauoir. Il y a vn illuſtre vieillart en cette ville qui a voyagé long-temps en Aſie & en Egypte, & conuerſé auec les Sages du païs; ſi bien que les Athéniens l'ont choiſi pour leur Legiſlateur, quoy qu'il ne ſoit pas fort riche. Si tu peux auoir ſa connoiſſance, tu verras en luy toute la Gréce, puis-que c'eſt comme vn abregé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacarſis, à me le faire connoiſtre, & me meine de ce

pas chez luy; mais ie crains qu'il ne ſoit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute ſur mon nom. Ne crain point, dit Toxaris, ie t'aſſure du contraire, & qu'il ſera bien-aiſe d'obligor vn étranger comme toy; ſuy-moy, ſeulement, & vien faire preuue en ſa perſonne, de la courtoiſie & de la generoſité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance contre-mont, abordons-le. Reçoy ce preſent de ma main, Solon, Voicy l'vn des plus grans Seigneurs de mon païs, qui l'a quité pour te venir voir, & aprendre de toy les loix & les coûtumes de la Grece. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point ſon atente ni la mienne, & d'vn honneſte Scythe tu en feras vn honneſte Athenien. Sçache, Anacarſis, que tu as en Solon Athénes & toute la Gréce, & que ſi tu peux obtenir ſon amitié, tu ne ſeras plus étranger, mais connu & chéry de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce ſeul homme. Sa converſation te fera oublier ta patrie, & ſi tu cherches vn amy comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'acompliſſement de ton deſſein; car c'eſt le formulaire de l'Honneur & de la Vertu, & l'image viuante de la Philoſophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu as trouué vn ſi grand treſor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regrette les maux que tu as endurez en ton voyage. Il ſeroit

long de dire combien ce preſent plut à Solon, & ce qu'il répondit à des offres ſi courtoiſes. C'eſt aſſez de dire qu'ils veſcurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacarſis tout ce qu'il ſçauoit, & luy donna la connoiſſance des plus grans perſonnages de la Gréce. D'autre coſté, Anacarſis ne le pouuoit quiter vn moment, tant il eſtoit charmé de ſon ſçauoir & de ſa vertu ; de ſorte qu'il aprit en peu de temps tout ce qu'il deſiroit, & ſe rendit tres-illuſtre, chacun croyant que s'il n'euſt eu quelque reſſemblance aux mœurs de Solon, il n'en eut pas fait ſon amy. Il eſt donc le ſeul des barbares qui a eſté initié dans les myſteres, & fait citoyen d'Athénes, ſi l'on en veut croire Theoxéne. Auſſi ne retourna-t-il en ſon païs comme ie croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarſis de la Scythie, pour venir en Macedoine auec Toxaris & Solon, c'eſt qu'il m'eſt arriué la meſme choſe qu'à luy, & ne croyez pas que ie le die par vanité. Car les Syriens ne ſont pas moins honneſtes gens que les Scythes, & ce n'eſt pas en nobleſſe ni en grandeur que ie me veux comparer à Anacarſis ; mais en ce que ie me trouuay tout ſurpris, en arriuant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la ſplendeur de ſes habi-

tans, comme Télémaque fut remply d'eſtonnement & d'admiration en voyant le palais de Ménélaüs. Comme i'auois donc enuie de me faire connoiſtre par quelque ouurage; car où pouuois-je mieux faire paroiſtre mon eſprit qu'en ce lieu? & que ie m'enquerois de ceux qui eſtoient le plus en eſtime, pour m'adreſſer à eux & implorer leur protection; ie ne trouuay pas ſeulement vn Toxaris, mais pluſieurs, qui aprés m'auoir dit le grand nombre d'honneſtes gens dont cette ville eſtoit remplie, ajoûterent, qu'il y en auoit deux principaux tant en nobleſſe qu'en crédit, qui pouuoient diſputer de ſçauoir & d'éloquence auec les plus grans perſonnages de la Gréce, & eſtoient également chéris & eſtimez de tout le monde. Pour leur courtoiſie & le reſte de leurs vertus, il n'eſt point beſoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoiſtrez aſſez vous-meſme. Il ſufit de vous dire que l'vn eſt le pere & l'autre le fils, & que le premier peut eſtre comparé legitimement à Solon, à Périclés ou à Ariſtide, & l'autre à Alcibiade; puis-qu'il a comme luy les façons aymables & atrayantes, ſans parler des auantages de ſa taille & de ſa bonne mine. Toute la diférence qu'il y a, c'eſt que la Gréce ſe repentit d'auoir aymé l'vn, & l'amour de l'autre augmente tous les iours auec ſon eſtime. Enfin, c'eſt l'honneur

de son païs & les délices de tout le monde. Si-tost qu'il ouure la bouche pour parler, il rauit chacun en admiration; si bien que vous n'aurez rien à desirer si son pere & luy viennent vne fois à vous receuoir dans leur amitié. I'atteste les Dieux que voila le sentiment general; mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres aprés l'auoir reconnu moy-meſme, & ie trouue seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder dauantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit seruir d'abry contre la tempeste, comme les étoiles de Castor & de Pollux si fauorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAVT ESCRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le régne de Lysimachus, les habitans de la ville d'Abdére furent tourmentez d'vne fiéure chaude tres-violente, qui finissoit le septiéme iour par vne perte de sang ou vne sueur. Mais ce qu'il y auoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints récitoient des Tragedies, & particuliere-

ment l'Andromède d'Euripide, d'vn air graue & d'vn ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâues & défigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes*, & ioüoient le reste du rôlle de Persée fort mélancoliquement ; ce qui dura iusqu'à la venuë de l'Hiuer qu'vn grand froid emporta toute cette réuerie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioüé cette Tragedie auec aplaudissement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du théatre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Vne maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en suite sur les barbares, ne se peuuent tenir, non pas de iouër des Tragedies, car il ne seroit pas desagréable d'ouïr réciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire ; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides, ce qui iustifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout*, puisqu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de Diogéne qui à la venuë de Philipe voyant les Corinthiens employez, les vns à reparer leurs bresches, les autres à nétoyer leurs

Il vouloit dire la discorde des Elemens.

armes, s'amuſoit à rouler ſon tonneau, pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans vne ville ſi ocupée: I'ay pris la plume, afin de ne pas faire vn perſonnage muët de la Comedie, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Ie ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les ondes, qui allaſt briſer mon freſle vaiſſeau. Ie veux ſeulement donner quelque auis à ces nouueaux Eſcriuains, quoy que la pluſpart ne croyent pas en auoir beſoin, & ſe figurent qu'il n'y a qu'à ſçauoir s'expliquer paſſablement pour deuenir bon Hiſtorien. Mais tu ſçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guére de choſe plus dificile, ſi l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Ie ſçay bien que ie ne feray pas plaiſir à ceux qui ont déja publié leurs ouurages, auec les aclamations acouſtumées; mais cela leur pourra ſeruir vne autrefois à décrire les guerres eſtrangeres, puis-qu'en l'eſtat qu'eſt maintenant l'Empire Romain il n'y a rien qui l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir inſtruction, ie ne m'en ſoucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fiéure chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les préceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éuiter, ie commenceray par

par ceux-cy, ſans m'eſtendre aux autres qui ſont communs à toutes les productions de l'eſprit, & qui concernent l'ordre, la penſée & l'expreſſion ; mais ie me renfermeray dans ceux qui ſont propres à noſtre ſujet. Premierement, quelle faute ne font point ces nouueaux Docteurs, lors qu'au lieu de raporter ſimplement les choſes comme elles ſe ſont paſſées, ils s'eſtendent dans le blâme ou la loüange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'vne Hiſtoire; ſans cõſiderer que ces choſes ſont éloignées l'vne de l'autre, comme le ciel l'eſt de la terre. Car celuy qui louë n'a autre but que de réjouïr, & ne ſe ſoucie pas de le faire au préjudice de la verité; mais le moindre menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire, & fait d'vne verité vne fable. Elle ne s'acorde pas plus auec la Poëſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Poëte, dont la raiſon s'apelle fureur. Mais l'Hiſtoire eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Poëſie non plus qu'vne honneſte femme ceux d'vne Courtiſane ; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui tranſportent l'ame & la mettent hors de ſon ſiége. Si vous y meſlez donc trop d'ornemens vous la rendez ſemblable à Hercule veſtu des habits d'Omphale, qui eſt la derniére extrauagance. Ce n'eſt pas qu'elle

ne puiſſe quelquefois employer les loüanges auec grace ; mais elle y doit eſtre fort retenuë, & ſe ſouuenir toûjours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire ; & qu'elle ne trauaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diuiſent l'Hiſtoire en deux parties, l'vtile & le délectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit auoir pour but que l'vtilité qui ſe tire d'vne narration veritable, & s'il meſle quelque agrément dans ſon ouurage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux receuoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégoûte vn honneſte homme au lieu de le réjoüir ; & c'eſt celuy-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſçauent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans ſa nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites vn monſtre, au lieu d'vn miracle. Ie laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour plaire qu'elles ſoient bien délicates ; mais elles ſont inſuportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles exceſſiues & des flateries manifeſtes. Pluſieurs, neantmoins, qui ne les ſçauent pas apreſter, & n'ont pas la grace de

l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager mesmes ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'vn des Capitaines d'Alexandre, lisant vn iour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors sur l'Hydaspe, ietta le liure dans la riuiére, & luy dit qu'on luy en deuroit faire autant, d'estre si effronté que d'atribuër de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas assez fait de veritables. Colére bien juste & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'vne main il tinst vne ville, & de l'autre il versast vn fleuue. Aussi depuis ne se seruit-il plus de luy, aprés auoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluspart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la

posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce defaut. Si l'on doit donc y mesler de l'agrément, il faut, comme i'ay dit, que ce soit de celuy que la verité est capable de receuoir, & non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouueaux Historiens, & ie te prie de ne point estimer ce que ie diray incroyable, pour estre ridicule ; car ie t'en ferois ferment à vn besoin s'il estoit honneste de iurer dans vn liure. L'vn commence son Histoire par l'inuocation des Muses, & les prie de fauoriser son dessein ; & pour acheuer comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achile, & le Roy de Perse à Thersite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela vne loüange de soy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homére l'eust fait, il eut sauué vn grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant sur ce sujet. Il finit par vne protestation de raualer les auantages des ennemis, & de releuer les nostres, & entre ainsi en matiére. *Car ce malheureux Vologéses fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Vn autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Crépéréius Calpurnianus*

citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, à commencer dés ſon origine. Aprés vn ſi beau commencement, il eſt facile de iuger du reſte. Car il fait dire mille extrauagances à vn certain Orateur de Corfou, & enuoye la peſte à ceux de Niſibe, pour n'auoir pas voulu embraſſer noſtre party; empruntant tout de l'hiſtoire de Thucydide, horſmis les longs murs d'Athénes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte & aux Eſtats du Roy de Perſe, où ie le laiſſay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Niſibe, iugeant aſſez ce qu'il pourroit dire aprés vn ſi beau commencement. N'eſt-ce pas là vne belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'apliquer à vn ſujet tout diférent. Non content de cela, il meſle dans ſon Hiſtoire les termes Latins des armes & des machines; & dit *le pont* & *le foſſé*, comme on fait en cette Langue, qui eſt vne choſe bien agréable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la ſienne comme vn Iournal de quelque ſoldat ou de quelque viuandier de l'Armée, en quoy il eſt plus excuſable que les autres; car ſi cela ne tient lieu d'Hiſtoire, cela peut toûjours ſeruir de memoire à vn Hiſtorien. Mais ſon inſcription eſt trop ſuperbe pour vn ſi maigre Eſcriuain. *L'Hiſtoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Haſtaires de la ſixiéme legion.* Sa Préface n'eſt pas moins extra-

uagante. Car il soûtient que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremesle parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par respect, passe tous les autres en extrauagance. Car il soûtient d'abord qu'il n'apartient qu'au Sage d'écrire l'Histoire, & pour le prouuer, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremeslant parmy des propositiós ridicules, des flateries grossiéres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insuportable, c'est qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet auantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite, *Car il faloit que quelque malheur arriuast à ceux-là*, Et aussi-tost, *Ofroés que les Grecs apellent Oxyroés*, & autres sotises semblables. Vn autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide s'il ne le surpasse mesme, se plaist à décrire toutes les villes, les champs, les fleuues & les montagnes, pour

donner plus de clarté, comme il penſe, à ſon Hiſtoire ; mais ſes deſcriptions ſont ſi froides, qu'elles ſurpaſſent les neiges Caſpiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine vn liure luy ſufit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coiffée de ſerpens, auec ſes regars de trauers. Il compare ſon baudrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veſte de Vologéſes, auec la bride de ſon cheual, & la cheuelure ondoyante d'Oſroés au paſſage du Tygre, d'où il le fait ſauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui ſont vn couuert à l'épreuue des rayons du Soleil. Ne ſont-ce pas là des particularitez bien neceſſaires ? mais cela vient de ce qu'ils ne ſçauent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & ne ſont pas capables de reconnoiſtre les beaux endrois, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maiſtre, qui ne ſçauent pas encore comme il faut porter le manteau, & ſe créuent de ſoupe pendant le repas, ſans toucher aux viandes délicates. Celuy-cy ſe plaiſt auſſi à décrire des bleſſures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'vn homme bleſſé au gros orteil mourut ſubitement, & qu'au ſeul cry du General ſept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il ſurpaſſe meſme

ce qui en eſt porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut ſoixante & dix mille deux cens trente-ſix des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du coſté des Romains & neuf de bleſſez, ce qui eſt tout enſemble incroyable & ridicule. Mais pour paroiſtre plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers; il dit, *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres ſemblables impertinences. Touchant la mort de Séuerian il dit que tout le monde s'eſt trompé, & qu'il mourut de faim, & non pas d'vn coup d'eſpée, comme on a crû; ſans conſiderer que pluſieurs demeurent iuſqu'au ſeptiéme iour ſans manger, & qu'il n'en fut que trois; ſi ce n'eſt qu'Oſroés fuſt reſté exprés ſept iours ſur le champ de bataille en attendant que ſon ennemy fuſt mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui ſe ſeruent de termes poëtiques dans leur Hiſtoire, comme s'ils chauſſoient d'vn pied vn eſcarpin, & vn cothurne de l'autre, pour iouër enſemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouurage, comme s'ils alloient dire quelque choſe de grand & de merueilleux, & ne diſent que des choſes ordinaires, auec vn ſtile bas & rampant; ce qui me fait ſouuenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon

Cupidon auec vn masque d'Hercule, ou de quelqu'vn des Titans, & du Prouerbe qui dit, *Qu'vn iour les montagnes furent enceintes, & n'accoucherent que d'vne souris.* Car il faut garder par tout l'vnité du caractére, & ne pas meſler des haillons parmy la pourpre, ni mettre ſur vn nain vne teſte de géant. Quelques-vns font vn corps ſans teſte, & penſent ſe ſauuer par l'exemple de Xénophon, qui commence ainſi ſa Retraite des dix mille, *Darius & Pariſatis auoient deux fils*; mais ils ne ſçauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie montreray tantoſt. Encore peut-on excuſer les defauts de l'élocution & de la diſpoſition; mais de s'abuſer en ſes deſcriptions, non pas de quelques lieuës, mais de journées entiéres; cela n'eſt pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus eſt vne colonie des Edeſſéens dans la Meſopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il y tranſporte ma patrie auec ſes tours & ſes rempars, & dit que Samoſate eſt baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient ſous ſes murailles; quoy qu'il ne faille pas grand diſcours pour te perſuader que ie ne ſuis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il trauaille ſi negligemment, qu'on diroit qu'il a compoſé ſon Hiſtoire ſur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu perſonne qui ait eſté en Syrie. Il ajoûte

vne plaiſante particularité de Séuerian, quoy qu'il die l'auoir apriſe de ceux qui s'eſtoient
Ou. verres. ſauuez de la bataille, qu'il caſſa des cryſtaux qu'on luy auoit donnez, & d'vn morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'vne fin tragique, ſans auoir recours ni au fer ni au poiſon, comme à des morts trop ordinaires. En ſuite, il fait ſon oraiſon funébre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponéſe. Car ie ne ſçay comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoy qu'il n'ait iamais penſé à eux ni à la défaite d'Armenie. Aprés auoir donc enſeuely ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur ſon ſepulcre vn riual de Périclés en éloquence, c'eſt à dire vn Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, ſur tout, lors qu'il ſe lamente amérement à la fin de ſa harangue, au ſouuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez à ſa table, & des grans coups qu'il y auoit bus. Et pour finir comme Ajax, il tire ſon eſpée aprés toutes ſes lamentations, & s'en donne à trauers le corps; à grand tort veritablement, car il deuoit mourir par la main du bourreau, aprés vne ſi meſchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'aſſiſtance eſtonnée d'vne ſi belle action, commença à batre des mains & à éleuer

iuſqu'au ciel cet Afranius par ſes loüanges. Et veritablement, il eſt loüable de s'eſtre ſouuenu de la bonne chére qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir point eſté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparauant pour nous épargner la peine de lire tant de ſotiſes, il eut étranglé ſon Hiſtorien. Quelques-vns, ſans s'arreſter aux choſes eſſentielles, s'amuſent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme ſi quelqu'vn ayãt entrepris de décrire la ſtatuë de Iupiter Olympien, commençoit par ſes brodequins, ou s'amuſoit à nous dépeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'vn d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend ſur le récit d'vn cauallier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouuer de l'eau, & ayant rencontré des païſans qui diſnoient, ſe mit à table auec eux, aprés auoir eſté reconnu par vn de ces villageois qui auoit eſté en Mauritanie, où il auoit vn frére qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout, Que ce païſan fut à la chaſſe en ce païs-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre déchiré par vn lion; Qu'il acheta de grans poiſſons à Ceſarée; de ſorte que ce bel Hiſtorien laiſſant à part le récit d'vne ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, s'amuſe à contempler vn villageois qui achéte du poiſſon dans vn

marché, & ſi la nuit ne fuſt ſuruenuë, ie penſe qu'il eut ſoupé auec luy; car le ſouper eſtoit preſt. Regardez vn peu quelle perte nous euſſions faite, ſi l'on euſt perdu ces beaux memoires, & que ce caualier Maure n'euſt pas eu ſoif à la bataille, ou s'en fuſt retourné ſans boire. Ie paſſe pluſieurs belles circonſtances, Qu'vne bâteleuſe les vint trouuer, d'vn village voiſin; Qu'ils ſe firent des preſens les vns aux autres, & que le caualier donna au païſan ſa lance, & le païſan au caualier ſon agraphe, & autres particularitez tres-neceſſaires. On peut donc dire de cet Hiſtorien & des autres qui luy reſſemblent, non pas qu'ils ont cueilly la roſe ſans ſe piquer aux épines, mais qu'ils ſe ſont piquez aux épines ſans cueillir la roſe. Celuy-là n'eſt pas moins ridicule, qui ſans iamais auoir eſté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux ſont plus fidéles que les oreilles, & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a ouï mais ce qu'il a veu. Mais il a ſi bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui eſt parmy eux vn ſigne de la multitude, parce qu'vn ſeul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, ſont fort grans, & naiſſent en Perſe vn peu au deſſus de l'Ibérie, & qu'on les atache au bout d'vne pique, d'où l'on ſéme par tout l'épouuante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la

l'agrafe de ſon ſaye.

mot d'Herodote.

teſte des ennemis, dequoy pluſieurs des noſtres furent déuorez ou étoufez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'vn arbre où il s'eſtoit ſauué de bonne heure, dont bien nous en prit; Car ſans cela nous aurions perdu vn bel Hiſtorien, qui eſt témoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de ſa main pluſieurs beaux faits d'armes, & eſté meſme bleſſé; mais ie penſe que ç'a eſté ſur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il eſtoit. Cependant, il liſoit toutes ces choſes en la préſence des Corinthiens qui ſçauoient qu'il n'auoit pas ſeulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoiſt ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuſe à tous propos. Vn autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'eſt paſſé en tant de Prouinces, & a l'inſolence de prendre le nom d'Hiſtorien, auec vn titre preſque auſſi grand que ſon liure, *Les victoires remportées nouuellement ſur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Méſopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux conſacrez à Apollon*; car ie croy qu'il vainquit à la courſe en ſa jeuneſſe. Vn autre a fait l'Hiſtoire par forme de Profécie, où il décrit la priſe de Vologéſes, & la mort d'Oſroés qu'il fait expoſer aux lions, & narre en ſuite noſtre triomphe. Non content de cela, il bâtit vne ville dans la Méſopotamie, d'vne beauté & d'vne

Ou, mots

grandeur extraordinaire; mais il eſt en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en ſuite l'Hiſtoire des Indes, & la nauigation de l'Océan, & ce n'eſt pas vne ſimple promeſſe; car il a déja fait paſſer le fleuue Indus à la troiſiéme légion, auec vne troupe de Gaulois & de Maures, ſous la conduite de Caſſius. Mais de ſçauoir ce qu'ils feront, & comment ils ſoûtiendront le choc des Elephans, cela eſt encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de Muſican, ou de la Republique des Oxydraques. Ils font, comme i'ay dit, pluſieurs autres ſemblables ſotiſes, ne voyant pas ce qui eſt digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouuant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaiſie. Ils prennent tous des titres ſuperbes. *Des victoires Parthiques, tant de liures.* Vn autre plus plaiſamment, *Les Parthoniciques de Demetrius de Sagalaſſe*, ce que ie n'allégue pas tant par raillerie que pour ſeruir d'inſtruction. Car celuy qui éuitera ces écueils & autres ſemblables, ſera en eſtat de faire quelque choſe de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oſte l'vn poſe l'autre. Mais dira quelqu'vn, maintenant que le champ eſt défriché, & les ordures emportées, il eſt temps d'y ietter la bonne ſemence, & de faire voir que

Ou, Muziris.

tu-és capable d'inſtruire, auſſi bien que de railler. Ie dis donc pour entrer en matiére, que celuy qui veut écrire l'Hiſtoire, doit auoir premiérement vne adreſſe naturelle à s'expliquer, & à diſcerner le menſonge d'auec la verité, qualité qui ne s'aquiert point par l'art, mais eſt vn preſent du ciel, quoy que l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas beſoin de précepte, car on ne ſçauroit donner de l'eſprit à celuy qui n'en a point. Ce ſeroit vn ſecret plus grand que la pierre Philoſophale, de pouuoir transformer les eſprits, & faire d'vn lourdaut vn habile-homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais agence ſeulement ce qu'on a; & mon deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Hiſtoire, mais d'empeſcher ceux qui le ſont de s'égarer. Car pour auoir de l'eſprit, on ne laiſſe pas d'auoir beſoin d'art & de préceptes, comme pour eſtre bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'auoir bonne voix, ſi l'on ne la ſçait conduire. Il faut, outre ce que i'ay dit, auoir quelque connoiſſance des affaires du monde, & des choſes de la guerre. On ne ſçauroit rien faire d'vn homme qui n'a rien veu, & qui eſt obligé d'en croire les autres; Mais ſur tout, il ne faut eſtre ataché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit

vn Monarque, de porfil, parce qu'il n'auoit qu'vn œil, mais il le faut repreſenter tout entier. Que le reſpect de ſa patrie n'empeſche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Hiſtorien, non plus que le Comedien, n'eſt pas coupable des malheurs qu'il repreſente. Si pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence, on pouuoit reparer les deſordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'vn trait de plume de raſer les fortifications des ennemis, & de rétablir les affaires de ſa ville ; mais les Dieux meſme n'ont pas le pouuoir de changer les choſes paſſées. Le deuoir donc de l'Hiſtorien eſt de les conter comme elles ſont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il eſt dépendant d'vn Prince ou d'vne Republique, de qui il a quelque choſe à eſperer ou à craindre. Que s'il faut neceſſairement qu'il en parle, il doit faire plus d'eſtat de la verité, que de ſon intereſt, ou de ſa paſſion. Car c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit ſacrifier, ſans ſe ſoucier du reſte. Enfin, il doit auoir toûjours pour but le jugement de la poſterité, s'il ne veut remporter le titre de flateur, pluſtoſt que d'Hiſtorien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit vn iour à Onéſicrite, qu'il voudroit bien aprés ſa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choſes

choſes qu'il auoit faites. Car ie ne m'eſtonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'apréhendent, & que les autres taſchent de gagner mes bónes graces. C'eſt pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homére dit d'Achile, parce qu'il a écrit aprés ſa mort; mais les fictions des Poëtes ne ſont point ſujettes à ces maximes, & ne reléuent que de leur fantaiſie. Ie veux donc que mon Hiſtorien ayme à dire la verité, & n'ait point ſujet de la taire; Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'eſperance, à l'amitié ni à la haine; ne ſoit d'aucun païs, ni d'aucun party; & apelle les choſes par leur nom, ſans ſe ſoucier ni d'ofenſer, ni de plaire. C'eſt ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il viſt Herodote en ſi grande eſtime, qu'on donnoit le nom des Muſes à ſes Liures; Car i'ayme mieux, dit-il, déplaire en diſant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en déplaiſant ie profiteray, & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit eſtre le ſentiment d'vn bon Hiſtorien. Pour ſon ſtyle, il faut qu'il ſoit clair & naturel ſans eſtre bas; Car comme nous luy propoſons la liberté & la verité pour régle de ce qu'il doit dire; auſſi faiſons-nous la clarté & l'intelligence pour régle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ſes figures, qui ſont comme l'aſſaiſonnement du diſcours, ne ſoient ni trop hautes, ni trop recher-

Que le peuple entende, & les doctes louënt.

chées; ſi ce n'eſt lors qu'il veut décrire vne bataille ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler dauantage ſon ſtyle, & déplier, s'il faut ainſi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas, pourtant, qu'il s'éleue qu'à la meſure des choſes dont il parle, & ſon ſtyle doit eſtre exemt d'enthouſiaſme, & de toute fureur poëtique. Car il y a danger, en s'éleuant trop, que la teſte ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride en main, & conſiderer que l'excés & le menſonge ſont les deux plus grans vices de l'Hiſtoire. S'il veut donc s'éleuer, que ce ſoit par les choſes pluſtoſt que par les paroles; car il vaut mieux que ſon ſtyle ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſoit pas, que de rendre ſa penſée foible, & ſon ſtyle trop éleué, ou de ſe laiſſer emporter à l'effort de ſon imagination. Que ſes périodes ne ſoient ni trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtyle ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'vn ſent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut auſſi que ſes penſées ayent plus de ſolidité que d'éclat, & aprochent plus du raiſonnement d'vn ſage politique, que de la pointe d'vn déclamateur. Que ſes ſentences ne ſoient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais ſe trouuent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouurage. Quant à ce qui concerne les

choſes qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'auenture, mais les ranger auec ſoin, & conſulter ſouuent ceux qui ont eu part aux affaires; ſinon, ſuiure les relations les plus veritables, & qui paroiſſent les moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour diſcerner les endroits & les perſonnes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy legérement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſons qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera en ſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte, il fera, comme le Iupiter d'Homére, qui iette tantoſt la veuë ſur le camp des Grecs, & tantoſt ſur celuy des Troyens, & décrira ſeparément les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le récit des batailles, où l'on eſt contraint ſouuent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſi elles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'atache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidére d'abord les Géneraux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & rende, s'il ſe peut, raiſon de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre, & n'oublie pas le vaincu

pour parler toûjours du vainqueur. Qu'en toutes choſes, il garde la médiocrité & la bien-ſéance, & ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer vne choſe, quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y reuienne aprés, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuiue le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à vn miroir fidéle, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altére rien ni en la forme, ni en la matiére, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuiue ſimplement ſes memoires; ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'iuoire de ſa ſtatuë, mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'auoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon Art conſiſte à bien mettre en œuure ſa matiére; & il a remply parfaitement ſon caractére, & ſatisfait à ſon deuoir, quand le lecteur penſe voir ce qu'il lit, tant il eſt bien repreſenté. Il commencera quelquefois ſans exorde, lors que la choſe n'aura point beſoin de préparation, & ſe contentera de raporter le ſommaire des choſes qu'il doit dire. Mais lors qu'il ſe voudra ſeruir d'exorde

il n'aura égard qu'à deux choſes, à rendre ſon auditeur atentif, & docile, ſans ſe ſoucier de gagner ſes bonnes graces. Il viendra à bout de ce que i'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choſes grandes & neceſſaires, & qui regardent particuliérement l'intereſt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'eſt pour conſeruer le ſouuenir des victoires remportées par les Grecs ſur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire eſt la plus conſiderable de toutes celles dont il nous reſte quelque memoire, & contient de plus grans & de plus memorables éuénemens. Il ſeruira beaucoup à l'éclairciſſement du ſujet, d'en propoſer les cauſes d'abord, & l'on iugera de la petiteſſe ou de la grandeur de ſon exorde, par celle des choſes qu'il veut décrire. Il paſſera à ſa narration doucement & inſenſiblement, & gardera toutes les perfections qu'enſeigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la briéueté, la facilité, l'égalité, ſe ſouuenant toûjours que l'Hiſtoire n'eſt qu'vn long récit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne ſoit pas compoſée de pluſieurs narrations couſuës enſemble, mais qu'elles ſoient fonduës en vn meſme corps; car il ne faut pas ſeulement qu'elles ſe touchent mais qu'elles ſe tiennent. Que l'agencement des choſes & des paroles en reléue l'éclat, ſans affe-

ctation. Pour la briéueté, elle eſt vtile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choſes à dire, & ne doit pas eſtre ſeulement dans les paroles, mais dans les choſes. Car il faut paſſer en trois mots les moins importantes, & n'eſtre étendu qu'en celles qui le méritent. Il y en a meſme dont il ne faut point parler du tout; car chacun eſt curieux de ſçauoir toutes les particularitez des grandes entrepriſes, c'eſt pourquoy on n'y ſçauroit eſtre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on ſoit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans vn feſtin bien apreſté, où l'on ne ſert pas indiféremment toutes ſortes de viandes, mais ſeulement les plus délicates. Car l'Hiſtoire n'eſt faite que pour conſeruer la memoire des choſes memorables, & non pas des autres. Il faut auſſi que l'Hiſtorien ſoit fort retenu dans ſes deſcriptions, & qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas par vn vain deſir de faire paroiſtre ſon eſprit, mais pour éclaircir & embellir ſon ſujet. Car elles ne ſont pas proprement du corps de l'Hiſtoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de ſorte qu'elles ne doiuent pas eſtre étenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homére, bien que Poëte, peut ſeruir de régle; car en la deſcente d'Vlyſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à décrire tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'vn mauuais Hi-

ſtorien en eut remply ſon ouurage, aproché l'eau iuſqu'aux léures de Tantale, & fait faire pluſieurs tours à Ixion ſur ſa roue. Thucydide y eſt auſſi fort retenu. Car ſoit qu'il décriue la forme d'vn ſiége, ou d'vn camp, ou la figure de quelque machine, il va viſte, & eſt encore moins étendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'eſt la multitude des choſes qui l'arreſte, & qu'il ſe haſte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'vn, il luy faut faire dire ce qui eſt conuenable tant à ſa perſonne qu'à la choſe dont il s'agit ; Et quoy qu'il ſoit permis en cet endroit d'étaler ſon éloquence, il faut toûjours que ce ſoit auec jugement, & ſans affectation, & ſur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui eſt du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que voſtre Hiſtoire ne puiſſe paſſer pour vn Panegyrique, ni auſſi pour vne Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louër qu'en paſſant, & ſe ſouuenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grans hommes que leurs actions, parce qu'il leur eſt particulier, & ne ſçauroit conuenir aux autres. Lors qu'il ſe préſentera quelque choſe d'incroyable, ie ſuis d'auis qu'on le die, mais ſans l'aſſurer, & laiſſant à chacun d'en

croire ce qu'il luy plaira. En vn mot, il ſe faut toûjours repreſenter ce que i'ay dit, qu'on écrit pour la poſterité, & faire comme cet Architecte qui bâtit la tour de Phare. Car aprés auoir acheué ſon ouurage, qui eſt vne des merueilles du monde, il graua ſon nom ſur vne pierre, qu'il enduiſit de mortier, & écriuit deſſus celuy du Prince qui regnoit, ſçachant bien qu'il ſeroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroiſtre le ſien qui dureroit autant que les Siécles. Voila la régle qu'on doit ſuiure pour bien écrire l'Hiſtoire, ſi on le fait ie n'auray pas perdu mon temps ; ſinon, i'auray roulé en vain mon tonneau.

Soſtrate, Cnidien.

Il fait alluſion à ce qu'il a dit de Diogéne.



L'HISTOIRE

L'HISTOIRE VERITABLE.

LIVRE PREMIER.

I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement ſuiuy de ſon arriuée dans vne Iſle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venuë en l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon ſéjour dans la baleine. VI. Combat des Iſles flotantes.

COMME les Athlétes n'ont pas ſeulement ſoin du trauail mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'eſprit luy doiuent quelquefois donner du relâche, pour reuenir aprés plus frais à l'étude. Cela ne ſe peut mieux faire, à mon auis, qu'en le délaſſant ſur quelque ſujet agréable, & où l'inſtruction ſoit meſlée auec le plaiſir; ce que i'ay taſché de pratiquer en cet ouurage, où parmy pluſieurs menſonges aſſez plaiſans, i'ay meſlé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Hiſtoriens, ſans épargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû s'empeſcher de nous debiter pour bons, pluſieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctéſias, par exemple, dans ſon Hiſtoire des Indes, a dit des choſes qu'il

I. Deſſein de l'Auteur.

n'auoit iamais ni veuës ni ouïes, & Iambule a composé vne Hiſtoire aſſez ingénieuſe des merueilles de l'Ocean, ſans auoir guére plus d'égard à la verité. Pluſieurs en ont fait de meſme, & conté diuerſes auentures qu'ils diſoient leur eſtre arriuées dans leurs voyages, parmy leſquelles ils ont entremeſlé la deſcription de diuers animaux monſtruëux, de cruautez inouïes, de mœurs tout à fait barbares & ſauuages; à l'exemple d'Homére, qui fait décrire à Vlyſſe chez Alcinoüs, la captiuité des vens, la figure enorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, auec des beſtes à pluſieurs teſtes, & la métamorphoſe de ſes compagnons par les charmes d'vne ſorciére, & autres ſemblables réueries qu'il debitoit au peuple groſſier des Phéaques. Mais ie ne le trouue pas étrange à vn Poëte acouſtumé à dire des fables, puis-que nous voyons tous les iours la meſme choſe arriuer aux Philoſophes; ie m'eſtonne ſeulement que les Hiſtoriens ayent prétendu par là nous en faire acroire. Cependant il m'a pris enuie, pour n'eſtre pas le ſeul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de compoſer quelque Roman à leur exemple; mais ie veux eſtre en cela plus iuſte qu'eux, de l'auouër; ce qui me ſeruira de iuſtification. Ie vais donc dire des choſes que ie n'ay iamais ni veuës ni ouïes, & qui plus eſt, qui ne ſont point, &

ne peuuent eſtre, c'eſt pourquoy qu'on ſe garde bien de les croire.

II. Embarquemẽt de l'Auteur, & ſon arriuée dans vne Iſle de l'Ocean.

Vn iour, touchez d'vn noble deſir de voir & d'aprendre des choſes nouuelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous eſtions, dans vn vaiſſeau bien équipé, & fourny d'vn bon pilote ; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découurir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Aprés auoir vogué vn iour & vne nuit ſans perdre la terre de veuë, tout à coup au leuer du Soleil il s'éleua vne ſi furieuſe tempeſte, qu'on ne pouuoit pas ſeulement baiſſer les voiles ; ſi bien qu'il falut ſe laiſſer aller au gré du vent, qui aprés nous auoir bien agitez par l'eſpace de ſoixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Iſle fort haute, & couuerte de bois, dont les bords eſtoient aſſez calmes. Nous y deſcendiſmes pour nous remettre du trauail de la mer, & nous eſtant repoſez quelque temps ſur le riuage, nous entrâmes plus auant dans le païs pour le reconnoiſtre, aprés auoir laiſſé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à trauers vne foreſt, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, ſur laquelle eſtoit écrit en caractéres Grecs, que le temps auoit à demy effacez, *Hercule & Baccus ont eſté iuſques icy*. On voyoit

encore deux pas imprimez ſur le roc, dont le premier qui eſtoit le plus grand, auoit prés d'vn arpent de longueur, ce qui nous fit iuger que c'eſtoit celuy d'Hercule. Aprés auoir reuéré des lieux ſi fameux par la venuë de ces Heros, nous continüâmes noſtre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arriuâmes à vn ruiſſeau, dont la liqueur eſtoit comme d'vn excellent vin Grec, & qui eſtoit ſi large en quelques endroits qu'il pouuoit porter bâteau. Ce nous fut vn nouueau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers ſa ſource, pour découurir la cauſe d'vne ſi grande merueille, nous trouuâmes des vignes chargées de raiſins, du pied deſquelles couloit ce large ruiſſeau, lequel fourmilloit de poiſſons qui auoient tous la couleur & le gouſt de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient meſme ceux qui en goûtoient, & nous fûmes contrains de les temperer auec des poiſſons d'eau douce pris dãs vne riuiére voiſine. Lors que nous eûmes trauerſé la premiére, nous découurimes d'autres vignes d'vne nature bien plus étrange. C'eſtoient de belles femmes depuis la teſte iuſqu'à la ceinture, qui finiſſoient en vn gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné ſur le point qu'Apollon la voulut rauir.

Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raiſins, & leurs coiffures eſtoient faites de pampres & de grapes entrelaſſées. Elles nous firent mille careſſes, nous parlant l'vne Grec, l'autre Indien ou Perſan; mais elles ne vouloient pas ſoufrir que l'on cueilliſt de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris, comme ſi cela leur euſt fait grand mal. Elles ne laiſſoient pas de nous baiſer, & de nous toucher à la main; mais leurs baiſers enyuroient, & deux de nos compagnons s'eſtant laiſſez ſurprendre à leurs charmes, demeurérent pris par les parties criminelles; & comme s'ils euſſent eſté entez enſemble commencerent à prendre racine, & à pouſſer des rejettons. Effrayez, d'vn ſi grand prodige nous courûmes à noſtre vaiſſeau, conter à nos compagnons étonnez, vne ſi pitoyable auenture.

III. *Voyage au globe de la Lune.*

Aprés nous eſtre donc pourueus d'eau & de vin dans les deux fleuues, nous paſſâmes la nuit ſur leurs bords; & le lendemain dés la pointe du iour, nous fîmes voile par vn doux vent, qui ſe changea ſur le midy en vne bourraſque ſi violente, que noſtre vaiſſeau fut enleué par vn tourbillon iuſqu'à la hauteur de trois mille ſtades, & commença à voguer par le Ciel l'eſpace de ſept iours & de ſept nuits, tant que nous abordâmes au huitiéme en vne grande Iſle ronde & qui

ſante qui eſtoit ſuſpenduë en l'air, & ne laiſſoit pas d'eſtre habitée. De iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroiſſoient autour quantité d'autres Iſles brillantes, de diuerſe grandeur & lumiére, & vne terre au deſſous couuerte de fleuues, de mers, de foreſts, & de montagnes; ce qui nous fit iuger que c'eſtoit la noſtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmilléres. Lors que nous fûmes plus auant dans le païs nous fûmes pris par les Hippogryphes. C'eſtoient des hommes, montez ſur des gryfons aiſlez qui auoient trois teſtes. Ie ne ſçaurois mieux dépeindre leur grandeur, qu'en diſant que leurs aiſles eſtoient plus longues & plus groſſes que le maſt d'vn grand nauire. Ils auoient ordre de batre l'eſtrade, pour voir ceux qui entroient & ſortoient, & lors qu'ils trouuoient des eſtrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en ſa preſence, il iugea que nous eſtions Grecs, à noſtre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en ſon païs & trauerſer vne ſi vaſte étenduë. Nous luy fîmes le récit de noſtre auenture, & il nous dit de ſon coſté qu'il eſtoit Endymion, & qu'il auoit eſté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui eſtoit le païs où nous eſtions. Il ajoûta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chére, & ne

A cheual ſur des gryfons.

nous laiſſeroit manquer de rien ; Que s'il pouuoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit contre les habitans du Soleil, nous pourrions demeurer en paix auec luy & iouïr de ſa félicité. Nous luy demandâmes qui eſtoient ces peuples & le ſujet de leur diférent ? Il nous dit que c'eſtoit vn païs habité comme la Lune, & que Phaëton en eſtoit Roy, & le vouloit empeſcher par enuie, d'enuoyer vne colonie dans l'étoile du jour, qui eſtoit vne Iſle deſerte & inhabitée. Mais ie veux, dit-il, l'aller planter ſur ſa mouſtache, & ſi vous voulez eſtre de la partie, & venir auec moy, ie vous donneray à chacun vn des gryfons de mon eſcurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le iour du départ. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper, & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il auoit bien cent mille hommes de cheual, dont il y auoit quatre-vingts milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanoptéres, ſans l'infanterie & les alliez. Ces Lacanoptéres ſont de grans oiſeaux tout couuers d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchtoboles. Pour les alliez, il y auoit trente mille Pſylloto-

Qui ont les aiſles d'herbes.

Qui combatẽt auec des aulx.

Qui iettẽt des grains de mil.

Archers montez ſur des puces.

xotes de l'étoile de l'ourſe, & cinquante mille Anémodromes; Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans,

Que le vent fait courir.

& les autres portez ſur les ailes du vent. Car retrouſſant leurs robes qui leurs pendent iuſqu'aux talons, ils en vſent comme de voiles, & ſeruent ordinairement d'infanterie legére

Paſſereaux glans.

dans le combat. On atendoit ſoixante & dix

Montez ſur des gruës.

mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce, & l'on en contoit des choſes étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les raporter. Voila quelle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teſte fait de la coquille d'vn limaçon, & vne cuiraſſe à écaille d'écoſſe de féue, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées eſtoient ſemblables aux nôtres. Quand les armées furent en preſence, Endymion ſe plaça à l'aile droite auec ſes Hippogryphes, & nous mit autour de luy auec les plus vaillans, pour la garde de ſa perſonne. Les Lacanoptéres eurent l'aile gauche, les Alliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à ſoixante millions, & fut rangée en cette ſorte. Il commanda aux araignées qui ſont grandes en ce païs-là, comme les Iſles Cyclades, de faire vn tiſſu

depuis

depuis le globe de la Lune iuſqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en vn inſtant, car elles ſont en grand nombre ; & il rangea deſſus l'Infanterie, commandée par Nycterion fils d'Eudianacté, auec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, auec les Hippomyrméques, qui ſont des hommes montez ſur de grandes fourmis ailées qui couurent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aile droite eſtoient les Aéroconopes preſque en meſme nombre. Ceux-cy ſont montez ſur de grans moucherons, & ſont tous Archers. Derriére eſtoient les Aérocordaques, qui ne combatent qu'à coups de trait, & ſont fort vaillans & de grand ſeruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles ſont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauue, qui eſt parmy eux vn poiſon mortel, & qui engendre auſſitoſt de la puanteur dans la bleſſure. Prés d'eux eſtoient dix mille Caulomycétes, gens de main, & peſamment armez, qui portent pour boucliers de grans champignons, & pour lances de groſſes aſperges. A coſté eſtoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les habitans de la Canicule, tous auec vn muſeau de chien, & à cheual ſur des glans ailez. On attendoit des frondeurs de la voye de laict, mais

A cheual ſur des fourmis.

Mouche-rõs Aériẽs.

Sautans en l'air.

Tige champi-gnons.

Chiens glans.

Centaures nuës.

il n'y vint que des Néphélocentaures, & plût à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus, car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur païs à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, aprés auoir leué les enſeignes & fait braire les aſnes, qui ſont les trompettes de là haut, les deux armées s'afrontérent terriblement, & s'entrechoquerent auec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put ſoûtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuiuirent viuement, & en firent vn grand carnage; mais leur aile droite eut l'auantage, & les Aéroconopes pouſſerent nos gens iuſqu'à noſtre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, aprés qu'ils eurent apris la défaite de leur aile gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & deuinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par vne ſemblable auenture, qu'Homére dit qu'il plut du ſang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'atribuë à la douleur de Iupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, érigerent deux trophées, l'vn dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapor-

térent qu'on voyoit paroiſtre les Néphélocentaures, qui eſtoient des monſtres ailez moitié cheuaux & moitié hommes, d'vne grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme vn gros nauire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nombre en eſtoit ſi grand qu'il ſurpaſſe la créance. Lors qu'ils eurent apris la défaite de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmy le bagage, & les ayant déconfis pourſuiuirent Endymion iuſqu'au globe de la Lune, ſans auoir pû ſauuer qu'vne partie de ſes Hippogryphes. Ils renuerſerent en ſuite nos trophées, & coururent tout ce grand eſpace qui s'étend depuis le globe de la Lune iuſqu'à l'étoile du jour. C'eſt là que ie fus fait priſonnier, auec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites, arriua Phaëton, qui fit dreſſer de nouueaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains atachées derriére le dos, auec vne jambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonuallation, vn double mur fait de nuées épaiſſies; de ſorte qu'elle ne

Ou, vn morceau de jambe.

receuoit plus la lumiére du Soleil, & eſtoit dans vne éclipſe perpetuëlle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya offrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point receuoir d'abord, mais aprés auoir mis l'affaire en déliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditions, Que le mur ſeroit démoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent; Qu'Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour oſtages. Que l'étoile du jour ſeroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient eſtre compris dans la paix, le ſeroient. Ces articles furent grauez ſur vne colonne d'ambre, qui fut plantée ſur les confins des deux Empires. Du coſté du Soleil ſignérent Pyronide, Thérite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie & Polylampe. Ainſi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour nos compagnons nous coururent embraſſer auec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer auec luy nous offrit droit de bourgeoiſie; mais ie ne m'y pus réſoudre; quoy qu'il me vouluſt donner ſon fils en mariage, pour la raiſon que ie diray tantoſt; & comme

il nous vit opiniaſtrez au retour, il nous traita ſplendidement l'eſpace de ſept jours, & nous congédia. Mais auant que paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du païs. Premierement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſçait pas meſme le nom. On ſe ſert au lieu d'elles de jeunes garçons iuſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent acoucher, on y fait vne inciſion. Ie croy que c'eſt de là que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, parce que la jambe ſert de ventre. L'enfant eſt mort en venant au monde, mais en l'expoſant à l'air il commençe à reſpirer. Il y a vne autre eſpece d'hommes qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naiſt vn grand arbre charnu, qui porte des glans d'vne coudée de hauteur, leſquels on ouure lors qu'ils ſont meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en atachent lors qu'ils en ont beſoin. Les pauures en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'vn homme deuient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vſent tous de meſmes viandes, qui ſont des grenoüilles roſties ſur les

charbons; car l'air en eſt tout remply; mais ils ne les mangent pas, & ſe contentent d'en aualer la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des tiſons, lors qu'elles rotiſſent, comme s'ils ſe mettoient à table. Leur bruuage eſt de l'air preſſé dans vn verre, dont il ſort vne liqueur comme de la roſée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là; mais ils ont vn trou ſous le jaret par où ils connoiſſent les garçons. Les plus beaux parmy eux ſont chauues, au contraire du païs des Cométes où ils ayment les cheueux longs. La barbe ne leur croiſt pas au menton, mais vn peu au deſſus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'vn doigt; mais il naiſt à tous ſur le croupion, comme vne eſpece de chou cabus, toûjours vert, qui eſt de chair, & ne ſe rompt pas quand ils ſe couchent. Ils ont vne étrange propriété, c'eſt qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'eſt auec du laict qui ſe prend aprés comme du fromage, en y meſlant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur eſt tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains ſont comme de la greſle, ſi bien que lors qu'il greſle parmy nous c'eſt que le vent ſecouë les vignes en ce païs-là. Le ventre leur ſert de poche; & ils y mettent tout

C'eſt qu'il eſt ſans boyaux.

ce qu'ils veulent, car il s'ouure & ſe referme comme vne gibeciére; & parce qu'il eſt velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les paúures de cuiure; car l'vn & l'autre ſe file, & le dernier quand il eſt moüillé ſe carde comme de la laine. I'ay peur qu'on ne me croye pas ſi ie parle de leurs yeux, car cela ſurpaſſe la créance. Ils s'oſtent & s'apliquent comme des lunettes, & pluſieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voiſins; car l'on en fait des treſors comme d'écus, & celuy qui en a le plus eſt eſtimé le plus riche. Leurs oreilles ſont de feüilles de platane, horſmis à ceux qui naiſſent de gland, qui les ont de bois. Ie vis deux merueilles dans le palais du Roy; vn puits qui n'eſtoit pas fort profond, où en deſcendant on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans le monde; & vn miroir au deſſus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y paſſoit. I'y ay veu ſouuent mes amis & ceux de ma connoiſſance; mais ie ne ſçay s'ils me voyoient. Si quelqu'vn ne me veut pas croire, quand il y aura eſté il me croira.

IV. Arriuée en l'Iſle des Lampes.

Aprés auoir pris congé du Roy & de toute ſa Cour, nous fîmes voile à trauers les vaſtes plaines de l'air; mais auant que de partir, il me fit preſent de deux robes de cryſtal, & de cinq de ketton, auec vne armure toute complette de coſſe

de féues ; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes eſcortez par vn regiment d'Hippogryphes, l'eſpace d'enuiron cinq cens ſtades, & courûmes beaucoup de païs; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes aprés dans le Zodiaque, & laiſſant le Soleil à main gauche, commençâmes à raſer la terre, ſans y deſcendre, parce que le vent eſtoit contraire ; quoy que nous l'euſſions bien deſiré, à cauſe que le païs que nous voyions eſtoit fort beau & arroſé de pluſieurs fleuues. Les Néphélocentaures qui eſtoient à la ſolde de Phaëton, vinrent fondre ſur nous en cet endroit, penſant que nous fuſſions encore ennemis ; mais ils ſe retirérent lors qu'ils ſçûrent que la paix eſtoit faite. Nous ne laiſſâmes pas d'auoir grand peur, parce que nous auions renuoyé déja noſtre eſcorte. Aprés auoir vogué toute la nuit, & le jour ſuiuant, nous arriuâmes ſur le ſoir en l'Iſle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle eſt ſituée entre les Hyades & les Pleïades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fûmes deſcendus, nous ne trouuâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'vne ville, tantoſt à la place, tantoſt ſur le port, les vnes petites & chétiues

comme

comme le menu peuple ; les autres grandes & reſplendiſſantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'vne Republique, parloient & s'entretenoient enſemble, & nous demandoient des nouuelles. Quelques-vnes nous priérent meſme d'entrer chez elles & de nous rafraichir ; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de ſurpriſe. Le palais du Roy eſt au milieu de la ville où il rend juſtice toute la nuit, & chacun eſt obligé de s'y trouuer, pour rendre compte de ſes actions. Celles qui ont failly ne ſoufrent point d'autre peine, ſinon qu'on les éteint, qui eſt vne eſpéce de mort. Nous nous aprochâmes pour entendre leurs raiſons & leurs excuſes, & y vîmes iuſqu'à la lampe de noſtre logis, qui nous dit des nouuelles de la famille.

V. Engloutiſſement de l'Auteur, & ſon ſéjour dans la Baleine.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant prés des nuës, vîmes la ville de Nephélococcygie, qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y deſcendîmes point, parce que le vent eſtoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en eſtoit Roy, ce qui nous fit ſouuenir du Poëte Ariſtophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'euſt voulu mentir. Trois iours aprés, nous découurimes clairement l'Ocean ;

Voyez les Remarques.

mais nous ne voyïons plus de terres, que celles que nous auions laiſſées dans le ciel, qui nous paroiſſoient claires & luiſantes comme des aſtres. Le quatriéme, ſur le midy, le vent s'eſtant apaiſé, nous deſcendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas pluſtoſt, que nous commençâmes à faire bonne chére de ce que nous auions, & parce qu'il faiſoit vn grand calme, nous-nous baignâmes meſme dans l'Ocean. Mais comme ſouuent vn petit rayon de bonne fortune eſt le préſage d'vn grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux iours, qu'au troiſiéme, au leuer du Soleil, nous vîmes nager force poiſſons & quantité de baleines, dont il y en auoit vne d'enuiron quinze cens ſtades, qui faiſoit blanchir la Mer d'écume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës, comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire. Lors que nous la vîmes venir à nous la gueule ouuerte, nous-nous recommandâmes aux Dieux, & nous embraſſâmes l'vn l'autre, pour n'eſtre pas ſeparez meſme en la mort. Elle nous engloutit tous enſemble, auec noſtre nauire; mais de bonne fortune, auant qu'elle eut refermé la gueule, nous coulâmes heureuſement dans l'interuale de ſes dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyïons rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouurir la gueule, nous vîmes vn

Ce mot n'eſt pas au Grec, mais ie m'en ſers pour la commodité de l'expreſſiõ.

grand & large monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle auoit aualez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des bales de marchandiſe, des anchres & des maſts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle aualoit. Il y auoit meſme vne foreſt, & toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en vn païs cultiué, qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de herons & d'alcyons & autres oiſeaux de riuiére, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Aprés auoir répandu beaucoup de larmes inutiles, i'encourageay mes Compagnons, & fis ſoûtenir le vaiſſeau, qui panchoit, puis ayant allumé du feu, nous-nous mîmes à table; car nous auions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous auions aportée de l'étoile du jour. Le lendemain eſtant éueillez, comme la baleine ouuroit la gueule, nous voyïons tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des Iſles; car nous la ſentions remuër de tous coſtez en vn inſtant. Lors que nous fûmes acouſtumez à vn ſi triſte ſéjour, ie pris ſept de mes compagnons auec moy, & entray dans la foreſt pour découurir le païs. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouuâmes vn petit Temple dedié à

Neptune, comme le témoignoit l'inſcription, & en ſuite, pluſieurs ſepulcres, & vne fontaine tres-claire aſſez proche. Nous ouïmes meſme l'aboy d'vn chien, & viſmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le païs eſtoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouuons vn vieillart & vn jeune homme, qui dreſſoient vn petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fontaine, pour l'arroſer. Ioyeux & étonnez tout enſemble, nous-nous arreſtâmes aſſez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Aprés quelque ſilence de part & d'autre, le vieillart nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins ou des hommes ? Pour nous, dit-il, nous auons eſté autrefois au monde, mais nous flotons maintenant dans la baleine, ſans ſçauoir au vray ce que nous ſommes ; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous ſommes de pauures étrangers qui fûmes hier engloutis auec noſtre nauire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous conſoler l'vn l'autre, & nous aprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſére. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le récit de voſtre auanture, & puis vous ſçaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans auoir mangé auparauant, & en diſant cela,

il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chére de ce qu'il auoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous auions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arriué depuis nostre embarquement, dequoy il parut fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé auec son fils pour trafiquer en Italie, ils auoient nauigé heureusement iusqu'en Sicile, d'où ils auoient esté emportez par la tempeste dans l'Ocean, & engloutis auec leur vaisseau, dont nous auions pû voir le débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserue de son fils & de luy, & qu'aprés leur auoir rendu les derniers deuoirs, ils auoient bâty la chapelle que nous auions veuë, & cultiuoient ensemble ce petit jardin qui leur fourniſſoit des legumes, dont ils viuoient auec des fruits sauuages & du poisson. Qu'il y auoit des vignes au païs dont le vin estoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau estoit tres-fraische & tres-claire. Qu'ils s'estoient acommodez chacun vn lit de branches d'arbres, auec quelques autres petis meubles néceſſaires; auoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche, à trauers les ouïes de la baleine.

Qu'il n'y auoit pas fort loin de là vn eſtang ſalé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils ſe baignoient quelquefois, & y peſchoient auſſi, parce qu'il y auoit force poiſſon. Qu'il y auoit vingt-ſept ans qu'ils viuoient dans cette miſére, & que la vie leur ſeroit encore ſuportable, ſans les habitans du païs qui eſtoient ſauuages, & leurs faiſoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous. Ouy, dit-il, & qui ſont faits d'vne façon effroyable; Car à l'extrémité de l'Iſle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le viſage d'eſcreuice & le reſte d'angüille; mais barbares & belliqueux. De l'autre coſté, à main droite, ſont les Tritonomendétes, ſemblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reſte de chats. Ceux-là ne ſont pas ſi meſchans que les autres. A la gauche, ſont les Carcinoquires & les Cynoceephales qui ſont alliez enſemble. Au milieu, les Pagourades & les Pſittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la courſe. Vers l'Orient, à l'embouchure du monſtre, le païs eſt preſque defert, à cauſe qu'il eſt ſouuent inondé. Neantmoins, i'y ay établi ma demeure, & y vis en quelque aſſurance, moyennant cinq cens huiſtres que ie paye de tribut aux Pſittopodes. Voila l'eſtat du païs. Il faut conſiderer maintenant comment nous

Comme qui diroit ſalez ou confits.

Il fait alluſion aux Tritons.

Mains de Cancres.

Teſtes de Chien.

Pié-legers.

ferons pour y viure, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont les Psittopodes, luy dis-je? Plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & aprés les auoir défaits nous habiterons le païs sans crainte. Nous résolûmes donc de les combatre, & retournâmes à nostre nauire, pour faire les aprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous auec grand bruit; mais nous nous estions preparez à les receuoir, & auions mis vingt-cinq hommes en embuscade, auec ordre de ne se point leuer que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queuë; car nous les attendions de pied ferme auec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'vn de nos camarades auec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'vne arreste de poisson. Nous poursuiuîmes les autres iusqu'à leurs cauernes, & tout le reste du jour & la nuit suiuante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes vn

trophée de l'épine du dos d'vn Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reſte des habitans prirent les armes, & marchérent contre nous dés le lendemain auec grand apareil. Les Taricanes auoient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires eſtoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendétes qui demeurerent chez eux, ſans vouloir eſtre de la partie. Nous les vinmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat auec de grans cris, qui réſonnoient dans le ventre de la baleine comme dans vn antre. Ils furent défaits aiſément, parce qu'ils eſtoient nuds, & ſans armes; de ſorte que nous les pourſuiuîmes iuſqu'à la foreſt. Auſſi-toſt ils enuoyerent rechercher noſtre aliance, & ſur noſtre refus retournérent au combat, où ils furent tous taillez en piéces, à la reſerue des Tritonomendétes, qui ſe ſauuérent dans la mer à trauers les ouïes de la baleine. Aprés cette victoire, nous demeurâmes maiſtres du païs, nous occupant à la chaſſe, & aux exercices du corps, cultiuant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans vne priſon large & ſpacieuſe, qui ne ſongeroient qu'à paſſer le temps, & à ſe réjouïr.. Comme nous eûmes veſcu de la ſorte plus d'vn an & demy, enfin le cinquiéme iour du neufiéme mois, enuiron

Sous la conduite de Pélame.

le ſecond

le ſecond bâillement du monſtre, qui ne bâilloit qu'vne fois par heure, ce qui ſeruoit à les conter, nous entendîmes vn grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à ſon embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interuale de ſes dents, nous vîmes des Géans, grans comme des Coloſſes, qui conduiſoient des Iſles, comme l'on fait des nauires. Ie ſçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laiſſeray pas de le dire, parce qu'il eſt veritable. C'eſtoit des Iſles longues & étroites, qui n'eſtoient pas fort hautes, & pouuoient auoir cent ſtades de tour. Il y auoit enuiron trente hommes ſur chacune, ſans compter ceux qui eſtoient employez pour la défenſe; & ces trente hommes eſtoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'vne galére, & ramoient auec de grans pins feüillus. Derriére, ſur vne éminence, eſtoit le Pilote, qui tenoit vn gouuernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre coſté, à la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, ſemblables à nous, horſmis que leur cheuelure eſtoit de feu, ce qui les défendoit comme vn caſque. Les arbres de l'Iſle ſeruoient de voile; car le vent venant à ſouffler dedans, la faiſoit voguer, ſi bien qu'on la conduiſoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le ſifflet du Comite qui faiſoit mouuoir les rames

tout d'vn temps, comme dans vne galére. On ne voyoit que deux ou trois de ces Iſles d'abord, mais ſur la fin il en parut enuiron ſix cens, qui tournérent toutes les prouës l'vne contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de briſées, & d'autres coulées à fons, mais pluſieurs ſe maintinrent brauement iuſqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faiſoient merueilles de bien ataquer & de bien défendre. Les vainqueurs ſautoient dans celles des vaincus, pour les empeſcher de ſe détacher & de prendre la fuite, & l'on faiſoit main baſſe, ſans faire de priſonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils iettoient de grands polypes attachez les vns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt; de ſorte que l'on combatoit de pied ferme, comme ſi ce n'euſt pas eſté vn combat naual. On ſe lançoit auſſi à la teſte, au lieu de pierres, des huiſtres & des tortuës, groſſes comme des piéces de rocher. L'vn des Géneraux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalaſſopotés; car on les entendoit ſouuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué pluſieurs troupeaux de dauphins, qui eſtoit le ſujet de leur diférent. Auſſi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Iſles des ennemis, en prit trois auec tous ceux qui eſtoient dedans, & pourſuiuit le reſte

Centaure vent, beueur de mer.

qui ſe retiroit auec la poupe fracaſſée. Sur le ſoir, comme il fut de retour de la pourſuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du ſien que des ennemis, car il auoit bien eu quatre-vingts Iſles ſubmergées. Aprés, il dreſſa vn trophée ſur la teſte de la Baleine, qui eſtoit elle-meſme comme vne grande Iſle, ou pluſtoſt comme le continent, & appendit à Neptune vne des Iſles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'anchre autour du monſtre, auquel ils auoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des ſacrifices d'action de graces, & ayant enſeuely leurs morts, partirent auec des cris de ioye & des chants de triomphe. Voila ce qui ſe paſſa au combat des Iſles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venuë aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diuerses auentures assez extrauagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, iusqu'à son arriuée aux Antipodes.

APRES ces choses, ne pouuant endurer vn plus long sejour dans la Baleine, il nous prit enuie de faire vn trou au costé droit pour nous éuader ; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouuer le fons, nous abandonnâmes l'entrepriſe, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept iours entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septiéme, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tost, ce qui nous fit iuger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onziéme iour, nous aperçûmes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauuais ; si bien que le lendemain nous luy trauersâmes la gueule auec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous

eſtions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à noſtre départ, & fîmes nos prouiſions, prenant l'étranger pour noſtre Pilote. Le tréziéme iour nous tirâmes noſtre vaiſſeau par l'interuale de ſes dents, & le deſcendîmes tout doucement dans la mer. Aprés, montant ſur le dos du monſtre, nous ſacrifiâmes à Neptune, prés du trophée des Iſles flotantes, & ayant demeuré là trois iours, à cauſe du calme, nous fîmes voile le quatriéme. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la derniére défaite, contre leſquels nôtre vaiſſeau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuſe grandeur. Il faiſoit fort beau du commencement ; mais la biſe venant à ſouffler, il fit vn froid ſi inſuportable, que la mer ſe glaça à la hauteur de quatre cens braſſes. Nous fûmes donc contrains de deſcendre, & commençâmes à gliſſer deſſus ; mais le vent venant à ſe renforcer, nous fîmes vn trou dans la glace par l'auis de noſtre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faiſant du feu, & mangeant le poiſſon que nous trouuions en creuſant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes noſtre vaiſſeau, & mettant la voile au vent, coulâmes ſur la glace comme ſur du verre. Le cin-

quiéme iour elle ſe fondit, & nous voguâmes ſur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Iſle deſerte, où nous deſcendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux taureaux ſauuages, qui auoient les cornes ſous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de lait, qui auoit au milieu vne petite Iſle de fromage, où nous ſéjournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Iſle, & buuant du lait des raiſins; car ils ne portent point de vin. La Princeſſe Tyro fille de Salmonée, en eſtoit Reyne, & auoit receu cette faueur de Neptune pour récompenſe de ſa chaſteté. Il y auoit auſſi vn Temple dedié à Galatée, comme il paroiſſoit par l'inſcription.

Tyro, *ſignifie fromage en Grec.*

Galatée, *veut dire lait.*

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous en partîmes le ſixiéme par vn bon vent, & deux iours aprés paſſâmes de cette mer blanche dans vne autre, ſur laquelle nous vîmes marcher des hommes ſemblables à nous, horſmis qu'ils auoient les pieds de liége, ce qui les ſoûtenoit ſur l'eau. Ils s'aprochérent de noſtre nauire, & nous ſalüant en noſtre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liége qui eſtoit leur patrie; Si bien qu'aprés auoir couru quelque temps autour de noſtre vaiſſeau, ils s'en allé-

II. Venuë de l'Auteur aux Iſles fortunées.

rent en nous ſouhaitant vne heureuſe nauigation. Ils ne nous eurent pas pluſtoſt quitez, que nous découurîmes pluſieurs Iſles, parmy leſquelles eſtoit la leur ſur vn grand liége tout rond. Plus loin, ſur la droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroiſtre beaucoup de feux ; & deuant nous vne petite, large & baſſe, d'où s'exhaloit vn doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en ſort de l'Arabie heureuſe. Nous cinglons de ce coſté-là, & trouuons en arriuant de grans ports, larges & tranquiles, & des fleuues d'vne eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords eſtoient couuerts de bois odoriférans, où l'on oyoit retentir la muſique des oiſeaux, qui faiſoient vn concert auec les Zéphirs. Car les feüilles agitées par vn doux vent, rendoient vn ſon comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou pluſtoſt des cris de réjoüiſſance, comme dans vn feſtin, où les vns chantent & les autres danſent au ſon du flageolet ou de la lyre. Charmez de tant de merueilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas pluſtoſt, que les gardes nous mirent des chaînes de roſes & nous menérent vers le Prince, aprés nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des bien-heureux qui eſtoit

De roſes, violettes, &c.

gouuernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois cauſes à plaider auant la noſtre. La premiére eſtoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour ſçauoir s'il ſeroit receu en la compagnie des Heros, aprés s'eſtre tué luy-meſme en fureur. La ſeconde eſtoit vn diférent amoureux de Théſée & de Menelaüs à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, vne diſpute de préſéance entre Aléxandre & Annibal. Aprés beaucoup de conteſtation, Ajax fut receu, moyennant quelques priſes d'ellebore, pour leſquelles on le renuoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cauſe des longs trauaux qu'il auoit ſouferts pour elle, outre que Théſée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Aléxandre fut préferé à Annibal, & on luy donna vn ſiége à coſté du vieux Cyrus. Aprés cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous auions oſé profaner ces lieux ſacrez de noſtre préſence mortelle? Et ſur noſtre réponſe, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'auis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de noſtre curioſité, aprés noſtre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du païs, & de nous entretenir auec les bien-heureux. Auſſi-toſt, nos chaînes tombérent d'elles-meſmes, & l'on nous conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fûmes rauis en entrant de voir

Parce qu'elle auoit eſté femme de l'vn & de l'autre.

de voir qu'elle eſtoit d'or, & les murailles d'émeraude; le paué marqueté d'ébeine & d'iuoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, auec de grans Autels d'vne ſeule pierre précieuſe, ſur leſquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y auoit ſept portes, toutes de Cinamome, & vn foſſé d'eau de ſenteur large de cent coudées, qui n'eſtoit profond qu'autant qu'il faloit pour ſe baigner à ſon aiſe. Il ne laiſſoit pas d'y auoir des bains publics d'vn artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice eſtoit de cryſtal, & les baſſins où l'on ſe lauoit de grans vaſes de porcelaine pleins de roſée. Du reſte, les bien-heureux n'ont point de corps & ſont impalpables; Ils ne laiſſent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'eſt leur ame toute ſeule, reuétuë de la ſemblance du corps; car ſi on ne les touche, on ne ſçauroit découurir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne ſeroient pas noires. Ils ne vieilliſſent point, mais demeurent toûjours à l'âge où ils meurent, horſmis que les vieillars y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits ſont d'vn creſpe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui ſont ſans horreur & ſans venin. Il ne fait iamais nuit dans toute l'Iſle, mais le iour n'y eſt

pas fort éclatant, c'eſt comme vne aurore perpetuelle. De toutes les ſaiſons ils ne connoiſſent que le Printemps, & de tous les vents que les Zéphirs; mais la terre eſt couuerte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte ſe fait tous les mois; encore dit-on qu'en celuy qui porte le nom de Minos, il y a double moiſſon. Les épis au lieu de bled ſont chargez de petis pains ſemblables à des champignons, ſi bien qu'on n'eſt iamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens ſoixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de ſenteur, mais plus petites; auec pluſieurs ruiſſeaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Eliſe, à la fraiſcheur d'vn bois qui l'enuironne, où l'on eſt couché ſur des fleurs, & les vens portent les viandes. Sur les teſtes pendent de grans arbres de cryſtal, qui portent des verres de toutes ſortes, & l'on ne les a pas pluſtoſt pris qu'ils ſont pleins de vin. On n'eſt point en peine de ſe faire des guirlandes, car les petis oiſeaux qui voltigent autour en chantant, répandent ſur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voiſines. D'ailleurs, il s'éleue des nuées de parfum tant des ſources de ſenteur, que du fleuue dont la ville eſt ceinte, leſquelles s'épreignent à l'aide des vens, & verſent ſur l'aſſiſtance

vne liqueur tres-précieuſe. On ne ceſſe de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particuliérement ceux d'Homére, qui eſt aſſis parmy les Héros au deſſus d'Vlyſſe. Les danſes ſont compoſées de filles & de garçons, & les maiſtres de muſique ſont Eunome, Arion, Anacréon, & Steſicore, dont le dernier eſt réconcilié auec Heleine. Aprés qu'ils ont finy leurs chanſons, paroiſt vn ſecond chœur de Muſiciens, compoſé de ſerins & de roſſignols, qui auec les Zéphirs, font vn concert tres-agréable. Mais ce qui fait principalement la félicité des bien-heureux, eſt qu'il y a deux ſources, l'vne du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit vn grand trait auant que de ſe mettre à table, ce qui le tient gay le reſte du jour. Diſons maintenant ceux qui ſont les plus eſtimez dans cette Iſle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui ſe ſont ſignalez au ſiége de Troye, horſmis Ajax le Locrien qui eſt tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarſis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les ſept Sages, horſmis Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement auec Palaméde & Neſtor, ou auec de beaux garçons comme Narciſſe, Hylas, & Hyacinthe, & l'on dit qu'il eſt amoureux

du dernier, car il luy fait force careſſes. Rhadamante l'a ſouuent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit ſon ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il eſt dangereux de faire de mauuaiſes habitudes. Ie n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cauſe, on me dit qu'il habitoit ſa Republique, & viuoit luy-meſme ſelon les Loix qu'il auoit établies. Ariſtipe & Epicure y ſont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils ſont de bonne compagnie. Il n'eſt pas iuſqu'à ce pauure malotru d'Eſope qui n'y ſoit, & ils s'en ſeruent comme de boufon. Pour Diogéne, on ne le reconnoiſtroit pas, tant il eſt changé; car il eſt deuenu voluptuëux, & a épouſé la courtiſane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danſer, & fait mille extrauagances, ſur tout quand il a bû. Les Stoïciens en ſont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore ſur le coſtau, & ſont occupez à défricher le chemin de la Vertu. Ie n'y vis point d'Académiciens; parce qu'ils délibérent toûjours, & ne ſe peuuent réſoudre; On doute meſme s'ils croyent des Enfers & des champs Elyſées. Mais, à mon auis, c'eſt qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oſter toute ſorte de jugement, & mettre l'Vniuers en confuſion. Voila les plus illuſtres de l'autre monde; mais on y réuére principalement Theſée & Achile.

Les femmes y ſont communes, & en cela, ils ſont tous Platoniciens. On ne s'abſtient pas meſme des garçons; Il n'y auoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il ſe parjuroit. Aprés auoir eſté deux ou trois iours en ce païs-là, i'aborday Homére, & le priay de me dire d'où il eſtoit, parce que c'eſtoit vne des plus grandes queſtions qui fuſt parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embroüillé ſur ce ſujet, que luy-meſme n'en ſçauoit plus rien, mais qu'il croyoit eſtre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homére parmy les Grecs, à cauſe qu'il y auoit eſté donné en oſtage. Ie luy demanday en ſuite, s'il auoit fait les vers qu'on rebute? Il me dit qu'ouy, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Ie m'enquis auſſi pourquoy il auoit commencé ſon Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'eſtoit fait ſans deſſein, & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyſſée auant l'Iliade, comme pluſieurs croyent. Pour ſon prétendu aueuglement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Ie luy faiſois pluſieurs autres demandes, lors qu'il eſtoit de loiſir, & il me répondoit à tout ſur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné ſon procés contre Therſite, qui l'acuſoit de calomnie; mais il fut

Zénodote & Ariſtarque.

renuoyé absous à l'ayde d'Vlysse qui plaïda sa cause. Sur ces entrefaites, arriua Pythagore, aprés auoir acheué toutes ses réuolutions, & passé par diuerses metempsycoses; car il auoit esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit apeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il auoit tout vn costé d'or. Empédocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point receuoir, quelque instance qu'il en fist, de peur qu'il ne fust trauaillé de mélancholie. Aprés quelque temps on célébra les jeux qu'on nomme *des Trépassez*, où Achile & Thésée présiderent, celuy-cy pour la septiéme fois, & l'autre pour la cinquiéme. Il seroit long de raporter tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Héraclides, vainquit Vlysse à la lutte, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas vn eut l'auantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pãcrace; Ie ne sçay plus qui vainquit à la course; Homére remporta de bien loin le prix de la Poësie; mais Hésiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Paon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouuelle vint que les Enfers s'estoient reuoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire, acompagnez de Diomede, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils ne-

A pis faire.

Anciens brigans.

noient pour forcer l'Isle des bien-heureux, aprés auoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Héros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Théſée, d'Ajax & d'Achile ; car le ſecond eſtoit déja retourné en ſon bon ſens. Aprés vn grand combat, où Achile fit des merueilles, les Héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour récompenſe vn beau jardin au fauxbourg où il tenoit Académie, qu'on apelloit l'*Académie des Morts*. Les vaincus furent renuoyez aux enfers, pour y eſtre tourmentez au double. Homére a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna ſon liure en partant ; mais ie le perdis auec le reſte de mon équipage. Il commençoit ainſi ſon Poëme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables*. Aprés la victoire on fit vn grand feſtin ſelon la coûtume, où l'on ne ſeruit que des féues, c'eſt pourquoy Pythagore ne s'y trouua point. En ſuite, il arriua de nouuelles auentures ; Cinyre fils de Scintare noſtre Pilote qui eſtoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien fait, deuint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put eſtre long-temps caché ; car ils ſe faiſoient mille careſſes à table, & quelquefois aprés le repas s'égaroient tout

ſeuls dans la foreſt. A la fin, ils réſolurent de ſe retirer en quelqu'vne des Iſles voiſines, & gagnérent pour cela trois de nos compagnons ſans nous en rien dire, parce qu'ils ſçauoient bien que nous ne le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur deſſein, & cinglérent en haute mer, ſans que perſonne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'eſtant éueillé en ſurſaut, & ne trouuant plus prés de luy ſa femme, ſe mit à crier, & ſautant en bas du lit alla éueiller ſon frére Agamemnon, & vint auec luy faire ſes plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la découuerte, raportérent qu'on voyoit vn nauire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Héros ſur vn vaiſſeau d'Aſphodéle fait tout d'vne piéce, & les enuoya aprés. Ils firent ſi grande diligence qu'ils les ateignirent ſur le midy, auant qu'ils pûſſent prendre terre nulle part, & les ramenérent au port, remorquant leur vaiſſeau auec des chaînes de roſes; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Iſle. Heleine pleuroit & ſe deſeſperoit, s'arrachant les cheueux, & baiſſant la veuë de honte. Rhadamante, aprés auoir interrogé les coupables, les renuoya aux Enfers pour y eſtre châtiez de leurs crimes, parce que l'Iſle des bien-heureux eſt exemte de ſuplices. Il nous fit commandement de partir le lende-

main

main, pour éuiter de pareils inconueniens à l'auenir. Ie regrettois fort de quiter vn ſi agréable ſéjour, pour r'entrer dans de nouueaux malheurs ; mais les Héros me conſolérent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux aprés ma mort. I'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enſeigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce qui m'arriueroit par le chemin. Alors me montrant les Iſles voiſines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, ſont celles des Enfers ; plus loin eſt celle des Songes ; & en ſuite, Ogygie où demeure Calypſo ; mais tu ne la ſçaurois encore voir. Quand vous les aurez paſſées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauuages ; puis vous retournerez en voſtre païs, aprés de longues & périlleuſes erreurs. Comme il eut dit celà, il arracha vne racine de Mauue, & me la préſentant m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me commanda auſſi quand ie ſerois arriué aux Antipodes, de ne point creuſer de feu auec vne épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'vn garçon qui eût plus de dix-huit ans ; & me dit qu'en obſeruant bien ces choſes, ie ſerois receu dans l'Iſle des bien-heureux aprés ma mort. Alors ie fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire Adieu à

Raillerie contre Pythagore.

Homére, ie le priay de me faire vn quadrain, que ie grauay ſur vne colonne prés du port; il contenoit ces mots,

Lucien fauory des Dieux
A veu ces hautes deſtinées,
Et hors des Iſles fortunées,
Reuerra ſon païs, joyeux.

Aprés auoir demeuré là le reſte du iour, & pris congé des Héros, ie partis le lendemain; & ils me vinrent conduire iuſqu'à mon vaiſſeau, où Vlyſſe me tirant à part me donna vne lettre pour Calypſo, ſans que ſa femme en vit rien. Rhadamante enuoya auec nous le pilote Nauplion, pour empeſcher qu'on ne nous arreſtaſt en quelqu'vne des Iſles voiſines, & témoigner que noſtre deſſein eſtoit de tirer plus loin.

III. l'Iſle des Enfers Au ſortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en vn puant & épais, qui diſtiloit de la poix au lieu de roſée. On ſentoit de loin vne odeur de ſoufre & de bitume, auec vne exhalaiſon comme de corps morts qu'on roſtit. Parmy cela, retentiſſoient les coups de fouët, & le bruit des chaînes, auec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Iſles, qui eſtoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans n'eſtoit qu'vne roche ſeiche & aride, ſans eau & ſans aucune verdure. Aprés auoir grimpé comme nous pûmes par vn ſentier rude

& épineux, nous arriuâmes au lieu des ſuplices, qui eſtoit tout ſemé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuues, l'vn de ſang, l'autre de bouë, & le troiſiéme de feu, mais d'vn feu rapide comme vn torrent & ſujet aux tempeſtes comme la mer. On y voyoit des poiſſons comme des tiſons ardens, & d'autres plus petis comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouuoit aborder que par vne porte fort étroite qui eſtoit gardée par Timon le Miſanthrope. Nous y entrâmes pourtant ſous la conduite de noſtre guide, & vîmes tourmenter pluſieurs Roys & particuliers, dont il y en auoit quelques-vns de noſtre connoiſſance. Cinyre y eſtoit, pendu par les parties criminelles, & tout noircy de fumée. Il y auoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui diſcouroient ſur la vie de chacun, & ſur la nature du ſuplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui auoient impoſé à la poſterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctéſias & Hérodote, ce qui me donna quelque conſolation, parce qu'il n'y a guére de vice dont ie me ſente moins coupable. Aprés cela, nous ſortîmes, ne pouuant plus ſoufrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de noſtre guide, nous retournâmes à noſtre vaiſſeau.

IV. l'Iſle des Songes

Nous n'eûmes pas nauigé beaucoup, que l'Iſle des Songes nous aparut, mais obſcurément comme les ſonges ont acoûtumé. Car elle ſembloit s'éloigner à meſure que nous en aprochions; mais enfin l'ayant atrapée, nous y entrâmes par le hâure du ſommeil, & y deſcendîmes ſur la brune. Elle eſtoit ceinte tout autour d'vne foreſt de pauos & de madragores, qui eſtoit pleine de hibous & de chauues-ſouris; car il n'y a point d'autres oiſeaux dans toute l'Iſle. Il y auoit vn fleuue qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'vne eau dormante. Le mur de la ville eſtoit fort haut & de couleurs variantes comme l'arc en ciel. Elle auoit quatre portes, quoy qu'Homére n'en mette que deux; Les deux premiéres regardoient la plaine de la nonchalance, l'vne de fer & l'autre de terre, par où ſortent les ſonges affreux & mélancholiques; les deux autres ſont tournées vers le port, l'vne de corne & l'autre d'iuoire, qui eſt celle par où nous entrâmes. Le Sommeil eſt le Roy de l'Iſle, & ſon palais eſt à main gauche en entrant. A main droite eſt le Temple de la Nuit qui eſt la Deeſſe qu'on y adore, & en ſuite, celuy du Coq.

Taraxion, Plutoclés.

Le Sommeil a ſous luy deux Lieutenans qui ſont engendrez de la fantaiſie & du neant. Au milieu de la place, eſt la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ſes coſtez, l'vn du Menſonge

& l'autre de la Verité. C'eſt là qu'eſt l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interpréte des ſonges eſt le Prophéte, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Iſle ſont diférens, les vns beaux & de belle taille, les autres petis & contrefais; Ceux-cy riches à ce qui paroiſt, & vétus d'or & de pourpre comme des Roys de Comédie; Ceux-là gueux & mendians, & tout couuers de haillons. Nous en vîmes pluſieurs de noſtre connoiſſance qui nous conduiſirent chez eux & nous traitérent ſplendidement, & aprés la bonne chére nous firent tous Roys & Princes à noſtre départ. Quelques-vns nous menérent en noſtre païs, & nous ramenérent le meſme iour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne compte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, éueillez par vn coup de tonnerre, nous gagnons le nauire, & quitons le port.

Trois iours aprés, nous arriuâmes en l'Iſle d'Ogygie, où auant que d'aborder, ie décachetay la lettre d'Vlyſſe, de peur que ce fourbe ne nous euſt fait quelque ſupercherie, & n'y trouuay que ces mots, *Lettre d'Vlyſſe à Calypſo. Ie ne vous eus pas pluſtoſt quitée que ie fis naufrage, & ne me ſauuay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Phéaques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trou-* *V. Auantures extranagantes.*

uay ma femme galantiſée par des gens qui mangeoient mon bien, & aprés les auoir tuez, ie fus aſſaſſiné par Télégone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie ſuis en l'Iſle des Bien-heureux, où ie regrette les plaiſirs que nous auons eus enſemble, & voudrois eſtre toûjours demeuré auec vous, & auoir accepté l'offre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échaper, ſoyez aſſurée de me reuoir. Adieu. Il ajoûtoit à cela quelque choſe en noſtre faueur. Nous n'eûmes pas eſté fort loin que ie trouuay la grote de Calypſo, telle qu'Homére la décrit, où elle trauailloit en tapiſſerie. Elle n'euſt pas pluſtoſt lû la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diuerſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Pénélope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous iugeâmes qu'elle auroit de plus agréable, & aprés auoir pris congé d'elle, nous retournâmes à noſtre vaiſſeau, & paſſâmes la nuit ſur le riuage. Le lendemain dés le matin nous fîmes voile par vn grand vent, & aprés auoir eſté batus de la tempeſte, deux iours entiers, au troiſiéme nous fûmes ataquez par des Barbares qui nauigeoient ſur de grandes citroüilles longues de ſix coudées. Car lors qu'elles ſont ſeiches ils les creuſent, & ſe ſeruent des grains au lieu de pierres

Ou, en laine.

dans le combat, & des fueilles au lieu de voile, auec vn maſt de roſeau. Aprés vn rude combat, nous vîmes paroiſtre ſur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas pluſtoſt aperceus, qu'ils nous quitérent, pour les aller rencontrer, parce que c'eſtoient leurs ennemis. Auſſi-toſt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, ſans ſçauoir qui remporta l'auantage, mais il y auoit aparence que les derniers ſeroient les maiſtres. Car outre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la moitié d'vne coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce païs-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de veuë, nous penſâmes nos bleſſez, & nous tinſmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain ; car auant le coucher du Soleil nous fûmes ataquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheual ſur des dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des cheuaux. Lors qu'ils furent prés de nous ils ſe ſéparérent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancérent des yeux de cancres, qui eſtoient gros comme des œufs d'autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſâmes à coups de trait iuſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſtérile, ce qui les contraignoit à faire le métier

de corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme, nous rencontrâmes vn nid d'alcyons d'vne ſi prodigieuſe grandeur, que la mére nous faillit à ſubmerger, du ſeul vent de ſon aile, & nous le prenions d'abord pour vn écueil. Aprés l'auoir reconnu nous y deſcendîmes, & trouuâmes qu'il eſtoit fait de grans pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre eſtoit plus gros qu'vne pipe de maluoiſie. Les petis eſtoient preſts à éclôre, & on les entendoit déja crier dans la coque. Comme nous fûmes vn peu éloignez, il nous arriua diuers prodiges. Car l'oiſeau qui eſtoit peint ſur la poupe de noſtre nauire, commença à chanter, & à déployer les ailes; noſtre Pilote, qui eſtoit chauue, deuint tout à coup cheuelu, & l'arbre de noſtre vaiſſeau ietta des fruits & des branches. Eſtonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriua encore de plus grans. Nous vîmes vne foreſt de Pins & de Cyprés, qui flotoient ſur l'eau ſans racine. Nous penſions d'abord que ce fût la terre-ferme, mais en abordant nous trouuâmes ce que i'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions deſcendre, ni paſſer à trauers, à cauſe de l'épaiſſeur, ou reculer parce que le vent eſtoit contraire; nous tirâmes noſtre

Ou, en relief.

nauire

nauire en haut, à force de cables, puis hauſſant les voiles, coulâmes ſur le faiſte qui eſtoit touffu, comme ſur de la glace. Cela me fit ſouuenir du Poëte Antimaque, qui apelle la mer *Bocagére.* Lors que nous eûmes paſſé la foreſt qui n'eſtoit pas fort profonde, nous deſcendîmes noſtre nauire comme nous l'auions monté, & nauigeâmes ſur vne mer claire & vnie iuſqu'à ce que nous arriuâmes à vn précipice. Car les eaux ſe ſéparant en deux, laiſſoient au milieu vn abyſme, où nous faillîmes à tomber ; Mais nous pliâmes en haſte les voiles, & aprés auoir ietté la veuë de tous coſtez, nous aperçûmes comme vn pont d'eau qui ioignoit la ſuperficie des deux mers, & paſſâmes deſſus dans vn autre Ocean.

Ou, la nauigation.

C'eſtoit vne mer douce & paiſible, où nous découurîmes d'abord vne petite Iſle qui eſtoit facile à aborder, & y deſcendîmes pour faire aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâmes de l'eau aiſément, mais comme nous cherchions des viures, nous oüîmes des mugiſſemens aſſez proches, & y acourûmes penſant que ce fuſt vn troupeau de vaches ; mais en arriuant, nous vîmes que c'eſtoit des Sauuages, qui auoient la teſte de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous pourſuiuirent de ſi prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reſte

VI. Autres auantures extrauagantes.

ſe ſauua à la courſe. Lors que nous fûmes arriuez à noſtre vaiſſeau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'auoir nos camarades ; mais en arriuant nous trouuâmes qu'ils les mettoient en piéces, & ſe les diſtribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons deſſus de furie, en tuons cinquante, & faiſons deux priſonniers. Comme nous n'auions rien à manger, pluſieurs eſtoient d'auis de les traiter comme ils auoient fait nos gens, mais nous trouuâmes plus à propos de les garder, pour en auoir ce qui nous faiſoit beſoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poiſſons ſecs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauuages nous donnérent, qui n'auoient que trois pieds parce que ceux de deuant s'vniſſoient en vn. Aprés auoir demeuré là vn iour, pour nous remettre du trauail de la mer, nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poiſſons, & voler quantité d'oiſeaux, comme quand on aproche de terre, ce que nous reconnûmes à pluſieurs autres ſignes. Nous vîmes là de plaiſans nageurs ; C'eſtoient des gens couchez ſur le dos auec vn bâton entre les jambes, qui ſeruoit comme de maſt, où eſtoit ataché vn petit voile qu'ils conduiſoient auec la main, &

Voyez les Remarques.

voguoient ainſi ſur l'Ocean. D'autres eſtoient aſſis ſur des liéges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en caroſſe ſur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'aprochant de nous admiroient noſtre façon de nauiger autant que nous faiſions la leur. Sur le ſoir nous abordâmes en vne petite Iſle habitée par des femmes qui auoient le pied d'aſnon; mais du reſte eſtoient tres-belles & vétuës en Courtiſanes, auec de longues robes traînantes pour cacher leur defaut, ce qui nous empeſcha de le découurir d'abord. Elles nous receurent fort bien & nous menérent chez elles; mais ie n'y allois qu'en tremblant, & me défiois de leurs careſſes. Et de fait, i'aperçus chez l'vne en entrant des carcaſſes & des oſſemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir ſur mes gardes; & à prendre ma racine de mauue ſelon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'aſſiſter en cette occaſion. Aprés mettant l'épée à la main, ie me ſaiſis de mon hoſteſſe, & la contraignis de me dire qui elle eſtoit. Elle m'auoüa que c'eſtoient des femmes marines qui égorgeoient les étrangers aprés auoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Auſſi-toſt l'ayant liée ie montay ſur le haut de la maiſon & apellay mes camarades, qui ne furent pas pluſtoſt venus que ie leur contay ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les aperçut

elle ſe changea en eau, mais trempant mon épée dedans, ie la retiray toute ſanglante. Aprés, nous nous en courûmes à noſtre nauire, & leuant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découurîmes à l'aube du iour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à déliberer de ce que nous auions à faire. Les vns eſtoient d'auis de prendre terre, & de nous rembarquer auſſi-toſt pour taſcher de regagner noſtre patrie, puiſque nous auions rencontré ce que nous cherchions; Les autres de laiſſer noſtre vaiſſeau ſur le riuage, & entrer plus auant en terre-ferme pour découurir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette conteſtation il s'éleua tout à coup vne tempeſte qui briſa noſtre nauire, & chacun ſe ſauua comme il put auec ſes armes & ce qu'il auoit de meilleur. Voila ce qui m'arriua dans mon voyage du nouueau monde, ie décriray aux liures ſuiuans les merueilles que i'y ay veuës.

LE MEVRTRIER DV TYRAN.

DE'CLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouuant point tuë ſon fils, & luy laiſſe ſon épée au trauers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de deſeſpoir. Le Meurtrier demande le prix propoſé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteſte. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEVRS. Ie ne demande qu'vne récompenſe du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie ſois le ſeul de tous ceux qui ont fait vne ſi belle action, qui en ay tué deux d'vn ſeul coup, l'vn de ma main & l'autre de celle du deſeſpoir. C'eſt donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'eſt mon épée qui a tué les Tyrans; Ie n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moy-meſme celuy qui ſe pouuoit défendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à ſon fils. Auſſi deuois-je obtenir double récompenſe, & voicy qu'on m'en conteſte vne, & ie ſuis ſur le point de perdre le fruit de mes trauaux, par la malice ou la jalouſie d'vn particulier, & d'eſtre le ſeul mécontent parmy l'alégreſſe publique. On viole pour moy les loix que i'ay conſeruées,

& ce n'eſt pas tant par l'amour du bien public cóme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort ſur celuy qui en eſt l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de voſtre déliurance, repaſſez vn peu s'il vous plaiſt, les maux que vous auez ſouferts de la tyrannie. Vous n'eſtiez pas comme les autres qui n'ont qu'vn Tyran, vous en auiez deux; l'vn déja vieil & caſſé, que l'âge auoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en eſtat de faire des crimes. En vn mot, la domination du pere eſtoit beaucoup plus ſuportable que celle du fils; puis qu'il n'eſtoit, ni ſi violent dans ſes paſſions, ni ſi rude dans ſes châtimens, ni ſi ardent dans ſes conuoitiſes. On diſoit meſme qu'il n'eſtoit pas enclin de ſon naturel à la cruauté; mais qu'il y eſtoit porté par ſon fils, qu'il aimoit vniquement, comme il l'a montré à la mort. Auſſi luy obeïſſoit-il en tout & par tout, & n'eſtoit que l'executeur de ſes volontez. Car encore qu'il portaſt le nom & le titre de Souuerain, c'eſtoit ſon fils qui regnoit, & il eſtoit en quelque ſorte le Tyran de ſon Pere, comme ſon Pere eſtoit le noſtre. C'eſtoit luy qui rauiſſoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'eſtoit luy qui pilloit & qui ſacageoit nos maiſons; les exils & les tourmens eſtoient

le fruit de ſon ambition & de ſes vengeances. Car lors que les paſſions des hommes ſont authoriſées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'eſtoit de voir qu'il eſtoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par ſon moyen elle deuenoit eternelle. Aprés la mort du Tyran, il reſte encore quelque eſperance de ſortir de ſeruitude ; mais les plus ſages déſeſperoient à iamais de la liberté, voyant vn ſucceſſeur, qui empeſchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces dificultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & ſans conſiderer le peril, ie l'ay afronté tout ſeul, non pas tout ſeul neantmoins, puiſque i'auois auec moy ma fidéle épée. Ie n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie voſtre liberté ; car il n'y a point d'aparence de dire la mienne, veu qu'il ne me reſtoit aucune eſperance d'en échaper. Aprés auoir donc tué vne partie des Gardes, & repouſſé l'autre ; aprés auoir franchy tous les obſtacles qui s'opoſoient à mon paſſage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de pluſieurs coups celuy qui ſe pouuoit défendre ; & lors que ie vis par ſa mort voſtre déliurance acheuée, ie crus qu'il n'eſtoit pas digne de mon courage d'ataquer vn vieillart foible & ſans défenſe, & luy laiſſay faire à luy-meſme vne action qui m'euſt deshonoré en la faiſant. Ie viens

donc enſemble, vous aporter & vous anoncer la liberté. Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais eſt abandonné, perſonne ne ſe preſente que celuy qui me la veut rauir. Viuez deſormais ſelon vos loix, & adminiſtrez la juſtice comme auparauant. Vous deuez tout ce que vous auez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas vne juſte récompenſe. Ce n'eſt pas que ie ne ſçache bien que la Vertu n'a point d'autre récompenſe qu'elle meſme; mais vous ne deuez pas deshonorer vne ſi belle action par vne lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroiſſe moindre ſi elle n'eſt couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opoſe à vn ſi juſte deſſein? Que ie n'ay pas tué le Tyran? Ie luy demanderois volontiers, s'il reſte encore quelque choſe à faire; ſi ce n'eſt pas moy qui ay monté au Palais, repouſſé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon épée. Y a-t-il quelqu'vn encore qui commande, qui menace, qui tyranniſe? Quelqu'vn des Tyrans eſt-il échapé? Rien de tout cela. La ville eſt en paix, la liberté recouurée, les loix rétablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys ſont ſans crainte, la ville célébre ſa déliurance. Qui eſt cauſe de tout cela? Que quelqu'vn ſe montre; Ie luy céde cet honneur? Que ſi perſonne ne paroiſt,

pourquoy

pourquoy refuſe-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en ioüit? Mais quoy! les loix ne promettent la récompenſe qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'eſt pas moy qui l'ay tué; c'eſt luy-meſme? Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la ſienne? Cela ne reuient-il pas à vn, & n'ay-je pas acomply le deſſein du Legiſlateur, qui eſtoit d'abolir la Tyrannie, ſi i'ay tué celuy ſans qui le Tyran ne pouuoit viure? Ne regardez pas, Meſſieurs, comme il eſt mort, mais qui eſt cauſe de ſa mort; car c'eſt ce qui a merité la récompenſe. Et qui en eſt cauſe que moy? Si ie l'auois tué par la faim ou par le poiſon, me pourroit-on diſputer le prix, ſous ombre que ie ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'atacher aux formes, quand on a l'effet qu'on deſire? & dans vne cauſe ſi fauorable déniera-t-on la réconnoiſſance à ſon bienfaiteur, par vne interpretation trop ſcrupuleuſe? Il me ſouuient que nos loix, ſi ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne ſont plus en vſage, condamnent à la mort l'auteur, auſſi bien que l'exécuteur du crime. Il s'enſuit donc par la régle des contraires, que celuy qui fait vne bonne action, ſoit par ſoy-meſme ou par l'entremiſe d'autruy, mérite vne égale récompenſe. Car on ne peut pas atribuer ce que i'ay fait au hazard, ni dire que l'éuénement n'a pas répondu à mon deſ-

ſein. Euſſé-je laiſſé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, & redouté vne action où il n'y auoit point de danger, pour en exécuter vne ſi périlleuſe? Dira-t-on que celuy qui eſt mort n'eſtoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne ſçait-on pas bien qu'il eſtoit pluſtoſt le ſeul Tyran, puis-qu'il eſtoit la ſeule cauſe de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-meſme eſt mort, dequoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque choſe aprés le recouurement de voſtre liberté? Vous voyez que la Loy ſe contente de la fin, ſans éplucher trop curieuſement les moyens? Pourquoy voulez-vous eſtre plus habiles que le Legiſlateur? Si quelqu'vn auoit chaſſé le Tyran, vous luy acorderiez la récompenſe comme à voſtre Liberateur, quoy qu'eſtant chaſſé il pût encore reuenir? Maintenant non-ſeulement le Tyran eſt mort; mais la Tyrannie eſt éteinte. Conſidérez ie vous prie cette action depuis le commencement iuſqu'à la fin, pour voir ſi i'ay obmis quelque choſe de mon deuoir. Vous m'auouërez qu'il faloit bien de la réſolution & de l'amour de la patrie, pour ſe préſenter à vne mort toute certaine, & entreprendre ſeul de tüer vn Tyran au milieu de ſon Palais & de ſes Gardes? Si ie ne l'auois qu'entrepris ſans le mettre en execution, ie mériterois quelque récom-

penſe? Mais ie ne dis pas, Ie l'ay entrepris; Ie dis ie l'ay executé; I'ay afranchy mon païs, I'ay rétably le gouuernement populaire. Tout ce qu'il y auoit de dificile à l'entrepriſe, ie l'ay fait & acomply de ma main; Car la dificulté n'eſtoit pas à tuer vn vieillart, qui ne ſe pouuoit défendre; mais à démolir les remparts de la Tyrannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à défaire ſa force, ſon tout, ſon ſoutien. Deſire-t-on quelque choſe de moy, aprés cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouurement de noſtre liberté. Si dans ce glorieux deſſein i'auois tué ſeulement vn des miniſtres du Tyran, ie mériterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſeruiteur que i'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſuportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous rauiſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſpérance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la récompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & voſtre conſcience me l'acorderoit, ſi voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit viuant, vous répondriez que vous aymez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt

donc vne marque que i'ay plus fait, que ſi i'auois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la récompenſe. Mais ie ſoûtiens que i'ay fait ce que la loy deſiroit, & que i ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne ; non d'vn ſeul coup, comme il eût bien voulu aprés tant de crimes, mais de mille morts ; en voyant deuant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaitoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut receuoir vn pere ; voila vne mort digne de ſa vie. Car vn Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'vn coup, il faut qu'il ſente la mort pour punition de ſes crimes ; autrement ce luy ſeroit vne faueur pluſtoſt qu'vn ſuplice. Mais celuy-cy outre l'afection des peres, aymoit encore ſon fils par intereſt, comme celuy ſans lequel il ne pouuoit ſubſiſter, eſtant expoſé de tous coſtez aux embûches & aux injures. Quand l'afection donc qu'il portoit à ſon fils ne l'eût pas obligé à ſe tuër, le deſeſpoir l'eût fait mourir, n'eſtant plus en aſſurance aprés ſa mort. Voila les forces que i'ay armées contre luy, & le fer auec lequel ie l'ay tué. Il eſt mort par moy, ſans enfans, ſans apuy, ſans eſperance. Il a mené vn dueil qui veritablement n'a pas eſté long, mais qui a eſté grand. Enfin, ce qui eſt

le plus cruel & le plus juſte pour vn Tyran, il s'eſt donné la mort à luy-meſme. Qu'on me montre l'eſpée qui a fait vn ſi beau coup ? Quelqu'vn dit-il que c'eſt la ſienne ? O compagne de ma gloire, on te mépriſe aprés vne ſi belle action ! on te croit indigne de récompenſe ! Quand ie ne la demanderois que pour toy, aprés auoir ſeruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier ſans injuſtice ? mais combien eſt-elle plus duë à celuy qui t'a employée contre l'vn, & qui t'a prétée à l'autre pour ſe défaire ? Vous la deuez donc conſeruer dans vos Archiues comme le gage & l'inſtrument de vôtre liberté. Elle vous doit eſtre en véneration comme vne choſe diuine & ſacrée. Repréſentez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant ſa mort. Comme ie perçois le fils de pluſieurs coups, & que ie le bleſſois à deſſein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il commença à l'apeller, non pas à ſon ayde, car il ne le pouuoit plus ſecourir, mais à ſa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laiſſer acheuer le reſte. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu ſon fils vnique aux abois, Ha ! mon fils, s'écria-t-il, ie ſuis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où eſt ton meurtrier ? Qu'il m'achéue. A qui me garde-t-il ? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'vne longue mort ? Non, c'eſt qu'il ſçait

qu'il m'a déja tué en ta perſonne. En diſant cela il demande vne eſpée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils ſeroit en vie, & trouuant la mienne il l'arrache du cœur de ſon fils où ie l'auois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O eſpée, il eſt temps que tu me conſoles aprés m'auoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes; Vien m'enleuer à ma triſteſſe; Vien ayder ma main tremblante à me déliurer des maux que i'endure. Plût à Dieu que tu m'euſſes trouué le premier; ie fuſſe mort laiſſant vn heritier de mon ſceptre & de ma douleur, qui euſt aſſuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant ie meurs ſans conſolation. Aprés auoir dit cela il ſe donna de mon eſpée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grans Dieux! combien de douleurs! combien de morts! combien de ſuplices! combien de tyrannicides! combien de récompenſes deuës & meritées! Enfin, vous auez veu le fils étendu, tout robuſte & vigoureux; le pere veautré dans ſon ſang; victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon eſpée eſt encore auprés pour ſeruir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour

vous tous. I'ay ioüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le pere le troiſiéme; mais mon eſpée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DE'CLAMATION.

Un fils deshérité par ſon pere aprend la Médecine & le guérit comme il eſtoit deuenu furieux. Le pere le rapelle à ſa ſucceſſion; mais voyant qu'il ne vouloit pas guérir ſa belle-mere qui eſtoit tombée malade de la meſme maladie, il le deshérite tout de nouueau. Voicy ce que le fils dit pour ſa défenſe.

CE n'eſt pas vne choſe nouuelle, Meſſieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux ſentimens de la Nature. Ce qui eſt de nouueau, c'eſt qu'il veut étendre ſon pouuoir ſur la Médecine, la rendre eſclaue de ſes paſſions, & la punir en quelque ſorte en ma perſonne, à cauſe qu'elle ne peut pas executer tout ce qu'il deſire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à ſuiure les régles de ſon caprice, pluſtoſt que celles de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Meſſieurs, que la Médecine pût guérir, non ſeulement la fureur mais la co-

lére, mon pere ne retomberoit pas ſi ſouuent, & ie ne ſerois pas maintenant en peine de me défendre. Mais depuis ſa guériſon ſa colére s'eſt augmentée du débris de ſa fureur, & ce qui eſt de plus cruel, c'eſt qu'il n'eſt malade que pour moy ſeul, & ſe porte bien pour tous les autres. Il me deshérite pour la ſeconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chaſſer plus honteuſement. N'eſt-ce pas là vne belle récompenſe, pour l'auoir guéry d'vne maladie incurable ? Car ie n'ay point atendu ſon commandement, Meſſieurs, ie le ſuis venu guérir volontairement lors que i'ay crû le pouuoir faire, quoy que i'euſſe receu de luy la plus grande injure qu'vn fils puiſſe receuoir. Quelle aparence donc maintenant qu'il m'a rapellé à ſa ſucceſſion que ie luy vouluſſe deſobeïr, ſi ce qu'il deſire de moy eſtoit en mon pouuoir ? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui eſt ſans reméde? Pourquoy veut-il que s'il arriue quelque accident, comme il en ſuruient de grans dans les maladies, on me puiſſe imputer vn crime, & me rendre reſponſable des éuénemens qui ſont au pouuoir de la fortune ? Que ne fera-t-il point ſi ie ne reüſſis pas, qu'il me desherite auant que d'auoir rien fait; Veritablement i'ay regret de voir malade vne perſonne qui luy eſt chére, & ſuis fâché

fâché que la foibleſſe de mon Art ne puiſſe rien ſur la grandeur de ſa maladie ; Mais ie ne me veux pas perdre pour trauailler vainement à la ſauuer, & il me ſemble que ie n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne choſe inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il eſt aiſé de voir par là le peu de raiſon qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis-qu'il me desherite la ſeconde pour vn ſi foible ſujet. La liberté auec laquelle ie ſuis acouru à ſon ſecours aprés mon exheredation, fait aſſez voir que i'ay gardé le ſentiment de fils, lors qu'il auoit perdu celuy de pere, & que ie ne l'aurois pas quité aprés ſon bienfait, veu que ie l'ay conſerué aprés ſon injure. Mais il eſt temps de répondre à ſes objections. Car ie ne veux pas qu'il me puiſſe apeller enfant perdu & deſobeïſſant auec quelque couleur ? Lors qu'il me chaſſa de chez luy ie crus que ie ne me pouuois mieux défendre de ſes reproches & iuſtifier mon innocence, qu'en viuant de ſorte, qu'il ne pût trouuer à redire à ma conduite; ſi bien que ie ne hantay que d'honneſtes gens, & ne m'adonnay qu'à choſes honneſtes. Car ie me doutois bien qu'eſtant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour ſe iuſtifier, & déja plu-

ſieurs iugeoient par la violence de ſa colére qu'il n'eſtoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouuoir donc ſeruir quelque iour vtilement, s'il auoit beſoin de mon ſecours, i'apris la Medecine, & entrepris de grans voyages pour me rendre illuſtre en cette profeſſion. A mon retour, ie trouuay ce que i'auois aprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoiſſoient pas la cauſe de ſon mal. En cette extrêmité, ſans me ſouuenir de l'injure qu'il m'auoit faite, ni attendre qu'il me r'apelaſt en l'eſtat où il eſtoit, ie fis ce qu'vn bon fils deuoit faire, & rejettay la cauſe de ſon mauuais traitement, plûtoſt ſur les principes de fureur, qui eſtoient alors inconnus, que ſur le defaut d'afection. Ie ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de noſtre Art, & les préceptes des Anciens, qui veulent qu'on découure la cauſe du mal auant que de trauailler à le guérir, & qu'on prenne garde s'il n'eſt point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre ſon temps & ſa peine, & hazarder ſa reputation. Comme i'eus donc remarqué qu'il reſtoit encore quelque eſperance, & que le mal n'eſtoit pas ſans remede, i'entrepris ſa guériſon, contre l'auis de pluſieurs qui craignoient que s'il en meſarriuoit on ne m'imputaſt ſa mort. Ma belle-mere eſtoit préſente toute craintiue, non

qu'elle ſe défiaſt de moy, mais du ſuccés, à cauſe de la grandeur de la maladie, dont elle ſçauoit toutes les cauſes & les ſymptômes. Enfin, les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en conualeſcence, & reconnoiſſant l'obligation qu'il m'auoit, me rapella à ſa ſucceſſion, ſans prendre l'auis de perſonne, & me nommoit par tout ſon ſauueur. Auſſi tout le monde me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle-mere ne pouuoit diſſimuler la ioye qu'elle auoit, de voir ſon mary guéry contre ſon atente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut aprouuée de tous les honneſtes gens, ie remarquay quelque ſecret mécontentement dans le viſage de quelques-vns, à qui mon exhéredation eſtoit plus auantageuſe que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade auec toutes les marques d'vne maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas vne ſimple fureur, mais vn mal qui paroiſſoit couué dés long-temps & qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la veuë du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'vne grande malignité. Ie fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouuois ſecourir, & que tous mes remédes eſtoient inutiles. Mais mon pere ſans s'enquerir de la grandeur du mal

ni de ſon origine, veut contre les principes de mon Art que i'en entreprenne la guériſon, & ſur mon refus s'emporte contre moy & impute mes excuſes à malice ; Comme ie me veux iuſtifier il s'irrite dauantage, ainſi que font ceux qui ſont bien en colére. Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma défenſe que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meſme pouuoir qu'auparauant. Car comme le Legiſlateur ſçauoit que pluſieurs ſe laiſſoient tranſporter à la colére pour de tres-foibles ſujets, & ſur le raport d'vne femme ou d'vn valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoient aprés tout à loiſir, il n'a pas voulu donner aux peres vne puiſſance abſoluë, & ſans limites, mais a établi des Iuges pour examiner les cauſes de l'exherédation, & empeſcher qu'ils ne pûſſent oprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne ſans les oüir ni entendre leurs défenſes. Mais auant que de venir là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me deshériter, & ſi ſa puiſſance n'eſt point épuiſée par la premiére exherédation. Car comme il ne m'a engendré qu'vne fois, il ſemble qu'il n'a pouuoir de me deshériter qu'vne fois, encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes parce que ſon autorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre

les Loix eſclaues de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner vne fois au pere cette liberté ; mais depuis que par vn acte autentique il auouë vn enfant pour ſien & aprouue ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon jugement, ſans pouuoir changer à toute heure, ni abuſer du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire ; s'il eſtoit meſchant & digne d'eſtre deshérité, pourquoy le rapelliez-vous ? faut-il ſe moquer des Loix impunément, & vouloir qu'elles condamnent ou abſoluent voſtre fils ſelon que bon vous ſemblera. Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon iugement & le voſtre par mon rapel, me deshérite vne ſeconde fois, & reprenne la puiſſance paternelle qu'il a entierement épuiſée. Il eſt permis d'apeller des iugemens, où l'on tire au ſort les Iuges ; mais quand on eſt tombé d'acord ſoy-meſme d'vn Iuge, il faut acquieſcer à ſa ſentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à ſoy-meſme ſi l'on a mal choiſi. Il eſt donc loiſible au pere par les Loix de la Gréce de prendre ou laiſſer le fils que la Nature luy a donné; mais aprés l'auoir iugé digne de ſon aliance & de ſa ſucceſſion, ie ſoûtien qu'il ne luy eſt plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans ſa premiére reſolution, ſans s'en pouuoir départir à ſa fantaiſie. Car ce n'eſt pas

icy vne ſimple exhéredation, mais vne abdication comme on l'apelle, par laquelle on ne ſe contente pas de deshériter vn fils, mais on le deſauouë, & l'on ne le reconnoiſt plus pour ſien. Il eſt iuſte que vous ſoyez mon pere, puiſque vous l'auez ainſi ordonné, ainſi réſolu, ainſi confirmé. Quand ie ne ſerois pas voſtre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouuoir que vous prétendez ; car ce qui vous eſtoit libre d'abord, ne l'eſt plus lors que vous vous eſtes vne fois déterminé. Combien plus en celuy qui eſtant né voſtre fils, l'eſt deuenu vne ſeconde fois par voſtre iugement. Si i'eſtois né voſtre eſclaue & que vous m'euſſiez mis en liberté, il ne vous ſeroit pas libre de me rapeller à la ſeruitude. Car les Loix veulent que les choſes vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Meſſieurs, pour venir à vne autre raiſon, conſidérez ie vous prie, quel eſt le fils qu'il rebute. Ie ne diray pas que lors qu'il me deſauoüa i'eſtois ſans ſçauoir, & que depuis ie me ſuis rendu illuſtre. Que i'eſtois alors ieune, & que ie ſuis à cette heure en vn âge exempt des fautes de la ieuneſſe. Mais lors qu'il me chaſſa la premiére fois il n'auoit receu de moy aucune faueur ; Maintenant il chaſſe ſon bienfaiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne ſoit redeuable de

ſon ſalut. Quelle ingratitude de deshériter celuy qui l'a guéry, lors qu'il ne luy eſtoit plus rien, & l'a traité de pere lors qu'il n'eſtoit plus ſon fils? D'ailleurs, le ſeruice que ie luy ay rendu n'eſt pas vn ſeruice vulgaire; car encore qu'il ne ſçache pas en quel eſtat il eſtoit alors, Vous ſçauez tous, ce qu'il diſoit, ce qu'il faiſoit, ce qu'il ſoufroit, lors que ie le ſuis venu guérir; & comme eſtant abandonné, s'il faut ainſi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en eſtat de ſe pouuoir preſenter en Iuſtice. Mais il eſt aiſé de luy faire voir ce qu'il eſtoit alors par l'eſtat où eſt maintenant ſa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guérir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir déliuré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoiſſance qu'il fait paroiſtre d'ingratitude? Si toſt qu'il eſt reuenu à ſoy il me fait apeller en Iuſtice, & l'on diroit que ie ne l'ay ſauué que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il auoit conceuë contre moy. C'eſt vne belle reconnoiſſance, pour vn malade qui a recouuré ſa ſanté, d'éprouuer ſes forces contre ſon Medecin. Vous rendrez-vous, Meſſieurs, complices d'vn ſi grand crime? Luy permettrez-vous d'oprimer ſon bien-faiteur, & de faire périr celuy qui l'a fait reuiure. Si i'auois fait depuis quelque choſe contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de

moy le deuroit faire oublier, & les faueurs paſſées contrebalancer les fautes preſentes. Sur tout la faueur que ie luy ay faite, eſtant d'vne nature qui ſurpaſſe toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy auoir vn droit particulier ſur celuy que i'ay ſauué, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puis-que la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus précieuſe que celle du corps, & que ſans cela la vie n'eſt qu'vn continuël ſuplice. Cecy ſert encore à ma défenſe, de voir que lors que ie n'eſtois plus ſon fils & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa guériſon, mais pluſieurs choſes pluſtoſt à ne le pas faire, ie m'y ſuis offert volontairement, & ay ſi bien fait que i'en ſuis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauuaiſe opinion qu'il pouuoit auoir de moy, éteint ſa colére par ma ſoûmiſſion, ſon inimitié, par mes ſeruices, rompu ſon exhéredation par ma pieté, & témoigné ma fidélité en vn danger ſi preſſant & dans vne conjoncture ſi délicate. Combien penſez-vous que i'ay ſoufert de peines à eſtre toûjours prés de luy, à prendre le temps & les occaſions fauorables à ſa guériſon, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux eſt la plus dangereuſe de toutes celles de la Medecine, & il arriue ſouuent que la violence du mal & le dégouſt

des

des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faueur, sans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparauant le malade à le receuoir, le nourrir de viandes conuenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauuaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies, mais les furieux sont intraitables. Souuent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'vn leger accident pour tout gâter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouueau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, soufrir tant de caprices, courre tant de dangers, combatre vn si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'vn pere le deshérite contre l'ordre de la raison & de la Nature. Pour moy, Messieurs, i'ay obeï à leurs justes loix aprés auoir receu la plus grande injure qu'vn fils puisse receuoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui hais injustement! O fils qui ayme auec plus d'injustice! car ie me blâme moy-mesme de ce que i'ayme celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoustumé d'aymer leurs enfans auec plus de tendresse, comme l'Ouurier fait son ouurage. Il mépriſe donc les loix ciuiles, qui ne veulent pas qu'on puisse deshériter vn fils sans

ſujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour aueugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-ſeulement il n'ayme pas comme vn pere doit aymer ſon fils, il n'ayme pas comme on doit aymer ſon bien-faiteur. Prodige étrange de haïr celuy qui nous ayme, chaſſer celuy qui nous ſuit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'acordent trop bien enſemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la ſuit, c'eſt qu'il eſt mauuais interpréte de leurs maximes.

Ie penſe auoir aſſez bien montré que celuy qui a vne fois auoüé vn fils pour ſien, ne le peut plus rejetter; & quand il le pourroit faire qu'il ne ſeroit pas juſte de traiter de la ſorte ſon bienfaiteur. Venons maintenant à la cauſe de l'abdication, & conſiderons ſi elle eſt juſte; Car quand meſme il ſeroit permis de traiter vn fils de la ſorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toûjours faire ſans ſujet; autrement, les Loix n'auroient pas établi des Iuges pour examiner les cauſes qu'on en peut auoir. Voyons donc quelles elles ſont. La premiére choſe que mon pere a faite depuis qu'il eſt retourné en ſanté, c'eſt de caſſer ce qu'il auoit fait contre moy. I'eſtois

alors ſon fils, ſon tout, ſon ſauueur; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puiſſe faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de reſpect ; Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque inſolence, qui ſont les cauſes ordinaires des exhéredations ? Rien de tout cela. Ma bellemere tombe malade ſans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que ie la guériſſe ? Suis-je le Dieu de la Medecine ? Mais ſi vous ne le faites, ie vous deshériteray. Il faut voir premiérement quelle eſt la nature de la choſe que vous me commandez. Car les Loix comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choſes où ie vous puis deſobeïr ſans crime. Si ie vous abandonnois eſtant malade, ſi ie negligeois vos ordres dans la conduite de ma vie, ſi ie diſſipois mon bien, & autres choſes ſemblables, vous auriez iuſte ſujet de vous plaindre ? Mais vous n'auez aucun pouuoir ſur les choſes qui ſont de ma profeſſion. Le pere d'vn Peintre ou d'vn Muſicien, ne peut contraindre ſon fils de peindre ou de chanter à ſa fantaiſie, ſur tout lors qu'il ne luy a pas fait aprendre ſon métier. I'ay apris la Medecine ſans vous, ie l'ay exercée ſans vous, & vous n'en ſçauriez encore rien, ſi ie ne vous auois guéry. Chacun eſt libre dans l'exercice de

ſa profeſſion, & ie le dois eſtre d'autant plus dans la Medecine, que c'eſt vn Art plus vtile à la vie. Il ne faut pas qu'vne ſcience ſi ſalutaire & ſi diuine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne ſoûmettons point à la ſeruitude des Loix vne doctrine que les Dieux nous ont laiſſée, & qui a pour but la conſeruation du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-eſtre bien guérir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas; vous n'auriez point droit de m'y forcer. Ie n'ay pas eſtudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'eſt pas vous qui me l'auez fait aprendre. On doit perſuader & non pas commander au Medecin. Ses ſeruices ne s'obtiennent pas par menaces, mais par priéres. C'eſt vn Art à qui les Peuples ont acordé de grans priuiléges. Voila ce que ie vous pourrois répondre quand ie tiendrois de vous mon ſçauoir; mais vous n'y auez rien contribué, & c'eſt vne injuſtice de vouloir tirer tribut d'vne choſe que i'ay apriſe, lors que ie n'eſtois plus voſtre fils, & par conſequent que vous n'eſtiez plus mon pere. N'eſt-ce pas aſſez que ie l'aye employée pour voſtre ſalut? Où eſt l'argent que vous auez dépenſé pour me l'aprendre? Où ſont les Maiſtres que vous m'auez donnez? Où ſont les drogues que vous m'auez achetées? Rien de

tout cela. Eſtant chaſſé & abandonné de vous, i'ay trouué des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez ioüir tyranniquement de ce que i'ay acquis par mon trauail, & où vous n'auez rien contribué que de la haine, de l'auerſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que vous en auez receuës, lors qu'vn iuſte reſſentiment me ſolicitoit au contraire ; Eſt-il raiſonnable que mon bien-fait m'aſſujettiſſe à vos caprices, & que pour vous auoir guéry ie deuienne voſtre eſclaue?

Voila ce que ie vous pourrois dire legitimement, quand ce que vous me commandez ſeroit en mon pouuoir ; Mais quel eſt voſtre commandement? Guériſſez ma femme de la fureur? Pourquoy ? parce que vous m'en auez guéry. Pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement, ie vous diray, Meſſieurs, que tous les malades ne ſe reſſemblent pas, & ne doiuent pas eſtre traitez de meſme ; & que ce qui a guéry l'vn, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes ſoient compoſez de meſme matiére, ils ne ſont pas de meſme tempérament, c'eſt pourquoy ils ſont ſujets à diuerſes maladies, & dans vne meſme maladie à diuers ſymptômes. Les vns ſont tres-faciles à guérir, les autres ſont tout à fait incurables. Vn meſme grain de froment ſemé en diuerſes terres pro-

uient diuerſement ; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'vn Medecin qui a guéry vn malade peut guérir tous les autres. Il ne ſçait pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuerſité, tant à cauſe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus délicates & plus foibles ne ſoufrent pas ſi bien les remédes, & ſont plus ſujettes aux maladies & particuliérement à la fureur; car comme elles ont plus de légéreté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent pluſtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc, Guériſſez de la fureur, ajoûtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs, & gardant la diſtinction que vous voyez eſtre dans la Nature. Car aprés auoir conſideré l'eſtat de la maladie, il faut conſiderer celuy du malade. S'il eſt froid ou chaut, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remédes qu'aprés auoir examiné toutes ces choſes, ſi l'on a enuie d'y reüſſir. Il y a pluſieurs eſpéces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particuliérement dans les femmes ; la haine, l'enuie, la jalouſie, la colére, le chagrin, le dépit; car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur.

Peut-eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt arriué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guérir ? D'ailleurs, quand il ſeroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en vn eſtat que tous les Medecins du monde ne la ſçauroient rétablir. Vous ne deuez donc pas deſirer que i'en entreprenne la guériſon, ſi vous auez tant ſoit peu ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que ſi pour cela vous me deshéritez, ie ne vous ſouhaite aucun mal ; mais ſi le voſtre vous reprend, comme la recheute eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez-vous que ie faſſe ? Ie n'attens point voſtre réponſe ; car quoy que vous faſſiez ie vous ſeray toûjours bon fils, quand vous me ſeriez mauuais pere. Mais ſans mentir, ie crains que voſtre colére ne rameine voſtre fureur. Il n'y a que trois iours que vous eſtes guéry, & vous vous abandonnez aux paſſions, qui ſont cauſes de voſtre mal.

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger à receuoir le Taureau d'airain que ce Prince enuoyoit en offrande à Apollon. C'eſt vne eſpéce de déclamation comme les précédentes.

MESSIEVRS, Phalaris nous a enuoyez icy pour conſacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point iuger de luy ſur le raport de la renommée. Car il deſire particuliérement de conſeruer ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs du Dieu, & croit que voſtre ſentiment ſera de grand poids par toute la Gréce. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de noſtre Prince, auant que de vous parler de ſon offrande, Phalaris eſt né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illuſtre; & aprés auoir eſté éleué dans tous les honneſtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouuernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a iamais eu aucune plainte de ſon adminiſtration.

ſtration. Mais comme il eut apris que ſes ennemis & ſes enuieux luy dreſſoient de ſecrettes embuſches, & cherchoient toutes ſortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour ſa ſeureté, de ſe rendre maiſtre de l'Eſtat, tant pour s'afranchir de leur tyrannie, que pour faire ceſſer les diuiſions qui régnoient au grand préjudice de la République. Son deſſein, quoy que hardy, fut aprouué de pluſieurs perſonnes d'honneur & de condition qui y contribuérent de tout leur pouuoir, & ne fut ſuiuy d'aucun meurtre ni banniſſement, & autres ſemblables violences qui ont coûtume de ſe pratiquer à l'établiſſement d'vn nouuel Empire. Il ne ſe vengea pas meſme de ceux qui auoient conſpiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur, aprés les auoir vaincus par la force, il leur pardonna le paſſé, & en admit pluſieurs à ſes conſeils & à ſa table, aprés auoir pris & donné la foy reciproquement. En ſuite, pour réformer les deſordres qui s'eſtoient gliſſez dans l'eſtat, il régla les reuenus publics, qui eſtoient mal diſpenſez par la malice ou la négligence de ceux qui en auoient l'adminiſtration, & fit ſi bien qu'il y eut de l'argent de reſte pour les choſes qui ne ſeruent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut ſoin aprés, de l'inſtruction de la jeuneſſe, & donna ordre à ce que les vieillars goutaſſent en paix le repos &

la tranquilité de la vie; retint le peuple en ſon deuoir, par des largeſſes & des ſpectacles, & ne fit aucune concuſſion ni violence. Enfin, il déliberoit de quiter l'Empire & de rendre la liberté à ſes Citoyens, lors qu'il aprit que ſes ennemis & ſes enuieux conſpiroient contre luy, faiſoient amas d'hommes & d'argent, ſe fortifioient de l'alliance de leurs voiſins, & auoient enuoyé des Députez iuſqu'à Lacédémone & à Athénes. Comme la choſe eſtoit ſur le point de l'execution, il en fut auerty en ſonge, par l'aſſiſtance des Dieux, & découurit en ſuite la conſpiration par pluſieurs indices. Mettez-vous en ſa place, Meſſieurs, & conſiderez ce qu'il deuoit faire dans vne ſi fatale conjoncture. Deuoit-il pardonner vne ſeconde fois à des ingrats & à des traiſtres, & leur tendre, s'il faut ainſi dire, la gorge, ou bien aſſurer ſa vie & ſon Empire, comme il fit, par la punition des coupables. Il les enuoye donc querir, & aprés les auoir conuaincus par leur propre confeſſion, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a eſté obligé de prendre des Gardes & d'aſſurer ſa vie par le ſuplice de ceux qui luy eſtoient ſuſpects, & qui braſſoient quelque trahiſon contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, ſans s'enquerir de la cauſe, apelle ſa Iuſtice, cruauté, comme ſi la punition des coupables

n'eſtoit pas pluſtoſt vne action de clémence, puis qu'elle conſerue les innocens & aſſure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauuais Princes, fait que l'on hait meſme les bons, tels que la Gréce en a veu pluſieurs qui ont gouuerné les Peuples auec toute ſorte d'équité & de juſtice. Ce n'eſt donc pas par la ſéuérité qu'il faut iuger d'vn bon ou d'vn mauuais gouuernement, mais par la raiſon qu'on a d'eſtre ſéuére, autrement vous ſeriez injuſtes de punir les impies & les ſacriléges. Vous voyez combien les Legiſlateurs employent de temps à parler des peines & des ſuplices, comme le reſte n'eſtant rien ſans cela. Que s'ils ſont neceſſaires à quelques-vns, c'eſt ſans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couuers, & qui commandent à des gens qui n'obeïſſent que par force. Car la rebellion eſt comme vne hydre dont on n'a pas pluſtoſt coupé vne teſte qu'il en renaiſt pluſieurs autres, ſi l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot, depuis qu'on a commencé vne fois à exercer la ſéuérité, il la faut continuër, ſi l'on ne ſe veut réſoudre à périr. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & ie ne croy pas qu'il y ait de Prince ſi barbare que de ſe plaire à entendre des cris & des injures, pluſtoſt que des benedictions &

des loüanges. Combien de fois auons-nous veu le noſtre pleurer & gémir dans le ſuplice des criminels, & déplorer ſa condition de ce qu'il eſtoit contraint de ſoufrir tous les iours ce qu'il leur faiſoit ſoufrir vne fois, & d'eſtre toute ſa vie en de continuelles aprehenſions de la mort. Car du reſte, il eſt ſi éloigné de vouloir perdre des innocens, qu'il aymeroit mieux périr luy-meſme en laiſſant viure les coupables. D'ailleurs, il n'y a guére moins de déplaiſir à vn honneſte homme de faire le mal que de le ſoufrir; & ie ne ſçay s'il ne vaut point mieux mourir meſme injuſtement, que d'eſtre tous les iours en peine de ſe défendre. Mais il n'y a perſonne qui n'ayme mieux conſeruer ſa vie que celle de ſes ennemis, ſur tout quand il ne les peut conſeruer qu'à ſa ruine & contre ſoy-meſme. Cependant, Phalaris en a conſerué pluſieurs, aprés les auoir conuaincus manifeſtement. I en apelle à témoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a ſauuez les pouuant perdre. Mais ſi vous voulez connoiſtre noſtre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il eſt contraint de maltraiter, mais aux autres qu'il traite auec toute ſorte de courtoiſie. Car il a des gens le long de la coſte, qui l'auertiſſent de ceux qui arriuent, afin qu'ils les puiſſé receuoir ſelon leur mérite; & les Sages de la Gréce n'ont pas dédaigné de

le venir voir & de rechercher ſon amitié. Témoin Pytagore qui s'eſt retiré d'auprés de luy auec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il auoit oüi de blâmes de ſa cruauté, & a eu pitié de le voir contraint d'exercer la juſtice ſi ſéuérément. Penſez-vous qu'vn homme qui traite ſi bien les étrangers, ſe plût à mal-traiter ſes Citoyens ſans ſujet. Voila ce que nous auions à repreſenter pour ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon ofrande, vous deuez ſçauoir que Périlaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouuoit faire vn plus grand plaiſir que d'inuenter quelque nouueau ſuplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur il fit vn Taureau d'airain d'vn artifice admirable, ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit vne offrande digne d'Apollon. Mais Périlaüs prenant la parole, Si tu ſçauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait, tu ne parlerois pas de la ſorte. Enferme dedans vn coupable, & mettant le feu deſſous, tu entendras mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en horreur vne ſi deteſtable inuention, le fit enfermer luy-meſme dans ſon Taureau pour en faire l'épreuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point contaminer par ſa mort vne offrande

On mettoit dedans quelque inſtrument pour cela.

qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il deſtina de l'enuoyer à Apollon, aprés auoir graué deſſus cette hiſtoire. Receuez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la juſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres préſens, ſi Apollon le conſerue long-temps en vie, & le déliure comme il a fait des embuſches de ſes ennemis; mais le plus grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire eſt de l'exemter à l'auenir de voir tant de peines & de ſuplices. Voila, Meſſieurs, ce que nous auions à vous dire de ſa part & de la noſtre, & que nous ateſtons pour veritable. Que s'il eſt permis à des Subjets d'intercéder pour leur Prince, nous vous conjurons, Meſſieurs, en vertu de noſtre aliance, car nous ſommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter vn Souuerain qui recherche voſtre amitié, aprés vous en auoir donné diuers témoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc ſon offrande; & la conſacrant à Apollon, faites des vœux pour nous & pour luy, puiſque vous ne le pouuez refuſer ſans faire tort à Phalaris & à voſtre Dieu.

SVITE DV DISCOVRS PRE'CE'DENT.

C'eſt la harangue d'vn Preſtre de Delphes, pour obliger les autres à receuoir le preſent de Phalaris.

MESSIEVRS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni aliance auec Phalaris & auec les Agrigentins, ni aucun ſujet particulier d'embraſſer leurs intereſts, ie ne croy pas qu'on puiſſe refuſer leur offrande, qui eſt vn chef-d'œuure de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la juſtice d'vn Prince, tant en ſa conſécration qu'en la punition du coupable. Ie croy donc qu'en cette rencontre vne plus longue déliberation ſeroit criminelle, & que ce n'eſt pas vn moindre crime de refuſer les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Preſtre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de ſon Temple, ie ne tiens pas qu'on doiue ni qu'on puiſſe empeſcher les marques du zéle & de la reconnoiſſance d'vn particulier, ſans s'expoſer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on ſe veut rendre arbitre de la conſcience des hommes. En vn mot, ſi l'on refuſe cette offrande,

perſonne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'expoſer à vn refus, & courre fortune de paſſer pour impie, en donnant des marques de ſa pieté. C'eſt condamner tout à fait Phalaris des crimes dont on l'accuſe, que de renuoyer ſon préſent ; cependant, vous ſçauez qu'ils nous ſont encore inconnus, & qu'il ne faut pas iuger des Grans hommes ſur le raport de la Renommée. Ie ſçay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'eſt fort emporté contre les cruautez & les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut ſçauoir luy-meſme que par des bruits, qui ſont faux ou incertains, puis-qu'il n'a iamais veu celuy dont il parle, ni n'a eſté en ſon païs. Et quand ils ſeroient veritables, ce n'eſt pas à nous à quiter la qualité de Preſtres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir ſi l'Italie & la Sicile ſont bien ou mal gouuernées, mais à receuoir les offrandes qu'on nous fait. Laiſſons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir ſoin de ce qui nous touche. Il n'eſt pas beſoin d'alleguer Homére, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des précipices, & que tout ce païs ſeroit vn triſte deſert ſans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des ſacrifices. Ce ſont-là nos vendanges & nos moiſſons, & ce qui nous fait ioüir ſans peine de toutes les richeſſes de la terre, comme ſi nous

habitions

habitions vn païs fertile, ou que nous fuſſions dans le ſiécle d'or des Poëtes. Conſeruons à nos enfans vn tréſor ſi précieux, comme nous l'auons receu de nos Peres; & ne diminüons point par trop de ſcrupule la gloire & les reuenus d'vn Temple, où il n'eſt point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait iamais refuſé de préſens ni de victimes. Il n'apartient qu'aux Dieux de iuger de la conſcience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en connoiſſent tous les reſſorts, & toutes les cachettes. Il n'eſt pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera iamais dans tous les ſiécles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y venir; I'ay peur qu'en voulant faire les Cenſeurs, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Ie ſuis donc d'auis qu'on reçoiue cette offrande ſuiuant la coûtume de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre intereſt & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OV LE FAVX PROPHETE.

C'eſt l'hiſtoire d'vn impoſteur qui viuoit du temps de Lucien.

C'eſt ainſi qu'il s'appelloit.

TV ne m'impoſes pas vne petite charge, mon cher Celſus, de vouloir que ie t'écriue la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt guére moins illuſtre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'vn ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Ie ne laiſſeray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & taſcheray de m'en aquiter au moins mal qu'il me ſera poſſible, pourueu que tu ayes aſſez de bonté pour ſupléer à mes defauts, & pardonner à ma foibleſſe. A l'exemple donc d'Hercule ie trauailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puiſſes comprendre, combien eſtoit grand le fumier que trois mille bœufs auoient amaſſé en l'eſpace de pluſieurs années. Mais i'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y conuier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'eſtre déchiré en plein

theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre célebre dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictéte, qui n'a point estimé indigne de son sçauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'vn fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'vn insigne brigand, & d'vn brigand, non pas de forests ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a rauagé tout l'Empire. Pour cómencer par sa descriprion, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & afable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheueux parmy les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En vn mot, son corps estoit sans defaut ; mais pour son esprit, grans Dieux ! il eut mieux valu tomber entre les mains des ennemis que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus meschans & les plus scélérats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, écriuant vn iour à son gendre Rutilianus, il se comparoit auec beaucoup de modestie à Pytagore. Mais que Pytagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'vn en- *Tillibore.*

fant auprés de luy. Non pas que ie le vueille comparer à vn ſi meſchant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit fauſſement de Pytagore, n'eſt rien à comparaiſon de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy vn abregé de toute ſorte de fourbes, de menſonges, & d'impoſtures, acompagnées d'vn eſprit vif, audacieux, entreprenant, & qui eſtoit adroit à faire & à perſuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reſte ſi couuert, qu'on ne ſortoit iamais d'auec luy que dans l'opinion que c'eſtoit vn des plus hommes de bien du monde. Comme il eſtoit fort beau en ſa jeuneſſe & fort pauure, il ſe proſtituoit à tout le monde, & particuliérement à vn Charlatan qui contrefaiſoit le Magicien, & débitoit pluſieurs ſecrets pour faire aymer ou haïr, découurir des treſors, atraper des ſucceſſions, perdre ſes ennemis, & autres choſes ſemblables. Et veritablement il eſtoit expert dans la Médecine, & comme la femme de cet Egyptien dont parle le Poëte, ſçauoit pluſieurs choſes tant pernicieuſes que ſalutaires, eſtant du païs d Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'auoient frequenté, & qui ſçauoient toute ſon hiſtoire. Tu vois de quelle école il eſtoit ſorty, & que ce n'eſtoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'vn eſprit vif & adroit, & capable de luy rendre ſeruice, il prit plaiſir

Thon.

à l'inſtruire, eſtant auſſi amoureux de ſa beauté que l'autre l'eſtoit de ſon ſçauoir, & fit aprés ſon compagnon de ſon diſciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, & que ſon docteur fut mort & ſa beauté paſſée, la neceſſité le porta à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire pour taſcher de ſubſiſter. S'eſtant donc allié d'vn Croniqueur biſantin nommé Cocconas, le plus meſchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour ſurprendre les eſprits foibles, tant qu'ils rencontrérent vne vieille qui faiſoit encore la belle, & eſtoit bien-aiſe d'eſtre cajolée. Elle eſtoit de Pella autrefois capitale de la Macédoine, qui eſt maintenant comme deſerte, & ils la ſuiuirent iuſques-là, de la Bithynie, viuant à ſes dépens, parce qu'elle eſtoit fort riche. Comme ils y furent ariuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourriſſoit de grans ſerpens, qui ſont ſi priuez qu'ils tettent les femmes, & ſe ioüent auec les enfans ſans leur faire mal, d'où vient ſans doute la fable d'Olympias : Ils en acheté- *Qui couchoit auec vn ſerpent.*
rent vn des plus grans & des plus beaux, qui eſt la ſource & l'origine de toutes les auantures que ie vais décrire. Car ces deux meſchans eſprits pourueus des qualitez que i'ay dites, s'eſtant vnis enſemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'eſperance ſont les deux pôles ſur leſquels tourne le genre humain, & tout

le fondement de la curiosité & de la superstition, ils résolurent de les faire seruir à leurs ambitieux desseins, & dresserent vn Oracle portatif & ambulatoire, dont le succés surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à déliberer du lieu où ils commenceroient la Piéce. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diuerses Nations qui l'enuironnent ; Mais Alexandre préféra son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'vne nouuelle religion. Car la pluspart des Paphlagoniens, & particuliérement ceux qui demeurent par delà le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent auec la flûte le tambour ou les cymbales, & le prennent pour vn homme descendu du ciel. Cet auis ayant esté suiuy ils cacherent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écriuirent dessus qu'Esculape viendroit bien-tost auec son pere, établir leur demeure en la ville que i'ay dite. Ces lames ayant esté trouuées à dessein, la nouuelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & la Bithynie, & particuliérement au lieu designé ; de sorte que les habitans décernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens.

Ville de la Paphlagonie.

Equipage des anciẽs Prophetes.

Apollon.

Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme ie croy, d'vne vipere, & incontinent aprés Alexandre prit sa place, auec vne longue cheuelure bien peignée, vn saye de pourpre rayé de blanc, couuert d'vn surplis par dessus, & tenant en sa main vne faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauures gens, estoient si sots que de croire vn Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui deuoit estre bien ardent, pour venir de Trique en Paphlagonie coucher auec la mere de nostre imposteur. Il débitoit vn autre Oracle de la Sybile qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin prés de Sinope, il viendroit vn Libérateur d'Ausonie,* & entremeslоit cela de termes mystiques & embroüillez. Alexandre donc venant en sa patrie aprés toutes ces predictions, estoit suiuy & révéré comme vn Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur diuine, & par le moyen de la racine d'vne herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, écumoit extraordinairement ; ce que les sots atribuoient à la force du Dieu qui le possedoit. Il auoit préparé long-temps auparauant vne teste de Dra-

Ou, d'vn manteau blanc.

gon faite de linge, qui ouuroit & fermoit la bouche par le moyen d'vn crin de cheual, pour s'en ſeruir auec le ſerpent dont i'ay parlé, qui deuoit faire le principal perſonnage de la Comédie. Lors qu'il voulut commencer il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondemens du Temple, & y ayant trouué de l'eau, ſoit de ſource ou bien de pluye, il y cacha vn œuf d'oye, où il auoit enfermé vn petit ſerpent qui ne faiſoit que de naiſtre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'vne écharpe dorée, pour couurir ſa nudité, & tenant en ſa main ſa faux & branlant ſa longue cheuelure comme font les Preſtres de Cybelle; puis montant ſur vn Autel éleué, il commença à dire que ce lieu eſtoit heureux, d'eſtre honoré de la naiſſance d'vn Dieu. A ces mots, toute la ville qui eſtoit acouruë à ce ſpectacle dreſſa l'oreille, & commença à faire des vœux & des priéres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuifue ou Phénicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En ſuite il court vers le lieu où il auoit caché ſon œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inuiter celuy-cy à deſcendre & à ſe montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce vne coupe dans l'eau, & en retire vn œuf myſterieux, qui

tenoit

tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun eſtoit atentif à contempler ce beau myſtere, lors qu'ayant caſſé cet œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que i'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de ioye, entremeſlez de benedictions & de loüanges; L'vn demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs ou des richeſſes. Cependant, noſtre impoſteur retourne au logis, tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'vne Oye, & non pas d'vne Corneille comme autrefois, & ſuiuy d'vne foule de peuple tranſporté d'vne vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy iuſques à ce que le Dieu fut deuenu grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y eſtoit acouruë, & que ſon logis eſtoit plein de monde depuis le haut iuſqu'en bas, il s'aſſit ſur vn lict en ſon habit prophétique, & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il auoit aporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon cou, & traînant vne longue queuë tant il eſtoit grand; Mais il cachoit à deſſein la teſte ſous ſon aiſſelle, ſans faire paroiſtre que celle de linge qui auoit la figure humaine, ce qui rempliſſoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer, que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de pauures

C'eſt qu'il eſtoit fils de Coronis, qui ſignifie Corneille.

idiots, à qui il auoit déja ôté la ceruelle & le cœur par ſes preſtiges; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aueugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long temps, & qu'à meſure qu'on entroit on en ſortoit par vne autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre, à ſa mort. Ce ſpectacle dura quelques iours, & ſe renouueloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſçauoient que dire en voyant, & touchant, vn dragon qu'ils auoient veu naiſtre, & qui eſtoit cru en vn inſtant à vne ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il eût falu vn Epicure ou vn Démocrite pour reconnoiſtre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philoſophes qui eſtoient ſçauans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y auoit de la fourbe, quand meſme ils ne l'auroient pû découurir. Toute la Bithynie donc, la Galacie, & la Thrace, y acouroient en foule ſur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, auec des ſtatuës d'argent & de cuiure faites aprés le naturel. On publioit meſme vn Oracle qui prédiſoit ſon nom, & l'apelloit *Glycon le troiſieme ſang de Iupiter, qui aportoit la lumiére aux*

hommes; Car noſtre impoſteur voyant l'occaſion fauorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Antiloque, qui aprés la mort de ſon pere Amphiaraüs, eſtant chaſſé de Thebes, ſe retira en Aſie, où il prédiſoit l'auenir aux barbares pour deux carolus. Il auertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-meſme dans vn certain temps, & qu'on écriuît ce qu'on luy voudroit demander en vn billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, qui eſtoit déja conſtruit, il faiſoit apeller d'ordre par vn Héraut tous ceux qui auoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez auec la réponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas dificile à reconnoiſtre à vn homme d'entendement; mais des ſots ne s'aperceuoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets, & aprés auoir répondu tout ce qu'il luy plaiſoit, les rendoit cachetez comme auparauant. Car il y a pluſieurs moyens de leuer vn cachet ſans rompre la cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin qu'on ne prenne pas vne ſubtilité pour vn miracle. Premiérement auec vne éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, ſans rien défaire du cachet; & aprés qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la meſme ſorte. Il y a vne autre inuentiõ, qui ſe fait auec vn maſtic compoſé de poix, de cire, & de bitume, meſlé auec de la *Poix Berryttienne.*

poudre d'vne pierre fort tranſparente, ou ſimplement auec de la chaux & de la colle, dont on fait vne boule, ſur laquelle encore tendre on imprime la figure du cachet, aprés l'auoir froté de graiſſe de pourceau. Car à l'inſtant elle durcit & ſert à recacheter comme ſi c'eſtoit le cachet meſme. Il y a pluſieurs autres ſecrets ſemblables, qu'il n'eſt pas neceſſaire de t'écrire, puiſque tu en as fait mention dans ton traité des artifices des Magiciens, qui eſt vn tres-bel ouurage, & tres-vtile pour détromper les ignorans, & empeſcher qu'on n'abuſe de leur credulité. Il contrefaiſoit donc le Prophete auec le plus d'adreſſe qu'il pouuoit, de peur qu'on ne remarquaſt la tromperie, ſe ſauuant toûjours par quelque réponſe obſcure ou ambiguë, ſelon la coûtume des Oracles. Tantoſt il encourageoit les vns, tantoſt il détournoit les autres de leur entrepriſe, ſelon qu'il luy ſembloit plus à propos; tantoſt il preſcriuoit aux malades des regimes ou des remédes, car il ſçauoit pluſieurs beaux ſecrets de la Médecine. Pour ce qui concerne l'eſperance des auancemens & des ſucceſſions, il diféroit toûjours d'y répondre, & les remettoit à vne autre fois, ou quand ſon Prophete l'en prieroit, car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit ſix ou ſept ſols pour chaque Oracle, ce qui montoit à vne

ſomme tres-conſiderable, parce qu'il en debitoit bien ſoixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple eſtoit ſi friand de ces ſottiſes, comme on eſt curieux de nouueauté, & de ſçauoir l'auenir, qu'vne meſme perſonne faiſoit quelquefois douze ou quinze demandes à ſept ſols piéce, n'eſtant pas permis d'en mettre deux en vn meſme billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à ſon profit ; Car il auoit ſous luy pluſieurs Officiers, dont les vns mettoient les Oracles en vers, les autres les ſouſcriuoient, les cachetoient, les interprétoient, ou les gardoient, & chacun tiroit penſion à proportion de ſon ſeruice. D'ailleurs, il auoit des eſpions & des émiſſaires dans les Prouinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, aſſurant qu'il prédiſoit l'auenir, faiſoit retrouuer ce qui eſtoit perdu, découuroit les treſors, guériſſoit les malades, & pluſieurs autres choſes ſemblables. On y acouroit donc de toutes parts auec des victimes & des preſens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par vn Oracle de faire du bien à ſon Miniſtre, parce qu'il n'en auoit pas beſoin pour luy. Lors que pluſieurs gens d'eſprit eurent reconnu la fourbe, & particuliérement les Philoſophes de la ſecte d'Epicure, il taſcha de les intimider en criant que tout le païs ſe rempliſſoit

C'eſt qu'ils paſſoient pour Impies, à cauſe qu'ils ne croyoient pas aux Dieux.

de Chreſtiens & d'Impies, qui ſemoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, ſi l'on vouloit eſtre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'vn luy eut demandé ce que faiſoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il eſtoit plongé dans vn bourbier, & chargé de chaînes. Car il luy en vouloit ſur tout pour auoir mieux découuert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impoſtures, qui ſe gliſſent dans le monde, ſous prétexte de religion. Mais Platon, Chryſipe & Pytagore eſtoient ſes bons amis. Il haïſſoit particuliérement la ville d'Amaſtris à cauſe des amis de Lepidus, & de pluſieurs Philoſophes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vns de ſes habitans. Mais vn iour qu'il en voulut rendre vn au frére de ce Proconſul, il ſe fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre vn pied de pourceau auec de la mauue pour vne douleur d'eſtomac, en termes ſi ridicules, qu'on ne ſçauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eut perſonne alors pour luy compoſer ſon Oracle, ou qu'il ne ſçeut que répondre. Cependant, il montroit ſouuent le ſerpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teſte cachée dans ſon ſein, & ne laiſſoit toucher que le corps, & particuliérement la queuë. Voulant rafiner ſur ſon impoſture, il dit qu'Eſculape répondroit viſible-

ment, & cela s'apelloit, *des réponſes de la propre bouche du Dieu*, ce qui ſe faiſoit par le moyen de quelques artéres de gruë qui aboutiſſoient à la teſte du Dragon fait de linge, & ſeruoient d'organes pour porter la voix d'vn homme qui eſtoit hors de la chambre ; mais cela ne ſe faiſoit pas tous les iours, & eſtoit ſeulement pour les perſonnes de condition. Celuy qu'il rendit à Séuérian touchant l'entrepriſe d'Armenie, eſtoit de ce nombre, où il luy prédiſoit la victoire; mais aprés ſa défaite il en ſubſtitua vn autre, qui le détournoit de cette entrepriſe. Car il eſtoit aſſez inſolent pour corriger les Oracles qui auoient mal reüſſi, & s'il arriuoit qu'il eut promis la ſanté à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles auſſi trompeurs que les ſiens, il commandoit de les conſulter, ſur tout lors qu'il eſtoit preſſé, & qu'il vouloit eſquiuer quelque demande. Voila ce qui ſe paſſa dans les lieux proches de ſa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répanduë en Italie & à Rome, chacun y acourut ou y enuoya, & particuliérement les Grans & ceux qui auoient le plus de crédit auprés du Prince, dont le principal eſtoit Rutilianus qui s'eſtoit ſignalé en pluſieurs occaſions, & eſtoit fort

homme de bien, mais extraordinairement ſuperſtitieux, iuſqu'à ſe mettre à genoux deuant toutes les pierres qu'il rencontroit en ſon chemin, ſur leſquelles on auoit fait quelque effuſion, ou ietté quelque guirlande. Il faillit donc à quiter l'armée qu'il commandoit, pour y acourir, & y dépeſchoit Couriers ſur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit n'eſtoient que des valets, ils ſe laiſſoient tromper aiſément, & ajoûtoient de nouueaux menſonges aux anciens, pour rendre leur raport plus recommendable, ce qui ne faiſoit qu'acroiſtre ſa paſſion & redoubler ſa fureur. Cependant, comme il eſtoit amy des plus grans de Rome, il leur contoit ce qu'on luy auoit raporté, & y meſloit encore du ſien, comme on a de coûtume pour faire la piéce plus belle ; de ſorte qu'il remplit toute la ville de ces preſtiges, & en engagea pluſieurs à conſulter l'Oracle ſur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophéte, qui leur fit diuers preſens, afin qu'à leur retour ils diſſent du bien de luy, & publiaſſent ſes loüanges. Il ſe ſeruoit d'vne autre fourbe; c'eſt qu'aprés auoir lû leurs demandes, s'il en trouuoit quelqu'vne trop hardie, il retenoit le billet, ſans y faire réponſe, pour auoir comme vn gage de la fidelité de celuy qui l'auoit donné, qui par ce moyen eſtoit contraint de le careſſer au lieu de s'en plaindre.

Ie veux

Ie veux mettre icy tout d'vn temps quelques-vnes des réponſes qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel précepteur il donneroit à ſon fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pytagore & Homére*; Mais l'enfant eſtant mort quelque temps aprés comme il eſtoit en peine de défendre ſon Oracle, Rutilianus aydoit luy-meſme à ſe tromper, & aſſeuroit qu'il auoit prédit la mort de ſon fils, en luy donnant pour précepteurs ces deux Grans hommes qui eſtoient morts il y auoit long-temps. Vne autre fois comme le meſme luy eut demandé, ſuiuant la doctrine de Pytagore, ce qu'il auoit eſté auant que d'eſtre ce qu'il eſtoit, & ce qu'il ſeroit vn iour, il luy répondit qu'il auoit eſté Achile, puis Ménandre, & qu'il deuiendroit vn rayon du Soleil, aprés auoir veſcu cent quatre-vingt ans; mais il mourut de mélancolie à ſoixante & dix contre la promeſſe de l'Oracle, quoy que c'en fût vn des plus autentiques. Comme il ſongeoit à ſe remarier, il luy offrit ſa fille, qu'il diſoit auoir euë de la Lune, deuenuë amoureuſe de luy auſſi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouſer. Alors Rutilianus ſans déliberer dauantage la fit venir & l'épouſa, aprés auoir immolé des Hécatombes à ſa belle-mere, comme s'il euſt déja eſté de la troupe des immortels. Aprés vn ſi grand

ſuccés, noſtre impoſteur médita de plus hauts deſſeins, & dépeſchoit par tout des Couriers auec des Oracles; prédiſant aux villes de ſe garder de la peſte, des embraſemens, ou des tremblemens de terre, auec promeſſe de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia auſſi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour ſeruir de préſeruatif contre la contagion qui eſtoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit ſur les portes des maiſons, comme vn remede ſouuerain contre ce mal; mais par mal-heur ces maiſons-là furent les premieres ataquées, pour s'eſtre negligées peut-eſtre ſur vne vaine confiance. Il auoit pluſieurs perſonnes dans Rome qui luy mandoiét le ſentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en arriuant, afin qu'il eût le loiſir de préparer ſa réponſe. Il auoit établi auſſi vne eſpece de ſocieté ou de confrérie, où l'on portoit des torches, auec diuerſes cérémonies, qui duroient l'eſpace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athénes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chretien, ou quelque Impie, qui ſoit venu pour ſe moquer des myſteres, qu'il ſe retire, mais que les vrais fidéles ſoient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chretiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on célébroit les couches de Latone auec la naiſſance d'Apollon & le ma-

riage de Coronis, ſuiuy de la venuë d'Eſculape. Le ſecond iour on ſolenniſoit la natiuité de Glycon, & le troiſiéme, le mariage de Podalire & de la mere de noſtre Prophéte, où l'on alumoit des torches, dont toute la cérémonie empruntoit le nom. On y repreſentoit auſſi les amours du Prophéte & de la Lune, d'où naiſſoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la cérémonie comme vn autre Endymion. Alors deſcendoit du plancher vne belle Dame qui repreſentoit la Lune. C'eſtoit la femme d'vn des maiſtres d'Hoſtel du Prince, qui auoit l'inſolence en la préſence de ſon mary de venir baiſer & embraſſer noſtre impoſteur, & peut-eſtre qu'ils euſſent paſſé outre s'il n'y euſt eu point tant de lumiére, car ils ne ſe haïſſoient pas l'vn l'autre. Il r'entroit vne autrefois auec ſes habits Pontificaux, dans vn grand ſilence, puis crioit tout à coup *Io Glycon*; à quoy répondoit vn excellent chœur de Muſiciens, *Io Alexandre*, ſuiuis des Hérauts de Paphlagonie, qui eſtoient de gros coquins, qui portoient des chauſſures de peaux, & ſentoient l'ail. Cependant, comme la proceſſion paſſoit auec des torches & des gambades myſterieuſes, il découuroit de temps en temps vne cuiſſe d'or, pour contrefaire Pytagore, par le moyen, comme ie croy, d'vn caleçon doré qui reluiſoit à la clarté des flambeaux. Cela

Ou, Intendant.

émut vne grande queſtion entre deux Philoſophes, s'il n'auoit point l'ame de Pytagore comme il en auoit la cuiſſe; Mais elle fut remiſe à la déciſion de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pytagore naiſſoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophéte eſtoit immortelle, & de céleſte origine. Quoy qu'il défendit l'amour des garçons comme vn crime déteſtable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour conſulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy enuoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maiſon & des mieux faits de la jeuneſſe, dont il ſe ſeruoit à ſes plaiſirs, & auoit établi vne plaiſante coûtume, qu'on ne l'oſoit baiſer en le ſalüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans; de ſorte qu'il ne baiſoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiſer, & donnoit ſa main à baiſer aux autres. Voila comme il abuſoit le ſot populaire, qui tenoit à faueur de voir careſſer ſa femme & ſes enfans, & quelques-vnes ſe vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Ie veux raporter icy vn Dialogue du Dieu & d'vn Preſtre de Tio, dont on reconnoiſtra l'eſprit par celuy de ſes demandes; car ie les ay leuës moy-meſme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és-tu? *Réponſe.* Ie ſuis le nouueau

Eſculape. *D.* Es-tu Eſculape luy-meſme, ou quelqu'autre qui luy reſſemble. *R.* Il n'eſt pas permis de réueler ces myſtéres. *D.* Combien ſeras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en ſuite? *R.* Dans la Bactriane & les païs voiſins, pour honorer auſſi les Barbares, de ma préſence. *D.* Les Oracles de Claros de Delphes & de Didyme, ſont-ils de vrais Oracles? *R.* Ne deſire point de ſçauoir les choſes défenduës. *D.* Que ſeray-ie aprés cette vie? *R.* Chameau, puis cheual, & enfin Philoſophe, & Prophéte auſſi grand qu'Aléxandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reſte, noſtre Charlatan ſçachant que ce Preſtre eſtoit amy de Lépidus, il le voulut perſuader par vn Oracle de le quiter, comme Lépidus eſtant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ſes Sectateurs, comme mortels ennemis de ſes impoſtures, & faillit vn iour à perdre vn Epicurien qui eut la hardieſſe de luy reprocher qu'il auoit fait mourir pluſieurs innocens par vn faux Oracle; ce qui arriua de la ſorte. Il auoit conſeillé à vn homme du païs d'accuſer ſes eſclaues deuant le Gouuerneur de la Prouince, comme coupables de la mort de ſon fils, qui nauigeant ſur le Nil, en remontant vers ſa ſource, ſe laiſſa perſuader d'aller iuſqu'aux Indes, ſans en rien mander à ſes *Iuſqu'aux cataractes*

gens qu'il auoit laiſſez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ſes nouuelles, ils crurent qu'il eſtoit mort, & retournérent vers le pere, qui les acuſa comme i'ay dit, deuant le Proconſul de la Galacie, à la perſuaſion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils reuint qui iuſtifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de reméde. Noſtre Prophéte donc ne pouuant ſoufrir ces iuſtes reproches, commanda à ceux qui eſtoient préſens de lapider l'acuſateur, s'ils ne vouloient eſtre ſes complices; & ils l'euſſent fait, ſans vn certain Démoſtrate qui eſtoit alors en ces quartiers, qui l'embraſſant le ſauua. Pour moy ie ne l'euſſe pas trop plaint; car pourquoy hazarder ſa vie pour détromper des ſots qui ne méritent pas de l'eſtre. Voila comme ſe paſſa cette affaire. Du reſte, la veille que cet impoſteur vouloit rendre ſes réponſes, il apelloit par ordre tous ceux qui auoient preſenté leurs demandes, & vn Héraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles; Alors s'il répondoit du ſanctuaire à quelqu'vn qu'il allaſt à la malheure, perſonne ne vouloit plus receuoir cet homme-là, ni communiquer auec luy; on luy refuſoit toute aſſiſtance, & il faloit qu'il vuidaſt le païs. Il fit vne autre choſe, c'eſt qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui

eſt vne des plus belles piéces de l'antiquité, & qui purge mieux vne ame de ſes defauts, que toutes les cérémonies de la purification. Car non-ſeulement elle nous guérit de nos paſſions, mais elle nous déliure de toute ſuperſtition, & des vains fantômes qui nous épouuantent. Ayant donc trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brûla publiquement, aprés auoir debité vn Oracle qui le commandoit, & ietta les cendres dans la mer. Eſcoute maintenant le plus impudent de tous ſes menſonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de ſon gendre Rutilianus, il enuoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Auréle qui faiſoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy commandoit de ietter deux lions dans le Danube auec pluſieurs cérémonies, ſur l'aſſeurance d'vne paix prochaine qui ſeroit précédée par vne inſigne victoire. Ces lions trauerſant le fleuue furent tuez par les ennemis, & incontinent aprés les Romains furent défaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée aprés auoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour ſe ſauuer ſe ſeruit de l'artifice d'Apollon contre Créſus, & dit qu'il auoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajoûté le nom du vainqueur. Cependant, comme on acouroit à luy de tous coſtez, & que la petiteſſe de la ville où il eſtoit, ne pouuoit pas contenir

Aux Quades & aux Marcomans.

vne ſi grande multitude, & encore moins la nourrir, il inuenta des Oracles de nuit ; car c'eſt ainſi qu'on les nommoit;ce qui ſe faiſoit en cette ſorte. Aprés auoir receu les demandes il ſe couchoit deſſus, & eſtoit auerty la nuit en ſonge, à ce qu'il diſoit, de la réponſe qu'il deuoit faire, qui eſtoit toûjours,ou ambiguë,ou obſcure,particuliérement quand la demande eſtoit bien cachetée. Car ſans courre fortune de découurir ſa fourbe en voulant leuer le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit à la fantaiſie,croyant que ſa réponſe eſtoit plus Oracle de la ſorte, outre que cela eſtoit de grand reuenu. Car il auoit auprés de luy des Interprétes, qui pour le grand profit qu'ils faiſoient,luy donnoient chacun tous les ans vn talent de récompenſe, au lieu de receuoir de luy quelque apointement. Quelquefois lors qu'il n'y auoit perſonne pour le conſulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les ſots, comme celuy qui dit, *Cherche l'eſclaue en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu-as cueilly ſa fleur, il ſoüille ta couche; & de peur que tu ne le découures, ſa femme & luy te préparent du poiſon, & l'ont caché ſous ton cheuet, dequoy ta ſeruante Calypſo eſt complice.* Qui eſt le Démocrite qui n'y eut eſté trompé, aprés tant de circonſtances ; mais il s'en fût moqué auſſi-toſt lors qu'il eût découuert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangére,

étrangere, il diferoit ſa réponſe pour la pouuoir faire en la langue meſme ; & quand il n'auoit perſonne en main pour cela, il répondoit en la ſienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton païs ; car celuy qui t'a enuoyé a eſté tué aujourd'huy par ſon voiſin Diodés, & les aſſaſſins ſont pris.* Eſcoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-meſme. Vn iour que ie m'eſtois enquis du Dieu par vne demande bien cachetée, ſi ſon Prophéte eſtoit chauue, il me répondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach eſtoit vn autre Atis.* Vne autre fois ayant écrit vne meſme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux afin qu'il ne ſe défiaſt de rien, il m'ordonna à l'vn de me froter de Cytmide & de la roſée de Latone ; ayant eſté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que ie cherchois vn reméde pour le mal de coſté. Cependant ie luy demandois quelle eſtoit la patrie d'Homére. En vn autre ſans auoir plus d'égard à Homére ni à ſa patrie, il me défendit d'aller par mer, pour auoir eſté trompé de meſme, par le valet qui preſenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Ie fis pluſieurs autres inuentions pour découurir ſon impoſture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'vne demande, & le payer comme s'il y en

euſt eu pluſieurs ; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé, qui n'auoient aucun raport entr'eux ni auec la demande. Cependant comme il eut apris la fourbe, & que i'auois eſſayé de détourner Rutilianus de ſon mariage, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy répondit par vn Oracle, comme il le conſultoit touchant ma perſonne, *Que i'aymois les beaux garçons & les plaiſirs défendus.* Mais l'eſtant allé voir depuis en la compagnie de deux ſoldats que le Gouuerneur de la Prouince qui eſtoit de mes amis m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fiſt quelque outrage ; ſi-toſt qu'il eut apris ma venuë il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me receut tres-ciuilement ; Toutefois comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiſer, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui eſtoient préſens, d'autant plus que ie le ſalüay par ſon nom, ſans le traiter de Prophéte. Mais pour luy, il ſuporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que ſon Dieu ſçauoit apriuoiſer les eſprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il ſe plaignit à moy de l'aduis que i'auois donné à Rutilianus, & dit que i'auois tort de choquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Ie fis ſemblant de préter l'oreille à ce diſcours, pour me ſauuer

Ou, pour m'acompagner iuſqu'à la mer.

du danger qui me menaçoit, & ſortis aſſez bien d'auec luy, ce qui eſtonna encore plus toute l'aſſiſtance. En ſuite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers préſens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie crus qu'il faiſoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui conteſtoit auec les matelos, i'entray en quelque défiance, d'autant plus que ie n'auois qu'vn de mes gens auec moy, ayant renuoyé les autres à Amaſtris auec mon pere. Ie m'enquis donc du ſujet de leur diférent, & il me dit qu'eſtant déja vieil & ayant toûjours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas ſur la fin de ſes iours ſe ſoüiller d'vne meſchante action, & expoſer ſa femme & ſes enfans aprés ſa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le preſſois dauantage, il auoüa qu'il auoit ordre de me ietter dans la mer. Sur cet auis ie mis pied à terre à Egiale dont Homére fait mention dans ſon Poëme, & y trouuay des Ambaſſadeurs du Bosfore qui alloient en Bythinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; ſi bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnérent place dans leur vaiſſeau, & me rendirent ſans danger à Amaſtris. Depuis cela ie luy déclaray vne guerre ouuerte, & eſtois ſur le point

de me porter pour denonciateur contre luy, auec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Heraclée; mais le Gouuerneur de la Prouince me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand i'aurois découuert toutes ses impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à la ville, & la nommast Ionopolis, & qu'on fist des medailles où la figure du serpent fust empreinte d'vn costé, & la sienne de l'autre, auec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, aprés auoir prédit qu'il mourroit d'vn coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il périt miserablement auant qu'il en eut soixante & dix, d'vn vlcére puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauue, en luy apliquant quelques remedes sur la teste pour en apaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fut vn iuste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe & luy donner vn successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserua le don de prédire quand il seroit

Ou, la hache.

mort, ſans vouloir rien ordonner du reſte. Il y auoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Pétus qui faiſoit en cela vne choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voila l'abregé de la vie de cet impoſteur, que i'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra ſeruir à en détromper pluſieurs à qui il auoit impoſé durant ſa vie. Ie n'ay pû refuſer cela à ton amitié, ni à l'eſtime que ie fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu-as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGVE

DE CRATON ET DE LYCINVS.

C'eſt vne Apologie de la Dance, & particuliérement des Balets.

LYCINVS. COMME tu-as condamné la Dance par vn long & graue diſcours, & as dit qu'elle eſtoit plus digne de la moleſſe des femmes que du courage mâle des hommes, nous acuſant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choſes de néant ; I'en veux entreprendre la défenſe, & te faire voir combien tu-és éloigné de la raiſon, de blâmer ainſi vne des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'vne vertu morne & auſtére, tu ne ſçais ce que c'eſt des diuertiſſemens qui relaſchent l'eſprit.

CRATON. Ie m'étonne, Lycinus, de ce qu'eſtant né homme & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quites l'entretien des Sçauans & les occupations des Sages, pour voir dancer vn baladin, au ſon de la flûte ou de la lyre, auec des poſtures laſciues & des contenances deshon-

neſtes, & repreſenter les amours & les auantures de quelque efféminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui ſont des choſes indignes d'vn honneſte homme. Cela me fit pitié lors que i'apris que tu te donnois tout entier à ces ſpectacles, & quitois l'eſtude des Anciens & des Philoſophes, pour demeurer aſſis tout le iour à contempler des choſes vaines & ridicules, cóme ſi tu te faiſois chatouiller l'oreille auec vne plume. Car ſi tu aymes les diuertiſſemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Muſique ou plûtoſt la Tragédie & la Comédie, qui relâchent l'eſprit auec quelque ſorte d'inſtruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre deuant des Iuges graues & ſéuéres, & ie te conſeillerois pluſtoſt de le nier tout à plat que de t'embaraſſer dans vne honteuſe Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te déliurer de l'enchantement de ces Sirênes, qui dreſſent des embuſches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Vlyſſe fit ſes compagnons, qu'vn doux poiſon arreſtoit chez les Lotophages.

LYCINVS. Que tu-és deuenu ſéuére, Craton? mais tes comparaiſons ne ſont pas bien iuſtes. Car la mort ou quelque choſe de pire eſtoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaiſir que ie reçois de la douceur des ſpectacles, qui eſt comme vn feſtin qu'on fait à mes

yeux, i'en reuiens toûjours au logis plus ſage & plus ſçauant.

CRATON. Tu-és d'vne étrange humeur de faire gloire d'vne choſe dont tu deurois rougir de honte. Ie te compare à ces malades deſeſperez, qui ne croyent pas ſeulement eſtre malades.

LYCINVS. Dy-moy, Craton, condâmne-tu ces choſes-là ſur le raport de la Renommée, ou ſi tu les as veuës toy-meſme; car il n'eſt pas iuſte de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'eſt iuſtement ce qu'il me faudroit auec ma mine graue & mes cheueux blancs, de demeurer aſſis tout le iour parmy de ieunes gens & des femmes, à voir dancer vn bouffon, & aplaudir à vn baladin.

LYCINVS. Ie te pardonne de n'aymer pas vn plaiſir dont tu n'as iamais goûté; mais ie ne te pardonne pas de le condamner ſi abſolument ſur le raport d'autruy. Que ſi tu veux te prêter à moy pour quelques heures, & relâcher vn peu de ta grauité, ie m'aſſure de te rendre ce plaiſir ſi familier qu'il ne ſe dancera point de balets que tu n'ailles long-temps auparauant retenir place pour les voir plus à ton aiſe.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que i'euſſe bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. I'ay pitié certes de te voir dans vn ſi grand abandonnement, que de mettre ta félicité

en des

en des choſes infames & deshonneſtes.

LYCINVS. Veux-tu que laiſſant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaiſir qu'il y a à cet exercice, où l'eſprit & les yeux trouuent dequoy ſe diuertir ſi agréablement, ſans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la muſique.

CRATON. Ie n'ay pas le loiſir d'entendre diſcourir vn furieux qui fait vanité de ſa fureur; ſi tu veux toutefois ie demeureray là par complaiſance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme ſi perſonne ne t'écoutoit.

LYCINVS. Ie ne demande que cela; ie te feray bien-toſt voir que la Dance n'eſt pas vne choſe ſi extrauagante que tu t'imagines. Premiérement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſſance auec l'Amour. Témoin le bal meſuré des Aſtres, & les diuerſes conjonctions des Eſtoiles fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris naiſſance cet Art diuin, qui s'eſt augmenté auec le temps, & a acquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiére qui ſe plut à cet exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Créte qu'en Phrygie. Et cette inuention ne luy fut pas inutile; car en ſautant & danſant ils ſauuérent

Le plus ancien des Dieux.

Curétes, Corybantes.

la vie à Iupiter, que son pere vouloit déuorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance; mais c'estoit alors vn exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des jauelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiuérent en Créte, de sorte qu'elle deuint le passe-temps non-seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est-ce par forme de loüange qu'Homére apelle Mérion bon danseur. Car il y fut si sçauant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Ie pourrois aléguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrhique, qui est vne Dance qui se fait auec les armes, & qui l'a rendu plus célébre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacédémoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Gréce, aprés auoir apris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiuérent auec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous leurs exercices. Car alors vn ioüeur de

flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en ioüant & dansant, & ils le suiuoient en bel ordre, auec mille postures guerriéres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en auoit vne autre qui disoit, *Auancez-le pied, mes enfans, & trépignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des préceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la dance qu'ils apelloient *Hormus*, qui estoit vn branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la dance auec des postures masles & belliqueuses, & la fille le suiuoit auec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils auoient encore vne autre dance qui se faisoit nu-pieds; sans parler de celle qu'Homére represente dans le Bouclier d'Achile, à quoy Dédale exerce la belle Ariadne, & des deux sauteurs ou baladins qui sont à la teste, qui font des saults périlleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à vne noce, comme si l'on n'eût pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier que ce diuin exercice. Pour les Phéaques ie ne m'estonne pas qu'il les faste plaire à la Dance, puis qu'il represente en leur personne vne vie délicieuse; Aussi est-ce ce

qu'Vlyſſe admire principalement, que leur adreſſe en ce poinct. Les Theſſaliens en faiſoient tant d'eſtat, que leurs principaux Magiſtrats en empruntoient le nom; & s'apelloient *Proorqueſteres*, comme qui diroit *qui ménent la Dance*. Car cette inſcription ſe lit encore ſous leurs ſtatuës, auſſi bien que cellecy, *A l'honneur d'vn tel pour auoir bien dancé au combat*, c'eſt à dire, pour auoir bien fait à la bataille. Ie paſſe ſous ſilence les feſtes & autres telles ſolemnitez qui ne ſont iamais ſans dance, pour auoir eſté inſtituées par d'excellens Danſeurs & Muſiciens, comme Orphée, Muſée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût eſtre initié dans les myſteres, ſans la Dance & la Muſique. Ie ne parle point auſſi des Orgyes, pour ne point diuulguer les myſteres de Baccus; mais tout le monde ſçait qu'on apelle *deſſauter* quand on les réuéle. En Délos on ne fait point de ſacrifices ſans la Dance & la Muſique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux ménent la Dance au ſon de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom là à leurs chanſons. Mais pourquoy parler des Grecs, puiſque les Indiens meſmes adorent le Soleil, non pas en baiſant la main comme nous adorons les Dieux, mais en danſant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Aſtre. Et ils n'ont

Ou, le combat.

point d'autre culte de la Diuinité; car cela ſe fait au coucher & au leuer du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en danſant, & auant que de tirer leurs fléches qui ſont rangées autour de leurs teſtes en forme de rayons, ils ſautent & danſent pour eſtonner l'ennemy. Paſſons maintenant en Egypte, où la fable de Protée repreſente vn excellent danſeur qui faiſoit mille poſtures diférentes, & dont le corps ſouple & l'eſprit ingenieux ſçauoient tout contrefaire & tout imiter, ſi adroitement, qu'il ſembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence auſſi qu'Empouſe qui ſe changeoit en tant de formes eſtoit vne excellente danſeuſe. Mais il ne faut pas oublier la dance ſacrée des Preſtres de Mars, qu'on apelle pour cela *Saliens*, qui eſt vn Sacerdoce tres-auguſte parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt vn Dieu belliqueux, & comme ie croy l'vn des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique & groſſier, quoy que robuſte & vigoureux; luy aprit la dance auant l'exercice des armes, comme ſi c'euſt eſté vn prélude de la guerre; Et pour récompenſe on luy conſacre la diſme des dépoüilles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes

Fantôme ancien.

de Baccus, comme tu ſçais, ne conſiſtent qu'en ſaults & en dances; & c'eſt par là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrrhéniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner vne choſe ſi diuine & ſi myſtérieuſe, qui ſe pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en reuient. Mais ie m'étonne qu'vn homme comme toy qui réuére Homére & Héſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſçais l'eſtime qu'ils font de la Dance, & que celuy-cy la conte parmy les choſes les plus agréables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irrépréhenſible, atribüant la douceur à la Muſique qui eſt ſa compagne inſéparable. En vn autre endroit il la met en paralelle de la guerre, diſant que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & à danſer, comme ſi ces diuines qualitez eſtoient vn préſent du Ciel; auſſi faut-il auſſi beaucoup de naturel pour y reüſſir. D'ailleurs, il ſemble auoir voulu diſtinguer par là toutes choſes en deux, en la paix & en la guerre,

& faire la Dance & la Musique le symbole de la Paix. Hésiode comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses, au leuer de l'Aurore, autour d'vne claire fontaine & de l'Autel de leur pere; si bien que blâmer la Dance c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au iugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loüé la Dance comme vne chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu aprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condanner, luy qui ne dédaignoit point de se trouuer dans les assemblées des Musiciennes, & qui fréquentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne ne l'a veuë qu'en son enfance, ie m'assure qu'il quiteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiére chose qu'il feroit aprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comédie & la Tragédie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliére, l'vne le Cordax & quelquefois le Sicynnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, puis-que tu les as préférées d'abord à la Dance, examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragédie vn faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour en paroistre plus gros aussi bien que plus grand,

Iupiter.

Ou, Bateleuses.

Il a déja parlé de la Musique.

Cothurne.

répréſenter vn Héros ou vn Dieu, & bâiller auec vn grand masque comme s'il vouloit déuorer les ſpectateurs. Ce n'eſt pas tout, car il ſe contourne & ſe deméne comme vn furieux, & chante des complaintes qui ſeroient ſuportables en la perſonne d'Hécube ou d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule auec ſa peau de lyon & ſa maſſuë, fredonner ſes trauaux ſur vn Theatre. Ce que tu reprens donc en la Dance, en diſant que c'eſt pluſtoſt le métier des femmes que des hommes, ſe peut mieux dire de la Tragédie & de la Comédie, où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les perſonnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extrauagance de ſes maſques, au lieu que celuy du danſeur, auſſi bien que ſon habit, eſt plus ſéant & plus modeſte, & il ne bâille pas auſſi comme l'autre qui répreſente des Tragédies. Car autrefois vn meſme baladin chantoit & danſoit; mais comme on vit que le mouuement empeſchoit la répiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & danſer les autres. Pour le ſujet de la Piéce il eſt commun au Balet & à la Tragédie, mais il y a plus de diuerſité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainſi dire plus d'érudition. Que s'il n'y a point en Gréce de prix établi pour cet exercice comme pour les autres

Cela eſt prouué par la ſuite.

autres, ie croy que c'eſt qu'on l'a trouué au deſſus de la récompenſe, ou qu'on a cru qu'il y auoit quelque choſe de diuin à cauſe de la Religion ; quoy que la plus illuſtre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Gréce, l'ait ajoûté à ſes jeux cõme pour leur acompliſſement. *Calcide.*

Ie veux maintenant rendre raiſon pourquoy i'ay laiſſé à part pluſieurs choſes, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie ſçay que d'autres deuant moy ont compoſé des liures ſur ce ſujet, où ils ont recherché curieuſement toutes les ſortes de Dances, auec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'vtilité qu'on peut tirer de cet exercice, particuliérement depuis le ſiécle d'Auguſte, ie me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechercher pédanteſquement celles qui ne ſont plus en vſage, comme *le ſaut de la Gruë*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui ſe fait dans la débauche, où l'on voit ſauter & gambader des païſans au ſon de la flûte, qui eſt vne Dance pénible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun auec celle dont ie veux parler. Auſſi Platon dans ſes Loix aprouue les vnes & condamne les

autres, les diuiſant en vtiles, & agréables, & en banniſſant les deshonneſtes.

Voila ce que i'auois à dire touchant la Dance en géneral, ſans m'eſtendre dauantage dans le particulier. Ie répreſenteray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danſeur, pour faire voir, que cet Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Balet, qui eſt celuy dont i'entens parler, ſçache pluſieurs choſes comme la Poëſie, la Geométrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme, quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouuemens de l'Ame que la Rhétorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerſes poſtures & contenances, en ſorte qu'il ne le céde point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſçache le préſent, le paſſé, & l'auenir, & qu'il les ait toûjours preſts en ſon eſprit, pour les pouuoir répréſenter dans l'occaſion. Mais il doit ſçauoir particuliérement expliquer les conceptions de l'Ame, & découurir ſes ſentimens par les geſtes & le mouuement du corps. Enfin, il doit auoir ce que Thucydide attribuë à Périclés, le ſecret de voir par tout ce qui conuient, qu'on apelle *le Decorum*, afin de

s'en bien aquiter ; & auec cela eſtre ſubtil, inuentif, judicieux, & auoir l'oreille tres-délicate. Pour ſa matiére, l'hiſtoire ancienne ou pluſtoſt la fable luy en fournit ſufiſamment. Il faut donc qu'il ſçache tout ce qui s'eſt paſſé d'illuſtre depuis le Cahos & la naiſſance du monde, iuſqu'à la Reyne Cleopatre, car cette Science embraſſe toute cette étenduë ; mais il doit répreſenter principalement les Fables les plus célébres, Comme Saturne châtra ſon pere le Ciel, la bataille des Titans, la naiſſance de Vénus, celle de Iupiter, le larcin de ſa mere, la ſupoſition d'vne pierre, la priſon de Saturne, le partage des trois Freres, la réuolte des Géans, le larcin de Prómethée & ſon ſuplice, la formation de l'homme, la force de l'vn & de l'autre amour. En ſuite le mouuement de l'Iſle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embuſches de Ticye, le milieu de la terre trouué par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conſeruées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplérent le monde, le démembrement d'Iacchus, la fourbe de Iunon, l'embraſement de Séméle, les deux naiſſances de Baccus ; Tout ce qui ſe dit de Minerue, de Vulcan, & d'Ericthon, auec le diférent touchant le païs d'Athénes, & le premier jugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs-

là, & particuliérement les auantures de Cérés qui
Proſerpine cherche ſa fille, l'hoſpitalité de Célée, l'inuention de l'Agriculture de Triptoléme ; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye,
Egée. de Théſée & de ſon pere ; l'enléuement de Médée & ſa retraite en Perſe, les filles d'Erecthée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & ſoufert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore auſſi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier rauiſſement d'Helêne, ni l'entrepriſe de Caſtor & de Pollux contre la ville d'Athénes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Héraclides; Car tout cela eſt de l'hiſtoire d'Athénes, que i'ay détaché de ſon corps pour ſeruir d'exemple. Aprés, vient celle de Mégare, Niſus, Scylla, le cheueu
Ou, le floquet. de pourpre, le paſſage de Minos, ſon ingratitude enuers ſa bienfaictrice. Puis Cithéron, les calamitez des Thébains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui ſe couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la ſtructure des murs de Thébes au ſon de la lyre,
Niobé. la fureur de l'Architecte, la vanité de ſa femme, ſa punition, ſon dueil, ſon ſilence; En ſuite les triſtes auantures d'Actéon, de Penthée, & d'Edipe; Hercule & tous ſes trauaux, auec le meurtre de ſes enfans. Corinthe ne manque pas auſſi

de ſujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bellérophon & Sthénobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephélé par l'air ſur vn belier, la réception que font les Dieux marins à Inon & à Mélicerte. Aprés, l'hiſtoire des Pélopides; Mycénes & tout ce qui s'y paſſe, & auparauant Inacus, Io, Argus, Atrée, Thyeſte, Erope, la Toiſon d'or, les nôces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon, le ſuplice de Clytemneſtre; Et plus haut encore l'entrepriſe des ſept Princes contre Thébes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraſte, l'Oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſépulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'eſt paſſé à Nemée, Hypſipile & Arquémore, & auant tout cela, la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy eſt atachée l'hiſtoire d'Ethiopie, Caſſiopée, Andromède, Céphée, que la crédulité des hommes a placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignorera pas auſſi l'hiſtoire des deux fréres Danaüs & Egypte, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacédémone a les amours d'Hyacinthe, où Zéphire eſt riual d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'vn coup de palet, la fleur iſſuë de ſon ſang, & les caractéres de douleur qu'elle porte emprains, la réſurrection de

Tyndare, ſuiuie de la colére de Iupiter contre Eſculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Deeſſes, l'acueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le rauiſſement d'Helêne. Car l'hiſtoire de Troye eſt iointe à celle de Sparte, & fournit de ſoy vne ample matiére, puis-que tous ceux qui s'y ſont trouuez, peuuent faire chacun vn ſujet à part, que le Pantomime doit auoir préſent, comme i'ay dit, à ſa memoire, & particuliérement ce qui eſt ariué depuis le rauiſſement d'Helêne, iuſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignée de ce ſujet, & ſon auanture chez les Scythes; ni ce qui eſt arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſupoſée d'Vlyſſe, auec l'abandonnement de Philoctéte. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypſo, Télégone, Eole & ſes vents, auec le reſte iuſqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embuſches dreſſées à Palaméde, la colére de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du meſme nom. L'Elide auſſi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Iupiter, les premiers Athlétes des jeux Olympiques; Mais il y a vne grande moiſſon de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie ſauuage de Caliſto depuis ſa groſſeſſe, l'yurognerie des Centaures,

la naiſſance de Pan, les amours d'Alphée & ſon voyage ſous mer en Sicile. Paſſant en l'Iſle de Créte nous y trouuerons Europe, Paſiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Iſle. En Etolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuue Achelois, la naiſſance des Sirênes, l'origine des Iſles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut paſſée; Neſſe, la jalouſie de Déjanire, ſuiuie de l'embraſement d'Hercule ſur le mont Oëta. La Thrace vient aprés, auec Orphée & ſa mort, ſa teſte parlante & nageante ſur ſa lyre, Hémus, Rhodope, le ſuplice de Lycurgue; Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pélias, Iaſon, Alceſte, la flote des Argonautes, Argos & ſa Carine parlante; les auantures de Lemnos, Æté, le ſonge de Médée, le démembrement de ſon frére, & le reſte de ſes trauerſes, puis Laodamie & Protéſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde, iuſqu'en Perſe; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiſcret de Tantale, l'épaule de Pélops ſeruie aux Dieux en vn feſtin, au lieu de laquelle ils en remirent vne d'yuoire. En Italie, l'Eridan, Phaéton

C'eſt qu'il portoit des tables d'airain.

& ſes ſœurs changées en arbres, qui diſtilent l'Ambre. De là en Afrique, les Heſpérides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas ; puis en Eſpagne, Géryon, & l'enléuement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime ſçache auſſi toutes les métamorphoſes & les changemens en fleurs, en arbres & en beſtes, & ceux de femmes en hommes, comme il en arriua à Cénée & à Tiréſias. Il aprendra meſme les hiſtoires plus récentes, tout ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux myſtéres cachez des Egyptiens, il tâchera auſſi de les faire comprendre par geſtes, Epaphus, Oſiris, & le paſſage des Dieux dans le corps des animaux ; mais particuliérement leurs Amours & leurs métamorphoſes. En ſuite toute la tragédie des Enfers, le ſuplice des meſchans & la cauſe de leurs peines, l'amitié de Théſée & de Pirithoüs conſeruée iuſques-là. Enfin tout ce qu'ont inuenté Homére, Héſiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voila vn petit abrégé d'vne moiſſon infinie, pour ne rien dire des ſujets nouueaux qu'on peut inuenter. Il faut auoir, comme i'ay dit tout cela preſt pour s'en ſeruir au beſoin, & le ſçauoir exprimer parfaitement, ſans qu'il ſoit beſoin de Protocole ny d'Interpréte.

préte. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'auoüa le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'vne suite de la Musique, à laquelle on auoit ajoûté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on ioüoit; mais qu'elles estoient le plus souuent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'harmonie. Alors vn illustre Pantomime du temps de Néron, qui auoit le corps excellent & sçauoit fort bien son mestier, le pria de ne le point condamner sans l'auoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, répresenta deuant luy l'adultére de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découuroit, Vulcan qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui acouroient au spectacle, Vénus toute confuse, Mars estonné & supliant, & le reste de la Fable, auec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy sembloit voir la chose mesme, & non pas sa répresentation, & que cet homme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, ie te veux raporter tout d'vne suite le témoignage d'vn barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour *Démétrius*

de Néron pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin dancer auec tant d'adreſſe, qu'encore qu'il n'entendiſt rien de ce qu'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire préſent de ce Pantomime: Et comme Néron s'eſtonnoit de cette demande, C'eſt, dit-il, que i'ay pour voiſins des Barbares, dont perſonne n'entend la langue, & celuy-cy ſeruira de truchement, & leur fera entendre par geſtes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art eſt de contrefaire ſi bien ce qu'on iouë, qu'on ne faſſe ni geſte ni poſture qui n'ait du raport à la choſe qu'on répréſente, & ſur tout qu'on garde le caractére de la perſonne, ſoit Prince ou autre. Ie te diray à ce propos le ſentiment d'vn autre Barbare qui voyant cinq maſques & cinq habits préparez pour vn balet & ne voyant qu'vn danſeur, demanda qui feroit les autres perſonnages; Et comme il eut apris qu'il les iouëroit tous luy ſeul, Il faut donc, dit-il, que dans vn ſeul corps il ait pluſieurs ames. C'eſt pour cela que les Romains les ont apellez Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, ſois comme vn Polype, pour prendre toute ſorte de couleurs, & changer de face ſelon la diuerſité des affaires.* En vn mot, cet Art fait profeſſion d'exprimer les mœurs & les paſſions

Qui imitent tout.

des hommes, & de contrefaire tantoſt le joyeux tantoſt le triſte, tantoſt le doux, tantoſt le colére, & les deux contraires preſque en vn meſme momét. Les autres choſes qu'on voit & qu'on entend ſont vnes, c'eſt à dire ne répréſentent qu'vne ſeule idée; mais le Pantomime eſt tout ſeul pluſieurs choſes, & il y a du plaiſir à voir la multitude & la diuerſité de ſon apareil, & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comédie & de la Muſique. Dans les autres choſes les fonctions du corps & de l'eſprit ſont différentes; mais icy elles ſont vnes, & l'on n'y fait aucun geſte qui n'ait ſa raiſon. C'eſt pourquoy vn Ancien diſoit que les Pantomimes auoient les mains ſçauantes, & les alloit voir pour s'inſtruire; & vn autre Philoſophe voyant dancer vn Balet, Grans Dieux! dit-il, de quel plaiſir m'eſtois-je priué iuſqu'alors par trop de ſcrupule. Que s'il eſt vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'iraſcible, le concupiſcible, & le raiſonnable, le Pantomime les répréſente tous trois, l'iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il iouë vne paſſion moderée, ou pluſtoſt cette derniére qualité eſt répanduë par tout, comme le ſens de l'atouchement par tout le corps. D'autre coſté, quand il a toûjours pour objet ce qui

La flûte, le chalumeau. Ou, la bonne voix de l'Acteur, & le cõcert des Muſiciens.

Lesbonax Mytilenien.

Timocrate ſon précepteur.

eſt beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire meſme que ſon ſilence a quelque choſe de la Philoſophie de Pytagore. Ajoûtez à cela que cet Art raſſemble en vn l'vtile & le délectable, qui eſt le dernier point de perfection au jugement des plus Grans hommes, & l'vtile y eſt d'autant plus vtile, qu'il eſt ioint au délectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & ſe veautrer dans la bouë ou dans la pouſſiére; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais auec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de ſoupleſſe, ces ſauts, ces pirouëttes, ces culebutes, & ces diuers mouuemens du corps, réjouïſſent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'auantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres ſemblables exercices. Comment donc, cet Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qui exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poëſie & de la Muſique, & inſtruit les ſpectateurs. Car qui a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-enſemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t-il de plus

plein d'inſtruction que les Fables anciennes, au récit deſquelles vous voyez tout le théatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colére, d'horreur ou de compaſſion. Ie ne parle point de la force & de l'adreſſe du Pantomime, qui eſt vn chef-d'œuure, & vne choſe auſſi rare que de trouuer en vne meſme perſonne la douceur & la majeſté. Quant aux perfections du corps, ie deſire, que ſelon la maniére de Polycléte, le Pantomime ne ſoit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignérent vn iour ceux d'Antioche, qui ſe connoiſſent fort bien en ces choſes. Car comme vn petit homme leur répréſentoit Hector, ils demandérent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'eſtoit-là qu'Aſtianax. Vne autrefois qu'vn grand homme répréſentoit Capanée ſous les murs de Thébes, ils dirent qu'il n'auoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il eſtoit plus haut que les murailles : A vn gros homme qui s'efforçoit de ſauter, ils criérent qu'il priſt garde de ne pas rompre l'échafaut : Et à vn maigre & défait qu'il ſongeaſt à ſe guérir, & non pas à danſer. Railleries pleines d'inſtruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cet exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & ſouple tout-

Ou, ſonpleſſe.

enſemble, pour ſe pouuoir arreſter tout court & tourner en vn inſtant, ce qu'il a de commun auec le luteur, comme il prend de l'Orateur la geſte, & participe ainſi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Hérodote dit que les yeux ſont plus fidéles que les oreilles, parce qu'on croit pluſtoſt ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le jugement de l'vn & de l'autre. Du reſte, ce ſpectacle touche tellement, qu'vn Amant s'y peut guérir de ſa paſſion, & vn mélancolique de ſa triſteſſe; & il eſt ſi naturel qu'on y pleure & qu'on y rit ſelon les diuers ſujets qu'on répréſente. Ceux du Pont & d'Ionie ſont tellement touchez de la fable de Baccus, quoy qu'elle ſoit ridicule, que toutes les fois qu'on la iouë, ce qui arriue ſouuent, ils paſſent les iours entiers à voir ſauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux ſe piquent plus d'eſtre les Acteurs de ces fadaiſes, que de leur nobleſſe ou de leur dignité. Aprés auoir veu les vertus du Pantomime, conſidérons maintenant ſes defauts; i'ay déja dit ceux du corps, voicy les autres. Pluſieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-vns ſe troublent en dançant, & déçus par la reſſemblance, répréſentent vne choſe pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeſte auec l'hiſtoire de Saturne, à cauſe

qu'elles ont du raport, & que l'vn & l'autre mange ſes enfans ; & celle de Glauce & de Sémelle à cauſe du feu dont l'vne & l'autre eſt conſumée. Mais l'Art n'eſt pas reſponſable des fautes de l'artiſan, & il faut blâmer ceux qui péchent contre les régles, & louër ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit auoir toutes les parties que i'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun ſe reconnoiſſe dans la diuerſité des perſonnages qu'il répréſente, & ſe penſe voir en luy comme en vn miroir. Car alors on ne ſe peut contenir d'aiſe, & l'on rencontre ce qui eſt ſi dificile à trouuer, de ſe connoiſtre ſoymeſme, ſi bien qu'on reuient du ſpectacle tout inſtruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éuiter. Il doit prendre garde ſur tout à garder la bien-ſéance, ſans s'emporter trop auant. Car il y a vn vice de trop d'afectation comme dans l'éloquence, lors qu'on paſſe la meſure des choſes qu'on veut répréſenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit eſtre petit ou grand. C'eſt ainſi qu'vn illuſtre Pantomime de mon temps, ioüant Ajax le furieux, s'emporta de ſorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaiſoit pas le furieux, mais qu'il l'eſtoit. Car il déchira les habits d'vn qui frapoit du pied deuant luy auec des ſouliers de fer, ſelon la coûtume, pour faire plus de bruit, & arrachant l'inſtrument d'vn

Muſicien en donna vn tel coup ſur la teſte à celuy qui répréſentoit Vlyſſe, qu'il l'eût aſſommé ſans le chapeau qui retint le coup. Cependant, le peuple qui ne ſçait point garder de bornes eſtoit ſi rauy de cette extrauagance, qu'il faiſoit cent poſtures ridicules comme s'il eût eſté fou luy-meſme, tant l'autre luy auoit bien imprimé la paſſion qu'il répréſentoit. Mais les honneſtes gens rougiſſoient de ces folies, quoy qu'ils tâchaſſent de les excuſer. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il eſtoit, iuſqu'au ſiége des Sénateurs, & s'aſſit entre deux Conſulaires, à qui il fit apréhender auec raiſon, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout de bon en le contrefaiſant. Et certes dés qu'il fut reuenu de ſon tranſport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Balet, il dit que les plus courtes folies eſtoient les meilleures, & qu'il ſe contentoit d'auoir eſté fou vne fois en ſa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'eſt qu'vn de ſes riuaux répréſenta en ſuite le meſme ſujet ſans tomber dans la meſme faute, ni ſortir des bornes de la répréſentation, ce qui fut aprouué de tout le monde. Voila ce que i'auois à dire pour iuſtifier ma paſſion. Que ſi tu veux vn iour prendre part à ce diuertiſſement, tu n'en ſeras pas peut-eſtre moins touché que moy, & tu ne te plaindras

te plaindras pas comme Circé fit à Vlysse que ses charmes ayent esté impuissans pour toy; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoser en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éueille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est déja arriué; car il me semble que tu m'as dessillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que i'auois ignoré iusqu'à présent. Souuien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au théatre, afin que i'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'vn si agréable diuertissement.

Il y a icy vn Dialogue intitulé Léxiphanés, *contre ceux qui parlent vn langage qu'on n'entend point, ou, comme nous disons,* Phœbus & Galimatias. *Mais outre que le Phœbus de nostre langue ne se raporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voyent goute; c'est pourquoy ie ne l'y point traduit.*

L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

DIALOGVE

DE PAMPHILE ET DE LYCINVS.

C'eſt vne diſpute de deux Philoſophes Péripatéticiens pour vne chaire de Profeſſeur, dont on veut exclûre l'vn à cauſe qu'il eſt Eunuque.

PAMPHILE. QV'AS-TV à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINVS. Tu riras plus que moy lors que tu ſçauras le plaiſant procés qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt déja ridicule, que des Philoſophes ayent procés enſemble; & quand il ſeroit vray, cela ne deuroit point troubler la tranquilité de leur eſprit, ni émouuoir leurs paſſions.

LYCINVS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'vn à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Eſt-ce pour quelqu'vne des choſes qui ſont controuerſées entr'eux, ou ſi c'eſt quelque nouueau diférent?

LYCINVS. Ce ſont deux Philoſophes de meſme Secte qui diſputent publiquement auec aigreur, en la préſence des principaux de Rome, deuant leſquels ils deuroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle eſt leur diſpute, afin que i'en rie à mon tour, ſans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINVS. Tu ſçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philoſophie pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & il s'agiſſoit de receuoir vn Profeſſeur dans celle des Péripatéticiens qui eſt vacante.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriēs, &c.

PAMPHILE. Ie le ſçay; car celuy qui l'eſtoit eſt mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combatoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouuer étrange, n'eſtoit qu'il ne ſied pas bien à des Philoſophes qui preſchent le mépris des richeſſes, de ſe batre pour du reuenu, comme s'il s'agiſſoit de défendre la Religion ou le ſepulcre de leurs Anceſtres. Car ce qu'ils conſidéroient icy n'eſtoit pas l'inſtruction de la jeuneſſe, mais deux mille cinq cens liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Péripatéticiens ne tiennent pas les richeſſes indiférentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINVS. Il eſt vray; Si bien qu'on peut

dire qu'ils combatoient pour la défenſe de leurs loix & de leurs coûtumes : mais il y a du particulier dans la diſpute, qui la rend bien agréable. Pluſieurs Champions ſe ſont préſentez en ces jeux funébres ; mais les deux principaux qui paroiſſoient deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, eſtoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des eſcarmouches aſſez légéres, où chacun a ſoûtenu la doctrine de ſon maiſtre, ſans que pas vn ait eu l'auantage. Mais à la fin Dioclés laiſſant là ſon Ariſtote, a tourné toutes ſes forces contre ſon ennemy & s'eſt mis à le décrier, & à réueiller ſes defauts ; & l'autre pour ſe reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Ie ne le trouue pas étrange ; car il faut auoir égard aux mœurs auſſi bien qu'à la doctrine, dans l'inſtitution de la jeuneſſe ; & ſi i'en eſtois cru, on préféreroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Ie ſuis de meſme ſentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'eſt qu'aprés s'eſtre bien dit des injures l'vn à l'autre, Dioclés a reproché à ſon compagnon qu'il n'eſtoit pas digne de philoſopher, parce qu'il eſtoit Eunuque, & à plus forte raiſon de remporter le prix propoſé aux Philoſophes ; & que ſi l'on faiſoit bien, les Eunuques ſeroient exclus

non-ſeulement de toutes les charges publiques, mais des myſtéres des Dieux & des Aſſemblées, comme des monſtres dont la rencontre ſeule eſt funeſte. Il s'eſt donc fort étendu là-deſſus, & a reproché à l'autre qu'il n'eſtoit ni mâle ni femelle, qui eſt vn prodige dans la Nature.

PAMPHILE Voila vn crime tout nouueau, qu'vn autre apelleroit vn mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à vne ſi grande objection? car la choſe commence déja à me faire rire.

LYCINVS. Il eſt demeuré long-temps ſans parler, ſoit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques ſont plus ſujets à ces paſſions que les autres, & ſa confuſion paroiſſoit viſiblement ſur ſon viſage; Mais à la fin il a répondu d'vne voix greſle, Que Dioclés auoit tort de vouloir exclure des hommes d'vne profeſſion qui admettoit meſme les femmes, & a alégué les exemples d'Aſpaſie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'vn Eunuque Gaulois qui a eſté fort illuſtre du temps de nos peres, dans la Philoſophie Academique. Mais Dioclés eſtoit ſi animé qu'il ne vouloit point receuoir ces raiſons; & ie croy qu'il eût exclus ce Gaulois meſme, s'il eût eſté préſent, malgré toute ſa réputation & ſa gloire. Car il a alégué force railleries des autres Philoſophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioüé ſur ce defaut. Voila la

queſtion qui ſe préſentoit à juger, *Si vn Eunuque peut eſtre admis à la Philoſophie, & particuliérement à eſtre Profeſſeur.* Diocles ſoûtenoit que non, & qu'il faloit du moins pour cela vne grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agiſſoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'eſprit; & qu'on deuoit ſimplement auoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'authorité d'Ariſtote, qui deuoit eſtre de grande importance en cette matiére, lequel auoit fait vne eſtime particuliére de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, iuſqu'à luy ſacrifier comme à vn Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de deuoir eſtre exclus de l'inſtitution de la jeuneſſe, y eſtoient plus propres que les autres, pour eſtre exempts du ſoupçon dont Socrate meſme ne s'eſtoit pû garantir. Il tournoit auſſi contre l'autre ſes railleries, & diſoit que ſi la barbe eſtoit ſi conſidérable en cet endroit, vn bouc deuoit eſtre préféré à vn Philoſophe. Là deſſus vn de la troupe ſe leuant, Meſſieurs, dit-il, quoy que Bagaos n'ait point de barbe, il n'eſt point Eunuque; mais a eſté contraint de le contrefaire pour ſe ſauuer d'vn adultére où il a eſté pris ſur le fait; ſi bien qu'à préſent que le danger eſt paſſé, ie croy qu'il auouëra ce qu'il eſt. A ces mots il s'eſt fait vn éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a ſceu s'il deuoit confeſſer ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comédie eſt aſſez belle, mais qu'en eſt-il arriué ?

LYCINVS. Que les Iuges ne ſe pouuant acorder ont remis la choſe à la déciſion du Sénat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on dépoüillaſt Bagoas, comme on fait les eſclaues qu'on veut vendre, pour voir s'il eſtoit capable de philoſopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy acordaſt le congrés auec quelque Courtiſane en la préſence de l'vn des Iuges. Cependant, l'vn inſtruit ſon acuſation, & veut faire reuiure le crime de l'adûltére, quoy qu'il faſſe contre luy; l'autre tâche à ſe montrer homme, & met en œuure toutes ſes facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il eſt bon étalon, comme la marque d'vn bon Philoſophe, & vn argument au genre démonſtratif; Cela me fait ſouhaiter que mon fils que ie deſtine à la Philoſophie, ait cette partie là excellente pluſtoſt que le jugement ou la mémoire, afin de pouuoir eſtre vn iour grand Philoſophe.

On, vne démonſtration.

DE L'ASTROLOGIE IVDICIAIRE.

Le titre ſert d'Argument. Du reſte ce Traité eſt en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'eſt pas de Lucien, outre qu'il y a des choſes bien chimériques, & qui ne ſont pas de ſon caractére.

MON deſſein n'eſt pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Aſtres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'vtilité de cette vie; ſans donner pourtant ni précepte ni doctrine, mais ſeulement quelques remarques & obſeruations ſur ce ſujet. Ie m'eſtonne d'abord que les Doctes qui cultiuent auec tant de ſoin les autres parties de la Philoſophie, ne font plus d'eſtat de celle-cy; car elle eſt tres-ancienne, & tire ſon origine de ces premiers Roys qui ont eſté chéris des Dieux; Mais on néglige maintenant d'y trauailler, non tant par pareſſe que par ignorance, pour n'en auoir pas aſſez de lumiére; & lors qu'on rencontre quelque impoſteur qui en fait profeſſion, on condamne l'art au lieu de condamner l'artiſan, quoy que l'Aſtrologie non plus que les autres Sciences, ne ſoit pas reſponſable des fautes que font ceux qui les exercent.

exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, ſont les premiers qui l'ont découuerte, à cauſe que leur Ciel eſt ſans nuages, & qu'ils n'éprouuent pas, comme nous, le changement des ſaiſons; outre que c'eſt vne nation fort ſubtile, & qui ſurpaſſe toutes les autres en eſprit & en ſçauoir. Aprés auoir donc remarqué les faces diférentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cauſe, & trouuérent à la fin que cela venoit des diuers aſpects du Soleil dont elle emprunтoit ſa lumiére. Ils étudiérent en ſuite le cours & la nature des autres Planétes, & leur donnérent des noms, non-ſeulement pour les diſcerner, mais pour marquer leurs diuerſes influences. Enfin, les Egyptiens ont cultiué cette Science, meſuré le cours de chaque Aſtre, & diſtingué l'année en mois & en ſaiſons, la réglant ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont répréſenté chaque conſtellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuerſité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne ſe ſeruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux-cy de l'vne, & ceux-là de l'autre. Ceux qui obſeruérent les propriétez du Belier, adorent le Belier, & ainſi du reſte. On dit meſme qu'ils réuérent le bœuf Apis en mémoire du Taureau celeſte,

& dans l'Oracle qui luy eſt conſacré, on tire les prédictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent ſous cette figure. Mais les Caldéens ſe ſont adonnez plus que tous les autres à cette diſcipline; ſi bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne ſoit pas mon ſentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apriſe d'Orphée qui leur en a donné les prémiéres lumiéres, bien qu'obſcurément, & ſous le voile de pluſieurs myſtéres & cérémonies. Car la lyre ſur laquelle il célébroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, eſt compoſée de ſept cordes qui répréſentent les ſept Planétes; c'eſt pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel aprés ſa mort, & apellé vne conſtellation de ſon nom. Auſſi le peint-on aſſis auec vne lyre, enuironné d'vne infinité d'animaux qui ſont l'image des feux céleſtes. On dit auſſi que Tiréſias eſtoit grand Aſtrologue, & qu'on l'a figuré maſle & femelle, parce qu'il atribuoit l'vn & l'autre ſéxe aux Planétes. Du temps d'Atrée & de Thyeſte, les Grecs auoient déja grande connoiſſance de l'Aſtrologie; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y ſeroit le plus ſçauant, Thyeſte leur découurit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris ocaſion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remar-

De ceux du Ciel.

qua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile ; ce qui le fit préférer à ſon riual. I'ay le meſme ſentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il aït iamais eu de cheual ailé ; mais bien que ſon eſprit guindé dans le Ciel, y a remarqué pluſieurs belles choſes touchant les Aſtres. Il en eſt de meſme, à mon auis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air ſur vn Belier d'or ; & ie croy que Dédale & ſon fils ont eſté ſçauans dans l'Aſtrologie, & que l'vn pour s'eſtre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-eſtre auſſi que Paſiphaé pour auoir ouï l'autre diſcourir du Taureau céleſte, & des autres Aſtres, deuint amoureuſe de ſa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle eſtoit deuenuë amoureuſe d'vn Taureau, dont elle auoit iouï par ſon moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & ſe ſont exercez chacun ſur diuerſes parties ; les vns ayant obſerué le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelqu'autre Planéte, auec leurs diuerſes influences ; comme Phaéton & Endymion, dont le premier laiſſa cet Art imparfait par ſa mort ; & l'autre s'en aquita ſi bien, qu'on dit qu'il iouïſt de ſes amours, & qu'il coucha auec la Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Vénus ; Minos, de Iupiter ; Aſtalaphe, de Mars ; Autolyque, de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planétes : Et

comme on retient toûjours quelque choſe de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy; Enée, beau; Aſtalaphe, vaillant; & Autolyque, voleur. Iupiter auſſi n'a pas enchaîné Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier, à cauſe de ſon mouuement lent & tardif; & la profondeur de l'air a eſté priſe pour l'abiſme des Enfers. Il eſt aiſé de voir par les vers d'Héſiode & d'Homére que les Fables anciennes s'acordent auec l'Aſtrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois eſtre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcan graua dans le bouclier d'Achile, ni de la Dance, & du cercle luiſant de ſon Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'adultére de Mars & de Vénus, & de la façon dont il fut découuert, eſt pris de l'Aſtrologie; à quoy a donné lieu le fréquent concours de ces deux Planétes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Aſtres, atribuant à Vénus les plaiſirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens ſçachant bien ces choſes, ſe ſont fort adonnez aux prédictions qui ſe tirent des étoiles. Car ils n'entreprenoient rien de conſidérable ſans conſulter quelque Deuin, ſoit qu'il fût queſtion de prendre femme, ou de faire quelqu'autre choſe d'importance. Les Oracles meſme ont du raport à l'Aſtrologie.

La Vierge qui rend les réponſes à Delphes, ſignifie la Vierge celeſte; le Dragon qui fifle ſous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Iumeaux; En vn mot, la diuination eſt vne choſe ſi ſainte & ſi ancienne, qu'Vlyſſe dans ſes longues & périlleuſes erreurs voulut deſcendre aux Enfers, non par vne ſimple curioſité, mais pour y conſulter Tiréſias qui eſtoit grand Aſtrologue, ſur l'eſtat de ſes affaires. Comme il fut arriué au lieu que Circé luy auoit dit, il creuſa vne foſſe, & y égorgea des victimes; & lors qu'il ſe vit enuironné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort altérées, que celle de Tiréſias n'eût bû la prémiére, afin d'aprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Légiſlateur des Lacédémoniens, forma ſa République ſur le modéle des Aſtres, & défendit à ſes Citoyens de marcher au combat auant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Aſtrologie, eſtans ſi ſots que de croire qu'ils ſont nez auant la Lune. Voila comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science; mais maintenant, les vns diſent, Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'auenir, parce que toutes choſes ſont incertaines, & peuuent arriuer

diuerſement ; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel & qu'ils n'ont aucun commerce auec les hommes, ni ne ſe mélent de leurs affaires ; mais ſe remuënt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuuent éuiter quand elles ſe pourroient préuoir. Mais ie répondray aux vns & aux autres que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent iuſqu'à nous. Car ſi la courſe des cheuaux & le mouuement des hommes, ſont capables de remuër des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grans globes ſera-t-il ſans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il brûle neceſſairement, & ſans auoir égard à nous ; & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtrologie ne change pas la nature des choſes, & n'empeſche pas qu'elles n'arriuent ; mais les prédictions agréables donnent de la ioye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on préuoit ; outre qu'ils ne ſurprennent pas tant, & ſont plus faciles à ſuporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtrologie.

DE' MONAX.

C'eſt la vie d'vn Philoſophe qui eſtoit du temps de Lucien.

NOSTRE Siécle n'a pas eſté dépourueu de perſonnes extraordinaires, tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'eſprit. Soſtrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule, peut ſeruir d'exemple de l'vn, & le Philoſophe Démonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux, & vécu long-temps auec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure où i'ay décrit ſa taille, ſa force, & ſa façon de viure toute ſauuage. Car il demeuroit à découuert ſur le Parnaſſe, & ſe nouriſſoit de viures champeſtres, ſans prendre aucun repos que dans le trauail. Il a nettoyé les grans chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Théſée; ouuert le paſſage à trauers des lieux inacceſſibles, & rendu des riuiéres nauigables. *Ou, bâty des ponts.* Pour l'autre, i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de ſa vie, afin d'en conſeruer la memoire, & porter la poſterité à l'imitation de ſes vertus; car il ne l'a cédé à pas vn des Philoſophes de ma connoiſſance. Il eſtoit de l'Iſle

de Cypre, d'vne maiſon aſſez illuſtre & opulente; mais comme il auoit l'eſprit encore plus grand que ſa fortune, il meſpriſa tout, pour s'adonner à la Philoſophie. Il n'y fut porté de perſonne, quoy qu'il ait vécu familiérement auec Agathobule, Démétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui eſtoit vn autre grand Philoſophe, ſans parler de ſon eſprit & de ſon éloquence. Quitant donc toutes les grandeurs & les richeſſes pour ſuiure le chemin de la Vertu, il conſerua toute ſa vie vne grande liberté, tant en ſes paroles qu'en ſes actions, & mena vne vie exemplaire & irrépréhenſible. Il paſſa par les Lettres humaines, auant que de ſe ietter dans la Philoſophie; & ne ſe contenta pas d'vne légére teinture des Sciences, mais en voulut ſçauoir le fons. Il auoit acoûtumé ſon corps au trauail, tant pour eſtre plus vigoureux que pour ſe pouuoir paſſer des autres; & comme il vit qu'il ne pouuoit plus ſufire à ſoy-meſme, il ſortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grans perſonnages de la Gréce. Il n'embraſſa point de Secte particuliére; mais prenant ce qu'il y auoit de bon en chacune, il laiſſa indécis laquelle il eſtimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faiſoit plus d'eſtat de Socrate que des autres Philoſophes, quoy qu'en ſon habit & en ſa façon de viure, il imitaſt

imitaſt dauantage Diogéne; Mais c'eſtoit ſans vanité, & ſans enuie de ſe faire admirer; car il viuoit du reſte comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtumes de ſon païs. Il n'afectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agréable en ſon entretien, & délicat en ſes railleries; de ſorte que ſes diſciples n'apréhendoient pas la ſéuérité de ſes répréhenſions, encore qu'ils ne mépriſaſſent pas ſes auis, & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit iamais criailler ni tempeſter dans la diſpute, ni ſe mettre en colére, lors qu'il faloit reprendre quelqu'vn. Il haïſſoit le vice, ſans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guérir comme les Médecins font les maladies, ſans ſe mettre en colére contre les malades. Il croyoit que c'eſtoit le propre de l'homme de faillir, & du ſage, de pardonner & de redreſſer celuy qui auoit failly. Dans cette ſorte de vie il n'auoit beſoin de perſonne, & chacun auoit beſoin de luy. Il auertiſſoit ſes amis qui eſtoient dans vne haute condition, de ne ſe point fier à vne choſe ſi freſle que la fortune, ni s'enorgueillir d'vn bien qui eſtoit ſouuent le partage des ſots; & encourageoit les autres à ſoufrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient long-temps durer, & que la coûtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & apriuoiſoit iuſqu'aux maux. Il ſe

plaiſoit à réconcilier ceux qui eſtoient mal-enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & ne pouuoit ſoufrir que ceux qui ſont ſi ſujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne ſédition, & en ramena pluſieurs à leur deuoir, par l'obeïſſance. Car il auoit vne grace particuliére à tout ce qu'il diſoit & ce qu'il faiſoit; & l'on eût dit que la perſuaſion habitoit ſur ſes lévres, comme dit le Comique. Sa façon de viure eſtoit douce, gaye & paiſible; & ſi quelque choſe troubloit ſa tranquilité, c'eſtoit la mort ou la maladie de ſes amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand tréſor que l'amitié. Auſſi n'auoit-il point d'ennemis, & ſe pouuoit dire pluſtoſt amy de tout le monde; car il ne refuſoit ſon ſecours à perſonne, & croyoit que des-là qu'on eſtoit homme, on auoit droit de luy demander ſon aſſiſtance. Mais il y en auoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant ſur tout ceux qui nous font la cour, ſur l'eſpérance d'en tirer quelque profit. Tous les Athéniens tant grans que petis l'auoient en ſinguliére vénération, & n'en faiſoient pas moins d'eſtat que des principaux de la République. Il ne laiſſa pas d'en choquer pluſieurs d'abord par ſa façon libre de parler & de viure,

& eut des acuſateurs qui luy reprochérent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux ſacrifices, & qu'il ne s'eſtoit point fait initier aux myſtéres d'Eleuſine. Mais il ſe préſenta hardiment en public pour ſe défendre, en eſtat d'vn homme qui ne craint rien, & répondit fort doucement, & quelquesfois vn peu rudement contre ſa coûtume. Car il dit d'abord, qu'il ſe préſentoit auec vn chapeau de fleurs ſur la teſte, comme on en met aux victimes, afin qu'on le pût ſacrifier ſi l'on en auoit enuie. Et ſur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne ſacrifioit point à Minerue, il dit, que c'eſt qu'il ne croyoit pas qu'elle eût beſoin de ſes ſacrifices. Quant aux myſtéres d'Eleuſine, qu'il n'auoit pas deſiré de les ſçauoir, parce qu'il n'eût iamais pû s'empeſcher de les publier, ſoit qu'ils fuſſent bons ou mauuais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaiſa le peuple, & luy fit ietter les pierres qu'il auoit amaſſées pour le lapider. Ie veux mettre icy tout d'vn temps les bons mots qu'il nous a laiſſez, & ſes réponſes promptes & aiguës. Fauorinus ayant apris qu'il ſe moquoit de ſes diſcours trop polis & trop recherchez pour vn Philoſophe, le vint trouuer & luy demanda, qui c'eſtoit qui ſe moquoit de luy? Vn homme, répondit-il, qui a l'oreille aſſez délicate, & qui n'eſt pas facile à ſurprendre. Vn

Vétu de blanc & couronné.

autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'eſtoit porté à la Philoſophie : En vertu, dit-il, de ce que ie ſuis né homme. Vne autre fois interrogé quelle Secte il embraſſoit de toute la Philoſophie? Qui t'a dit, répondit-il, que ie ſuis Philoſophe, & ſe retira en ſoûriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit, Ie ris, dit-il, de ce que tu iuges les Philoſophes à la barbe, toy qui n'en as point ; car c'eſtoit vn ieune homme à qui il parloit. *Sidonius.* Vn Rhéteur aſſez illuſtre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit paſſé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux raporter ſes paroles, *Si Ariſtote m'apelle au Lycée, i'iray ; ſi Platon à l'Académie, ie le ſuiuray ; ſi Zénon au Pécile, i'y demeureray ; ſi Pytagore me veut, ie me tairay.* Il s'écria, Pytagore t'apelle. Vn ieune ſeigneur Macédonien, aſſez beau garçon, luy ayant propoſé vn argument ſophiſtique pour ſe moquer de luy, il luy répondit par vn équiuoque qui taxoit ſa réputation ; dequoy l'autre s'eſtant mis en colére, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il eſtoit homme ; Tu l'és donc, dit-il? Comme il ſe moquoit d'vn Athléte qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy vn coup de pierre à la teſte ; & comme on luy crioit qu'il allaſt trouuer le Proconſul : Non, dit-il, mais le Médecin. Vn iour en ſe prome-

nant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'auoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là dessus vn beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques; Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme vn Sénateur Romain luy montroit son fils qui estoit fort beau, mais efféminé; Il est fort beau, dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à sa mere. Il apelloit vn Cynique qui alloit vétu d'vne peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'apeller par son nom. Quelqu'vn luy demandant en quoy consistoit la félicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en auoit plusieurs qui l'estoient; I'apelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajoûta-t-il; car si l'on considére de prés les choses du monde, on trouuera qu'elles ne sont dignes ni de l'vn ni de l'autre. Le philosophe Pérégrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme, dit-il. Comme vn Philosophe se mettoit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit par la main & le mena à vn puits, où luy montrant son ombre renuersée? N'est-ce pas comme

Ou, afficher.

cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes ? Vn impoſteur ſe vantant de ſçauoir vn ſecret pour auoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez vn boulanger; & tirant vne piéce d'argent, prit vn pain & dit, Voila tout mon ſecret. Le grand Hérode pleuroit ſon fils, qui eſtoit mort auant l'âge, & ne vouloit point receuoir de conſolation, lors qu'il luy vint dire qu'il luy en aportoit des nouuelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'eſtoit, Que tu l'ailles trouuer, dit-il. Vn autre ſe tenant renfermé pour le meſme ſujet, il luy dit qu'il eſtoit Magicien, & qu'il luy rendroit ſon fils, pourueu qu'il luy pût nommer trois hommes de ſon âge, qui n'euſſent iamais pleuré perſonne. Et comme il n'en pouuoit trouuer, Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'eſt commun auec tout le reſte du monde. Il ſe moquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'vn qui luy parloit de la ſorte: N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celuy d'à preſent ? Comme vn de ſes amis luy diſoit, allons au Temple d'Eſculape prier pour la ſanté de mon fils: Penſes-tu qu'il ſoit ſourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant vn iour diſputer deux Philoſophes, qui ne diſoient rien à propos: Ne direz-vous pas, dit-il, qu'ils ſont tous deux ſourds,

Rhéteur.

C'eſt qu'en pleurant il haſtoit ſa mort.

ou que l'vn parle vne langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Péripatéticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu-és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul; & si tu-és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'vn voyant faire & dire beaucoup d'extrauagances au Consulaire Céthégus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit vn grand monstre: Ouï bien vn monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius auec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Iason auec ses Argonautes. Quelqu'vn luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle? Oüi, dit-il, comme tout le reste. Il auoit coûtume de dire, parlant d'Hérode, qui *Rhéteur.* disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extrauagances pour la mort de son fils, que *Ou, ses fils.* Platon auoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eût eu qu'vne, de pouuoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Athéniens, pourquoy ils vouloient exclûre les Barbares de leurs mysthéres, veu qu'Eumolpe qui les auoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyuer, vn de ses amis luy dit qu'il seruiroit de pâture aux poissons: Aussi

m'en ont-ils ſeruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il diſoit qu'il ſe deuoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les iours en ſon particulier ; C'eſt que tu déclames deuant vn ſot, ajoûta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne-auanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Deſtins, on ne te ſçauroit trop donner ; ſinon, l'on ne te ſçauroit donner trop peu. Quelqu'vn s'eſcrimant contre vn pieu fiché en terre, ſelon la coûtume Romaine, luy demanda s'il ne faiſoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'vn pieu pour ennemy. Il n'eſtoit pas moins promt à ſe déméler ſur le champ, des queſtions obſcures & douteuſes. Car, comme quelqu'vn luy eut demandé ſi l'on brûloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peſer les cendres, la fumée péſera le reſte. Vn Grec qui parloit fort mal ſa langue, luy ayant dit que l'Empéreur l'auoit fait citoyen Romain ; I'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'euſt fait citoyen d'Athénes. Il dit à vn Sénateur qui ſe glorifioit de ſa pourpre, qu'vne beſte auoit porté ſon habit deuant luy. Eſtant dans le bain, comme il apréhendoit de mettre le pié dans vne cuuette d'eau chaude, & que quelqu'vn s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour ſa Patrie. Comme quelqu'vn luy demandoit

doit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Aten que i'y aye eſté, dit-il, pour t'en dire des nouuelles. Vn Poëte impertinent s'eſtant fait à ſoy-meſme ſon Epitaphe, qui portoit que la terre auoit le corps, mais que l'eſprit s'eſtoit enuolé dans le Ciel ; Ie voudrois qu'il y fût déja, dit-il. Comme il s'apuyoit ſur vn bâton, pour la debilité de ſon âge, quelqu'vn luy demanda ce qu'il auoit ; C'eſt, dit-il, que Cerbére m'a mordu. Voyant vn Lacédémonien en colére qui batoit ſon valet ; Ceſſe, dit-il, de te rendre ſemblable à luy. Vne laideron nommée Danaé, ayant vn procés & ſolicitant ſes Iuges pour tâcher de les corrompre ; Acommode-toy, luy dit-il, auec ta partie ; car tu n'és pas Danaé fille d'Acriſe. Il en vouloit particuliérement à ceux qui philoſophoient par vanité ; & comme vn Cynique crioit qu'il eſtoit diſciple d'Antiſthéne, de Cratés & de Diogéne ; Non pas, dit-il, mais d'Hypéride. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de ſe batre légitimement ; Ce n'eſt pas ſans cauſe, dit-il, que les Poëtes vous apellent des lions. Vn Proconſul voulant châtier vn Cynique qui le blâmoit de trop de délicateſſe, parce qu'il ſe faiſoit aracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à ſa priére. Mais que veux-tu, dit-il, que ie luy faſſe s'il y retourne ? Que tu luy araches, dit-il, le poil comme à toy ; par où

C'eſt à dire orgueil.

il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'auoit fait. Il répondit à vn Gouuerneur de Prouince, qui parloit beaucoup sans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour se bien aquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'vn qui trouuoit mauuais qu'il mangeast du miel, comme vn mets trop délicieux pour vn Philosophe; Penses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile vne statuë de cuiure, qui n'auoit qu'vne main; La Fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Athéniens. Comme vn Philosophe boiteux se promenoit dans le Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'vn boiteux Péripatéticien. Epictéte luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'vn Philosophe; Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn meschant homme qui contrefaisoit le Philosophe & parloit toûjours des catégories, Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens déliberoient de dresser vn Amphithéatre pour les combats de Gladiateurs, ainsi qu'on auoit fait à Corinthe; Il faut auparauant, dit-il, abatre l'Autel de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser vne statuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancestres, qui n'en ont point dressé à

Voyez les Remarq

C'est à dire se promenant.

C'est qu'il n'estoit pas marié.

Raillerie Grecque Ou de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.

Socrate ni à Diogéne. Ie luy ay ouï dire vne fois à vn Iuriſconſulte, que les Loix eſtoient inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les meſchans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit toûjours à la bouche ce mot d'Homére, *Qu'vn ſot & vn habile-homme meurent tous deux d'vne meſme mort*; & diſoit que Therſite dans ſes harangues ſembloit vn Philoſophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Philoſophes? Il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il réuéroit Socrate, admiroit Diogéne, & aymoit Ariſtipe. Il vécut prés de cent ans, n'eſtant iamais triſte ni malade, & ſeruant ſes amis quand ils auoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ni faire tort à perſonne. Les Athéniens & toute la Gréce l'auoient en ſi grande eſtime, que les Magiſtrats ſe leuoient, lors qu'il paſſoit, & chacun ſe taiſoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouuoit, & on l'eſtimoit à bon-heur, comme ſi l'on eût receu vn Dieu. Les boulangéres meſme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy préſentoient de leurs fruits, & l'apelloient leur pere. Vn iour qu'il s'eſtoit fait vne émeute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arreſta, quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il

Qu'vn lâche & vn vaillant meurent l'vn comme l'autre.

deſiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus ſufire à ſoy-meſme, il dit à ceux qui eſtoient préſens, ce que le Héraut crie aprés les jeux; *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt acheué*, & mourut faute de manger, ſans rien perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'vn luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa ſépulture; Si perſonne ne m'enſeuelit, dit-il, la pourriture m'enſeuelira: Mais quoy répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux; Ie ſeray pour le moins, dit-il, vtile à quelque choſe aprés ma mort. Les Athéniens luy firent des funerailles publiques auec grand apareil, & le regrétérent long-temps, iuſqu'à réuérer comme vne choſe ſacrée, la pierre ſur laquelle il s'aſſéoit. Tout le monde voulut aſſiſter à ſes obſéques, & les Philoſophes le portérent eux-meſmes ſur leurs épaules. Voilà ce que i'auois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme vn échantillon de ſa gloire.

DE L'AMOVR DES GARÇONS.

DIALOGVE

DE LYCINVS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiſte principalement en deux Harangues; En l'vne on ſoûtient l'amour des femmes; & en l'autre, celuy des garçons : mais c'eſt l'amour honneſte, ſelon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur taſche malicieuſement, ſous ce prétexte, d'introduire le ſale amour; mais l'autre opinion y eſt ſi bien défenduë, que cela ne peut corrompre perſonne, & ſert pluſtoſt à faire voir que ce vice n'a que la paſſion pour ſe défendre. Car toutes les raiſons en ſont chymériques, ou confondent l'amitié auec l'amour, & le vice auec la vertu. Du reſte, il eſt intitulé au Grec les Amours: *mais ce titre eſt obſcur & artificieux, pour couurir la choſe dont il traite; ce qui ſe iuſtifie par la fin.*

LYCINVS. TV m'as tout réjoüi, Theomneſte, par tes diſcours amoureux. Car comme l'eſprit ne peut eſtre toûjours tendu, ni occupé à des choſes ſérieuſes, i'auois beſoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agréable que celuy-là. S'il te ſouuient donc encore de quelques-vnes de tes auantu-

res, ie te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis-que nous chommons aujourd'huy la feſte d'Hercule, qui a eſté vn Dieu amoureux auſſi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois pluſtoſt les flots de la mer, Lycinus, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyuer ſur les campagnes, que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a épuiſé ſur moy tous ſes traits, & ne s'en eſt point réſerué pour bleſſer les autres. Car ie paſſe toûjours d'amour en amour, & en ay fait vn nouueau, auant qu'eſtre défait du premier ; ou pluſtoſt, d'vn ſeul il en renaiſt pluſieurs, comme des teſtes de l'Hydre, ſans qu'Iolas meſme me pût ſoulager. Auſſi le feu qu'on r'alume inceſſamment, ne s'éteint iamais ; & il ſemble que l'amour eſt comme vne abeille dans mes yeux, qui va ſuçant par tout les beautez, ſans en eſtre iamais raſſaſié. Ie doute quelquesfois ſi ce n'eſt point vn effet du courroux des Dieux, & ſi ie n'ay point offenſé Vénus & Cupidon, comme ces illuſtres coupables qui ont reſſenty leur fureur.

LYCINVS. Quoy ! Theomneſte ſe fâcheroit d'eſtre né homme, & d'aymer ce qui eſt beau, & chercheroit des remédes pour ſe guérir d'vne maladie ſi agréable ! Tu deurois pluſtoſt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point deſtiné comme

les autres à l'exercice pénible des Armes ou de l'Agriculture, ni à vn ſale & indigne trafic, & aux inquiétudes du marchand & du pilote; mais à vne vie délicieuſe, dont les tourmens meſmes ſont doux, & où l'on paſſe continuellement de l'amour à la ioüiſſance, & de la ioüiſſance à l'amour, ſans aucune interruption de plaiſir ni de délices, puis-qu'il y en a meſme dans les deſirs & les eſperances. Tandis que tu me faiſois ce long récit, ie voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix ſe changer; ce qui me faiſoit aſſez connoiſtre que tu n'auois pas ſeulement aymé ces choſes, mais que tu-en aymois encore le ſouuenir. S'il te reſte donc quelque particularité à conter, comme à Vlyſſe, de tes longues & agréables erreurs, fais-en icy vn ſacrifice à Hercule, pour rendre ſon ſeruice acomply, & célébrer pleinement ſa feſte.

THEOMNESTE. C'eſt vn Dieu carnaſſier, Lycinus, qui n'ayme pas les ſacrifices qui ne fument point; mais puis que tu veux ſolenniſer cette feſte par des diſcours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & t'ont réueillé ſur le point du iour; & tirant ta muſe de ſes exercices ordinaires, fayluy acheuer gayement la iournée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaiſt plus des deux amours; car comme tu n'és enga-

Celuy des femmes & des garçõs.

gé, ni à l'vn ni à l'autre, tu-en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui ſuis piqué ſur le jeu, & qui ayme éperdûment tout ce qui eſt beau.

LYCINVS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſérieux? Ce n'eſt pas mon auis; & il me ſouuient encore d'vne diſpute que i'oüis il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où ie vis combatre deux Champions auec tant de force & d'adreſſe, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & ſi tu veux, ie te feray le récit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme toy engagez dans l'vne & l'autre paſſion; mais chacun auoit la ſienne particuliére, & condamnoit celle de ſon voiſin.

Cela ſera expliqué plus bas.

THEOMNESTE. Que ie ſerois heureux d'entendre vne ſi agréable diſpute! Ie vais m'aſſeoir vis-à-vis de toy, & ne me léueray point que tu n'ayes acheué.

LYCINVS. Comme i'auois deſſein de nauiger en Italie, ie m'embarquay ſur vn brigantin, où ie fus conduit par vne troupe de gens de Lettres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions euë enſemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay ſur mer, & m'aſſis prés du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de te conter par le menu toutes les auantures de noſtre nauigation; mais aprés auoir raſé la coſte

la coſte de Cilicie & de Pamphilie, d'vne viteſſe incroyable, à l'ayde des vens & des rames, & trauerſé, auec difficulté, les Iſles Chélidoniennes, heureuſes bornes de l'ancienne Gréce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ſes villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de noſtre voyage; & lors que nous fûmes arriuez à Rhodes, nous reſolûmes d'y ſéjourner, pour nous remettre du trauail de la mer; ſi bien que les Matelots tirant à ſec leur nauire, dreſſérent leurs petites cabanes ſur le riuage. Mais pour moy ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'eſtoit préparé vis-à-vis du Temple de Baccus, & contemplois en paſſant les beautez d'vne ville qui a quelque choſe de celles du Soleil, à qui elle eſt conſacrée. Comme ie me promenois ſous le portique du Temple que i'ay dit, & conſidérois tout à loiſir ſes diuerſes peintures, me remettant dans l'eſprit auec ioye les Fables anciennes, que quelqu'vn de ceux qui eſtoient préſens m'interprétoit, lors qu'il y auoit quelque myſtére caché, Il m'arriua au ſortir de là vn des plus grans plaiſirs qui puiſſe arriuer en vn païs étranger, qui eſt de rencontrer quelque perſonne de connoiſſance. Car ie trouuay deux de mes anciens amis, que tu-as veus ſouuent icy auec moy, le

beau Cariclés de Corinthe, qui eſt toûjours ſi bien peigné & ajuſté pour plaire aux Dames, & l'Athénien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en teſte l'autre amour, iuſqu'à faire des imprécations contre Promethée, tant il abhorre ce ſéxe. Du reſte grand Aduocat & ſçauant dans les affaires, mais qui ayme la lutte & les autres exercices, pour contenter, à mon auis, ſa paſſion. D'auſſi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embraſſer, & me prierent chacun, ſelon la coûtume, de prendre leur logis. Mais ie m'en défendis le mieux que ie pus; & pour les mettre d'accord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy, & qu'en ſuite i'irois chez eux, parce que ie voulois eſtre à Rhodes trois ou quatre iours. Ie fus donc l'hoſte le premier iour, Callicratidas celuy d'aprés, & Cariclés le troiſiéme. Ie remarquay en la maiſon de chacun des preuues véritables de leur amour. Car l'Athénien n'auoit chez luy que de beaux garçons; & ſi-toſt qu'ils deuenoient grans & barbus, il les enuoyoit en ſes terres pour adminiſtrer ſon bien; Mais Cariclés n'eſtoit ſeruy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy vn homme, ſi ce n'eſtoit quelque enfant ou quelque vieux cuiſinier, qui ne pouuoit donner de jalouſie. Cependant, il y auoit toûjours entr'eux quelque différent ſur

Celuy des garçons.

ce sujet, que i'auois assez de peine à apaiser. Comme ie leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant enuie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arriuez à Cnide, nous résolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitéle, auec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Deesse mesme eût conduit nostre vaisseau. Les autres en arriuant, eurent soin de se pourueoir de ce qui leur estoit necessaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans vn lieu consacré à Vénus. Aprés auoir veu le Portique de Sostrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déesse, Cariclés & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eût préféré le Cupidon de Thespie, à la Vénus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la présence de la Déesse. Car la partie du paruis qui est découuerte, au lieu d'estre pauée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremeslez quelques platanes & quelques cyprés pour auoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Deesse, & le laurier mesme, quoy que son ennemy. Chaque

arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient vn bel ombrage ; outre que Baccus & Vénus s'acordent fort bien ensemble, & font vn mélange tres-agréable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple ; car on y voyoit peu d'honnestes gens, sous lesquelles plusieurs se réjoüissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Aprés auoir admiré toutes ces merueilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Deesse, qui ouuroit à demy les lévres, comme vne personne qui soûrit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds iusqu'à la teste ; mais comme si elle eut oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'vne main, ce qu'il semble que Vénus ne deuroit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiére ; si bien que la dureté du marbre, exprimoit les traits les plus délicats d'vn si beau corps. A ce spectacle, Caricles s'écria comme hors de soy ! O Mars, mille fois heureux, d'auoir esté surpris couché auec la Deesse de la Beauté ; & qui plus est, lié auec elle par des chaînes qui ne se pouuoient rompre. Et là dessus s'aprochant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiser. Cependant, Callicratidas demeuroit froid & pensif ; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par vne fausse-porte, qui estoit de l'autre

costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux, que ces épaules sont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriére ni trop gros ni petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées auec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganyméde, verse le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hébé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperçu quelque tache à la cuisse de la Deesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'vn marbre blanc tres-poly, ie crus, que c'estoit vn defaut de la pierre, comme il en arriue assez souuent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque légére imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ouurier, d'auoir sceu cacher ce defaut en vn endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plustost la Sacristaine; car on tient que c'est vne femme, nous fit vn discours qui nous étonna. Elle nous dît qu'vn ieune-homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, pousse de quelque mauuais génie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le iour dans le Temple à la contempler, ayant toûjours les yeux

fichez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il iettoit des dez ; & quand il auoit bien rencontré, la saluoit profondément, pour la remercier de cette faueur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprécations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arriuez, & tâchoit à corriger cette chance par vne meilleure. Sa passion continüant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'enuironnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitéle au dessus de Iupiter, & donnoit tout ce qu'il auoit en offrande à la Déesse. On crut d'abord que c'estoit par déuotion ; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découurit le lendemain cette marque de la violence de sa passion, sans qu'il parût plus depuis, soit qu'il se fût précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristaine eut acheué son récit, La statuë donc d'vne femme, s'écrie Cariclés, est capable de donner de l'amour ! Et que ne fera point l'original ? Pour moy ie préférerois vne de ses nuits, au sceptre de Iupiter. Nous ne sçauons point encore, répondit Callicratidas en soûriant, si arriuant à Thespie, nous ne trouuérons point plusieurs histoires sembla-

bles de la ſtatuë de Cupidon. Aprés quelque conteſtation de part & d'autre, ie les obligeay à en venir à vne conférence réglée. Car il n'eſt pas encore temps, leur dis-je, de retourner au nauire, & nous ne pouuons employer plus agréablement noſtre loiſir. Quitant donc ce Temple où pluſieurs pélerins abordent, entrons ſous quelqu'vn de ces cabinets pour décider voſtre diférent, à la charge que le vaincu ſera contraint d'aquieſcer, ſans importuner plus le vainqueur. Ils aprouuérent tous deux mon auis, & nous ſortîmes tous enſemble, moy fort content, & eux triſtes & réueurs, comme s'il eût eſté queſtion de diſputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arriuez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où ſe doit terminer voſtre diférent. Nous y entendrons chanter les Cigales ſur nos teſtes; & en diſant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour ſeruir comme de Iuge, & m'aſſis auec le ſourcil d'vn Sénateur de l'Aréopage. Cariclés, à qui il écheut de parler le prémier, paſſant la main ſur ſon front, demeura quelque temps à réuer, puis commença ainſi: Ie t'inuoque, grande Deeſſe, qui préſides en ces lieux ſacrez! Toy que les Graces acompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde, doit ſa naiſſance comme ſa perfection! Les diſcours d'amour ont beſoin de ton

assistance, puis-que tu-en és la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne sçay quoy qui rauit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton séxe & la tienne, contre des monstres qui veulent renuerser l'ordre de la Nature, & qui ne peuuent soufrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. I'ateste le Principe eternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouuoit engendrer seul, a fait la diférence des séxes pour conseruer chaque espéce, & remédier par là à la briéueté de nostre Estre. Pour cela, il a donné au masle & à la femelle vn amour réciproque l'vn enuers l'autre; & aprés auoir distingué leur nature, y a établi des bornes eternelles, qui ne peuuent estre violées sans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, iusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siécle d'Or a duré, & que les hommes ont conserué la pureté de leur Estre, ils ont suiuy les saintes loix de la Nature, sans auoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils se sont

La persuasion.

se sont laissez aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'vn l'autre d'vn œil lascif, & ont semé dans vn champ stérile, sans en prétendre autre fruit qu'vne fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus auant, des garçons; ils ont voulu faire des femmes; mais les misérables qui soufrent ce suplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il détruit nostre nature, passent en vn instant de l'enfance à la vieillesse; & se fanent en leur fleur, auant que d'auoir porté du fruit. Monstres d'vne nature ambiguë, qui quitent ce qu'ils sont, pour deuenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuuent estre; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi, cette volupté criminelle & maistresse de tous maux, en inuentant tous les iours de nouueaux plaisirs, est tombée dans vne extrauagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exemte de crimes & de suplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces diuines loix; l'homme seul, qui se pique d'vne fausse opinion de sageſſe, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiére de

Eunuques.

ſa raiſon pour ſe corrompre. O inſenſé, quelle nouuelle fureur s'eſt alumée dans tes veines! Quelle aueugle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir? Si chacun vouloit faire ainſi, que deuiendroit le genre humain? Cependant, nos nouueaux Socrates, pour abuſer les foibles eſprits, déguiſent leur ſale amour ſous vn faux maſque de vertu; & ſe penſent bien défendre, en diſant, Qu'ils ne ſont pas amoureux du corps, mais de l'eſprit. Mais, ô vénérables Philoſophes, pourquoy laiſſez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de voſtre amitié, pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur ieuneſſe? Eſt-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui eſt beau, qui ſoit digne d'eſtre aymé, & confondez, ſans y penſer, l'amitié auec l'amour? Ou ſi vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne ſont iamais ſéparées? Homére vous aprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'vn, *Que ſous vn beau corps il logeoit vn vilain eſprit*: En vn autre endroit il préfére de bien loin le ſage Vlyſſe au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faueurs, & donné aux vns vn auantage, & aux autres vn autre.* Pourquoy eſt-ce que la Sageſſe, la Iuſtice, & tout le ſacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous eſtes tranſportez d'amour pour de ieunes étourdis? Faloit-

il aymer Phédre, aprés auoir trahy ſon amy, ou Alcibiade qui d'vne main ſacrilége mutiloit les ſtatuës des Dieux, & d'vne pareille audace diuulguoit les myſtéres d'Eleuſine dans vne débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt deuenu ſage. Pourquoy couurant de beaux noms de vilaines choſes, apellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe. Mais arreſtons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grans perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'auoüerez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agréable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent acordé vne vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puis-que quelque démon enuieux a racourcy noſtre félicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or vne femme eſt capable d'eſtre aymée long-temps; & quoy que la fleur de ſa beauté ne dure pas toûjours, elle a neantmoins dequoy contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais vn beau garçon, aprés ſes prémiéres années, n'eſt plus propre à cet office, & de- *Lyſias.*

uient trop masle pour seruir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun auec nous, ce qui redouble le nostre? car nous sommes nez pour la societé, & non pas pour mener vne vie sauuage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons seruir la table de lien à nostre amitié. En vn mot, nous sentons redoubler nostre ioye, & diminuër nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend auec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'vn; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tirésias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il acroist le nostre, au lieu de le diminuër; & nous ne pouuons, sans injustice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre sans en oster, & nous l'augmente plûtost en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y soufrent du déplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, mesme aprés que la douleur est passée, sans parler du regret eternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand

affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus auant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si ie deuenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; l'aymerois mieux que ce fût auec vne femme qu'auec vn garçon, parce que c'est vn objet plus aymable, & qui me peut donner l'vne & l'autre volupté; au lieu qu'vn garçon ne me peut acorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aymer comme des Tribades, & faire ensemble vn amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus iuste que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes, puis-que chaque chose tend à sa perfection. Comme Cariclés eut dit cela auec beaucoup d'ardeur, regardant son riual de trauers, comme s'il eût esté coupable d'vn crime enorme; Ie iettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que ie pensois estre dans l'Aréopage à iuger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'auoient touché; Qu'il estoit temps qu'il déployast l'éloquence de son païs, pour resister à vn si puissant ennemy. *Athénes.* Aprés auoir donc fait quelque silence, pendant

lequel il paroiſſoit plein d'inquiétude, & agité en ſon eſprit de diuerſes penſées, à la fin il parla ainſi. Si les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Eſtat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatuës, puis-que tu témoignes tant de paſſion pour elles, & que tu défens mieux leur cauſe, qu'elles-

Téléſille. meſmes. Quand ce ſeroit cette illuſtre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens, pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite ſucrée de Sappho, dont Leſbos ſe vante; ou Théane la Pythagoricienne ; & peut-eſtre que Périclés meſme n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais s'il eſt permis à vn homme de défendre la cauſe des hommes, ſans offenſer la Déeſſe qui préſide en ces lieux, puis-que ie ne condamne point ſon amour; Ie diray que ie penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'vn jeu ; mais puis-que Cariclés d'vne galanterie a fait vn crime, & apellé à ſon ſecours la Philoſophie, pour la défenſe des femmes, ie puis bien emprunter les meſmes armes pour le combatre, veu qu'il n'y a que le véritable amour, dont ie parle, qui puiſſe ioindre la vertu auec la volupté. Et plût aux Dieux que

Platane. nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ces diuins diſcours que Platon raporte. Peut-eſtre

qu'il entr'ouuriroit ſon écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir vn amour dont il a eſté ſi ſouuent témoin. Mais puis-que nous ſommes ſeparez de ces lieux par des mers & des montagnes, & que ie ſuis contraint de me défendre en vne terre étrangére ; car le voiſinage du Temple de Vénus eſt auantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Vérité, ni abandonner la Iuſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta préſence, céleſte Amour, pére des myſtéres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'és pas vn petit enragé comme ton Riual, mais le prémier-né du prémier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Vniuers du Caos où il eſtoit enſeuely ; & le réléguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'airain, qu'il ne ſçauroit iamais rompre, tu-as couuert pour quelque temps la lumiére de ténébres, à la faueur deſquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & verſé dans nos ames les ſemences de l'Amitié, qui ſe perfectionnent auec le temps, aprés auoir eſté infuſes dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a eſté introduit par neceſſité, pour la conſeruation de l'eſpéce ; mais l'amour des garçons eſt vn ouurage de la raiſon. Or les choſes qui ſont inuentées

On peut défendre par là toute sorte d'extravagance.

pour le plaisir ou la bien-séance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par vne nécessité présente, comme l'honneste est préférable à l'vtile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'expérience n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines ; mais aprés auoir trouué l'inuention du bled, on laissa cette premiére nourriture aux bestes ; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Péres. On n'eut d'abord, pour vétement, que les peaux des bestes nouuellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres ou des rochers ; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vétir & à bâtir des maisons : En suite, ces arts venans à se perfectionner, au lieu d'vn vilain drap, on se mit à faire de belles étofes, pour la commodité & pour l'ornement ; & au lieu de cabanes, de grans Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la diformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siécles, car celuy des femmes estoit alors trop nécessaire pour la propagation

la propagation du genre humain ; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde auec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les derniéres inuentions, comme ſi c'eſtoient les pires, ni préférer vn amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien ; mais gardant les vieilles coûtumes comme néceſſaires, louër les nouuelles comme les meilleures. Ie ne pouuois m'empécher de rire, lors que i'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Scythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec pluſtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'vſage de la raiſon, ne ſe ſeruent pas de ſes inuentions ; & que les nations rudes & groſſiéres n'ayent pas l'auantage de celles qui ſont poliſſées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne méneroient pas vne vie ſauuage & vagabonde, comme ils font ; mais viuroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoy ? parce qu'ils ne philoſophent point. Les autres beſtes de meſme, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié ; mais la raiſon & l'experience ont fait connoiſtre aux hommes, & particuliérement à ceux, qui ſont les plus ciuiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme. Ne condamne donc point

Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'és pas capable ; & ne préfére pas vn ſot amour, à vn amour céleſte; mais quite auec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidére, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour; l'vn enfant, qui ne peut eſtre gouuerné par la raiſon ; & n'eſt que l'ouurage de la Nature; l'autre céléſte & diuin, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouue que dans les grans perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'aprouuent que la volupté, qui ſe trouue meſlée auec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diuerſes paſſions; ou pluſtoſt, que ce ſont deux choſes diférentes, exprimées ſous vn meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'vne bonne, & l'autre mauuaiſe. Il ne faut donc pas trouuer étrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence, s'apellent de meſme nom. Mais, me direz-vous, condamnez-vous le mariage ; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit à ſouhaiter peut-eſtre, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des ofrandes; mais puis-que cela ne ſe peut, il faut obeïr à la néceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'vn amour plus honneſte & plus ſortable. Qu'on faſſe donc

cas des femmes pour le beſoin qu'on en a ; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſoufrir leurs defauts ? Qui puiſſe endurer vne femme dont toute l'occupation conſiſte à ſe parer ; Qui ſeroit le plus ſouuent laide & inſuportable, ſans le fard & les ornemens ; Si quelqu'vn auoit veu les femmes au ſortir du lit, auant que d'eſtre parées, il en auroit horreur ; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, a des choſes ſérieuſes ; mais à ſe peigner & s'ajuſter, enuironnées d'vn grand nombre de ſeruantes, dont les vnes leur tiennent vn miroir ou vn réchaut, les autres vn baſſin ou vne aiguiére, & toute leur toilette eſt pleine de boites d'onguens, comme vne boutique d'Apotiquaire ; les vns pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les ſourcis, ou pour rougir les iouës & les lévres. Mais la plus grande partie du temps eſt employé à la ſtructure de leur coiffure, qu'elles teignent en noir, ou en vne autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent auec des fers chauts ; en ramenant vne partie ſur le front pour le couurir, & laiſſant iouër négligemment le reſte ſur les épaules ; aprés l'auoir parfumé auec les plus précieuſes odeurs de l'Arabie ; pour leſquelles elles épuiſent ſouuent la *Blonde.*

bourſe de leurs marys. Leur pied eſt preſſé dans vn patin, leur ſein toûjours ſerré pour en paroître plus ferme, leur corps pluſtoſt nud que vétu, n'eſtant couuert que d'vn creſpe ou de quelque étofe tres-délicate, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage donc couuert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée, & comme elle eſt ſans vertu & ſans ſçauoir, elle ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-ie des autres defauts qui coutent dauantage à leurs marys, leurs chaiſnes, leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles ſont toutes couuertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iuſqu'à la teſte. Voilà quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent acheué de ſe parer, pour aſſiſter à des myſtéres, dont les noms meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont légitimement ſuſpects aux marys, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis-que le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si toſt qu'elles ſont de retour, il leur faut eſtre long-temps dans le bain, pour paſſer de là à vne table couuerte de toutes ſortes de mets, où elles ſe créuent de manger, & aprés cela ne laiſſent pas encore de toucher à tout. Ie laiſſe à part leurs ſaletez & leurs ordures, qui font qu'on a beſoin d'vn bain

au ſortir d'auec elles ; Ie ne parle point de leur diſſimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, leſquels celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Ménandre, maudiroit comme luy Promethée ; & auec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais opoſons vn peu à cette vie celle d'vn jeune garçon, pour en faire mieux voir la diférence. Si toſt qu'il eſt leué & vétu, ſans tant de façon, il ſort du logis ſous la conduite de ſon précepteur, ſuiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe ; mais des porte-feuïlles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter. Quelquesfois on luy portera ſa lyre, s'il va chez le Muſicien. Aprés auoir paſſé vne partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manége, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant déja dans la paix le dur métier de la guerre. En ſuite, il ſe baigne légérement, & mange ſobrement, pour eſtre capable aprés diſné de vaquer à des choſes ſérieuſes. Car il donne encore le reſte du temps à l'étude ; & aprés auoir paſſé ainſi tout le iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit ſans inquiétude & ſans trouble. Qui n'aymeroit donc vn ſi aymable garçon, s'il n'eſt tout à fait inſenſible ; puis-que dans vn corps mortel

Adultére, enuie, &c.

il exerce des vertus immortelles ? Puiſſé-je le reſte de mes iours viure en paix auec luy, ſans l'abandonner vn moment, & ioüir toute ma vie de ſon aymable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine eſt ſujette à mille accidens, ie veux eſtre malade auec luy ; s'il monte ſur mer, ie le veux ſuiure ; s'il eſt ataqué, ie le veux défendre ; s'il eſt pris, ie renonce à ma liberté ; s'il meurt, ie le veux acompagner au ſépulchre, & qu'on nous enferme tous deux en meſme tombeau. Tels ont eſté Oreſte & Pilade ; car ie ne veux que des Héros pour exemple ; qui ont vécu tous deux enſemble dés leur plus tendre jeuneſſe, vangé tous deux la mort d'vn pére, couru tous deux meſme fortune. Si l'vn eſtoit malade, l'autre le conſoloit & ſentoit ſes maux plus viuement que les ſiens ; s'il eſtoit accuſé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas eſté renfermée dans les bornes de la Gréce, ils l'ont portée iuſqu'en Scythie ; & lors qu'ils furent arriuez dans la Cherſonéſe Taurique, l'vn perſécuté des furies vengereſſes de ſa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triſte eſtat, luy rendoit les deuoirs, non ſeulement d'amy, mais de pére. Et quand il fut ordonné que l'vn demeureroit pour eſtre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouuelles à Mycénes, chacun voulut mourir pour ſon amy, comme s'il eût vécu

en luy, & fût mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dés l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celuy que nous auons aymé, auant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'auec l'aymé; la passion de l'vn estant passée dans l'ame de l'autre, comme vne image qui se refléchit dans vn miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme vne volupté étrangére, vne doctrine receuë du ciel, qui a esté transmise de main en main iusqu'à nous, & que nous deuons cultiuer, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Héros. Cette discipline Socratique est aprouuée par les Oracles, qui ont iugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres préceptes qu'il nous a laissez pour bien viure, il aprouue l'amour des garçons comme vne chose vtile à la République. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre iusqu'à la vieillesse, en réuérant ce sacré lien; car de la sorte la vie sera douce & tranquile, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni soüillée d'aucun crime; & la réputation des personnes qui auront vécu de la sorte, viura encore aprés

leur mort. Le ciel meſme, ſelon la doctrine des Philoſophes, les receura au ſortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela auec beaucoup de chaleur, comme vn jeune homme plein de l'amour de la gloire, l'arreſtay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il eſtoit temps de retourner à noſtre vaiſſeau. Et comme ils me priérent de prononcer ſur leur diférent, ie leur dis, Que leurs diſcours ne me ſembloient pas faits ſur le champ, mais le fruit d'vne plus longue méditation; parce qu'ils n'auoient rien oublié de ce qui ſe pouuoit dire ſur ce ſujet, & s'eſtoient ſeruis de raiſons ſolides, & de paroles choiſies; Que ie ſouhaiterois donc de pouuoir remettre la ſentence à vne autre fois, pour y délibérer à mon tour, & voudrois, s'il ſe pouuoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela eſtoit impoſſible, & qu'ils ne ceſſoient de me perſécuter; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage neceſſaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui eſt vne introduction à l'amitié, digne des ſeuls Philoſophes; c'eſt pourquoy ie ne permettois qu'à eux ſeuls de les aymer, comme les femmes n'eſtans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, ſi Corinthe le céde pour ce coup à Athénes. En diſant cela, ie me leuay ſans attendre leur réponſe, honteux de voir

C'eſt vne raillerie.

de voir Cariclés plus triſte que ſi on luy euſt prononcé ſon Arreſt de mort, & l'autre plus ioyeux que s'il euſt gaigné le prix aux jeux Olympiques; auſſi nous traitta-t-il ſplendidement pour recompenſe: I'eſſayay cependant de conſoler Cariclés, en le cajolant ſur ſon éloquence, & ſur ce qu'il auoit ſi bien défendu la plus mauuaiſe cauſe. Voilà ce qui ſe paſſa dans noſtre ſejour de Cnide; Dy maintenant ce qui t'en ſemble, & ſi tu aprouues mon iugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que ie ne ſois pas aſſez habile pour voir ce qui eſt raiſonnable? I'eſtois ſi tranſporté pendant ton recit que ie penſois eſtre à Cnide, & que ce logis fuſt le Temple de la Deeſſe. Mais pour te dire mon auis librement, & ne te rien celer en vn iour de Feſte, & de la Feſte d'Hercule qui a eſté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop ſerieuſe, & crois que ce ſeroit vn ſupplice, aimant vn beau garçon, & couchant auec luy, de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eau iuſqu'aux yeux, ſans pouuoir ſe des-alterer. Car ce n'eſt pas aſſez de voir ce qu'on aime, ni d'eſtre aſſis aupres de luy à l'entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne ſont qu'vn degré à la joüiſſance. Mais pourquoy m'expliquer dauantage en ces matieres, laiſſons l'amour chimerique aux Philoſophes, & imitons

Il y a icy vne page de ſaletez retranchée.

Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit auec luy; dequoy il ne faut pas s'estonner puis qu'Achille en vsoit de mesme auec Patrocle : ce qu'on peut iuger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe iusqu'à l'amour. Quelqu'vn dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

LYCINVS. Ie ne soufriray pas, Theomneste, que tu iettes les fondemens d'vne nouuelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en vn iour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir allumer le bucher d'Hercule, & representer sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

QVELQVES LIEVX MAL TRADVITS DANS LA VERSION LATINE DE LVCIEN, reueuë par Monſieur Benoiſt, & imprimée à Saumur l'an 1619.

Ie n'ay point examiné par tout cette Traduction; mais quelquefois en iettant les yeux deſſus, ſoit pour m'éclaircir, ou bien pour me ſoulager; i'y ay remarqué quelques fautes, ſans examiner ſi elles eſtoient de luy, ou des Traducteurs; quoy qu'il luy faille rendre cét honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup; mais il eſt vray auſſi qu'il en a mis quelques-vnes de ſa façon, comme Monſieur le Feure l'a remarqué dans ſon Peregrinus. Du reſte ie ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

Corpori aqualiter permixta, il faut *également partagé*, & non pas *meſlé*, μεμειγμένον, c'eſt tout le contraire. — Tome premier, page 17. ligne 4.

Nam furti eſt aliquis Deus Il faut oſter *aliquis*, car cela ſe raporte à Promethée dont il s'agit, & corrompt tout le ſens, auſſi n'eſt-il pas au Grec. — Page 20. l. 8.

Nunquam deſinunt obuios & preſentes amaſios aſpernari. Il y a au Grec, ἐν τοῖς ἐν ποσὶν ἀνιᾶσθαι, *ſe fâcher des choſes qui ſont à leurs pieds*. Et quoy que le raiſonnement n'en ſoit pas bien iuſte, & qu'il falût plutoſt dire, *ne prendre pas garde aux choſes qui ſont à leurs pieds*, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec; cela ne va nullement au ſens de la Verſion. — Page 26. ligne 8.

Si prolixior fueris, il faut *ſi cuncteris*, ἢν διατρίψῃς, *ſi tu tardes*; & non pas *ſi tu és trop long*. — Page 28. ſur le milieu.

Omnibus quidem Athenienſibus in admiratione erat, & tanquam beatus ſuſpiciebatur. C'eſt tout le contraire, il ne l'eſtoit pas, mais il le croyoit eſtre. — Page 29. ligne derniere.

Talem Ciuitatem mihi deſcribebat. Cela fait vne obſcurité qu'il faloit oſter, car πόλις ſignifie icy *Rome*. — Page 32. l. penult.

Quinetiam malos qui pro grauibus haberi volunt, reprehendebat. Il y a au Grec καὶ πολλῶν ἤδη σπουδαίων εἶναι δοκούντων ἐπιλελῆφθαι. Il parle de la fureur pour les ſpectacles du Cirque, qui en auoit deſia gagné pluſieurs de ceux qui ſembloient vertueux: ſi bien que *mi-* — Page 41. l. 10.

λωστω se raporte à cette paſſion-là, & non pas au Philoſophe dont il parle.

Page 112 l. 4 *In hac formæ humanæ renouatione.* Promethée n'auoit pas refait les hommes, car ils n'eſtoient pas faits auparauant. Auſſi le Grec ne le dit-il pas; mais ſimplement qu'il auoit changé quelque choſe pour ce qui regarde les hommes, c'eſt à dire qu'il auoit fait les hommes lors qu'il n'y en auoit point, μεταϰοσμήσας ϰ) νεωτερίσας τὰ ϰρὶ τοὺς ἀνθρώπους, mais non pas τοὺς ἀνθρώπους.

Page 113 l. 5. *At quanta ſit mulcta vides, eo quod ex luto animantia fabricaui.* Cela fait de l'obſcurité, il faloit traduire *damnum.* Quel dommage ay-ie fait? &c.

Page 120. ſur la fin. *Auium omnium miſerrimè perituram.* Il y a au Grec τὸν ϰάκιστα ὀρνέων ἀπολούμενον. Comme qui diroit en noſtre langue *ce miſerable oyſeau*, car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira miſerablement, mais c'eſt vne phraſe Grecque pour exprimer ce que i'ay dit.

Page 146. l. 1. *Penem enſe reſecat*, il y a au Grec τέμνεται ξίφει τὸν πῆχυν, *il ſe fait vne inciſion au coude*, qui eſtoit la couſtume de ces Preſtres, comme il ſe voit dans l'Aſne de Lucien. Car s'il entendoit par là qu'ils ſe châtroient, il ne le diroit pas de quelques-vns, mais de tous, car tous l'eſtoient.

Page 188. ſur la fin. *Ipſa autem lyra ſimilis erat cerui cranio, cornua autem tanquam cubiti prominebant.* Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'eſtoit pas ſemblable à la carcaſſe d'vne teſte de Cerf, mais c'eſtoit vne teſte de Cerf en effet, & au lieu de *coudées*, il faloit traduire *manche*, parce que le mot grec ſignifie l'vn & l'autre, τὰ μὲν ϰέρατα πήχεις ὥσπερ ἦσαν, *les cornes eſtoient comme le manche, ou ſeruoient de manche*, c'eſt à dire que les cordes y eſtoient attachées.

Page 241. ſur la fin. *Verborum contradictionem*, il y a au grec ἀπεραντολογίαν *des diſcours qui n'ont point de fin.*

Page 248. vers le milieu. *Interficientibus opem tulit.* Il y a au grec, συμλάμβανε τοῖς θυσάτοις parlant d'Alexandre qui a enuoyé quelques-vns de ſes amis au ſuplice.

Là meſme. *Pariter patria dominatus ſum.* Il faut *aqua iure* ἰσόνομος c'eſt la loüange que ſe donne Annibal de n'auoir point entrepris ſur ſa patrie.

265. l. 2. *Stagno imminens* ἐπὶ τῇ λίμνῃ ἑστώς. *Tantalo non imminebat ſtagno; ſed erat in ſtagno.*

288. ſur le milieu. *A puero.* Il faut *a filio*, pour oſter la difficulté, car c'eſtoit ſon fils, & non pas ſon valet.

303. l. 6. *Eoſque pene omnes, qui voluptatem accuſabant.* Il faut *penèque omnes voluptatem accuſare*, car il veut dire que les Philoſophes

crient presque tous contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de l'aymer.

Et foueam sanguine conspergimus. Il y a au grec περὶ τὸν βόθρον ἐπερείπωμεν, *nous l'épanchasmes autour de la fosse.* — 306 sur le milieu.

Neptuno, il faut *Vulcano* ἡφαίστῳ. — 351. par de là le milieu.

Mentes dedicarunt. Le Traducteur a oublié *les Oyseaux*, ὄρνεα καθιέρωσαν. — 355. sur le milieu.

Mento abraso. Il n'est point parlé du menton au grec, & cela se raporte plutost à la teste. προφητῶν ἐξυρημένων, *Prophetes tonsurez.* — 358. sur le milieu.

Iamque mortua membra circumfusi laniant, eamque soli sepeliunt qui occiderunt. Il y a au grec πλὴν ὅτι πενθοῦσι τὸ ἱερεῖον καὶ κόπτονται περιστάντες ἤδη πεφονευμένον, οἱ δὲ καὶ δάπτουσι μόνον ἀποσφάξαντες. *sinon qu'ils pleurent la victime, & l'enuironnent en se frapant l'estomac, apres l'auoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.* — Là mesme sur la fin.

Plures volo vincere, il faut *pluribus*, *suple*, *calculis*, *l'emporter de plus de voix.* πλείοσι κρατῆσαι. — 402. l pen.

Quum primum vidit me extinctum ἐπεὶ τάχιστά με ἀπεθανόντα εἶδε, *comme il vit que i'allois mourir bien-tost.* — 437. sur la fin.

Diuinatione potius aut iudicio, il faut *quam iudicio.* — 581. sur le milieu.

Conscripta de illis historia συγγεγραμμένα περὶτούτων, *les prenant pour patrons.* — 654. l. 4.

Altero eleuato, alterum contra deprimi ἢ θατέρου αἴροις τὸ ἕτερον πάντως ἐσάγει, qui oste l'vn, pose l'autre. — 689. l. 5.

Virtutibus orationis, il faut *narrationis*, ce pourroit bien estre vne faute d'impression; car il n'est pas question là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration. διηγήσεως. — 702 sur le milieu.

Sociósque meretricum veneficijs mutatos. Il y a au grec τοὺς ἑταίρους φαρμάκων τῶν ἑταίρων μεταβολὰς *les changemens de ses compagnons par des sortileges*; ou ajouter *meretricis*, parlant de Circé. — 709. vers le milieu.

Ibi, il faut *inde* ἀυτόθεν. C'est que de là on ne voyoit rien de iour à cause que la lumiere empeschoit de voir les estoiles. — 714. vers le milieu.

A Septentrione. Il faloit mettre *l'estoile de l'ourse*, car il n'est pas question là du Septentrion; quoy qu'elle en soit la marque. — 719 au milieu.

Vt pote qui essent expediti. Il faloit traduire le mot grec en cét endroit, *nuds*, *sans armes*, car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire, au lieu que le mot *d'expediti*, y nuit plutost. — 740. l. 7.

Hoc enim vnoquoque anni tempore semel faciebat. Il faloit traduire *à chaque heure.* Car ὥρα signifie là *heure*, & non pas *saison*, & en suite encore *hora*, au lieu de *anni tempora.* Car il dit deux lignes plus haut *le cinquiesme iour, enuiron le second bastiment* — 741. l 1.

du monſtre, comme qui diroit, *la ſeconde heure du iour.* Et ſi toſt qu'ils furent engloutis, il dit, *comme il commença à baailler*, pour montrer qu'il baailloit ſouuent, & plus bas: *Et le lendemain lors qu'il venoit à baailler*, le voila qui baaille deux iours de ſuite.

Ibid. ſur la fin. *Horum aliqui* Tous ceux dont il eſt fait mention-là, eſtoient rameurs; il y en auoit d'autres pour la defenſe: l'expreſſion grecque n'eſt pas bien iuſte, mais le ſens l'eſt.

742. ſur la fin. *Ineeſſendo & cædendo* ἐμπεφαίνοντες καὶ ἀναιρῶντες, *en ſautant dedans, & tuant*, & plus bas *ferreis roſtris*, il faut *manibus*, car il n'eſt pas queſtion là des pointes d'airain de la prouë, mais d'inſtrumens à accrocher.

743. par de là le milieu. *Nec pauciores quam octoginta inſulas ſubmerſerunt*, il faut *inſulæ ſubmerſæ ſunt*, car il n'eſt pas queſtion là de celles qu'ils coulerent à fons, mais de celles qu'ils perdirent.

745. l. 6. *Mortuus eſt*, ἀπενεκρώθη, *il ſe mouroit*, comme la ſuite le fait voir, car il ajoûte plus bas τῇ δὲ ἐπιούσῃ ἤδη τέθνηκε.

Là meſme. *Poſt tridui moram, quarto die quia placidum erat mare, diſceſſimus.* Il y a au grec ἡμέρας τρεῖς ἐπαυλισάμθοι, γνεμία γὰρ ἦν, τῇ τετάρτῃ ἀπεπλεύσαμθ. *Apres auoir demeuré là trois iours à cauſe du calme, nous fiſmes voile le quatrieſme.*

754. vers le milieu. *Omnium arborum fructus.* Il ne faut point d'*omnium*, car tous les arbres de l'Iſle ne portoient pas des verres, ὁ καρπὸς δὲ τούτων τῶν δένδρων. *Or le fruit de ces arbres.*

756. ſur la fin. *Omiſſa ſimulatione*, il eſt queſtion là de l'Ironie qui eſt vne figure qui luy eſtoit familiere, & non pas de feinte en general.

760. vers le milieu. *Inſtituit*, il faut *præfuit*, car il n'eſt pas queſtion là de leur inſtitution, mais de celuy qui donnoit le prix, ou qui preſidoit, ἠγωνοθέτει.

775. au milieu. *Proræ cheniſcus*, il y a au grec *puppis*, c'eſt vne béueuë.

779. vers la fin. *Manibus pedem tenentes*, c'eſt le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied auec les mains. πόδωνας au grec, ne ſignifie pas le pied de l'homme.

Là meſme plus bas. *Alij præcedentes*, il faut *illi*, car cela ſe rapporte aux daufins.

815. vers le milieu. *Vbi iudices ſorte ferunt ſententiam.* Il y a au grec ἀπὸ μὲν τῶν κληρολαχόντων δικαστῶν, *des Iuges élus par le ſort.* Il n'eſt pas queſtion là de l'aduis que donnent les Iuges, mais de leur election, cela deuoit eſtre au moins plus clairement expliqué.

840. ſur la fin. *Cum in eodem meum cogitatione verſati ſitis.* Ce n'eſt pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent eſté dans la meſme crainte, mais il les prie de ſe mettre en ſa place, & de conſiderer ce qu'ils feroient s'ils eſtoient en la meſme crainte ἐπὶ τῷ αὐτῷ δείει γενῶ τῷ λογισμῷ χρωμένους. Et en ſuite, *quid facto opus eſſet dixiſtis*, il faut *dicite.*

Similem esse materiæ oportet ὅμοιον χρὴ τῇ ὑποθέσει εἶναι, estre semblable à son dessein, suiure sa façon d'agir. 844. l. 3.

In eleganti delubro. Il y a au grec ἐν καλῷ τῷ ἱέρῳ, *au plus bel endroit du Temple.* 848. au milieu.

Modestos reddere queant auditores. Il n'est pas question là de modestie, mais de prudence, comme signifie quelquefois le mot grec σωφρονίζειν. 876. sur la fin.

Profecto ad inundationem vsque nauigio, il y a au grec ἄχει τῶν κλύσματος, iusqu'aux cataractes du Nil, κλύζω, signifie quelquefois les eaux qui roulent auec bruit 893. l. 11.

Proprias Epicuri opiniones, il faut, *præcipuas*, κυρίας δόξας. 894 vers le milieu.

Quod si saltatio, non sit ad certamen composita, εἰ μὴ ἀγωνίστος ἡ ὄρχησις, *s'il n'y a point de ieux publics de la dance*, c'est à dire, si la dance n'est point entre les spectacles publics de la Gréce, comme la lute, le pugilat, &c. 962. l. 5.

Qui etiamnum ruri redundat ἐπιπολάζοντα, qui est en vogue. 928. l. 2.

Veneris partus ἀφροδίτης γονὰς, *la naissance de Venus, & non pas son fruict* comme plus bas Διονύσου ἀμφοτέρας τὰς γονὰς, *les deux naissances de Bacchus*, qu'il a traduit *vtramque stirpem*, mal. 930. l. 11.

Decem millia nummûm. Il faloit mettre *drachmarum*, comme il a mis luy-mesme plus bas, qui est quatre fois dauantage. 977. l. 10.

Peregrino Protei filio, il y a au grec τῷ πρωτέως, qui signifie là *dit Protée*, comme il se voit dans le traitté qui porte ce nom. 1006. sur la fin.

Nonne Cynicum agis. Il faut simplement, *non*, cela oste le sens, *Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'vn, *ny toy l'homme*, répond l'autre. Là mesme.

Exhiberet quæcumque vellet, il faut *sibi*, παρέχειν αὐτῷ. 1007. l. 6.

Nunc te interrogaui, νῦν ἠρώτησα, c'est à dire là, *en langage d'auiourd'huy.* Il est trop obscur de la sorte pour estre ainsi exprimé. 1008. sur le milieu.

Quod solus dialecticorum esset primus, il faut, *& primus*; c'est peut-estre vne faute d'impression. 1009. l. 1.

Regis esset præceptor, il faloit traduire *Imperatoris.* Car c'est ce que signifie là Βασιλεὺς, comme en plusieurs autres lieux, & l'Empereur Romain ne s'appelloit point *Rex* en latin, voy la remarque sur la page 64. du Tome second. Là mesme.

Inepto il faloit *Barbaro*, σολοίκῳ. 1011. l. 10.

Num pro patria idipsum passurus eram: cela est obscur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour sa patrie. Là mesme vers la fin.

Et in sacris Eleusinijs inter potandum voces mysteria produnt, cela est mis trop obscurement, pour dire qu'il découuroit les mysteres d'Eleusine dans la débauche. 1042. vers le milieu.

Et diuersorum corporum somnos, l'endroit est obscur, mais il 1059. sur la fin.

y a au grec ἑτερόχρωτας ὄπτους, *de diuerſe couleur*, ce qui pourroit ſe raporter au fard des femmes, qui les rend en quelque ſorte d'autre couleur de iour que de nuict.

TOME SECOND.

Page 18. l. 7 *Praterquam quod illa quamuis coloſsea eſset magnitudine parua in tabella depicta e[illegible]*. Il y a au grec πλὴν οσον ἐκείνη μὲν ἐν μικρῷ πινακίῳ ἐγέγραπτο, αυτὴ δὲ κολοσσιαία τὸ μέγεθος, il veut dire qu'Aſpaſie n'eſtoit qu'vn portrait en petit, parce qu'elle n'auoit iamais eſté dans vne haute condition, & que celle dont il parle, eſtoit de figure de Coloſſe, comme eſtant femme d'Empereur.

31. l. 1. *Minus vitio verteretur, quod per impietatem hoc feciſses* ἧττον ἂν ὁ τοιοῦτος αἰτίαν ἔχοι, ὡσὰν ἀσεβείας αὐτὸ δρῶν. *Il ſeroit moins accuſé de l'auoir fait par impieté*, ou, *on luy imputeroit moins de &c.*

37. ſur la fin. *Non dixit Pollucem manus aduerſarias cum ipſo conſeruiſſe*, il y a au grec ὃδὲ πολυδεύκει βίαν φήσας ἀνατείνασθαι αὐτῷ παλαίειν τὰς χεῖρας. Il dit que Pollux tout fort qu'il eſtoit, n'euſt pas eu la hardieſſe de ſe prendre à luy, ny meſme Hercule auec ſes bras de fer.

64. ſur le milieu. *Hic vero ad Perſarum Regem eum mittit.* ὁδὲ βασιλεῖ τῷ μεγάλῳ ἀναπέμπει αὐτόν. Sous ombre que le Roy de Perſe eſt appellé par les grecs, *le grand Roy*, comme nous diſons maintenant *le grand Seigneur*, le Traducteur a crû que c'eſtoit de luy qu'il parloit, ſans conſiderer qu'il eſt dit que le Priſonnier fut enuoyé en Italie pour y eſtre iugé, & qu'il fut relegué dans l'Iſle de Gyare, qui eſtoit vne petite Iſle où les Empereurs Romains confinoient les criminels: *Breuibus Gyaris & carcere dignum.* C'eſt donc l'Empereur qu'il deſigne ſous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux, ſous le nom ſeul de Βασιλεὺς, qui ſignifie en ces endroits Empereur, & non pas Roy, car le mot grec ne ſe raporte pas au latin, & il faut imiter Lucien qui a eſté au ſens plutoſt qu'aux paroles.

Iuuenal.

70. l. 6. *Et filiam non ita pridem datis quinque talentis elocauit* καὶ τὴν θυγατέρα ὀλίγου δεῖν πολλῶν ἐπεδώκεν, ἀπὸ ταλάντων πέντε ὧν εἶχε δυοῖν μόνοιν, &c. ἀπὸ ταλάντων, eſt détaché du reſte: il donna ſa fille en mariage, & de cinq talens qu'il auoit, il en donna deux.

74. au milieu. *Aliquando etiam Demetrius in Ægyptum eſt profectus.* Il faloit dire *ſe promenoit ou voyageoit par l'Egypte*, car on voit dix lignes plus haut qu'il y eſtoit deſia.

100. l. derniere. *Ad plenum inſtructos* αὐτοτελεῖς *faits à ſes deſpens.*

104. l. 2. *Nos igitur, vbi res quaſdam importatas in portu ſpectaſsemus. In eumque è nauì ſubduxiſsemus, emimus.* ἡμεῖς μὲν οὖν καταγωγήν τινα ὁπὶ τῷ λιμένι σκεψάμενοι, καὶ τὸ πλοῖον εἰς αὐτὴν μετασκευασάμενοι, ἠγοράζομεν. Voyant vne Hoſtellerie ſur le port, & y ayant fait tranſporter nos

nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire ἀγοράζομεν en cét endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure, qu'ayant apris qu'on les auoit volez dans l'Hostellerie, l'vn se voulut tuer, parce qu'ils n'auoient pas dequoy viure ce iour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté reduits à vne si grande extremité.

Domum pulcherrimam, κάλλιστον οἴκημάτιον, vn bel apartement, ou vne belle chambre, car il n'est pas question là de maison. 113. l. 10.

Cœna splendida. La Negatiue est au Grec, ce qui se rapporte à ce qu'on a dit plus haut de son auarice, & de sa table qui estoit si mal couuerte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'auoit fort bien traitté, mais c'est vne raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire. Plus bas.

Sic vt se habebant armati surrexerunt, οἱ δὲ ἕτως ὡς εἶχον ἀναστάντες καὶ ὁπλισάμενοι. *Ils se leuerent comme ils estoient, & s'armerent.* 153. vers le milieu.

In ignem sponte insiliisse, & præter spem stupis subduxisse ἐκὼν ἐαυτὸν ἐνσείσαιμι τῇ ἑστίᾳ, κἀ τότε μὲν ἐκ τῶ συπείν μηδὲ ἐλπίζων ὑπεξηλθον. *Ie me iettay volontairement dans le feu.* Il faut là vn point, puis, *voila comme i'échapay alors des estoupes contre mon esperance.* 145. l. 1.

Quo vitiato, muliebria pro more & consuetudine nefarij cinædi illi perpessi sunt, il ne faut point de *quo vitiato*, car ce sont des Eunuques qui ne luy pouuoient rien faire, aussi n'est-il pas au grec. 150. par de là le milieu.

Lectum meum ingressam ἐυνὴ, signifie là *giste*, & non pas *lict*, il faloit traduire *cubile*, qui se dit des bestes. Là mesme sur la fin.

Vltra Oceanum & inculpatos Æthiopas, il faut *ad inculpatos*, c'est peut-estre vne faute d'impression, μετ' ἀμύμονας ἀιθιοπῆας. 218. sur le milieu.

Verum auricome, moderate te gerebas qui cum Panthi esses filius, aurum in pretio habebas, καὶ τὰ μὲν σὰ μέτρια, *il n'y a point de faute de ta part*, ou, *on ne doit pas trouuer estrange si estant fils de Panthus tu aymois l'or.* Pour s'atacher aux paroles, on perd le sens. 247. l. 4.

Et horis, il faut là *tempestatibus*, *les saisons*, le mot grec signifie l'vn & l'autre. 297. par de là le milieu.

Pro me, il faut *de me*, c'est à dire *contra me*, en cét endroit. 340. sur le milieu.

Voluptas conuenit Epicuro, il faut *non conuenit*. 353. au milieu.

Itaque parum gratia arti tuæ conciliare videris contra viros hosce mentiendo. ὥστε ἔδοξέν τί μοι δοκεῖς χαριζόμενος τῇ σαυτῦ τέχνῃ καταψεύδεσθαι τῶν ἀνδρῶν, *de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton art.* 371. l. 10.

371 par de là le milieu. *Si quidem certis diebus, vt cæteri milites, non inuitabantur.* ἀλλ' ἐπ' ὧν τοῖς λοιποῖς στρατιώταις σπάνις ἡμέρας τινὰς προκαλεμένοις. *Il n'estoit pas comme les autres soldats qu'on n'inuitoit qu'à de certains iours.*

479. sur la fin. *Altero pede paulum inflexo*, il y a au grec ἡσύμα ὀκλάζοντα τῷ ἑτέρῳ, *se baissant doucement, ou courbant vn peu le genoüil vers l'autre.*

483 sur la fin. *Cum esset ferme vindemiæ tempus* ἀμφὶ τρυγητὸν τὸ ἔτος ὄν, c'est à dire là *en temps de vendange*, comme la suite le fait voir.

491. l. 2. *Assurgente ipsi Cleodemo* ἀναστάντος αὐτῷ τοῦ κλεοδήμου. Cleodeme luy faisant place.

506. l. 1. *Ex vtraque præter.* κατ' ἀμφοτέρα, *ex altera.*

515 sur la fin. *Iuuenes*, il faut *pueri*, τὰ μειράκια car cela est important icy.

588 sur le milieu. *Ineptus ad actionem & gestum corporis* πάνυ ἀπίθανος ἐν τῇ σχοινείῳ, *il ne pouuoit nullement persuader cette feinte.*

589. l. 6. *Ipse etiam orationis author* ὁ τὸν λόγον τόνδε συγγράψας, *celuy qui a escrit ce discours*, c'est à dire *Lucien*, & non pas celuy qui faisoit la harangue. Voy la page 590. sur la fin.

Là mesme vers le milieu. *In valde suauem cachinnum solutus dixit poëta iste meus.* Celuy qui me fait parler, c'est à dire Lucien qu'il appelle Poëte, à cause qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans vne Comedie. Car c'est le Prologue qui parle alors, & non pas Lucien. *Celuy*, dis-ie, *qui me fait parler, ou qui m'a introduit icy, s'est mis à rire, &c.*

636. l. 1. *Dryssorum Rex.* il faut *Odryssorum* ὀδρυσσῶν, n'est qu'vn mot, comme en suite ὀμανῶν, dont il a fait vn Roy Mano, au lieu de dire, *des Omaniens.*

638 par de là le milieu. *Annos nonaginta.* ὀγδοήκοντα, quatre-vingt.

675. l. 12. *Est interpretatus*, ἑρμηνεύειν, signifie là *descrire*, comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas *interpréter.*

684. l. 10. *Neque scrupulosè cum diis rationem iniibo* οὐ μικρολογήσομαι πρὸς τοὺς θεούς. Ie ne leur demanderay pas des bagatelles.

716. l. 3. *Idem ego te ama inquit, nec eo admodum opus.* Cela est tronqué, il faut qu'il y ait faute à l'impression, ἐκεῖνο μὲν ἔφη ὦ λέσβια ἐκ ἔχω, δέομαι δὲ ἁδὲ παντὸς ἄσπερ. *Ie n'ay pas cela, c'est à dire le membre viril, comme ont les hommes, mais ie n'en ay pas de besoin.*

758. l. 10. *Sophocle & Æschylo mancum*, τοῦ Σοφοκλέα καὶ τὸν Αἰσχύλον, *plus que n'en vint faire Sophocle & Euripide, c'est à dire de Tragedies.*

766 par de là le milieu. *Iussu Regis*, il faloit *Imperatoris.* Car le latin ne se raporte pas au grec. Lucien appelle l'Empereur βασιλέα, & μέγα βασιλέα, mais on ne l'appelle point en latin *Rex.* Voy cy-dessus la semarque sur la page 64. du tome second, c'est vne faute qu'il fait par tout.

Illi enim non insiliunt in ignem vt Onesicritus Alexandri guber- 772. sur la
nator, il faut *dixit*, comme il y a au grec. Car ce n'est pas Onesi- fin.
crite qui sauta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien qui le raconte de Calanus: Cependant au lieu de traduire *dixit*, il a esté traduire *vt aiunt*, comme si c'estoit vn bruit qui courut d'Onesicrite.

Aristeneti Zenonis filij, il faut *Zenonis, Aristeneti filij*, comme 847. sur le
il paroist par la suite, il y a au grec τῷ ἀειστενέτῳ υἱῷ, τοῦ ζήνωνος, il milieu.
faut mettre la virgule apres υἱῷ, car τοῦ ζήνωνος, est mis là par explication.

Cum vnà adesset Ion ille admirandus. Cela fait de l'obscurité, 848. sur le
car c'est d'Ion dont il parle, & il semble qu'on parle d'vn autre milieu.
auec qui il estoit.

Pone hunc Ion ἔπειτα Ιων, *deinde Ion.* 849. sur le
milieu.

Alia vero à Sacerdotibus è doctus sum. Quæcunque antiquiora 877. l. 1.
me sunt, ab ijs narrationem incipio. τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱρέων ἐδάην, ὁκόσα ἔστιν ἐμεῦ πρεσβύτερα ἐγὼ ἰσορέω. Les autres choses dont il parle, qui sont plus anciennes que moy, ie les ay apriſes des Prestres.

Et quæcunque in argentum aurumve sunt conuersa, καὶ ἄλλα ὁκόσα 881. sur la
ἐς ἄργυρον ἢ ἐς χρυσὸν ἀποχέεται. les autres choses qui respondent à fin.
l'or & à l'argent en valeur.

Est autem nostrarum partium commentarius ἔστι δὲ τῶν ὑπομνημάτων 933. l. 5.
τὸ μεσαίτατον ἡμῶν μέρος. *c'est ce qui nous regarde de ces memoires.*

Et verbis adulterinis illam affamini. λόγους ψευδήλους ὀπιφημίζειν, 1011. l. 10.
luy attribuer de faux discours, ou publier d'elle des faussetez.

REMARQVES SVR LA TRADVCTION DE LVCIEN.

Page 1. *Lvcien*; I'ay mieux aymé prendre ce tiltre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy pluſieurs Traitez qui ne ſont pas des Dialogues. D'autre coſté celuy d'*Oeuures* eut eſté trop vaſte; car ie ne mets pas icy les Vers, ni quelques autres Ouurages qu'on attribuë à Lucien. Au reſte ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour ſuiure l'opinion commune, puis que dans les Langues auſſi bien que dans la Iuriſprudence, *Communis error facit ius.*

De la Traduction, I'ay dit dans la Préface que c'eſtoit icy vne Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleſſes ne ſe pouuoient pas traduire autrement. C'eſt pourquoy ie m'y ſuis propoſé l'agrément pluſtoſt que la fidélité, ou pluſtoſt i'ay crû que la fidelité en cét endroit conſiſtoit en l'agrément, ſans m'éloigner pourtant du but & du deſſein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *ou ſa Vie*, par ce que ce n'en eſt icy qu'vne idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot *de temps*, emporte en quelque ſorte le trauail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut eſtre riche pour cela. C'eſt pourquoy i'ay expliqué ce qui ſuit, de la Fortune, pluſtoſt que des Richeſſes ou de la Condition.

Page 2. *Ils conſideroient que ie n'eſtois pas riche*, ie paſſe doucement ſur chaque choſe, ſans m'attacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'eſtoit en pierre.

De petits Ouurages de cire, il eſt plus delicat de la ſorte, que de dire, des hommes, des cheuaux, & des bœufs. En vn mot toutes les choſes exprimées en general, ſont plus belles qu'en particulier, ſi le particulier n'eſt tres agreable, & dans les graces du païs, ce qui ne peut pas eſtre dans la traduction d'vn ancien.

Cela fut donc réſolu auec quelque eſperance de ſuccez. cecy eſt tranſpoſé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & netteté du raiſonnement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas *vne table de pierre*, de peur que cela ne faſſe quelque difficulté; mais i'exprime dans la ſuite ce que c'eſtoit.

Page 3. *Criant qu'il l'auoit fait par enuie*, cela dit aſſez la choſe ſans la repeter.

Et me tournay de tous coſtez, i'ajouſte cela comme vne marque

d'inquietude.

D'vn ſonge que i'eus enſuite, ie n'allegue point le Vers d'Homere, parce qu'il ne dit rien de nouueau, & i'en vſe ainſi preſque par tout. Car ſouuent vne beauté de ce temps là, eſt vne pédanterie de ce temps-cy.

Il me ſembla de voir deux Dames, ie marque plus bas qu'elles le tirailloient, & tranch[illegible]rt pour eſtre plus net.

Qui auoient les mains craſſeuſes, &c. I'obmets des particularitez & en change d'autres, parce que les choſes n'ont pas meſme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robbe trouſſée*; mais *les mains craſſeuſes, & les bras retrouſſez*, viennent auſſi bien au ſujet, & l'expreſſion en eſt plus belle; cela ſeruira d'exemple pour pluſieurs autres endroits, ou ie prens la meſme liberté pour la meſme raiſon; i'exprimerai plus bas, qu'elle eſtoit robuſte & vigoureuſe.

L'autre d'vne façon honneſte, ſon habit ſera expliqué en ſuite.

Et tes deux Oncles, ou pluſtoſt, *tes Oncles des deux coſtez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifférentes, outre qu'il n'eſt pas icy queſtion d'vn Contract, ni de la Genealogie d'vn Grand, c'eſt pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, eſtoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obſcurcit ou affoiblit des choſes qui ne ſont faites que pour plaire. Page 4.

Robuſte & vigoureux; Voila les qualitez que i'auois manqué à mettre plus haut, i'en vſe ſouuent ainſi; Du reſte il vaut mieux dire, *robuſte & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui eſt vne qualité de crocheteur, ce qui monſtre que les graces des langues n'ont point de raport.

Ni cauſe vn iour de ta perte, i'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais preſque par tout, parce que le détail de ce temps-cy, ne ſe raporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias, & Polyclete, Ie ne mets que ces deux noms, parce que cela ſuffit.

Ie ſuis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy *d'Erudition*, ou quelqu'autre ſemblable, outre que tout ce qu'il dit, ſe raporte preſque à l'Eloquence.

Qui ne t'eſt pas inconnue, &c. Il l'a falu mettre ainſi parlant de l'Eloquence.

Expoſé au mépris, &c. Ie ne dis pas comme l'Auteur, *Menant vne vie de Liévre*, parce que cela n'eſt pas à noſtre air; ce qui doit

ſeruir d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où ie ſuis obligé de changer, ou de phraſe, ou de prouerbe, & quelquefois meſme, d'exemple, ou de comparaiſon, parce qu'ils ne ſont pas à noſtre vſage; Du reſte i'exprime plus bas, *Pauure, Inconnue, & contrainte de trauailler de ſes mains.*

Page 5. *Ce qu'il y a de beau & de rare, &c.* Cela vient mieux au ſujet que de dire; *Toutes les choſes diuines & humaines*, ce qui eſt trop vaſte.

Vertu, & Sçauoir, Ie comprens en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Autheur dit plus au long.

Adoré & reſpecté de tout le monde, le Grec dit *montré au doigt*; ce que ie n'allegue que pour faire voir combien on eſt obligé de changer de choſes, quand on veut traduire auec agrément.

Page 6. *De ſonger pluſtoſt à polir vn marbre que ſoy-meſme*, i'obmets des termes de l'Art dont on ſe peut paſſer.

Transformé en ſtatue, i'ay trouué cela plus à propos que de dire *en rocher, comme Niobe.*

Répandre par tout ie ne ſçay quoy de celeſte & de diuin, ie ne dis pas *comme Triptoleme*, parce que cela n'y reuient pas entiérement, outre que, comme i'ay deſia dit, ce qui faiſoit vne beauté de ce temps-là, ſeroit déſ-agreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à ſon Auteur.

Page 8. *Contre vn qui l'auoit appellé Promethée*, il n'eſt pas neceſſaire de dire *vn Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

I'ay peur que ce ne ſoit vne raillerie, ie marque en ſuite que les Atheniens ſont grans railleurs.

De ce feu celeſte & diuin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuſte à l'hiſtoire de Promethée.

Vous raporte grand profit, i'ay ajouſté cela par forme d'éclairciſſement.

Page 9. *Qu'il manquoit de preuoyance, &c.* I'ay pris ce ſens-là, parce qu'autremét ce ne ſeroit que la meſme choſe que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de neceſſaire au ſujet.

Vne douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais ie ſuy les propriétez de ma langue.

Vn Chameau tout noir, ie n'ajouſte pas *de la Bactriane*; car ſi c'eſt qu'ils viennent de la ſorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'eſt pas néceſſaire.

Page 10. *Au lieu de l'admiration*, ie n'ajouſte point, que ce Chameau

eſtoit tout couuert d'or & de pourpre ; car cela ne ſert de rien au ſujet pour lequel il s'allégue ; & toutes les circonſtances inutiles obſcurciſſent la raiſon plus qu'elles n'embelliſſent le diſcours.

Vn Ioüeur de Fluſte, ie retranche par tout, les mots propres qui ne ſont qu'embaraſſer, & qui ſont inutiles au conte ; parce que cela charge inutilement la memoire, & empeſche de retenir les neceſſaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yurognerie ; car ce n'eſt pas de cela dont il s'agit.

Ce n'eſt pas que de deux choſes excellentes, cela eſt aſſez clair, ſans auoir beſoin d'exemple ; car de dire auec l'Autheur, *comme on fait vn breuuage excellent auec du vin & du miel*, cela ſent trop l'Apoticaire pour vne comparaiſon qui n'eſt miſe que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette heure, ne ſont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c. Ie réünis icy ce qui eſt plus bas chez l'Auteur, & tranche la choſe en deux lignes, n'en gardant que le ſuc, & ce qui eſt néceſſaire au raiſonnement.

I'ay eſté aſſez hardy pour vouloir reconcilier, &c. Il y a icy vne comparaiſon tirée de la Muſique qui n'eſt pas à noſtre vſage, parce qu'il faut que les comparaiſons ſoient de choſes connuës, & que tout le monde ſçait, ie l'aurois bien rendu par équiualent ; mais il n'en eſtoit pas de beſoin ; car i'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'oppoſition. Page 11.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajouſte pas, *parce qu'il eſt Dieu du larcin* ; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'eſt pas neceſſaire au ſujet.

Où aurois-je dérobé ces chiméres, & ces hippogryphes, i'ay rendu la choſe à noſtre air ; car les mots qui ſont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'eſtant pas connus comme de ce temps-là.

Dialogue de Lycinus, & de ſon amy, on a mis cecy pour titre au haut des pages, au lieu de mettre *Nigrinus, ou les mœurs d'vn Philoſophe*, ou bien *des Philoſophes*, comme il eſt à la teſte du Dialogue. Page 12.

Ce ſeroit porter des Choüettes à Athenes, ce prouerbe eſtoit trop connu pour auoir beſoin d'explication ; car il n'y a rien qui face tant languir vn diſcours que de vouloir tout dire ; c'eſt pourquoy les anciens latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

De pauure, ie ſuis deuenu riche, pour eſtre plus vif, i'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'apres quelque circonlocution. Page 13.

Mal-d'yeux, il y a au Grec *mal d'oeil*, mais cela n'eſt pas important.

Ie le trouuay dans ſon Cabinet, &c. I'obmets pluſieurs petites circonſtances qui ne ſont plus à noſtre vſage.

Charmé de la douceur de ſon éloquence, i'oublie les Sirenes, les Roſſignols, & le Lote d'Homere pour la meſme raiſon.

Page 15. *Semblable à ces Amoureux*, ie change la comparaiſon tirée de l'Amour des Garçons, en celle des femmes, ce que i'obſerue par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit vn effet contraire à ſon deſſein, qui eſt de plaire.

Comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les ténébres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'vne tour pour éclairer de nuit les Nauires; mais il eſt bon en general.

Ie crains de faire comme ces mauuais Comediens, i'abrege ce qui eſt plus étendu chez l'Auteur, pour les raiſons que i'ay dites.

Page 16. *Mais ſi ie manque, ſouuien-toy, &c.* Ie mets cela de ſuite ſans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut paſſer, pour eſtre plus court & plus net.

Vous autres grans Orateurs, il vaut mieux dire, *que les Orateurs ont accouſtumé de faire*, parce que c'eſt Lucien qui parle, & non pas ſon amy.

Page 17. *Dans la pauureté de la Philoſophie*, il y a au Grec, *dans la pauureté, & la Philoſophie*; mais la pauureté de la Philoſophie eſt plus loüable, parce qu'elle eſt volontaire.

Aſſez plaiſamment; ie dis en ſuite, qu'on ne parloit ni ſi haut, ni ſi aigrement qu'on s'en puſt faſcher.

A quoy bon des fleurs lors que le Printemps eſt paſſé? il y a au Grec, *le Printemps eſt déja, d'où nous vient ce Paon, peut-eſtre qu'il eſt de ſa mere*; ce qui ſeroit obſcur & ridicule.

Page 20. *Embraſſant leurs genoux*, il y a au Grec *l'eſtomac*; mais ce n'eſt pas vne ſi grande marque d'humilité, & l'vn & l'autre eſt vne couſtume ancienne.

Page 23. *Sont les plus inſolens dans la débauche*, ie dis la choſe en general, parce qu'vne partie du détail n'eſtoit pas à nos mœurs.

Qu'il negligeoit meſme ſon bien, ce n'eſt que trop de dire cela, pour vn homme qu'il veut loüer, & qu'il propoſe pour exemple; c'eſt pourquoy i'ay obmis le reſte.

Page 24. *La fureur des ſpectacles*, ie n'ay pas deſcendu dans le particulier, qui n'eſt plus à noſtre vſage.

Page 25. *Que ce qu'ils diroient, leur puſt nuire, ni préjudicier*, i'ay agencé cela le mieux que i'ay pû à la maniere d'vne formule de Teſtament,

ſtament, le grec eſt obſcur, ſur quoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me ſatisfont point.

Répandre du vin dans les Feſtins, Il y a au grec *auec bruit*; ce qui ſe faiſoit par forme de ieu, en ſecoüant le verre; mais cela eut fait icy vne obſcurité.

Il appelloit cela faire vn ſoleciſme dans la volupté. Il y a icy vn Prouerbe grec que i'obmets, parce qu'il n'a point de raport aux noſtres, & qu'on s'en peut paſſer.

Ie demeurois attaché à ſon diſcours, les larmes ſont touchées en ſuite, & l'exemple des Pheaques n'eſt plus à noſtre vſage. Page 26.

Nectar, Ie l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il eſt plus connu parmy nous, & plus beau. Page 27.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. I'ay paſſé delicatement l'exemple du chien enragé, qui eſt dur & extrauagant, par ce qu'il fait ſemblant de vouloir loüer icy la Philoſophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut auoir recours pour cela, Ie fais dire quelquefois à l'vn ce que dit l'autre, par ce que cela eſt indifférent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'eſt pas; qui eſt ce à quoy il faut auoir égard.

Timon, ou le Miſanthrope, i'ay retranché ou alteré icy pluſieurs choſes, pour trouuer ce ie ne ſçay quoy que ie cherche; mais ie demeure touſiours dans le but, & le deſſein de l'Auteur; & ne mets point mes réueries pour les ſiennes. Page 28.

Protecteur de l'hoſpitalité, &c. Les autres Epithetes ſont touchés en ſuite, ou ne ſe pouuoient exprimer commodément.

Qu'eſt deuenu ton foudre, Ie dis à la fin que ce n'eſt que fable & que fiction Poëtique. Page 29.

Comme ſi tu eſtois ſourd, &c. Le Prouerbe de la Mandragore n'eſt pas à noſtre vſage.

En abiſmoient les vns, &c. I'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance diuine, les autres ſont peu de choſe, ou ſont deſia exprimés.

Que tu ſauuas dans vne petite nacelle, Ie ne dis point qu'elle aborda ſur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne ſert de rien icy.

Les Ingrats qui m'ont abandonné, ſes bien-faits ſeront touchez à la fin. Page 30.

Comme vn oiſeau de mauuais augure, Il y a au grec, *comme vn ſepulcre*, mais ie cherche les plus belles expreſſions, & celles qui ſont le plus à noſtre vſage.

Maintenant donc, I'exprime les haillons plus bas.

Page 31. *Du Mont Hymette*, On verra en ſuite, que c'eſt au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon, le nom de ſon Pere, &c. ſera expliqué ailleurs, auſſi bien que le miſerable eſtat où il eſt.

En faiſant du bien à des Ingrats, I'ay abregé cét endroit parce que le reſte eſt aſſez expliqué dans tout le Dialogue.

Page 32. *La Terre*, Ie le dis en general, parce qu'il conuient à tout, dans le deſſein de l'Auteur, qui veut choquer la Prouidence.

Pren auec toy le Dieu des Richeſſes, Ie ne dis pas qu'il améne auec luy le Treſor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'oblige pas à vne Traduction reguliére. Le Dieu des richeſſes eſt aſſez ſuffiſant pour enrichir, ſans en auoir beſoin d'autre.

Page 33. *Ie croy que cela ne luy ſeruira de rien*, ie le fais dire à Mercure, pluſtoſt qu'à Plutus, parce qu'il eſt mieux de la ſorte, comme il paroiſtra par la lecture de l'ouurage.

Tu mériterois donc, &c. Ie tourne cela d'vne autre façon que l'Auteur, comme ie fais ſouuent pour agencer les choſes à noſtre air.

Page 34. *Du foin*, Il y a au grec *de l'orge*, mais cela fait le meſme effet, & reuient mieux à noſtre façon.

Qu'vn homme ayme ſa Maiſtreſſe, les comparaiſons les plus courtes ſont les plus claires.

Page 35. *Ie vais touſiours de la ſorte, &c.* La ſuite l'explique.

On m'emporte ſur des crochets. i'accommode les choſes à nos mœurs; quand rien ne l'empeſche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general eſt de tout païs.

Page 38. *Mais tout en riant*, I'obmets ce qui eſt dit du Treſor pour la raiſon touchée plus haut.

Page 43. *Vien Treſor*, I'oſte le reſte pour le meſme ſujet.

Et la Pauureté. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot grec y a du raport, & peut auoir eſté pris l'vn pour l'autre; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la choſe aille bien; pourueu que cela ne choque pas les mœurs anciennes, comme ie ne les choque point icy.

Page 45. *Gnaton*, il y a au grec *Gnatonide*, mais ce mot eſt plus commun.

Le Fortuné, Le terme grec ne ſe pouuoit expliquer en vn mot, & i'en prens vn propre au ſujet.

Le plus meſchant, &c. Ie me ſers plus bas du mot de Vautour.

L'Orateur Demea, l'eloquence de Timon eſt deſia exprimée; du reſte, ie dis *Demea*, pluſtoſt que *Demeas*, parce que nous ſommes plus accoutumez de l'entendre ainſi. Page 48.

Il donne eſchec & mat à tous les plats, quoy que le Ieu des Eſchecs fuſt connu des anciens, ie ne me ſers pas de ce terme, comme d'vne authorité, mais comme d'vne phraſe françoiſe qui exprime bien ce que ie veux dire; & en vſe ainſi ailleurs de la ſorte. Page 50.

Mais de iour, Ie l'oppoſe à la nuit qui eſt le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la riuiére, l'Auteur ajouſte des particularitez vn peu trop groſſieres à mon auis. Page 51.

Entretenir l'amitié conjugale, ie finis là, pour ne rien mettre d'inutile. Page 55.

Vautour, l'Auteur ſe ſert indifferemment de ce mot, & de celuy *d'Aigle*, lors qu'il parle du ſuplice de Promethée; c'eſt pourquoy i'ay pris celuy-cy pluſtoſt que l'autre, parce qu'il ſonne mieux. Page 56.

Ton bourreau, I'ajouſte cela pour donner plus de force. Page 58.

Auſſi bien le Dieu des larrons, cela eſt plus bas chez l'Auteur.

Le larcin, Il y a icy vne periode au grec dont i'ay deſia exprimé ce qu'il y auoit de plus important.

Car ce n'eſt pas aſſez d'en raporter nuement tous les chefs, ils ne font que d'eſtre dits, & ſeront encore touchez enſuite, c'eſt pourquoy il ne les faloit point repeter icy.

Vn grand & vaſte deſert, Ie n'ay pas mis *vn Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y auoit point de foreſts. Page 61.

I'en fis vn homme à noſtre Image, &c. I'ay reüny icy ce qui eſtoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois vne meſme choſe.

Vn Heros de tes amis, cela eſt contraire à ce qu'il dit apres, & qui eſt confirmé par la ſuite, car c'eſt Iupiter qui le déliure; mais on peut dire que c'eſt par l'entremiſe d'Hercule, toutefois il met Vulcan, dans le dialogue ſuiuant, qui eſt vne contradiction. Page 65.

Eſt-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuure, il ne le faloit pas expliquer dauantage, apres l'auoir eſté au Dialogue precedent, le reſte eſt retouché plus bas. Page 66.

Nereïde, ſon nom eſt exprimé au Dialogue cy-deſſus, quelques-vns ne croyent pas que Thetis la Deeſſe de la mer, ſoit la meſme que la Nereïde, mais Lucien les confond. Page 67.

Page 69. *Iunon la transformée*, ie conte l'hiſtoire tout d'vn temps ſans interruption, parce que cela eſt plus clair & plus court.

Ie n'ay plus ni bec, ni ongles, cela dit aſſez, ſans ajouſter *ailes*.

Page 71. *Tu viuras de Nectar*, ie dis plus bas qu'il en ſera l'Eſchanſon.

Page 72. *Eſt-il meilleur que le laict*, ie retranche icy quelque choſe de puerile, parce qu'il n'y en a deſia que trop.

Page 75. *Dix baiſers*, il n'y en a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force.

Page 79. *Il a fait vn Inſtrument de la Coquille d'vne Tortuë*, cela ſuffit, ſans deſcendre dans le particulier, pour les raiſons que i'ay touchées d'abord.

Page 89. *Et te ſoufletoit*, il y a au grec, *feſſoit auec vn patin d'or*; mais cette fraſe eſt deſia employée, & la repetition n'en ſeroit pas agreable.

Page 90. *Ie l'ay pourſuiuy vainement*, ie le trouue plus ioly de la ſorte, que de dire, qu'il s'en eſt vengé.

Page 91. *Careſſera Venus, & les graces*, le grec dit *la Grace*, mais on ne diroit pas en françois *careſſer la grace*, puis les graces ne ſe ſéparoient point.

Page 92. *Qu'il leur dreſſe quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reſte, qui luy vient mieux, comme il ſe voit dans le Dialogue ſuiuant.

Page 96. *Touſiours en la Compagnie, &c.* Le reſte eſt touché enſuite.

La Thrace & la Lydie, le Tmole eſt trop peu de choſe pour eſtre exprimé, c'eſt vne montagne de l'Aſie.

Page 98 *Amoureux*, ie diray plus bas, *ſçauant dans les choſes de l'amour*, & exprimeray à quoy ſert la pomme.

Page 100. *Querelleuſe*, le mot de *Plaintiue*, n'y vient pas ſi bien.

Page 101. *Des Brebis*, il y a au grec *des Geniſſes*, mais il eſt plus beau de le faire Berger, que Bouuier, outre que les Brebis ſont mieux ſur des rochers que des vaches.

Page 103. *N'en accuſe que leur mal-heur*, ou *n'en accuſe que mes yeux*, mais l'autre eſt plus fort.

Page 105. *Ie ne ſuis point ambitieux*, ie touche en ſuite les promeſſes & les preſens.

Page 107. *I'en mettray l'vn dans tes yeux, & l'autre en ſon cœur*, ce ſont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoiuent. *Latóſque oculis afflarat honores*, pour rendre Enée plus aimable.

page 109. *Car on ſçait qu'il eut bien de la peine*, i'ay reüny cela pour eſtre plus court.

Dialogue de Pan, & de Mercure, i'ay agencé & tranſpoſé

diuerſes choſes en ce Dialogue pour eſtre plus agreable.

La Sale des Dieux, le grec en fait mention de deux, mais ce- page 113.
la eſt indifférent.

La fille d'Agenor à Sidon, Il y a au grec, *la fille de Cadmus*, qui eſt Semele ; mais il faut mettre *la ſœur* ; car Semele eſtoit de Thebes, comme il ſe voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure ; d'ailleurs il ſeroit ridicule de mettre deſia ſon fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de ſa mere, qui mourut eſtant groſſe de luy. Du reſte la fille d'Agenor eſt Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle ſoit pour le moins auſſi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant ; puis ce n'eſt pas moy qui fais la faute, mais l'auteur.

Et trauailler tandis qu'on eſt ieune, i'ajouſte cela, parce qu'on page 114.
peint touſiours Mercure en ieune homme.

Mais il eſt aſſez puny, le reſte n'a pas beſoin d'eſtre exprimé, page 115.
outre qu'il ne faut pas trop inſiſter ſur des fables ridicules.

D'ou découlera l'Ambre, c'eſt ainſi que l'auteur le dit au traitté qu'il en a fait expres.

A la lute, ie me ſuis ſeruy du terme general, parce que le page 116.
particulier n'eſt pas bien françois.

Ie ne les pouuois pas tenir touſiours r'enfermées, ie n'ajouſte point page 120.
ce qu'il dit du Bélier, car cela eſt plat.

Danſoient, cela y vient mieux *qu'aplaudir*, ou *eſcouter*. page 124.

Les renuoya à Pâris, c'eſt aſſez de cela icy, le reſte eſt expliqué tout au long dans le Dialogue du Iugement de Pâris.

N'abandonne point l'eſtrier, ie me ſers de cecy comme d'vne page 125.
fraſe françoiſe, qui ſignifie *demeurer touſiours pres du cheual*, ſans me mettre en peine s'il y auoit des eſtriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & meſme la langue françoiſe n'eſtoit pas encore au monde du temps de Lucien, ſi bien que ie le fais parler vne langue qui n'eſt née que plus de cinq cens ans apres ſa mort ; il ne faut pas examiner les choſes à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de réprèſentation, comme Comedies, Traduction, Cartes, &c.

Vers le genre humain. Le reſte eſt touché plus bas. page 128.

De Neptune & d'Amphitrite, il n'eſtoit point beſoin de met- page 129.
tre icy les Nérëides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

Pourquoy te prenois tu auſſi à Achile ? c'eſt aſſez de cela pour page 132.
le ſujet.

Non, mais Perſée l'a tué, ie ne repete pas ce qui eſt exprimé page 134.
au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.

C'eſt mal reconnoiſtre, ie paſſe ce qui n'eſt pas neceſſaire.

page 135. *Auec des ailes que Minerue luy auoit preſtées*, on le peint ordinairement ſur vn cheual ailé.

Qui eſtoit mortelle, le grec dit, *qui aueugloit*, mais on a coutume de le dire de la ſorte.

A la faueur du Bouclier, &c. Il n'eſt point neceſſaire de dire d'où il le ſçait.

page 136. *L'as-tu veu Zephire?* Ie fais dire à *Notus*, ce que l'auteur fait dire au Zephire, parce que cela eſt indifferent, & que l'vn eſt plus agreable à prononcer que l'autre; or dans ces Dialogues, il faut auoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'aureille par vn terme barbare.

Non, ie ſoufflois, cecy eſt plus bas chez l'auteur.

page 137. *Eſt-ce là tout ce beau ſpectacle*, il eſt plus ioly de la façon qu'affirmatiuement.

page 138. *S'il n'a aſſez ry*, il y a au grec, *s'il a aſſez ry*, l'vn, & l'autre peut faire vn bon ſens, mais celuy de l'original faiſoit quelque difficulté que i'ay voulu oſter.

page 139. *A Athenes, ou à Corinthe*, il y a au grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui ſont des lieux de ces Villes là où les Philoſophes s'aſſembloient.

Mais veux tu que ie die, ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux, & eſt plus court.

page 141. *Dialogue de Créſus, &c.* vn ſi petit Dialogue n'a point beſoin de titre particulier.

page 146. *Luy-meſme*, il y a au grec qu'il a veſcu 90. ans, & qu'on le laiſſe viure encore autant, mais cela n'a pas beſoin d'eſtre exprimé.

page 149. *Courage Theocryte*, i'ay mis *Theocryte* pour *Theocrite*. *Philon*, pour *Phidon*. *Cariclés*, pour *Cariadés*, parce que ces mots ſonnent mieux en noſtre langue, & que s'il euſt écrit en françois, il eût eu égard à cela; puis il eſt indifferent comme on les nomme.

page 151. *De la Chéure qui prit le Loup*, on dit ainſi ce Prouerbe en noſtre langue, & l'on feint qu'vne Chéure pourſuiuie d'vn Loup, ſe ſauua dans vne maiſon deſerte, dont elle ferma la porte par hazard auec ſes cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen.

Ie cajolois Hermolaus, ie ne dis pas, qu'il n'auoit point d'enfans, parce que cela n'eſt que trop exprimé dans ces Dialogues.

page 153. *Ce n'eſt pas ce que tu penſes*, la penſée de l'auteur alloit au

sale ; mais ie l'ay changée, pour ne point blesser les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite.

Acclamations, le mot de *Proclamations*, n'eut pas esté entendu là. page 156.

Tu as raison, l'auteur fait dire cela au Philosophe, mais cela vient mieux à Mercure. page 157.

Qui sont tous deux morts en mesme temps, il n'est point nécessaire de dire de quelle mort. page 160.

Que ie suis heureux, i'ay changé la pensée de l'auteur que ie trouue ridicule. page 162.

Apres la mort de mon beau-frere, i'ay mis cela selon la verité de l'histoire. page 163.

Au lieu que iamais mes plaisirs, il n'est pas nécessaire de faire aleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a assez fait de veritables. page 166.

Ie le souffrois, ie le fais dire à Alexandre plustost qu'à l'autre qui l'accuse, parce que cela va à sa iustification. page 167.

Courtisans, il y a au grec *Deuins*, mais c'estoient les Courtisans qui estoient les premieres causes du mal, & ie puis prendre lequel il me plaist, & celuy-cy vient mieux icy. page 169.

Tous les grands hommes sont morts, l'auteur dit icy qu'Vlysse viendra bien-tost ; mais il ne considere pas qu'il le fait desia mort au commencement du Dialogue. page 172.

Diogene & non pas son ombre, cela est mieux que de dire *l'ombre de Diogene*, puis qu'il se rit de céte opinion. page 175.

Sa belle Artemise, il ne sert de rien de dire icy qu'elle estoit sa sœur, aussi bien que sa femme. page 191.

Car il n'y a point de distinction, i'ayme mieux finir là, que d'ajouster des paroles inutiles. page 192.

Oronte, il y a au grec *Oroetés*, mais l'autre mot est plus beau en nostre langue. page 194.

Ne vois-tu donc pas, les Chrestiens ne croyent point d'autre destin que la volonté de Dieu ; Quelques-vns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croyent que Dieu les sçait, à cause qu'elles doiuent arriuer, mais qu'elles n'arriuent pas à cause qu'il les sçait. page 202.

Ie te saluë Portique, nostre Prose a plus de raport aux iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy ie ne me suis point mis en peine d'en faire. page 203.

Vn important secret, ce sont deux vers d'Homere, c'est pour- page 204.

quoy ie les exprime en vers.

page 208. *De longs cheueux, & vne grande barbe blanche*, il y a au grec, des cheueux blancs, & vne grande barbe ; mais il eſt mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient auſſi des cheueux longs.

page 209. *Hydromel*, nous n'auons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il ſe fiſt auec du miel & du vin.

page 211. *Plante d'Aſphodéle*, c'eſt vne plante, bien qu'il en faſſe vn arbre dans ſon hiſtoire veritable.

page 214. *Pyrrias & Therſite*, c'eſt aſſez de ces deux exemples, ſans en ajouſter vn troiſiéme. Les grecs ne peuuent finir, & particulierement les declamateurs qui diſent touſiours tout ce qu'ils ſçauent, & s'épuiſent ſur vn ſujet, c'eſt vn defaut de cét auteur que ie toucheray dans la Preface.

Comedie, il y a au grec *Pompe*, qui eſtoit vne eſpece de Proceſſion à l'honneur des Dieux ; mais il faut que les comparaiſons ſoient de choſes connuës, & celle-là n'a point de raport à noſtre façon.

page 215. *Colonnes, & Statues*, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

page 218. *C'eſt la plus commune*, ie l'ay mis ainſi, parce que le deſſein de l'auteur n'eſt pas d'opoſer cette vie à celles des Grans, mais à celles des Philoſophes, comme la ſuite le fait voir.

page 220. *Ce ieune Theſſalien*, c'eſt Proteſilas dont il eſt parlé plus haut.

page 222. *Ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le Mont Olympe*, cela dit aſſez qu'ils ſont plus hauts que le Caucaſe ; & pour eſtre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

page 227. *Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc ſans tant de façon*, i'ay mis cela pour m'exemter de faire de meſchans vers.

page 228. *Il veut dire*, ie fais dire cela à Mercure, à qui il conuient mieux qu'à Caron.

page 235. *A ces boüillons d'eſcume*, la comparaiſon eſt trop claire pour auoir beſoin de reddition.

page 237. *Il verſe du vin & de l'hydromel*, il ne faut point ajouſter *à ce que ie puis voir*, car il luy a éclaircy la veuë.

page 242. *Romulus par vne Louue*, cela eſtoit comme néceſſaire à l'enumeration.

page 247. *Cigogne*, Ibi, eſt vne eſpece de Cigogne, & ne ſe fut pas entendu en gardant le mot.

page 249. *Secte Italique*, quoy que Pytagore fut d'Ionie, ſa ſecte s'appelloit Italique, à cauſe qu'elle commença en Italie.

Pythagore,

Pythagore, il y a au grec Pythagoricien; mais ce qu'il dit, ne peut conuenir qu'à Pythagore: l'auteur a taſché par là de trouuer vn eſchapatoire, mais il ne vaut rien; car ce ſont les chefs de ſecte qu'il ataque icy, comme il fait en aſſez d'autres lieux. page 251.

Icy Diogene, pour eſtre plus court & plus vif, ie retranche tout ce dont on ſe peut paſſer. page 253.

Les Paſſions, elles s'ajuſtent mieux à *Monſtres*, que la volupté, & eſtoient exprimées en ſuite. page 254.

Huiſtre à l'eſcaille, ie ne traduis pas de mot à mot. page 255.

Vn grain d'Arſenic, il y a au grec, vn Polype cru, & vne Seiche, pour faire alluſion à ſa mort; mais cela n'eut point eu de grace.

Sauetier, crocheteur, harangeres, i'agence les choſes à noſtre façon. page 256.

Quelle caſſolette, le terme grec ſe raporte plus au parfum, qu'à l'yurognerie; mais comme il le fait yure, il valoit mieux aller à l'yurognerie qu'au parfum. page 257.

On a mis icy aux entre-parleurs *Democrite* pour *Heraclite*, depuis ces mots: *Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer?* page 258.

Aymer, i'éuite le ſale autant que ie puis. page 259.

Fay venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheueux courts, c'eſt ainſi qu'ils ſont dépeints ailleurs. page 262.

Des Syllogiſmes, la ſuite fait voir que ce mot ſe prend icy pour toutes ſortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le ſingulier; ie demeure enſuite dans la metaphore que l'auteur a quittée. page 263.

Selon Nature, c'eſt dire en vn mot & clairement, ce que l'auteur dit obſcurement, & en plus de paroles. page 265.

Vne Demonſtration, il y a au grec *vn ſyllogiſme indemonſtrable*; mais ie croy qu'il n'entend autre choſe par là qu'vn argument conuainquant, & où l'on ne peut reſpondre. page 266.

Nulle pierre, &c. I'ay remis le ſyllogiſme en forme pour eſtre plus clair.

Pyrrhon, il y a au grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il faloit que Pyrrhon parlaſt icy; car pour Chryſipe, il l'a mis au lieu de Zénon, pour ne point offenſer l'Empereur qui eſtoit Stoïcien. page 268.

Y a-t-il quelqu'vn icy, c'eſt aſſez de cela, ſans s'étendre dauantage. page 270.

La vengeance, ce mot vient bien au ſujet, & eſt plus beau pour titre, que *Reuinant*, ou *Reſſuſcité*. page 271.

page 272. *Tu as beau dire, &c.* Ie retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne disent rien de nouueau.

page 273. *Que celuy qui a fait le mal*, i'ay réüny deux allegations en vne.

page 276. *Mais où est elle*, ie ne repete point ce qui a desia esté dit.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme, il eut esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.

Passer icy, ie ne dis pas *au Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus; du reste c'estoient des lieux d'Athenes.

page 277. *Comme les vens allument vn flambeau, au lieu de l'esteindre*, cette comparaison vient mieux aux faux raports, & celle dont l'autheur s'est seruy, est plus propre aux calamitez.

page 278. *La Vertu*, i'obmets *la Modestie, & la Iustice, &c.* qui sont compriſes sous ce nom, & ne peuuent faire icy de personnages separez; mais i'ay ajousté, la science.

page 279. *Cheres Sœurs*, ce titre y vient mieux que celuy de seruantes.

La Raison il y a au grec *Elenchus*, mais cela n'eut point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon nostre façon de parler.

page 280. *Fils d'Alethion, & d'Elenxiclée*, i'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte.

page 281. *Les Ministres*, il y a au grec *la Prestresse*.

page 286. *I'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom*, la comparaison tirée des Comediens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

Ni qu'vn asne, cette fable est trop commune, & trop souuent repetée pour estre expliquée dauantage.

page 288. *Plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des choüettes*, i'ay mis la chose à nostre air, il y a au grec *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon.

page 289. *Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre*; i'ay mis vne façon de parler françoise, au lieu de deux prouerbes qui ne sont pas à nostre vsage.

page 290. *Pour moy, &c.* Ie fais dire cela à la Verité, plustost qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulierement à découurir l'imposture, & ie fais que la vertu y consent.

C'est de chastier les imposteurs, il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui sont au grec.

Vne piece d'argent, & vn pain, i'ay exprimé ces choſes là de la façon dont on a couſtume de les dire ; on ne donne point de gaſteaux en aumoſne. page 291.

Vn talent, il y a au grec *deux talens d'or*, mais c'eſt vne ſomme exceſſiue, apres auoir dit vne piece d'argent & vn pain ; vn talent commun n'eſt deſia que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. page 294.

Mais comment les pourrons-nous atraper ? ce qui eſt icy au grec, eſt exprimé plus bas.

A-t-il enuie de peſcher des pierres dans le port, il y a au grec *Pelaſgique*, qui eſt vn quartier d'Athenes, qu'on met dans la forteresſe ; mais comme il s'agit de peſcher, il faloit marquer vn endroit où il y eût de l'eau.

Par le ſyllogiſme, ie fais faire par le ſyllogiſme, qui eſt comme le valet de la Raiſon, ce qu'il fait faire par l'Elenchus. page 295.

Ils ſont legers comme du vent, i'ay accommodé la comparaiſon à noſtre vſage.

Vn autre qui ſe créue de rire, ſon baſton, & ſa beſace ſeront exprimez en ſuite. page 299.

Ameine en ſuite les pendus, & les roüez, il y a vn autre ſupplice au Grec, mais il en faloit vn icy qui fuſt connu. page 302.

Megaclés s'en eſt ſaiſi, il eſt plus fort au paſſé qu'au futur. page 304.

Mille Talens d'or, c'eſt aſſez de ces offres, ſans en faire de nouuelles.

Achéue de redoubler mon ſuplice, il eſt plus fort, de luy faire dire cela, qu'à Cloton. page 305.

Lors que ie tombai malade, il y a au grec, *lors qu'ils faiſoient des effuſions dans les feſtins*, mais cela y vient auſſi bien, & eſt plus à nos mœurs. page 306.

Hippias, ie luy donne vn nom pour eſtre plus clair.

Quelque chanſon, i'exprime la choſe à noſtre air. page 311.

Ah ! mes vieux ſouliers, ie ne repete pas les mots dont ie me ſuis ſeruy.

Le beau Páris, il y a au grec *Megile*, mais Pâris eſt plus connu, & fait le meſme effet. page 312.

Vn Philoſophe Cynique, l'auteur fait de ce mot comme vn nom propre ; mais il n'eſt pas neceſſaire. page 313.

Quelque tache de péché, la choſe n'a point beſoin parmy nous d'explication ; car c'eſt ainſi que nous auons accouſtumé de le dire.

Les vns à cauſe de leur vertu, ie ne répete point ce qui a deſia page 315.

eſté dit.

Il a ſoüillé en cent façons ma lumiére, le grec ajouſte, qu'il vouloit qu'elle fût preſente à tout; mais cela fait vne image ſale.

page 317. *De ceux qui entrent au ſeruice des Grans*, il n'eſt pas neceſſaire d'ajouſter, pour de l'argent, ou pour la récompenſe, car la ſuite l'expliquera.

page 318. *Lors que le Poete ne peut plus démeſler ſon intrigue*, c'eſt aſſez de cela, ſans rien ajouſter.

page 319. *Pour empeſcher donc que tu ne ſois pris*, i'ay changé la metaphore pour éuiter vne longue allégorie que fait l'auteur.

page 320. *Pot de chambre ſur la teſte*, ie mets la choſe à noſtre façon.

L'autre raiſon eſt, ie retranche des choſes qui ſont deſia touchées ou inutiles.

page 322. *Ie renoncerois à celle de l'Empereur*; c'eſt ce qu'il entend par *le grand Roy*, comme il ſe voit dans le Dialogue de Toxaris.

page 324. *Alors vous penſez eſtre*, il y a au grec, au lieu de cela, des choſes qui ne ſont pas à noſtre vſage.

page 325 *Car tous vos biens ne ſont qu'en imagination, & tous vos maux en effet*, cela comprend en trois mots ce qui eſt touché en ſuite plus au long chez l'auteur.

page 327. *Aux anciens Seruiteurs de la maiſon*, il y a au grec *Amis*; mais cecy vient mieux à la ſuite.

Vn balai neuf, il y a au grec, *ſouliers neufs*, mais l'autre eſt mieux à noſtre air.

page 333. *La ſageſſe de Platon, ou l'éloquence de Demoſthene*, il y a au grec, *la ſageſſe d'Homere*, ou *la ſublimité de Platon*, mais ie ne traduis pas de mot à mot.

page 336. *Si vous voulez tenir voſtre grauité*, i'ay tranſporté cecy de plus bas.

Dans vn perſonnage de Tragedie, ou, *ſous vn maſque de Tragedie*, mais cela fait le meſme effet.

Page 338. *Là deſſus l'heure ſonne*, il y a icy vne penſée que i'ay exprimée plus haut.

Prés de ſon mignon, il le faloit mettre ainſi, veu la choſe dont il s'agit; car vne femme n'a que faire de Bardache.

Page 344. *Tu ſçais, me diras-tu*, i'ay rejetté plus bas quelques paroles qui ſont ici, car cela eſt embroüillé, & ie marquerai en ſuite ſa vieilleſſe.

Page 346. *Semblable à ce Charlatan*, il y a ici vn exemple d'Eſchinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'eſt pas aſſez connu.

Le ſeruice des Grans, & celui du Prince, le reſte eſt deſia dit. Page 348.

Hermotime, ou des ſectes, i'ai donné iour à ce qui eſtoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaiſons & des exemples, qui obſcurciſſoient ce qu'ils deuoient éclaircir. Ie n'ai rien pourtant oſté du raiſonnement, au contraire i'y ay ajouſté, ſi bien que ie puis dire que ce Dialogue eſt pour le moins auſſi fort icy que chez l'auteur. Page 351.

Pourquoy ne le paye-t-il pas auſſi, ie ne dis que ce qui eſt eſſentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'eſt que trop long. Page 358.

Apollon t'a-t-il ſeruy de guide? i'ay tranſporté cela de plus bas, & i'ay mis au lieu vne choſe qui eſtoit icy, mais i'en ay oſté l'explication, parce qu'il n'en eſtoit pas de beſoin. Page 361.

L'Interieur, par la mine, il y a vne periode au grec, que i'ay reiettée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du diſcours. Page 363.

Mais pour auoir ſuiuy, &c. ie fais dire cela à Hermotime pour rompre vn trop long diſcours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus. Page 369.

Si quelqu'vn voyoit vn Athléte, il y a icy vn exemple des Areopagites qui iugeoient de nuict, & non pas de iour, pour auoir égard aux choſes, & non pas aux perſonnes; & d'autres encore que i'ay retranchez, parce que cela eſtoit trop long; outre que celuy des Areopagites eſt allegué ailleurs. Voy la remarque ſur la page 351. Page 370.

Arreſte, l'auteur s'eſtend icy hors de propos en vne choſe trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller. page 373.

Sera-ce aſſez de dix ans? il ſufit de mettre ce nombre, parce qu'il eſt plus vray-ſemblable, & qu'il fait le meſme effet, qui eſt de monſtrer que la vie de l'homme ne ſufiroit pas. page 375.

Ie ne vois pas ce que peut auoir de commun le vin auec la Philoſophie, l'auteur s'eſtend encore icy trop au long, qui eſt le vice general de Lucien en ce Dialogue. page 379.

S'il faut arriuer à la felicité par la connoiſſance, i'ajouſte tout ce raiſonnement, pour ſupléer en quelque ſorte aux choſes que i'ay retranchées.

Si nous pouuons trouuer quelqu'vn qui y ſoit paruenu, il n'eſt point neceſſaire de répéter ce qui eſt dit d'abord. page 385.

Qu'vn Crocodile a pris, c'eſt aſſez d'vn exemple ou deux, de ces fadaiſes; & ce qu'il dit de Dieu, n'a que faire icy, & eſt vray. page 387.

Comme les Eſtoiles de Caſtor, & de Pollux, ie ne ſuy pas la comparaiſon de mon auteur, parce que celle-cy s'ajuſte mieux à la ſuite. page 389.

page 390. *Qui eſtoit de ſon païs*, ou ſimplement, Grec.

page 391. *C'eſt vne Chambre magnifique*, i'ay deſia dit que c'eſt le mariage de Roxane, & la ſuite l'explique encore.

page 392. *Comparé à ces deux Heros*, i'ay trouué plus à propos de raporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athlétes.

page 393 *Lû mon Ouurage*, ce qu'il dit icy, ſe raporte mieux à ſes Dialogues, qu'à autre choſe.

page 395. *Quoy qu'il ſemble ſourire*, ce qui eſt icy, eſt rejetté plus bas.

page 396. *Comme ce Prince vit*, ie n'ay pris de cét exemple que ce qui ſeruoit au ſujet.

page 397. *Apres auoir apris de luy tous les ſecrets de ſon art*, ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui ſerue au raiſonnement, que parce que le particulier n'eſt plus de ce temps cy.

page 399. *Sans elle ie conte pour rien toute ma gloire*, i'ay deſia dit que ſon iugement eſtoit la reigle des autres.

page 402. *Seruant de iouet aux petits enfans*, le reſte eſt deſia exprimé.

L'on choiſit pour Legiſlateur, ces loüanges ſont touchées en ſuite.

page 403. *Reçoy ce preſent de ma main*, ie touche plus bas, qu'il cherche vn amy.

Page 405. *Les plus grands perſonnages de la Gréce*, le grec dit, *les dix d'Athenes*, qui eſtoient des Orateurs Illuſtres.

Page 406. *Comment il faut écrire l'hiſtoire*, comme c'eſt icy vne piece de doctrine, i'ay ajouſté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit.

On dit, ie mettray plus bas, mon cher Philon.

Page 408. *Ie commenceray par ceux-cy*, il faut ajouſter, *& puis ie parleray des autres, ſans m'eſtendre à ceux-cy, &c.* de peur que cela ne faſſe quelque difficulté; du reſte ie parleray des autres, quand i'y ſeray.

Page 409. *Qui concerne l'ordre, la penſée, & l'expreſſion*, cela comprend tout ce qui ſe peut dire dans vn ſujet, ſans s'attacher ſcrupuleuſement aux paroles de l'auteur.

Page 410. *Ie laiſſe à part*, l'exemple d'Hercule eſt deſia touché.

Page 411. *Et faire que d'vne main il tint vne ville, & de l'autre il verſât vn fleuue*, i'ay ajouſté cela icy, parce que cela fortifioit la penſée.

Page 415. *Combien employe-t-il de paroles.* Ou, *de vers*; mais il eſt ridicule de vouloir aſſujettir les Poëtes aux reigles des hiſtorions, quoy qu'on voye par la ſuite, & par les choſes qu'il reprend

que c'eſtoit de la Poëſie.

Mais que dirons nous, il a parlé deſia de ceux qui mettent des termes bas dans leur hiſtoire. Page 416.

Il eſt loüable, l'auteur dit le contraire, mais il eſt plus loüable de la façon. Page 419.

Quelques-vns ſans s'arreſter aux choſes eſſentielles, l'auteur dit qu'il va paſſer aux préceptes; mais comme il ne le fait pas encore, ie l'ay obmis.

Muſican, il y a au grec *Muſiris*, qui eſt vne ville de ces païs-là, & peut-eſtre que c'eſt la meſme choſe; mais comme ce nom eſt plus connu dans l'hiſtoire d'Alexandre, ie l'ay choiſi pluſtoſt que l'autre. Page 422.

Vn autre plus plaiſamment, ie ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

D'y ietter la bonne ſemence, cette comparaiſon y vient mieux que celle de baſtiment.

Diſcerner le menſonge d'auec la verité, ie l'ai mis de la ſorte, parce que la Prudence politique s'acquiert par l'exercice. Page 423.

Faire d'vn lourdaut vn habile homme, i'ai retranché pluſieurs exemples qui ne ſont pas à noſtre vſage.

Que le reſpect de ſa Patrie, ie tourne tout cela à noſtre air, & n'en prens que le ſuc. Page 424.

Le deuoir donc de l'hiſtorien, ie marquerai en ſuite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité, que de tout le reſte.

Mais les fictions des Poëtes, i'ai ajouſté cela, afin que cela ne trompaſt perſonne. Page 425.

Car i'ayme mieux, dit-il, i'ai acheué ce raiſonnement plus que l'auteur, ſans ajouſter, qu'il trauaille pour la Poſterité, parce que ie l'ai deſia dit.

Ou faire quelque harangue, i'ai ajouſté cela comme i'ai fait diuerſes choſes en tout ce diſcours, aux lieux où il en eſtoit beſoin. page 426.

Que ces periodes, i'ai réüni cela ici de diuers endroits.

Qui eſtoit le plus grand, cela dit aſſez que l'autre eſtoit moindre. page 436.

Perſan, il y a au grec *Lydien*; mais cela faiſoit vn mauuais ſon auec *Indien*, & eſt indifférent. page 437.

Dans les deux fleuues, il n'en nomme qu'vn, mais l'autre eſt ſous-entendu, parce qu'on y peſche du poiſſon, & qu'on s'y

fournit d'eau douce.

page 438. *De iour on ne voyoit rien*, c'eſt à dire aux enuirons, comme la ſuite l'explique.

Hippogryphe, i'ai mis ce mot au lieu d'*Hippogype*, d'où ſans doute il a eſté fait; mais l'autre ſonne mal, outre que Griffon eſt plus beau que Vautour, pour des chimeres.

page 439. *Couuerts d'herbes au lieu de plumes*, ie ne dis point, que les plus viſtes eſtoient chargez de laictuës, parce que cela n'eſt deſia que trop ridicule.

page 440. *De la coquille d'vn Limaſſon*, cela eſt plus ioli que de dire *de Féve*, ou *de Lupin*, outre que Féve vient auſſi-toſt, & que Lupin eſt peu connu par le peuple.

page 444. *Pyronides*, *&c.* ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les vns ſignifient feu, eſté, embraſement; les autres, nuit, lune, lumiere.

page 445. *Iuſqu'à l'aage de vingt-cinq ans*, ie ne dis pas qu'ils ſont hommes apres cela, pour ne pas inſiſter ſur des ſaletez, outre que cela s'entend aſſez.

page 449. *Coronus fils de Cottyphion*, ie ne mets pas l'explication de ces mots; par ce que cela eſt ridicule en françois, l'vn ſignifie Corneille, l'autre Merle, & celui qui eſt plus haut, ſignifie, Nuë, Coucou.

page 450. *Les dents longues & pointues*, les baleines n'ont point de dents, mais c'eſt ici vne fable.

Comme des Clochers, il y a au grec *Phalles*, qui eſtoient de grans Priapes de bois.

page 451. *Herons*, i'ai mis vn oiſeau connu.

page 453. *Il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit*, le particulier eſt expliqué en ſuite.

page 454. *Le reſte d'anguille*, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ai mis ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs viſages.

Pagourades, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt contraire à ſon deſſein, c'eſt vne eſpéce de Cancre.

page 455. *Combien ſont les Pſittopodes*, le grec parle de tous ces peuples, mais ce ſeroit bien peu, pour l'eſtenduë qu'il a donnée au païs.

page 456. *Retournerent au combat*, il eſt mieux de la ſorte que de les faire attaquer tout de nouueau.

page 457. *Pins*, il y a au grec *Cyprés*, mais cét arbre y vient mieux parmi nous, qui ne connoiſſons point de grans Cyprés, comme l'on fait en Aſie.

Tortues,

Tortuës, il y a au grec *eſponges*, qui eſt trop ridicule, auſſi bien qu'en ſuite, ces anchres de verre que i'ay oſtées. Page 458.

Le treiziesme iour, il faut ajouſter, *qu'elle eſtoit morte*, quoy que cela s'entende aſſez par ce qui précéde. Page 461.

Deuant nous, i'obmets les diſtances qui ne ſeruent de rien. page 463.

Chaines de roſes, ie dis en vn autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Iſle.

Ariadne, ajouſtez *Phédre*, quoy que cela ne ſoit pas neceſſaire. page 464.

Nous fûmes rauis, ie ne marque point le temps, parce qu'il eſt inutile.

Marqueté d'ebeine, & d'yuoire, il eſt mieux de la ſorte que de mettre *yuoire* tout ſeul. Page 465

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, apres auoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y auoit point d'apparence de faire les Temples des Dieux de Béril qui n'eſt pas ſi precieux, puis ce n'eſt pas vne pierre aſſez connuë.

D'Eau de ſenteur, ie le trouue mieux comme cela, que d'huile, puiſque c'eſt pour ſe baigner, outre qu'il en met des ſources apres.

De boire, & de manger, cela eſt exprimé plus bas chez l'Auteur.

Pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin, leur nombre ne ſert de rien, & eſt fade. Page 466.

Sereins, il y a au grec *Cygnes*, & *Hirondelles*; mais les vns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Iſles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'eſt là qu'ils croyoient leur Paradis. Page 467.

Les Stoïciens en ſont bannis, il n'eſt point neceſſaire apres cela de parler de Chryſipe qui eſtoit Stoïcien. Page 468.

Ie n'y vis point d'Académiciens, il y a icy vne raillerie qui eſt deſia touchée au Dialogue *des Sectes, des Philoſophes à l'encan*.

Les femmes y ſont communes, ie n'ay pas voulu mettre qu'il les careſſent deuant tout le monde, ce qui eſt trop deſ-honneſte. Page 469.

Encore croit-on qu'il ſe parjuroit, ie n'ay pas voulu inſiſter dauantage ſur vne ſaleté.

Il arriua de nouuelles auantures, il ne ſert de rien de marquer le temps. Page 471.

Leur amour ne pût eſtre long temps caché, il n'eſtoit point beſoin de cela, puiſque les femmes y eſtoient communes.

Ils prirent la nuit, il ne ſert de rien de dire s'il ſe trouua au

ſouper ou non.

L'Iſle des bien-heureux eſt exempte de ſuplices, il eſt mieux de la ſorte, & ſe raporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y auoit que des chaiſnes de roſes.

page 473. *Racines de mauue*, ie croy qu'il fait alluſion au Moly.

page 475. *Pour de l'argent*, ie raille ſur ce qui a couſtume de ſe pratiquer en ſemblables occaſions.

page 476. *Nous y entrâmes*, i'ay reietté plus bas ce qui ſuit.

D'vne eau dormante i'ay mis cela au lieu de ce qui eſt au grec, & *la fontaine des ſens*, tout de meſme; & cela y vient mieux ſi ie ne me trompe.

page 477. *Trente nuicts*, il eſt plus beau ainſi, dans cette Iſle, que de compter par iours.

De peur que ce fourbe me nous euſt fait quelque ſupercherie, i'ay ajouſté cela pour colorer cette action qui eſt indécente.

page 479. *Des yeux de Cancre*, ie n'ajouſte point *des ſeiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

page 480. *La Coque*, ie n'ajouſte point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a deſia que trop de fadaiſes.

page 481. *La mer bocagere*, i'ay mis en marge la ſignification grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obſcurité, ou qu'elle n'eſt pas à noſtre vſage.

page 482. *Vn baſton entre les iambes*, cela eſt plus honneſte que ce qui y eſt, & fait le meſme effet.

page 485. *Le meurtrier du Tyran*, i'ay tranſpoſé & altéré diuerſes couleurs en ces déclamations pour la delicateſſe du raiſonnement, & la iuſteſſe de la liaiſon.

L'affection qu'il portoit à ſon fils, la penſée qui ſuit, eſt exprimée ſur la fin.

Ie ſuis ſur le point, ie diray en ſuite, *qu'il les a deliurez du mal preſent, & de la crainte de l'auenir, & qu'il a oſté vn ſucceſſeur à la Tyrannie.*

page 487. *Ie luy laiſſay faire à luy meſme vne action qui m'eut des-honoré en la faiſant*, le reſte eſt expliqué dans la ſuite.

page 490. *Dira s-en*, i'exprime plus bas qu'il laiſſa-là ſon eſpée pour ce ſujet.

page 493. *Indigne de recompenſe*, on eſt contraint de rebattre ſouuent de meſmes mots dans ces declamations, qui eſt vne des choſes des plus faſcheuſes de la Traduction; car pour s'en exempter, il faudroit perdre la penſée.

page 495. *Le fils dés-hérité*, il y a au grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'en-

tendroit point, & celuy de dés-herité ſuffit en pluſieurs endroits, & où il ne ſuffit pas, i'y ajouſte l'autre auec explication.

Il faut preparer auparauant le malade à le receuoir, ie parle de la maladie en general, ſans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'eſt pas queſtion icy de donner des recettes. Page 505.

Pour faire voir la foibleſſe, &c. i'ay abregé ce raiſonnement qui eſtoit trop long. Page 509.

Phalaris, i'ay fait cette harangue ſous le nom des Députez, parce qu'il n'eſt pas ſeant de raporter directement vne longue harangue ſous le nom d'vn autre, outre qu'il y a pluſieurs choſes de Phalaris, qui ſiéent mieux en la bouche des autres qu'en la ſienne. Page 512.

Par l'aſſiſtance des Dieux, ie l'ay dit en general, parce qu'il ne pouuoit ſçauoir aſſeurément ſi cela venoit d'Apollon; du reſte, ie ne rebas point enſuite qu'il auoit deſſein de quitter l'Empire, parce qu'il faut paſſer legerement ſur les choſes qui ne ſont pas vray-ſemblables. Page 514.

C'eſt condamner, i'obmets vne méchante couleur, de dire qu'Apollon eut fait perir le Vaiſſeau, s'il n'eut pas eu enuie du preſent. Page 520.

Refuſer de preſens ni de Victime, ce qui ſuit, eſt deſia touché dans la harangue. Page 521.

Alexandre fils de Podalire, i'exprimeray plus bas ſa patrie, dont l'expreſſion eut eſté deſ-agreable icy. page 522.

Vn Oracle portatif, & ambulatoire, ie l'ay mis ainſi parce qu'il ſe pouuoit tranſporter, quoy qu'il ne l'ait pas eſté. Page 526.

Aſie, il y a au grec *Cilicie*, Prouince d'Aſie. page 531.

Il ſçauoit pluſieurs beaux ſecrets de la Medecine, il en allégue vn icy; mais il n'eſt pas queſtion de donner des recettes. Page 532.

Les Interpretoient, il dit plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient penſion, à cauſe du grand gain qu'ils faiſoient. page 533.

Car il luy en vouloit, i'ay oſté vne periode qui empeſchoit la liaiſon, mais on la trouuera plus bas. page 534.

Et ne laiſſoit toucher; le mot de *toucher*, n'eſt pas icy, mais il eſt ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Seuerian, ie me contente de dire le ſens de l'Oracle, ſans m'amuſer à traduire des galimatias. Page 535.

L'armée, ou ſimplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait vn grand Seigneur. page 536.

De Paphlagonie, ou pluſtoſt *Paphlagoniens*, car ils pouuoient eſtre de ce païs-là, ſans eſtre emuoyez par ce païs-là. Page 539.

page 540. *Mais que celle du Prophéte eſtoit immortelle*, l'Oracle qui ſuit, ſera touché ailleurs.

page 545 *Eſcoute maintenant*, i'obmets icy vn Oracle qui ne ſert de rien.

page 546. *Comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures*, i'ay taſché de donner quelque couleur à vne extrauagance.

page 548 *C'eſt la Cataſtrophe, &c.* ie paſſe vne penſée libertine qui eſt hors de propos icy.

page 549 *Venger l'honneur d'Epicure*, ſes loüanges ſont deſia exprimées.

page 550. *Au ſon de la flûte, & de la lyre*, les particularitez que i'oublie icy, ſeront retouchées ailleurs.

page 554. *Qu'il l'a rendu plus célébre que ſa beauté ni ſa valeur*, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye ; car cela eſt fat.

page 555. *Qu'ils apelloient Hormus*, ou ſimplement, *qu'on appelle*.

page 556. *Ie ne parle point des Orgies*, peut-eſtre qu'il entend parler des myſteres en général, ſans toucher particulierement ceux de Bacchus.

page 563. *Et auec cela eſtre ſubtil*, i'ai ajouſté cela de plus bas, afin de parler icy tout d'vn temps des auantages de l'eſprit.

page 573. *Quant aux perfections du corps*, celles de l'eſprit ſont deſia exprimées, & i'y ai rejetté ce qui eſtoit icy.

page 574. *Comme il prend de l'Orateur le geſte*, i'y ai ajouſté cela, afin que Mercure eut part ici, en autre qualité que d'Athléte, parce qu'il y en a aſſez.

page 581. *Dioclés ſouſtenoit que non*, il y a ici vne diſtinction d'Eunuque qui n'eſt pas néceſſaire, & ne reuient pas à noſtre langue.

page 587. *Comme Phaéton*, la fable en eſt trop connuë pour eſtre repetée ici.

page 596. *Tu l'es donc?* il a falu changer la raillerie grecque qui conſiſtoit dans les mots.

Page 597. *Arceſilas*, ou *Arcteſilas*, car *Arctos* ſignifie *Ours*.

Page 598. *Que tu l'ailles trouuer*, c'eſt peut-eſtre vn reproche de ce qu'il ne ſe tuoit pas pour le ſuiure.

Ne diriez-vous pas, il y a ici vn Prouerbe grec qui ne ſe raporte point à noſtre façon.

Page 599. *Son fils*, ie n'en ai exprimé qu'vn, parce qu'il n'en fait mention que d'vn plus haut.

Page 601. *Ie voudrois qu'il y fuſt deſia*, le grec dit que *l'Epitaphe fuſt deſia grauée ſur ton ſepulchre*, mais on l'eut pû grauer meſme auant ſa mort, outre que ce que ie dis, y vient auſſi bien.

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'eſt

pas parlé d vn baſton au grec, mais l'endroit eſt corrompu, toutefois il eſt mieux de dire qu'il boitoit, ſoit par foibleſſe ou autrement, car les Philoſophes Cyniques portoient touſiours vn baſton.

Sans l'eſcouter, i'ai ajouſté cela pour faire grace. page 602.

Du miel, il y a *des gaſteaux au miel*, mais cela y vient mieux.

Qui n'auoit qu'vne main, il vaut mieux mettre, *qui eſtoit ſans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en vn combat naual, il auoit d'abord mis la main droite ſur vn Vaiſſeau ennemi pour l'arreſter, & comme elle lui eut eſté coupée, il y mit la gauche, qui lui fut coupée de meſme, de ſorte qu'il arreſta le Nauire auec les dents.

Catégorie, il ſignifie en grec *accuſation*.

Dreſſer vn amphiteatre, il eſt parlé dans l'Icaromenipe d'vne Olympie qu'ils vouloient baſtir.

Chacun ſe taiſoit. Ou *s'arreſtoit*, ſans rien ajouſter. pag. 603.

S'il te ſouuient encore, ie ne parle point d'Ariſtide, ni des fables Mileſiennes, parce que cela n'eſt plus à noſtre air, ni à noſtre vſage. Page 605.

Sans qu'Iolas meſme me pût ſoulager, c'eſt qu'il mettoit le feu aux teſtes coupées. Page 606.

Si toſt qu'ils deuenoient grans & barbus, cela n'eſtoit point néceſſaire à dire d'vn Platonicien, puis qu'ils n'eſtimoient que l'amour honneſte, mais l'auteur ſous pretexte d'amitié, taſche à introduire le ſale amour. page 610.

Ce derriere ni trop gros, ni trop petit, l'auteur ajouſte quelque choſe qui ne ſe pouuoit pas exprimer honneſtement. Page 615.

Comme pour exhaler ſon feu, il y vient mieux qu'à ce qui ſuit. page 614.

Soit qu'il ſe fuſt précipité. Ou *qu'on l'eut*.

Apres quelque conteſtation de part & d'autre, l'auteur dit, *que celui-cy tenant la Déeſſe en ſa puiſſance, l'auoit careſſée à la façon des garçons, comme s'il ſe fuſt faſché qu'elle eut eſté femme*, mais ie n'ai pas voulu inſiſter ſur des ſalletez. page 615.

Comme s'il eut eſté queſtion de diſputer le prix aux ieux olympiques, i'ai pris vne comparaiſon qui nous fuſt connuë, & qui n'euſt point beſoin de commentaires; car autrement elle ſeroit ſans effet; & pour la meſme raiſon, i'ai mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Eliee*, qui eſt vn Senat moins connu.

Parlerai-ie du plaiſir, les coiffures des Dames ſont touchées dans l'autre harangue. page 610.

S'il eſt permis à vn homme, ie coupe ce raiſonnement pour page 622.

eſtre plus vif.

page 623. *Pere des myſteres cachez*, ceci eſt tiré du Platoniſme, & a du raport à nos myſteres.

Tu as couuert la lumiere de tenebres, ou *répandu la lumiere ſur les tenebres*; car il ſemble que ces choſes ſoient tirées des Hebreux.

page 625. *Viuroient enſemble*, i'ai mis cela pluſtoſt *qu'auec nous*, qui les mangeons.

page 626. *L'autre celeſte & Diuin*, il y a ici quelques epithetes myſterieux, dont i'ai touché quelque choſe d'abord.

page 627. *Vn réchaut*, ie l'ai ajouſté à cauſe du fer chaud qui ſuit.

Ou pour rougir les ioues & les lévres, ie l'ai tranſporté icy d'ailleurs.

page 628. *Leurs chaiſnes, &c.* Le particulier n'eſtoit pas à noſtre vſage, & en penſant deſcrire de belles parures, on feroit vne eſpouſée de vilage.

page 629. *Mais oppoſons vn peu, &c.* Pour donner de l'auerſion des femmes, il prend l'exemple d'vne coquette, & pour faire aymer les garçons, celui d'vn honneſte garçon; ſi bien qu'en faiſant le contraire, on renuerſeroit tout ſon raiſonnement. D'ailleurs tout cét amour-là ne va qu'à l'eſtime & à la bien-veüillance, & nullement à ce qu'il pretend; c'eſt pourquoi i'ai dit que ce Dialogue ne pouuoit corrompre perſonne, s'il n'eſtoit deſia corrompu, outre que le plus ſale en eſt dehors.

Il donne encore le reſte du temps à l'eſtude, ie viens de parler des belles actions de l'antiquité qu'on lui propoſe à imiter.

page 630. *Oreſte, & Pilade*, il confond par tout l'amitié auec l'amour.

page 631. *Comme il faiſoit Alcibiade*, i'ai retranché quelque choſe, non tant parce qu'il eſtoit ſale, que parce qu'il eſtoit ſot, car il ſe voit par la fin, que celui-ci ne défend que l'amour honneſte, à quoi bon donc le faire coucher auec vn garçon?

page 633. *Gaigné le prix aux ieux Olympiques*, il y a au grec, *la bataille de Salamine*, mais cela n'eſt, ni ſi propre au ſujet, ni ſi connu, & par conſequent moins bon pour ſeruir d'exemple & de comparaiſon.

Nous traitta ſplendidement, il n'eſt point neceſſaire de dire, *car il eſtoit fort magnifique*, parce que cela ne ſert de rien au ſujet.

page 634. *Dormoit auec luy*, i'adoucis le plus que ie puis les choſes. Du reſte, ce qu'il dit *des Comaſtes* n'auroit point de grace en françois.

Ni que tu tiennes, i'ai eſté au raiſonnement, car le grec ſemble dire le contraire, mais il y a faute.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

TABLE
DES MATIERES
PLVS CONSIDERABLES
DES DIALOGVES DE LVCIEN.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

A

Abdere.

Comment les Habitans de cette ville deuinrent preſque tous Comediens. 406. 407

Abonus.

Où eſt ſituée cette ville. 526

Achille.

Quels eſtoient ſes regrets pour ſa gloire perduë. 172

Accuſateurs

Des hommes apres leur mort, quels. 212

Adonis

Par qui rauy à Venus. 85

Comment il lui fut rendu pour moitié. 86

Aetion

Pour quoy particulierement honoré aux Ieux Olympiques. 390. 391

Aiax

Comment mourut, & comment Vlyſſe fut cauſe de ſa mort. *ibid.*

Alcyon

Quel Oyſeau, & l'hiſtoire de ſa metamorphoſe. 53

Alexandre.

Sa harangue en presence de Minos, auec le dénombrement de ſes Victoires. 164. 165

Auec quel ſuccés. 166

Pourquoy ſouffroit qu'on l'appellaſt fils de Iupiter. 167

Comment traicta Ariſtobule pour luy auoir donné des loüanges exceſſiues. 411

Comment il rebuta celui qui vouloit faire ſon image du Mont Athos. *là meſme.*

Alexandre pourquoi deſiroit de retourner en vie apres ſa mort. 424. 425

Alexandre

Ou le faux Prophete. 522

Alphée

Fleuue, de quelle Fontaine amoureux. 121

Ambre

Quelle production. 115

Ambroſie

D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'eſt pas ſi excellente. 245

Amour.

Combien c'eſt vne choſe libre. 68

Il eſt traitté de toutes les ſortes d'Amours depuis la page 604. *iuſqu'à la fin.*

Amymone

Comment, & par qui changée en Fontaine. 126

Anaçarſis

Quel Philoſophe, & où il enſeigna. 399. 400

Andromede

Par qui, & comment deliurée du monſtre qui la deuoit deuorer. 135

Pourquoy elle auoit eſté attachée au rocher. *là meſme.*

Annibal.

Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde. 162.

Leurs

Leurs harangues deuant Minos. 163.164
Anthiſtenes.
Combien peu d'eſtat ce Philoſophe faiſoit de la mort. 196
Antiloque
Fils d'Amphiaraus, à quoi s'emploioit apres la mort de ſon pere. 531
Antiochus Soter.
Sa modeſtie apres la Victoire. 396
Apis
Quel Dieu, & quels ſont les Sacrifices que l'on luy fait. 248
Apollon
Pourquoy ne put eſtre aimé de Daphné. 68
Ce que la Religion attribuë à Apollon, & où adoré. 241. 245.
Apparence
Comment ſe doit diſtinguer d'auec la verité. 363
Apprehender
Que c'eſt proprement. 269
Arcades
Pourquoi ne voulurent point receuoir l'Aſtrologie. 589
Arethuſe
Fontaine quelle, & par qui recherchée. 121
Argent
Remede à tous maux. 45
Arion
Quel, & de ſon auanture. 128
Ariſtipe
Quel perſonnage, & ce qu'il ſçauoit faire. 256. 257
Quel eſtoit le ſommaire de ſa doctrine. 257
Ariſtote
Comment abuſa de la bonté du naturel d'Alexandre. 168
Arrian
Diſciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a eſcrit. 523
Arſaces
Quel perſonnage, & dequoy ſe faſchoit particuliere-

ment au passage en l'autre monde. 195

Astalaphe

Quel, & pourquoi l'on le fait naistre de Mars. *là mesme.*

Astrologie

Iugement que fait l'Autheur de l'Astrologie iudiciaire. 584

Qui en furent les premiers Inuenteurs. 585

Astrologie défenduë des accusations ordinaires qui se font contre elle. 590

Atheniens

Combien grands railleurs, & grands Philosophes. 9. 17

Athlétes

Comment s'apparioient aux Ieux Olympiques. 373

Atis

Combien chery par la mere des Dieux. 87

Atrée

En quoi préferé à son frere Thyeste. 587

Autolique

Fils de Mercure, pourquoi estimé tel. 587. 588

B

Bacchus

COmment enfanté. 243

Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens. 558

Bagoas

Quel, & pourquoi il contrefit l'Eunuque. 582

Balets

Comparez auec les Tragedies. 560

Bellerophon

Cõment fut lui-mesme l'instrument de son mal-heur. 345

Pourquoi feint auec vn cheual ailé. 587

Biens

Quels, & ce qu'il en faut penser. 14

De combien de ſortes. 268

Biton

Quel, & pourquoi heureux. 228

C

Caldéens

COmbien adonnez à l'Aſtrologie. 586

Calidoniens

Pourquoi affligez. 240

Callidemidés

Paraſite, comment mourut. 150

Cambyſes

Quel, & comment mourut. 231

Caron

Pourquoi fait tout quitter dans ſa barque. 154.155

Caſtor

Et Pollux, combien ſemblables, & le moyen de les recognoiſtre. 116

Pourquoy ils ne paroiſſent pas tous deux en meſme temps dans le Ciel. *là meſme.*

De quel meſtier ils ſe meſlent. *là meſme.*

Centaure.

Belle deſcription du Centaure de Zeuxis. 394

Ceres

Comment repreſentée. 312. 313

Chaires

Comparées à des bieres, & pourquoy. 26

Chaire

De Profeſſeur diſputée entre deux Philoſophes. 578.579

Chiron

Pourquoy ſouhaita la mort. 193

Chryſippe

Pourquoy ne ſe faſche point de ſeruir. 262

Quelle eſtoit ſa ſcience. 264.265

Ciel.

Sa deſcription ſelon Homere. 244

Cleobis

Quel, & pourquoi eſtimé heureux. 228

Cleon

En quel ſens appellé Promethée. 8. & 9

Cocconas

Biſantin quel, & ſa vie. 525

Cœur

De l'homme pourquoy comparé à vn but. 26. 27

Colomnes

D'Hercule, & de Baccus en quel endroit. 435

Comedie

Combien & en quoi differente du Dialogue, & s'ils ſe peuuent allier enſemble. 10. & 11

Vie de l'homme, & qui en eſt le Poete. 214

Ce qu'il faut pour faire que la Comedie ſoit bonne. 215

Connoiſſance

De ſoi-meſme combien neceſſaire. 142

Conſequence.

A qui il appartient de tirer des Conſequences, & ce que c'eſt. 265

Corybantes

Quelles, & leurs folies. 87

Cour.

Quelles ſont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable eſt le ſort des Courtiſans. 318. 319. *& ſuiu.*

Createur.

Auantages du Createur ſur la creature, ſelon la doctrine de noſtre Autheur. 54

Creation

De l'homme par Promethée. 60. 61

Son vtilité. 62

Creſus

Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon. 228

Cteſias.

Iugement de ſon hiſtoire des Indes. 433. 434

Cupidon.

Dénombrement des deſordres qu'il cauſe dans le monde. 86. 87

Pourquoy craind Pallas. 97

Cybelle

Que fit à ſon Athys. 244

Où adorée. 245

Cynique

Pourquoy abſous par Rhadamante. 314

Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun. 362. 368

Cyrus

Quel, & les predictions de ſa mort. 228. 231

D

Danaë

PAr qui condamnée à eſtre miſe dans vn coffre auec Perſée ſon fils, & iettée dans la mer. 132

Et par qui ſauuée. 133

Danaus

Comment traittoit ſes cinquante filles. 125

Danſe

D'où a pris naiſſance. 553. 554

Qui fut la premiere qui ſe plut à cét exercice, & l'enſeigna aux autres. *là meſme.*

Comment Iupiter lui doit ſon ſalut. 554

Diuers noms & eſpeces de danſes. *là meſme.*

Danſeur.

Quelles doiuent eſtre les parties d'vn bon danſeur. 562

Dauphins.

Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes. 128

Décacheter.

Diuerſes ſortes de décacheter des lettres. 531. 532

Dédale

Et ſon fils comment donnerent lieu à la Fable. 587

Delicats

Comment punis. 26

Demea

L'Orateur pourquoy mal-traitté par Timon. 48. 49

Democrite

Pourquoy rioit continuellement, & ſe mocquoit des hommes. 258. *259*

Demonax.

Sa naiſſance, & quelle fut ſa conuerſation. *592*

Ses mœurs, & ſes apophthegmes. *593. iuſqu'à 604*

Denys

Le Tyran, pourquoy deliuré de ſes peines, & de la chimére. *213*

Des-herité.

Declamation d'vn fils des-herité. *495*

Deſſauter

Que ſignifie proprement ce terme. 556

Deuin.

Ce que les Deuins ont enſemble de commun, eſt monſtré au ſujet du Deuin Tireſias. 199

Dialogue.

Quelle eſt l'eſſence du Dialogue. 10

Si l'on le peut vnir auec la Comedie, & quelles ſont leurs differences. *là meſme.*

Diane

Par quels peuples adorée. *245*

Dieux

Pourquoy adorez ſous diuerſes figures d'animaux. *247*

Diogene.

Iugement de ſa vie, & combien different de Mauſole. 190. 191

Son occupation en l'autre monde. *216*

Comment repreſentoit Hercule. *254*

Sommaire de sa doctrine. 255
Et quelle beatitude il préchoit. *là mesme, & 256*

Dionysius

Quel, & comment nasquit. 83

Discorde

Que feit aux nopces de Thetis, & de Pelée. *123. 124*

Diuination

Combien saincte au sens de l'autheur & ancienne. 589

E

Egyptiens

COmment regloient leur année, & de quoy se seruoient pour deuiner. 585

Eleusine

Et ses mysteres, quels. *312. 313*

Eloquence.

Quels sont ses auantages par dessus les autres connoissances, & son idée. *34. & suiu.*

Elysées

Champs de l'Enfer par qui habitez. *214*

Empedocle

Pourquoi appellé Pantouflier, & pourquoi il se precipita dans les flammes du Mont Ethna. *182*

Empoule

Ce que c'estoit. 557

Endymion

Comment fait Roy du Globe de la Lune. 438
Origine de la Fable d'Endymion. 587

Enée

Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Venus. 587. 588

Enfers.

Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers. *219*

Epicure.

Quel personnage, & ce qu'il ayme. *261. 262*

Epicuriens

Quels, selon le sentiment commun. 361

Epimethée

Et Promethée en quoy differens. 11

Eschines

Quel personnage, & pourquoy particulierement recherché par Philippe Roi de Macedoine. 6

Escriuains.

Aduis aux Escriuains de l'Histoire. *408. 409. & suiu.*

Esculape

En debat contre Hercule, & pourquoi. 88. 89

Pourquoi dit fils d'vne Corneille. *529*

Ethiopiens

Comment surnommez par Homere. *63*

En quelle posture ils vont au combat. 557

Etolie

Pourquoi affligée. *240*

Eunuque.

S'il peut estre admis à la Philosophie. *582*

Europe

De qui fille, & combien aimée de Iupiter. 136

Spectacle de son rauissement. 137

Exorde.

Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs. 16

Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs. 428. 429

F

Fables

ANciennes, combien pleines d'instruction. 573

Felicité

Sans tesmoins, ce que c'est. 62

Des Philosophes pourquoi chimerique. 351

Comment est vn thresor. 356

Felicité en quoi consiste, & par où il y faut arriuer. 378. 379. 380. *& suiu.*

Femmes.

Combien peu d'asseurance il y a aux paroles des Femmes. 167

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 411

Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 436

Fer.

Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 230. 231

Festins.

Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 59

Féves.

Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Féves. 152

Flatteurs

Pourquoy pires que ceux qu'ils flattent. 22

G

Galatée

D'Où ainsi appellée, & combien amoureuse de Polipheme. 218

Ganymede

Comment rauy par Iupiter, & fait Dieu. 70

Gelons

Quels Peuples, & en quel païs. 155

Gloire.

Ce que c'est de la gloire du monde. 172

Gnathon

Parasite pourquoy mal-traitté par Timon. 45

Graces

Comment passoient leur temps auec Vulcan dans l'Isle de Lemnos. 91

Grans

Comment estallent leur folie & leur vanité. 20

Quels maux sont contrains de souffrir ceux qui entrent

au seruice des Grans. 317.318. *& suiu.*

Grecs

De quoy particulierement loüez. 17
Grecs comment gagnez par Alexandre. 170
De qui, & en quel temps ils receurent la cognoissance de l'Astrologie. 586.

Guerre.

Comment la Guerre est mere de tout. 407

H

Helene

QVelle, & de qui elle fut fille. 106
Pourquoy mal-traittée par Protesilas aux enfers. 179

Hellespont

D'où ainsi appellé. 129

Hercule

En debat contre Esculape. 88.89
Comment au Ciel & aux enfers. 174.175

Herodote

En quoy particulierement imitable. 389.390

Heros.

Ce que c'est proprement qu'vn Heros. 143

Heureux.

Quels personnages ont particulierement merité cẽ nom. 228

Hippogryphes

Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez. 438

Histoire.

Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps. 407
Ce qu'il faut faire pour deuenir bon Historien. 408
Combien l'Histoire est differente de la Poësie. 409
Combien doit estre retenuë dans les loüanges, & quel

doit estre son but. 410
Comment deuient suspecte. 411. 412
Diuers commencemens d'Histoires. *là mesme.* 413 *& suiu.*
Prefaces diuerses & comparaisons. 413. 415
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer. 415
Comparaison des mauuais Historiens enrichis depuis la mort de leurs maistres. 415
Termes poetiques combien messeans en l'Histoire. 416
Vnité du charactere combien exactement doit estre gardée. 417
Descriptions trop longues pour l'Histoire. *là mesme.*
Histoire en forme de Prophetie. 421
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent escrire l'Histoire. 423. 424. *& suiu.*
Quel doit estre le sentiment d'vn bon Historien. 425
Quel doit estre son styles ses pensées & ses sentences. 426
Quel doit estre son exorde. 428. 429
Brieueté & retenuë dans les descriptions combien necessaire à l'Histoire. 430
Combien l'Histoire doit estre eloignée du Panegyrique & de la Satyre. 431

Homere.

Architecture d'Homere, quelle. 226
En quoy peut seruir de regle aux Historiens. 430

Homme.

De la creation de l'Homme par Promethée, & s'il est plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes. 60
Combien grande est l'inuention des hommes. 61
Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies. 233. 234
Et combien miserable leur condition. 235
A quoy comparé. *là mesme.*
De combien de parties il est composé. 571

Horloges

D'eau, à quoy anciennement employées. 283. 346

Hormus.

Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 551

Hyacinthe

Comment tué par Mercure & le Zephire. 90

I

Ieux

OLympiques quels, & comment on y aparie les combatans. 372

Indiens

Pourquoi enyurez dés qu'ils eurent gousté du vin. 14

En quoi redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 170

Comment ils adorent le Soleil. 556

Incertitude

Par qui ordinairement causée. 218

Ino.

Pourquoi se ietta en bas du Mont Citheron, auec son fils Melicerte. 129

Interest

Ce que c'est proprement. 265

Io

Quelle, & pourquoi transformée en geniſſe. 69

Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers. *là mesme.*

Isle

Suspendue en l'air, quelle, & comment trouuée. 438

Ismenodore

Quel personnage, & comment tué. 195

Iunon

Reproche à Iupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede. 74

Querele Latone, & pourquoi. 93. & 94

Ce qui se dit d'elle par les Poetes. 243

Iupiter

Comment deliuré par Vulcan de sa fille qu'il portoit en sa teste. 81

Combien eut de peine à se sauuer des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerue, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier. 109

Comment dépossa son Pere. 242. 243

Ses diuerses metamorphoses, & ses dissolutions. *là mesme.*

Iupiter pourquoy estimé auoir enchaîné Saturne. 588

Ixion

Quel au iugement de Iupiter, & quel à celui de Iunon. 76

Sa punition concertée entre eux deux, quelle. 77. 78

Mais non pas si tost executée. *là mesme.*

Pourquoi chassé de la table des Dieux. 245

L.

Lampes.

ISle des Lampes en quelle contrée. 448

Latone

Et Iunon en querele. 92. 93

Lettrez

Quels affrons reçoiuent dans les Cours des Grans. 339. 340

Liberté

Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent. 59

Loüange.

Quelle doit estre la loüange. 410

Lucien.

Idée de sa vie. 1. & 2

Ses voyages. 6

Quel personnage, & comment plaide sa cause pardeuant la verité, contre les Philosophes. 280. 281

Et Relation plus ample de sa vie. 282. 283. *& suiu.*

Lune.

Globe de la Lune, quel païs. 438

Lycanthrope.

Ce que c'eſt. 44

Lycurgue

Legiſlateur des Lacedemoniens, ſur quel modele forma ſa Republique. 589

Lydie

Comment conquiſe par Bacchus. 96

M

Marcomans

PEuples, où logez. 543

Mars

Comment pris couché auec Venus. 94. 95

D'où eſt venue la Fable de la ſurpriſe de Mars auec Venus. 588

Mauſole

Quel, & combien remply de vanité meſme apres ſa mort. 190. 191

Megapenthés

Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 303

Accuſé & condamné. 304.

Meleagre.

Quelle fut la cauſe de ſa mort. 240

Melicerte

Quel, & ſon auanture. 128

Menipe

Quel perſonnage, & où viuoit. 139

Mercure

Voleur dés le maillot. 79

Ses autres qualitez. *là meſme.*

Pourquoy le plus miſerable des Dieux. 112. 113

Merion

Quel, & combien bon danſeur. 554

Merueilles

De la Nature combien considerables. 54.55

Milon

Crotoniate, quel, & en quoy recommandable. 227

Minerue

Où particulierement adorée. 245

Different entre elle, Neptune, & Vulcan, touchant l'excellence de leur art. 364

Minos

Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter. 587.588

Misanthrope.

Pourquoy Timon appellé Misanthrope. 44

Momus.

Pourquoy il trouuoit à redire qu'vn Taureau eut les cornes au dessus des yeux. 25

Monde.

Comment vont les choses du Monde. 215

Mort.

Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir. 193

Muses.

Pourquoy exemptes des traits de Cupidon. 97.98

Musique

Quelle est celle qui est inutile. 397

Combien profitable, & plaisante. 552.553

N

Nature.

Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature. 207

Nectar.

D'où l'on peut coniecturer qu'il n'est pas si excellent. 244.245

Neptune.

Different entre Neptune, Minerue, & Vulcan, touchant

l'excellence de leur art. 364

Nigrinus

Philosophe Platonicien, quel personnage. 13. 14. *& suiu.*

Nirée

Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 192

O

Olympias.

D'Où vient la Fable de cette Princesse. 525

Ombres

Comment accusateurs des hommes apres leur mort. 212

Opiniastres

Comment doiuent estre traitez. 359.

Or

Ce que c'est, & ses effects. 229

Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe. 230. 231

Oracles.

Combien il y a peu d'asseurance aux responses des Oracles. 167

Quelle est la coustume des Oracles. 532

Quel raport ils ont auec l'Astrologie. 588. 589

Oronte

Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encor en passant à l'autre monde. 195

Orphée

A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 586

Pourquoy les Grecs placerent sa Lyre dans le Ciel. *là mesme.*

P

Pallas

COmment donne de la crainte à Cupidon. 97

Pan

Pourquoy cornu, auec vne barbe, vne queuë, & des pieds

pieds de chévre. 110

Pantomime

Quel terme, & ce qu'il ſignifie. 570. 571
Quel il doit eſtre. 572. 573

Paphlagoniens

Combien ſuperſtitieux. 526

Paris

Par qui éleu iuge entre les trois Deeſſes. 98. 99

Paſiphaë

Pourquoy feinte amoureuſe d'vn Taureau. 587

Paſſions

Que ſont en l'homme. 233

Pauures

Comment ſe doiuent conſoler. 140

Pauureté.

Combien ſes aiguillons ſont poignants. 347

Pelée.

Comment ſes nopces furent troublées par la diſcorde. 123. 124

Pella

Ville, ou ſituée, & quelle de preſent. 525

Peripateticien.

Quelle eſt la doctrine Peripateticienne. 268
Selon le ſentiment commun. 361

Persée

Comment ſe garantit de la veuë des Gorgones, & les tua. 134. 135

Phaëton

Où tomba, & par qui fut enterré. 115
Origine de la Fable de Phaëton. 587

Phalaris

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger de receuoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon. 512. *iuſqu'à* 518
Suite d'vn de ces Preſtres pour obliger les autres à rece-

uoir ce presant. 519. *iusqu'à* 521

Pheaques.

Combien ces peuples sont amateurs de la dance. 555

Philiade

Quel, & pourquoy mal-traitté par Timon. 46.47

Philippe.

L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle. 116

Phinées

Combien incommodé par les harpies. 34

Philosophes

Combien vains & orgueilleux. 159
Et ce qu'ils regrettent souuent. 159
Philosophes anciens, quels à la mort. 185
Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs debats pour la primauté. 292.293
Comment ils sont presque tous faits. *là mesme. &* 294
Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des Passions. 358

Philosophie.

Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne. 13.14
Ancienne, combien incertaine. 205.206.207
Où il la faut aller chercher, & comment déchirée. 276. 277
Pourquoy elle n'est pas tousiours accompagnée de la verité. *là mesme.*
Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perduë d'estudier en Philosophie. 379.380.381. *& suiu.*
Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe, & quelle est la meilleure Philosophie. 384

Phryxus

Pourquoy feint aller sur vn belier d'or. 587

Platoniciens

Quels personnages, & quel estoit leur plus grand defaut. 361.362.368

Plutus

Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens s'addonne plus volontiers. 33

Inuectiue de Iupiter contre luy, & ſes reparties. Va lentement. *là meſme. & 34*

Et s'égare aiſément. 36

Poëtes

Combien eſtimez des Grands. 336

Policrate

Combien heureux, & quelle fut ſa fin. 232

Polypheme

De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 117. 118

Par qui ſon œil fut creué, & pourquoy. 119. 120

Pomme

D'or auec ſon inſcription, par qui iettée, & où. 102

Potiers

De terre, par qui appellez des Promethées. 9

Priape

Quel, & comment traitta Bacchus. 111. 112

Quel Dieu chez les Bithyniens. 557

Promethée

Quel perſonnage, & en quel ſens les Orateurs ſont des Promethées. 8

Et quelques autres. *là meſme. & ſuiu.*

Pourquoy attaché ſur le Caucaſe. 56. 57

Prophetes.

Quel eſtoit l'équipage des anciens Prophetes. 526

Proſerpine

Comment poſſeda le bel Adonis. 85

Protée

Comment ſe peut changer en feu & en eau. 122. 123

Que repreſente ſelon les Egyptiens. 557

Proteſilas

Comment tué à la guerre de Troye. 179. 180

Proteſilas pourquoy renuoyé au monde. 189

Puissance

Diuine combien difficile à cognoistre. 53. 54

Pyrrhon

Combien extrauagant, & sa doctrine. 268. 269.

Pythagore.

Philosophie de Pythagore, quelle. 251. 252

Pythagoriciens.

Quel estoit le vice de ces Philosophes. 361. 362. 368

Q

Quades

PEuples, où logez. 543

R

Republique

DIuine, & de laquelle tout le monde deuroit souhaiter d'estre Citoyen, quelle. 365. 366.

Riche

Comment deuient quelquesfois pauure. 31. 32

Riches combien miserables pour la pluspart. 34

Ordonnance contre les Riches, quelle. 217

Et comment se verifient dans les enfers. 218

Roman

De Lucien, quel. 435

Rome.

Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien. 18. 19

Rutilianus

Quel personnage, & combien superstitieux. 535. 536

S

Sacrifices

QVels, & combien diuers. 247.248

Sage.

Quel ſentiment doit auoir de la vie & de la mort. 192
Que fait en l'autre monde. 216
Quel doit eſtre le veritable ſage. 361

Sageſſe.

En quoi elle conſiſte. 363

Saletho

Quel perſonnage, & comment mourut. 345

Saliens

Preſtres pourquoy ainſi appellez. 557

Satrapes

Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde. 216

Saturne

Quel & comment ſe rendit maiſtre du Ciel. 242

Sceptique

Quelle eſt cette doctrine. 268

Science.

Quels ſont les effets de la Science. 423

Scipion

Pourquoi paſſe deuant Annibal en l'autre monde. 166

Sculpture

Pluſtoſt vn diuertiſſement honeſte qu'vn art. 2
Son idée. 3

Scythes

Comment domtez par Alexandre. 170

Secte.

Recherche pour ſçauoir quelle Secte eſt la meilleure. 361. *& ſuiu.*

Semele

Pourquoi conſumée par le feu. 83

Sepulchre.

Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 237

Signes.

Quel raport ont les Signes celeſtes auec les Oracles. 588. 589

Socrate.

Raillerie contre ce Philoſophe. 57

Quel perſonnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy apres ſa mort. 183

Quelle eſt ſon occupation en l'autre monde. 216

Quelle eſtoit ſa doctrine. 260

Pourquoi & en quel âge a voulu apprendre la dance. 559

Soleil.

Peuples du Soleil quels. 439

Solon

Quel perſonnage, & comment il receut Anacarſis. 403 404

Songe.

S'il eſt à propos de conter des Songes. 7

Soſtrate

Sophiſte comment & pourquoi deliuré par le iugement de Minos. 202. 203

Soſtrate

Le Philoſophe quelle vie menoit, & en quel endroit. 590

Spectacles

Combien doux & charmans. 552. 553

Stoïciens

Quels Philoſophes ſelon le ſentiment commun. 362. 368

Syllogiſme

Combien ſubtil ouurage. 263

T

Tantale

Comment meurt de soif au milieu d'vn lac. 176
Et pourquoi n'estant qu'vne ombre, il auoit soif. 177
Pourquoy chassé de la table des Dieux. 245

Taureau

Pourquoi Momus trouuoit à redire qu'vn Taureau eût les cornes au dessus des yeux. 25

Tellus

Quel personnage, & pourquoy estimé heureux. 229

Thessaliens

Quel estat faisoient de la dance. 556

Thetis

Comment ses nopces furent troublées par la discorde. 123. 124

Thrace

Comment conquise par Bacchus. 96

Thrasyles

Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis. 49 50
Pourquoy mal traité par Timon. 51

Thucydide

Quel Historien. 431

Thyeste

D'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit vn belier d'or: & en quoi postposé à son frere Atrée. 586. 587

Tillibore

Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus considerable. 523 524

Timon

Quel personnage & comment deuenu pauure. 31. & 32

Tiresias

De qui receut le don de Prophetie. 195

Pourquoi feint masle & femelle. 586

Toxaris

Comment fit cesser la peste à Athenes. 400

Trophonius

Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre. 143

En quel endroit est son Oracle. 219

Tyran

Combien de difference entre la vie d'vn Tyran, & celle d'vn pauure. 308

Declamation pour le meurtrier d'vn Tyran. 485. *iusqu'à* 495

V

Venus

Comment surprise auec Mars par l'industrie de son mary Vulcan. 94. & 95

D'où est venue la fable de la surprise de Venus enchaînée auec Mars. 588

Verification

Des ordonnances comment se fait dans les Enfers. 218

Verité

Recherchée par Menipe & chez qui. 206. 207. 208

Pourquoi n'accompagne pas tousiours la Philosophie. 279

Et desire tousiours la liberté. *là mesme.*

Quelle est vne, & combien difficile à découurir. 360. 361

Verse eau

Signe du Zodiaque. 74

Vertu

Combien difficile à obtenir. 207

Où elle habite, & si l'on ne descend iamais, quand on est paruenu à elle. 556

Combien elle a de chemins. 360

En quoi elle consiste. 385

Vie

Combien aymée, meſme des pauures & des vieillards. 197
Quelle eſt la meilleure, & celle qu'vn honneſte homme doit choiſir. 208. 209. *iuſqu'à* 218

Vignes

Qui eſtoient femmes depuis la teſte iuſques à la ceinture. 436.

Vin

Comparaiſon du vin auec la Philoſophie. 379
Vin grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arrouſoient vne Iſle. 436

Vlyſſe

Pourquoy ſe feit attacher au mats de ſon Vaiſſeau. 20
Comment s'échappa des embuches de Polipheme, & luy creua ſon œil. 119. 120
Comment fut cauſe de la mort d'Ajax. 200

Vniuerſels

Pourquoy ne ſubſiſtent point. 261

Vulcan

Fils de Iunon. 75
Comment aymé des plus belles Deeſſes, & des Graces. 90. 91.
Et comment il ſurprit Mars. 95
Comment deuenu boiteux. 243
De quoy fut blâmé par Momus, qu'il auoit éleu Iuge de ſon different contre Neptune & Minerue. 364

X

Xanthe

FLeuue, pourquoy mal-traitté par Vulcan. 131

Y

Yeux

POurquoy plus fideles que les oreilles. 574

Z.

Zamolxis

Dieu des Scythes, & quels sacrifices on luy faisoit. 400.

Zeuxis

Quelle gloire a remporté de ses Ouurages, & lesquels en estoient les principaux. 394

Fin de la Table des matieres des Dialogues de Lucien.

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

LE Roy, par ſes Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeïſſance de ſa Majeſté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, toutes les verſions par luy faites, & qui ont deſia eſté miſes au iour, enſemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou ſéparément, chaque Ouurage en vn, ou pluſieurs volumes, en telles marges, en tels caractéres, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume ſera acheué d'imprimer pour la premiére fois. Auec défenſes à toutes perſonnes d'en rien imprimer, vendre, ny diſtribuer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront ſon droict; à peine de trois mil liures d'amande, payables ſans deport, par chacun des contreuenans, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intéreſts. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de ſa Majeſté, & vn en celle de Monſeigneur Mollé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les expoſer en vente, & que leſdites Lettres ſeront regiſtrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, ſuiuant le Réglement, à peine de nullité. Veut ſadite Majeſté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait deſdites Lettres, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ſes Conſeillers Secretaires, foy

soit adjoustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans préjudice d'icelles, dont sa Majesté s'est reserué la connoissance, & la renuoye pardeuant les Maistres des Requestes ordinaires de son Hostel, en leur Auditoire du Palais à Paris; comme il est porté plus au long par lesdites Lettres, signées, *Par le Roy en son Conseil*, CONRART; & seellées du Grand Sceau de cire jaune, sur simple queuë.

Ledit Sieur d'Ablancourt a cédé son droit du Priuilége cy-dessus, au Sieur Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour la Traduction des Oeuures de Lucien; suiuant l'accord fait entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.

Registré sur le Liure de la Communauté des Libraires, le dernier iour d'Auril 1654. *suiuant l'Arrest du Parlement.*

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le dix-septiéme iour d'Aoust 1654.



Les Exemplaires ont esté fournis.